

Friedrich
Nietzsche
L'Antéchrist
suivi de Ecce Homo



folio **essais**



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
Kahle/Austin Foundation

COLLECTION
FOLIO/ESSAIS

L'Antéchrist

ÉCRIT DE

Ecce Homo

Traduit de l'anglais

par

George Collier et Maurice Maeterlinck

Traduit de l'allemand

par Jean Charles Hirsch

Calmann

Friedrich Nietzsche

L'Antéchrist

SUIVI DE

Ecce Homo

Textes et variantes

établis par

Giorgio Colli et Mazzino Montinari

Traduit de l'allemand

par Jean-Claude Hémery

Gallimard

ŒUVRES DE NIETZSCHE
DANS LA MÊME COLLECTION

AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA, n° 8.

AURORE, n° 119.

LE CAS WAGNER. NIETZSCHE CONTRE WAGNER, n° 169.

CONSIDÉRATIONS INACTUELLES I ET II, n° 191.

CONSIDÉRATIONS INACTUELLES III ET IV, n° 206.

CRÉPUSCULE DES IDOLES, n° 88.

LE GAI SAVOIR, n° 17.

LA GÉNÉALOGIE DE LA MORALE, n° 16.

HUMAIN, TROP HUMAIN I, n° 77.

HUMAIN, TROP HUMAIN II, n° 78.

LA NAISSANCE DE LA TRAGÉDIE, n° 32.

PAR-DELÀ BIEN ET MAL, n° 70.

LA PHILOSOPHIE À L'ÉPOQUE TRAGIQUE DES GRECS.
SUR L'AVENIR DE NOS ÉTABLISSEMENTS D'ENSEI-
GNEMENT, n° 140.

Titre original :

DER ANTICHRIST.

ECCE HOMO.

Éditions Gallimard, Paris, pour la langue française.

Walter de Gruyter & Co, Berlin, pour la langue allemande.

Adelphi Edizioni, Milano, pour la langue italienne.

© Adelphi Edizioni, 1970, pour la traduction italienne.

© Éditions Gallimard, 1974, pour la traduction française.

© Walter de Gruyter & Co, 1969, pour la version allemande.

Friedrich Nietzsche est né à Rocken, près de Leipzig, le 15 octobre 1844. Il est le fils d'un pasteur. Après ses études, il est appelé à la chaire de philologie classique de l'université de Bâle. En 1870, il s'engage comme volontaire dans le conflit franco-allemand. De retour à Bâle, il entre en relation avec le milieu intellectuel bâlois — l'historien Jacob Burckhardt, l'ethnographe J. J. Bachofen — et rend de fréquentes visites à Richard Wagner qui réside tout près aux environs de Lucerne.

Son premier ouvrage, *La naissance de la tragédie*, paraît en 1872 et suscite de vives polémiques dans les milieux universitaires germaniques. De 1873 à 1876, il publie les quatre essais des *Considérations intempestives*, puis, en 1878, *Humain, trop humain*. La même année intervient la rupture avec Wagner.

Gravement atteint dans sa santé, Nietzsche demande à être relevé de ses fonctions de professeur. Dès lors commence sa vie errante entre Sils-Maria (en été), Nice, Menton et plusieurs villes italiennes. Pendant cette période, les livres se suivent à un rythme rapide : *Aurore*, *Le gai savoir*, *Ainsi parlait Zarathoustra*, *Par-delà bien et mal*, *La généalogie de la morale*, *Le cas Wagner*, *Crépuscule des idoles*, *L'Antéchrist*, *Ecce homo*.

Au début de 1889, il s'effondre dans une rue de Turin. Ramené en Allemagne, soigné par sa mère et sa sœur, il ne recouvrera pas la raison. Sa mort survient le 25 août 1900.

Pour une information détaillée sur la vie du philosophe, on consultera la biographie monumentale de C. P. Janz : *Nietzsche, Biographie* (Éd. Gallimard, 3 vol.).

L'ANTÉCHRIST

IMPRÉCATION CONTRE LE CHRISTIANISME

AVANT-PROPOS ¹

Ce livre est réservé au plus petit nombre. Peut-être même, de ce nombre, aucun n'est-il encore né. Ce pourraient être ceux qui comprendront mon *Zarathoustra* : comment me serait-il *permis* de me confondre avec ceux pour qui, dès aujourd'hui, naissent des oreilles attentives? C'est l'après-demain seulement qui m'appartient. Certains naissent posthumes.

Les conditions nécessaires pour me comprendre, et qui, alors, me feront *nécessairement* comprendre, — je ne les connais que trop bien. Il faut être, dans les choses de l'esprit, intègre jusqu'à la dureté, pour pouvoir seulement supporter mon sérieux, ma passion. Il faut être exercé à vivre sur les cimes — à se sentir *au-dessus* du misérable bavardage contemporain de politique et d'égoïsmes nationaux. Il faut être devenu indifférent, il faut ne jamais demander si la vérité sert à quelque chose, ou si elle peut vous être fatale... Il faut la prédilection des forts pour les questions dont personne aujourd'hui n'a le courage; le courage des choses *défendues*; être prédestiné au labyrinthe ². Une expérience tirée de sept solitudes... Des oreilles neuves pour une musique nouvelle; des yeux neufs pour les plus lointains horizons. Une conscience nouvelle pour des vérités restées jusqu'à présent muettes. *Plus* la volonté d'une économie de grand style : garder le contrôle de sa force, de son *enthousiasme*... Le respect de soi, l'amour de soi, une absolue liberté envers soi...

Eh bien ! Ceux-là seuls sont mes lecteurs, mes vrais lecteurs, mes lecteurs prédestinés : qu'importe *le reste*? Le reste n'est que l'humanité. — Il faut être supérieur à l'humanité, par sa force, par sa *hauteur* d'âme, par son mépris...

Friedrich Nietzsche.

Regardons-nous en face. Nous sommes des Hyperboréens, — nous ne savons que trop à quel point nous vivons à l'écart. « Ni par mer, ni par terre, tu ne trouveras la route qui mène chez les Hyperboréens ² » : voilà ce que Pindare savait déjà de nous. Au-delà du nord, de la glace, de la mort — *notre* vie, *notre* bonheur... Nous avons découvert le bonheur, nous connaissons le chemin, nous avons trouvé l'issue de ces milliers d'années de labyrinthe. Qui *d'autre* l'a trouvée? L'homme moderne, peut-être? — « Je ne sais de quel côté me tourner; je suis tout ce qui ne peut trouver d'issue », gémit l'homme moderne... C'est de *cette* modernité-là que nous étions malades, — de cette paix pourrie, de ce lâche compromis, de cette « vertueuse » malpropreté du « oui » et du « non » modernes. Cette tolérance, cette *largeur* * de cœur, qui « pardonne » tout parce qu'elle « comprend » tout ³, produit sur nous l'effet du sirocco! Plutôt vivre dans les glaces que parmi les vertus modernes, et autres vents du sud!... Nous avions assez de bravoure, nous n'épargnions ni les autres ni nous-mêmes; mais, longtemps, nous n'avons su *que faire* de notre bravoure. Nous devenions sombres, on nous appelait fatalistes. *Notre fatum* à nous, c'était la surabondance, la tension, l'accumulation des forces retenues. Nous avions soif d'éclairs et d'actions d'éclat, nous nous tenions le plus loin possible du bonheur des débiles, de la « soumission »... Notre air était chargé d'orages, la nature, en nous, s'assombrissait — *car nous n'avions pas trouvé notre voie*. Formule de notre bonheur : un seul « oui », un seul « non », une ligne droite, un *but* ⁴...

* En français dans le texte.

2¹.

Qu'est-ce qui est bon? Tout ce qui *exalte* en l'homme le sentiment de puissance, la volonté de puissance, la puissance même.

Qu'est-ce qui est mauvais? Tout ce qui vient de la faiblesse.

Qu'est-ce que le bonheur? Le sentiment que la puissance *croît*, qu'une résistance est en voie d'être surmontée.

Non d'être satisfait, mais d'avoir davantage de puissance. *Non* pas la paix, mais la *guerre*. *Non* la vertu, mais la valeur (vertu dans le sens de la Renaissance, *virtu*, une vertu « garantie sans *moraline* »).

Périssent les faibles et les ratés! Premier principe de *notre* philanthropie². Et il faut même les y aider.

Qu'est-ce qui est plus nuisible qu'aucun vice? La compassion active pour tous les ratés et les faibles — le christianisme...

3².

La question que je pose ici n'est pas de savoir ce qui doit prendre la relève de l'humanité dans la succession des êtres (car l'homme est une *fin*), mais bien quel type d'homme il faut *élever*, il faut *vouloir*, comme le plus riche en valeurs supérieures, le plus digne de vivre, le plus assuré d'un avenir.

Ce type d'hommes d'une valeur supérieure s'est déjà bien souvent présenté, mais à titre de hasard heureux, à titre d'exception, jamais parce que *voulu*. Bien au contraire, c'est justement lui que l'on redoutait le plus : jusqu'à maintenant, il fut à peu près « *ce qui est redoutable* ». Et c'est la crainte qu'il inspirait qui amena à vouloir, à élever, à *obtenir* enfin le type opposé : l'homme-animal domestique, animal grégaire, animal malade, le chrétien...

4³.

L'humanité ne représente *nullement* une évolution en mieux, en plus fort, en plus haut, au sens où on le croit maintenant. Le « progrès » n'est qu'une idée moderne, c'est-à-dire une idée fausse. L'Européen d'aujourd'hui

reste ¹, en valeur, bien au-dessous ² de l'Européen de la Renaissance. Poursuivre son évolution, cela ne veut nullement dire *nécessairement* monter, s'intensifier, prendre des forces.

En un autre sens, il y a constamment des cas isolés de réussite, dans les endroits les plus différents de la terre, à partir des cultures les plus diverses; cas par lesquels ³, c'est en fait un *type supérieur* qui se manifeste, quelque chose, qui, comparé à l'ensemble de l'humanité, est une sorte de surhomme. Semblables hasards miraculeux dans la réussite ont toujours été possibles et seront peut-être toujours possibles. Il est même des races entières, des tribus, des peuples, qui, dans certaines circonstances, en viennent à constituer de tels *coups au but*.

5⁴.

Rien ne sert d'embellir et de farder le christianisme : il a livré une lutte *à mort* à ce type *supérieur* d'humanité, il a jeté l'anathème sur tous les instincts élémentaires de ce type. A partir de ces instincts, il a su distiller le mal, susciter le *méchant* : l'homme fort étant par définition celui que l'on réproouve, le « réprouvé ». Le christianisme a pris le parti de tout ce qui est bas, vil, manqué, il a fait un idéal de l'*opposition* à l'instinct de conservation de la vie forte. Même aux natures les mieux armées intellectuellement, il a perverti la raison, en leur enseignant à ressentir les valeurs suprêmes de l'esprit comme entachées de péché, induisant en erreur, comme des *tentations*. Exemple le plus lamentable : la perversion de Pascal, qui croyait à la perversion de sa raison par le péché originel, alors qu'elle n'était pervertie que par son christianisme !

6.

C'est un spectacle douloureux et sinistre qui s'est révélé à mes yeux : j'ai soulevé le voile qui recouvrait la *dépravation* de l'homme. Ce mot, dans ma bouche, est au moins au-dessus d'un soupçon : celui de contenir une mise en accusation morale de l'homme. Il est — je tiens à le souligner une fois de plus — « garanti sans *moraline* » : et ce, au point que c'est précisément là où l'aspiration à la « vertu », à la « divinité » a été jusqu'à présent la plus

consciente, que je ressens le plus fortement cette dépravation. Je comprends « dépravation », on l'a déjà deviné, au sens de *décadence* * : ce que j'affirme, c'est que toutes les valeurs dans lesquelles l'humanité résume actuellement ses plus hautes aspirations, sont des *valeurs de décadence* *.

J'appelle dépravé tout animal, toute espèce, tout individu qui perd ses instincts, qui choisit, qui *préfère* ce qui lui fait du mal. Une histoire des « sentiments élevés », des « idéaux de l'humanité », — et il n'est pas impossible que je doive un jour la conter —, suffirait presque à expliquer *pourquoi* l'homme est si dépravé.

La vie est, à mes yeux, instinct de croissance, de durée, d'accumulation de forces, de *puissance* : là où la volonté de puissance fait défaut, il y a déclin. Ce que j'affirme, c'est que cette volonté *fait défaut* à toutes les valeurs supérieures de l'humanité, — c'est que, sous les noms les plus saints, règnent sans partage des valeurs de décadence, des valeurs *nihilistes*.

71.

On appelle le christianisme la religion de la *compassion* ². La compassion est l'opposé des émotions toniques qui ³ élèvent l'énergie du sentiment vital : elle a un effet déprimant. C'est perdre de sa force que compatir. Par la compassion ⁴ s'augmente et s'amplifie la déperdition de forces que la souffrance, à elle seule, inflige déjà à la vie. Quant à la souffrance, la compassion la rend contagieuse ⁵. Dans certains cas, elle fait que la somme de vie et d'énergie vitale perdue est absurdement disproportionnée à l'importance de sa cause (— cas de la mort du Nazaréen ⁶ —). C'est là le premier point de vue ; mais il en est un autre, encore plus important. Pour peu que l'on mesure la compassion à la valeur des réactions qu'elle suscite habituellement, le danger qu'elle fait courir à la vie apparaît sous un jour encore plus cru. La compassion contrarie en tout la grande loi de l'évolution, qui est la loi de la *sélection*. Elle préserve ce qui est mûr pour périr, elle s'arme pour la défense des déshérités et des condamnés de la vie, et, par la multitude des ratés de tout genre qu'elle *maintient* en vie, elle donne à la vie même un aspect sinistre et équivoque. On a osé appeler la compassion

* En français dans le texte.

une vertu (dans toute morale *aristocratique*, elle passe pour une faiblesse) ¹. On est même allé plus loin : on en a fait la vertu par excellence, la source et l'origine de toutes les vertus, dans l'optique, il est vrai, — et c'est un point à ne jamais oublier — d'une philosophie qui était nihiliste et qui avait pris pour devise ² la *négation de la vie*. En cela, Schopenhauer était dans le vrai : par la compassion, c'est la vie qui se trouve niée, qui *mérite* d'autant plus d'être niée. La compassion est la *praxis* du nihilisme. Répétons-le : cet instinct ³ dépressif et contagieux contrarie les instincts qui visent à conserver et à valoriser la vie : tant comme *multiplicateur* de la misère que comme *conservateur* de tout misérable, il est l'instrument ⁴ principal de l'aggravation de la *décadence* ⁵. La compassion vous gagne à la cause du *néant* !... On ne dit pas « néant » : à la place, on dit « au-delà », ou « Dieu », ou « *vraie* vie », ou bien « nirvāna », « rédemption », « béatitude »... Cette innocente rhétorique née de l'idiosyncrasie religieuse et morale apparaît *beaucoup moins innocente* dès que l'on comprend *quelle* tendance se drape ici dans le manteau des grands mots : c'est celle de l'*hostilité à la vie*. Schopenhauer était hostile à la vie : *c'est pour cela* qu'il fit de la compassion une vertu... Aristote ⁶ voyait dans la compassion, c'est bien connu, un état maladif et dangereux, dont il fallait, de temps à autre se purger : il concevait la tragédie comme un purgatif. En vérité, par simple instinct de la vie, chaque fois que l'on se trouve en présence d'une accumulation de compassion malade et dangereuse, comme dans le cas de Schopenhauer (ou celui de toute notre décadence littéraire et artistique de Saint-Petersbourg à Paris, de Tolstoï ⁷ à Wagner), on devrait lui décocher ses « pointes » les plus acérées, afin qu'elle *crève*... Rien n'est plus malsain, au milieu de notre malsaine modernité, que la compassion chrétienne ⁸. C'est *là* qu'il nous faut être médecins, c'est *là* qu'il nous faut être impitoyables, c'est *là* qu'il nous faut porter le scalpel — voilà ce qui *nous* est réservé, voilà *notre* philanthropie, à nous ⁹, c'est en cela que *nous* sommes philosophes ¹⁰, *nous*, les Hyperboréens...

* En français dans le texte.

8¹.

Il est indispensable que nous disions ici *qui* nous ressentons comme notre opposé : les théologiens et tout ce qui a du sang de théologien dans les veines, — toute notre philosophie... Quand on a vu de près cette calamité, ou, mieux, quand on l'a éprouvée dans sa chair, et qu'elle a failli vous être fatale, on cesse même de trouver cette farce amusante — (la « libre pensée » de Messieurs nos Naturalistes et Physiologistes est, à mes yeux, une *farce* : ils ignorent la passion pour ces choses, et la « passion » que l'on souffre en leur nom...). Cette intoxication va beaucoup plus loin qu'on ne pense : j'ai rencontré l'instinct théologique de l'arrogance partout où l'on se sent, de nos jours, « idéaliste », partout où, au nom d'une origine ² supérieure, on prétend avoir le droit de considérer la réalité de haut, et de loin ³... L'idéaliste, tout comme le prêtre, a en main (et pas seulement en main...) toutes les grandes idées, et il en joue avec un mépris condescendant contre l'« intelligence », les « sens », les « honneurs », le « bien-être », la « science » : il sent tout cela *au-dessous* de lui, comme des forces nuisibles et tentatrices, au-dessus desquelles « l'esprit » plane comme un pur solipsisme de « pour soi », — comme si, jusqu'ici, l'humilité, la chasteté, la pauvreté, la *sainteté* en un mot, n'avaient pas fait indiciblement plus de mal à la vie que toutes les abominations et tous les vices... Le pur esprit est pur mensonge. Tant que le prêtre, — dont le *métier* consiste à nier, à décrier, à contaminer la vie — passera pour un type *supérieur* d'humanité, il n'y aura pas de réponse possible à la question : *qu'est-ce que la vérité* ⁴? Quand l'avocat avéré du Néant et de la négation passe pour le représentant de la vérité, c'est que la vérité est la tête en bas...

9.

C'est à cet instinct théologique que je fais la guerre : partout, j'ai retrouvé ses traces. Quiconque a du sang de théologien dans les veines, ne peut, *a priori*, qu'être de mauvaise foi, et en porte à faux devant les choses. Le trouble qui en résulte se donne le nom de *foi* : fermer une fois pour toutes les yeux pour ne pas se voir, pour ne pas souffrir au spectacle d'une incurable fausseté. De cette

optique défectueuse appliquée à toutes choses, on fait à part soi une morale, une vertu, une sainteté; on associe la bonne conscience à un *défaut* de vision. On exige qu'aucune *autre* optique ne soit plus admise, après avoir rendu la sienne sacro-sainte en l'accolant aux noms de « Dieu », « rédemption », « éternité ». Cet instinct théologique, je l'ai mis à jour un peu partout : il est la forme la plus répandue, la plus proprement *souterraine* de fausseté qu'il y ait au monde. Ce qu'un théologien ressent comme vrai doit *nécessairement* être faux : voilà un critère à peu près infaillible de la vérité. C'est son instinct de conservation le plus élémentaire qui empêche que la réalité soit à l'honneur, ou même ait seulement son mot à dire sur aucun point. Partout où s'étend l'influence des théologiens, le *jugement de valeur* est la tête en bas, et les notions de « vrai » et de « faux » sont nécessairement ¹ interverties. C'est ce qui est le plus nuisible à la vie qui, dans ce cas, passe pour « vrai », et tout ce qui l'élève, l'intensifie, l'affirme, la justifie et la fait triompher est appelé « faux »... Chaque fois que des théologiens, à travers la « conscience » des princes (*ou* des peuples), essaient de mettre la main sur le *pouvoir*, nous savons sans le moindre doute ce qui, au fond, est en train de se passer : c'est la « volonté d'en finir », c'est la volonté *néhériste* qui veut accéder au pouvoir — qui « veut la puissance * »...

10.

Les Allemands me comprendront sans peine si je dis que la philosophie est corrompue par le sang de théologien. Le pasteur protestant est l'aïeul de la philosophie allemande, le protestantisme même est son *peccatum originale*. Définition du protestantisme : l'hémiplégie du christianisme — *et* de la raison ²... Il suffit de prononcer le nom de la « *Tübinger Stift* ³ » pour saisir tout ce que la philosophie allemande est au fond : une théologie *dissimulée*... Les Souabes sont les meilleurs menteurs d'Allemagne : ils mentent en toute innocence... D'où vient la jubilation qui, lors de l'apparition de *Kant*, parcourut en Allemagne

* Cette répétition a semblé nécessaire pour conserver l'allusion à la « volonté de puissance » (traduction consacrée du concept de *Wille zur Macht*, dont l'ambiguïté apparaît bien dans ce passage). (N.D.T.)

la République des Lettres, composée pour les trois quarts de fils de pasteurs et de maîtres d'école? D'où vient la conviction répandue en Allemagne (et qui trouve encore un écho aujourd'hui), qu'avec Kant s'amorçait une évolution décisive — *en mieux*? Ce qu'il y a d'instinct théologique dans l'âme du lettré allemand devina tout ce qui, dès lors, redevenait possible... Une voie détournée s'ouvrait vers l'ancien idéal; l'idée de « monde vrai », l'idée de la morale, *essence* du monde (— les deux erreurs ¹ les plus malfaisantes ² qui soient!) étaient à nouveau, grâce à un scepticisme retors et prudent ³, sinon prouvables, du moins *impossibles à réfuter*... La raison, les *droits* de la raison ne vont pas jusque-là... On avait fait de la réalité une « apparence »; on avait fait d'un monde *inventé* de toutes pièces, celui de l'Être, une réalité... Le succès de Kant n'est qu'un succès de théologien : Kant, tout comme Luther, tout comme Leibniz, fut une entrave de plus à la probité allemande, déjà mal assurée ⁴...

11.

Un mot, encore, contre Kant *moraliste*. Il faut qu'une vertu soit *notre* propre invention, *notre* recours, *notre* besoin le plus personnel : en tout autre sens, elle n'est qu'un danger. Ce qui n'est pas une condition de notre vie ne peut que lui *nuire*. Une vertu est nuisible si elle ne naît que d'un sentiment de respect pour le mot « vertu », comme le voulait Kant. La « vertu », le « devoir », le « bien en soi », le bien doté du caractère de l'impersonnalité et de l'universalité — ce ne sont là qu'élucubrations qui expriment le déclin, le dernier degré d'affaiblissement de la vie, la chinoiserie koenigsbergienne. C'est le contraire que commandent les lois les plus profondes de la conservation et du développement : que chacun invente *sa* propre vertu, *son* impératif catégorique bien à lui. Un peuple est perdu lorsqu'il confond *son* devoir avec l'idée du devoir en général. Rien qui mine plus profondément, plus intimement, que ce devoir « impersonnel », ce sacrifice au Moloch de l'abstraction. — Comment a-t-on pu ne pas sentir à quel point l'impératif catégorique de Kant met *la vie en péril*?... C'est l'instinct théologique, et lui seul, qui a pris sa défense! — Une action à laquelle l'instinct de la vie nous contraint, trouve dans le plaisir qu'elle donne la preuve qu'elle est une action *juste* : et ce nihiliste aux

entrailles dogmatiquement chrétiennes a fait du plaisir une *objection*... Qu'est-ce qui détruit plus rapidement que de travailler, de penser, de sentir sans nécessité intérieure, sans un choix profondément personnel, sans *plaisir*, comme un automate mû par le « devoir »? C'est, tout bonnement, la *recette* de la *décadence* *, et même de l'idiotie... Kant en est devenu idiot... Et c'était le contemporain de *Goethe*! Et cette funeste araignée passait — et passe encore! — pour le philosophe *allemand* par excellence!... Je me garderai bien de dire ce que je pense des Allemands... Kant n'a-t-il pas vu dans la Révolution française le passage de la forme inorganique de l'État à sa forme *organique*? Ne s'est-il pas demandé s'il existait un événement qui ne puisse s'expliquer autrement que par une disposition morale de l'humanité, au point qu'il *prouverait* une fois pour toutes « l'inclination de l'homme vers le bien »? Réponse de Kant : « C'est la Révolution. » L'instinct qui se trompe à coup sûr en tout, la contre-nature ¹ faite instinct, la *décadence* * allemande faite philosophie : — *voilà Kant* ²! —

12 ³.

Je mets à part quelques Sceptiques — le seul type convenable dans toute l'histoire de la philosophie — : mais les autres ignorent les exigences élémentaires de la probité intellectuelle. Tous, sans exception, font comme les bonnes femmes : ces grands rêveurs, ces rares phénomènes, prennent les « beaux sentiments » pour des arguments, le « sein agité » pour un divin soufflet de forge, la conviction pour un critère de vérité. Finalement, Kant, dans sa candeur « allemande » ⁴, est allé jusqu'à tenter de donner un aspect scientifique à cette forme de corruption, à ce manque de conscience de l'intellect, en l'appelant « raison pratique » : il a inventé une raison spéciale qui doit indiquer dans quel cas on n'a pas à se soucier de la raison, c'est-à-dire quand la morale, quand le sublime commandement « tu dois » se fait entendre. Si l'on songe que, chez presque tous les peuples, le philosophe ne constitue que le perfectionnement du type sacerdotal, cette manière, héritée des prêtres, de *se mystifier soi-même*, ne surprend plus ⁵. Lorsqu'on est chargé de tâches sacrées, comme par exemple d'amender, de sauver, de racheter les hommes, lorsqu'on

* En français dans le texte.

abrite la divinité dans sa poitrine, lorsqu'on est le porte-parole d'impératifs de l'au-delà, du seul fait de cette mission, on se trouve ¹ d'emblée hors ² des évaluations purement intellectuelles — *soi-même* déjà presque sanctifié par cette mission, *soi-même* déjà l'archétype d'un ordre supérieur!... Le prêtre, qu'a-t-il à faire de la *science*? Il est bien au-dessus de cela! — Et, jusqu'à présent, le prêtre a *régné*! C'est lui qui *décrétait* le « vrai » et le « faux ³ »!

13.

Ne sous-estimons pas ceci : *nous-mêmes*, nous, les esprits libres, nous sommes déjà une « inversion de toutes les valeurs », une *vivante* et triomphante déclaration de guerre aux anciennes notions de « vrai » et de « faux ». Ce que l'on découvre de plus précieux est toujours ce que l'on découvre en dernier : mais les découvertes les plus précieuses, ce sont les *méthodes*. *Toutes* les méthodes, *toutes* les conditions de notre esprit scientifique d'aujourd'hui ont attiré sur elles, pendant des millénaires, le plus profond mépris : à cause d'elles, on se trouvait exclu du commerce des « honnêtes gens » — on passait pour un « ennemi de Dieu », un contempteur de la vérité, un « possédé ». Esprit scientifique, on se trouvait rejeté comme un *tchandala*... Nous avons eu contre nous toute la conviction passionnée de l'humanité — sa conception de ce que *doit* être la vérité, de ce que *doit* être le service de la vérité. Chaque « tu dois » était dirigé contre nous... Nos buts, nos pratiques, nos manières calmes, prudentes et méfiantes — tout cela semblait au plus haut point indigne et méprisable. En fin de compte, on serait en droit de se demander, non sans vraisemblance, si ce n'était pas au fond un goût esthétique qui a maintenu l'humanité dans un si long aveuglement : elle demandait à la vérité un effet *pittoresque*, elle demandait en même temps à l'« homme de savoir » d'agir sur les sens. C'est notre *réserve* qui, pendant tout ce temps, était le moins de son goût... Oh, comme ils avaient bien deviné cela, ces dindons du Bon Dieu! — — ⁴

14.

Nous nous sommes corrigés. Nous sommes devenus en tous points plus modestes. Nous ne cherchons plus l'origine

de l'homme dans l' « esprit », dans la « nature divine », nous l'avons replacé au rang des animaux¹. Il est pour nous l'animal le plus fort, parce qu'il est le plus rusé : l'esprit dont il est doué n'en est qu'une conséquence. Nous nous défendons par ailleurs d'une² vanité qui, là aussi, pourrait se faire à nouveau indiscreète : celle de croire que l'homme serait la grande finalité secrète de l'évolution animale. Il n'est en rien le « couronnement de la création » : comparé à lui, tout être a atteint le même degré de perfection. Et, affirmant cela, nous en affirmons encore trop, car l'homme est, relativement parlant, l'animal le moins réussi, le plus maladif, celui qui s'est écarté le plus dangereusement de ses instincts — et, il est vrai, malgré tout cela, *le plus intéressant* de tous ! — En ce qui concerne les animaux, Descartes est le premier qui, avec une admirable audace, ait osé concevoir l'animal en tant que « machine³ » : toute notre physiologie s'efforce de prouver cette thèse. Mais, comme il est logique, nous ne mettons plus l'homme à part, ainsi que Descartes le faisait encore : ce que l'on comprend aujourd'hui de l'homme n'excède pas ce que l'on peut comprendre de lui en tant que machine. Jadis, on accordait à l'homme le « libre arbitre », sorte de dot qu'il aurait apportée d'un monde supérieur : aujourd'hui, loin de lui attribuer une volonté libre, nous lui avons même repris toute espèce de volonté, dans la mesure où l'on ne peut légitimement entendre par cela une faculté. L'ancien mot de « volonté » ne sert plus qu'à définir une résultante, une sorte de réaction individuelle, qui fait nécessairement suite à une multitude de sollicitations en partie contradictoires, en partie concordantes : — la volonté n' « agit » plus, ne « meut » plus... Jadis, on voyait dans la conscience de l'homme, dans l' « esprit », la preuve de sa haute origine, de sa nature divine. Pour *parfaire* l'homme, on lui conseillait d'imiter la tortue, de rétracter ses sens, d'interrompre tout commerce avec le « monde », de se défaire de son « enveloppe mortelle » : alors, il ne resterait plus de lui que l'essentiel, le « pur esprit ». Là aussi, nous sommes mieux inspirés⁴ — et l'accession à la conscience, à l' « esprit », nous semble justement être le symptôme d'une certaine imperfection de l'organisme, un essai, un tâtonnement, un coup manqué, une épreuve, qui entraîne une dépense inutile de force nerveuse. Nous nions que l'on puisse faire quoi que ce soit de parfait tant qu'on le fait consciemment. Le « pur esprit » est pure sottise : si, dans nos calculs, nous faisons abstraction du

système nerveux et des sens, bref de l' « enveloppe mortelle », eh bien, nous faisons un calcul faux — et un *faux calcul* — un point, c'est tout! ...

15 ¹.

Dans le christianisme, ni la morale, ni la religion n'a aucun point de contact avec la réalité. Il n'y a là que des *causes* imaginaires (« Dieu », « âme », « moi », « libre arbitre », — ou même « serf arbitre ») ²; que des *effets* imaginaires (« péché », « rédemption », « grâce », « expiation », « rémission des péchés »); qu'un commerce entre des *êtres* imaginaires (« Dieu », « esprits », « âmes »); qu'une science imaginaire de la *nature* (anthropocentrique; absence totale de la notion de cause naturelle); qu'une *psychologie* imaginaire (faite d'une totale mécompréhension de soi-même, d'interprétations hasardeuses des sensations agréables et désagréables, par exemple des états du *nervus sympathicus*, à l'aide du langage symbolique propre à l'idiosyncrasie religieuse et morale (« contrition », « remords de conscience », « tentation du Malin », « proximité de Dieu »); une *téléologie* imaginaire (« Le Royaume de Dieu », « le Jugement dernier », « la vie éternelle »). Ce monde de pure *fiction* se distingue — tout à son désavantage — du monde du rêve, par le fait que ce dernier *reflète* la réalité, tandis que le premier falsifie, dévalorise et nie la réalité. A partir du moment où l'on inventait l'idée de « nature » pour l'opposer à l'idée de « Dieu », le mot « naturel » devenait forcément synonyme de « condamnable ». Tout ce monde de fiction prend ses racines dans la *haine* du naturel (— la réalité! —); il est l'expression d'un profond malaise devant le réel... *Mais cela explique tout*. Qui donc a intérêt à *s'évader* de la réalité *par le mensonge*? Celui qui *souffre* de la réalité. Mais souffrir de la réalité, cela veut dire être une réalité *manquée*... C'est la prédominance des sentiments désagréables sur les sentiments agréables qui est la *cause* de cette morale et de cette religion fictives : mais cette prédominance nous donne aussi la *formule* de la *décadence* *...

* En français dans le texte.

16¹.

Une critique de la *conception chrétienne de Dieu* contraint à la même conclusion —. Un peuple qui croit encore en lui-même possède encore son Dieu particulier. En lui, il vénère les conditions qui lui ont permis de prendre le dessus, ses vertus, — il projette en un être à qui l'on puisse en rendre grâces le plaisir qu'il prend à lui-même, son sentiment de puissance. Qui est riche aime à donner : un peuple fier a besoin d'un Dieu, pour lui *sacrifier*... Dans ces limites, la religion est une forme de gratitude. On est reconnaissant d'être ce que l'on est ; pour cela, on a besoin d'un Dieu. Il faut qu'un tel Dieu puisse faire du bien et du mal, qu'il puisse être ami et ennemi : on l'admire pour le bien comme pour le mal qu'il fait. La castration *contre nature* d'un Dieu qui deviendrait seulement Dieu du bien ne serait ici nullement au nombre des choses souhaitables. On a besoin du Dieu méchant tout autant que du Dieu bon : après tout, ce n'est pas à la tolérance, à la philanthropie, que l'on doit l'existence... Que nous importerait un Dieu qui ne connaîtrait pas la colère, la vengeance, l'envie, le sarcasme, la ruse, la violence ? Un Dieu qui pourrait ignorer jusqu'aux voluptueuses « *ardeurs* * » de la victoire et de l'anéantissement ? On ne comprendrait pas un tel Dieu ; à quoi bon l'avoir pour Dieu ?... Sans doute, quand un peuple va à sa perte, quand il sent sa foi en l'avenir, son espoir de liberté, s'évanouir sans retour ; quand la soumission apparaît à sa conscience comme le premier impératif, et les vertus de l'homme soumis comme des conditions de survie, alors, il *faut* aussi que son Dieu change. Il devient couard, pusillanime, modeste, il conseille maintenant la « paix de l'âme », la fin-de-la-haine, l'indulgence, l'« amour » même envers amis et ennemis. Il moralise constamment, il va se nicher au creux de toute vertu personnelle, il devient le « Dieu-pour-tous », il se fait simple particulier, cosmopolite... Autrefois, il représentait un peuple, la force d'un peuple, tout ce qu'il y avait d'agressif et d'avidement de puissance dans l'âme d'un peuple : maintenant, il n'est plus que le Bon Dieu... En vérité, il n'y a pour les Dieux pas d'autre choix : *soit* ils sont la volonté de puissance — et dans ce cas, ils seront des Dieux nationaux, — *soit* ils sont

* En français dans le texte.

l'impuissance de la volonté * — et alors ils deviennent nécessairement *bons*...

17¹.

Partout où, sous une forme ou sous une autre, la volonté de puissance décline, il se produit également une régression physiologique, une *décadence* **. La divinité de la *décadence* **, châtrée de ses vertus et de ses instincts les plus virils, devient alors nécessairement le dieu de ceux qui ont régressé physiologiquement, le dieu des faibles. Ils ne se nomment pas eux-mêmes les faibles, ils se nomment « les bons »... On comprend, sans qu'il soit besoin d'insister, à quels moments de l'histoire la fiction dualiste d'un Dieu bon et d'un Dieu méchant devient possible. Le même instinct qui amène les hommes soumis à rabaisser leur Dieu au rang de « bien en soi », les conduit à effacer toutes les qualités du Dieu de ceux qui les ont soumis. Ils se vengent de leurs maîtres en *diabolisant* leur Dieu. Le bon Dieu, tout comme le Diable : deux sous-produits de la *décadence* **. Comment peut-on, maintenant encore, capituler devant la naïveté des théologiens chrétiens au point de décréter avec eux que le passage du « Dieu d'Israël », du Dieu national, au Dieu chrétien, à l'archétype de tout Bien, constitue un *progrès*? C'est pourtant ce que fait même un Renan. Comme si Renan pouvait prétendre à la naïveté! Le contraire saute aux yeux. Lorsque les conditions nécessaires à l'éclosion de la *vie montante*, lorsque tout ce qui est fort, audacieux, dominateur, fier, est éliminé de la notion de Dieu, lorsque, peu à peu, le Dieu est rabaisé au rang d'une symbolique canne pour les éclopés, d'une planche de salut pour tous ceux qui se noient, lorsqu'il devient, *par excellence* ** le « Dieu des humbles », le Dieu des pécheurs, le Dieu des malades, et qu'il ne *reste* pratiquement comme attribut de la divinité que le prédicat « Messie », « Sauveur » — que *signifie* une telle métamorphose? Une telle *réduction* du divin? — Sans doute, le « Royaume de Dieu » s'en trouve élargi. Autrefois, il n'avait que son peuple, son peuple « élu ». Depuis lors, il est, comme son peuple, parti en exil, sur les routes, il ne s'est plus jamais

* Littéralement : « l'impuissance à accéder au pouvoir ». Cf. note, p. 21. (N.D.T.)

** En français dans le texte.

fixé nulle part, jusqu'à ce qu'il ait été partout chez lui, ce grand cosmopolite — jusqu'à ce qu'il ait eu de son côté le « plus grand nombre » et la moitié de la terre. Mais le Dieu du « grand nombre », ce démocrate parmi les Dieux, n'est pourtant pas devenu un fier dieu païen : il est resté juif, il est resté le Dieu des encoignures, le Dieu de tous les coins et recoins les plus obscurs, de tous les logis insalubres de l'univers... Aujourd'hui comme hier, son empire universel s'étend sur un « autre monde » des bas-fonds, un hospice, un royaume des *souterrains* * et des ghettos... Et lui-même, si pâle, si faible, si *décadent* *... Même les plus pâles parmi les pâles, ces albinos de la pensée que sont Messieurs les Métaphysiciens, ont su se rendre maîtres de lui. Ils ont si bien tissé autour de lui les toiles de leurs élucubrations, qu'hypnotisé par leur agitation, il s'est fait lui-même araignée, qu'il s'est fait métaphysicien... Dès lors, il s'est mis à retisser en partant de lui-même la toile du monde — « *sub specie Spinozæ* ** » —, dès lors, il s'est transfiguré, devenant de plus en plus mince et plus pâle, il s'est fait « idéal », « pur esprit », il s'est fait « absolu », il s'est fait « chose en soi »... *Déchéance d'un Dieu* : Dieu s'est fait « chose en soi »...

18.

La conception chrétienne de Dieu — Dieu conçu en tant que Dieu des malades, Dieu-araignée, Dieu-esprit — c'est là une des conceptions de Dieu les plus corrompues qui aient jamais été formées sur terre : elle constitue peut-être même le plus bas de l'étiage dans l'évolution déclinante des types divins. Dieu dégénéré en *antithèse de la vie*, au lieu d'être sa transfiguration, son éternel acquiescement ! Dieu, défi jeté à la vie, à la Nature, au vouloir-vivre ! Dieu, formule unique pour dénigrer l'« en-deçà » et répandre le mensonge de l'« au-delà » ! Avoir fait de Dieu le Néant divinisé, la volonté de néant sanctifiée ¹ !...

* En français dans le texte.

** Série de jeux de mots sur le double sens de *spinnen* : « filer » et « élucubrer », que vient renforcer la consonance du nom de *Spinoza*. (N.D.T.)

19.

Que les fortes races de l'Europe septentrionale n'aient pas rejeté le Dieu chrétien, voilà qui ne fait guère honneur à leur sens religieux, sans même parler de leur goût. Elles auraient dû avoir facilement raison de ce montre cacochyme engendré par la *décadence* *. Mais ce sera leur malédiction de n'avoir su en venir à bout : elles ont absorbé dans tous leurs instincts la maladie, la vieillesse, la contradiction, — et depuis lors, elles n'ont pas créé un seul dieu ! Près de deux millénaires, et pas un seul Dieu nouveau. Mais, encore et toujours, comme s'il existait de droit, comme un *ultimatum* et *maximum* du pouvoir de créer des Dieux, du *creator spiritus* dans l'homme, ce pitoyable Dieu du « monotono-théisme » chrétien ! Cet hybride produit de la déchéance, fait de vide, d'abstractions et de contradictions, en qui tous les instincts de la *décadence* *, toutes les lâchetés et les lassitudes de l'âme trouvent leur sanction !...

20¹.

Par ma condamnation du christianisme, je ne voudrais pas avoir porté tort à une religion qui lui est apparentée, et qui la surpasse même par le nombre des fidèles : je veux parler du *bouddhisme*. — Toutes deux ont en commun d'être des religions nihilistes — ce sont des religions de *décadence* ** —, mais ce qui les sépare est saisissant. — Si l'on est maintenant à même de les *comparer*, c'est grâce aux savants indianistes, et le critique du christianisme leur en est profondément reconnaissant. Le bouddhisme est cent fois plus réaliste que le christianisme — il a dans le sang l'habitude acquise de poser les problèmes froidement et objectivement, il vient *après* un mouvement philosophique qui a duré des centaines d'années — la notion de « Dieu » est déjà abolie quand il survient. Le bouddhisme est la seule religion *positiviste* que nous montre l'Histoire, et même dans sa théorie de la connaissance (un strict phénoménisme) — il ne dit plus : « guerre au *péché* », mais, rendant à la réalité ce qui lui est dû : « guerre à la *souffrance* ». Il a déjà laissé derrière lui — et c'est ce qui le différencie radicalement du christianisme — l'automystification des

* En français dans le texte.

conceptions morales; il se trouve, pour employer mon langage, *outré* bien et mal. Les *deux* faits physiologiques sur lesquels il repose et qu'il ne perd jamais de vue sont : *premièrement* une hyperexcitabilité de la sensibilité, qui se traduit par une aptitude raffinée à la souffrance, *puis* un caractère hypercérébral, une trop longue existence parmi les abstractions et les opérations logiques, au cours de laquelle l'instinct personnel a été désavantagé au profit de l'« impersonnel » (— ce sont là deux états que quelques-uns au moins de mes lecteurs, les « objectifs », connaissent par expérience, tout comme moi). En raison de ces conditions physiologiques, une *dépression* s'est créée : c'est contre elle que le Bouddha prend des mesures d'hygiène. Il y applique comme remède la vie au grand air, la vie errante, la modération en tout, et un régime alimentaire rigoureux; la prudence à l'égard de tous les « spiritueux », et la prudence également envers toutes les émotions qui font sécréter de la bile, qui échauffent le sang; le refus de *s'inquiéter* de soi et des autres. Il suscite des représentations qui soit apaisent, soit égayent, et invente des moyens de se désaccoutumer des autres. Il conçoit la bonté, l'« être-bon », comme propice à la santé. La *prière* est exclue, tout autant que l'*ascèse*. Aucun impératif catégorique, aucune *contrainte* d'aucune sorte, même au sein de la communauté conventuelle (on peut en sortir). De tels moyens ne feraient que renforcer cette hyperexcitabilité. C'est justement pourquoi il n'exige en rien de lutter contre ceux qui pensent différemment; il n'est rien dont sa doctrine se défende davantage que des sentiments de rancune, d'antipathie, de *ressentiment* *... (« Ce n'est pas l'inimitié qui mettra fin à l'inimitié ¹ : tel est le touchant refrain de tout le bouddhisme... ») Et cela se justifiait pleinement : c'étaient là précisément des émotions qui auraient été parfaitement *malsaines* du point de vue de l'intention prophylactique qui le domine. L'état de lassitude intellectuelle qu'il trouve à sa naissance et qui se traduit par une excessive « objectivité » (c'est-à-dire affaiblissement de l'intérêt individuel, perte du centre de gravité, perte de l'« égoïsme »), <il> le combat en ramenant strictement les préoccupations, même les plus intellectuelles, à la *personne*. Dans la doctrine du Bouddha, l'égoïsme devient un devoir, c'est la chose dont il est dit qu'« il est besoin ² » et la question : « Comment échapperas-tu, *toi*, à la douleur? », règle et délimite tout

* En français dans le texte.

le régime imposé à l'esprit (— il n'est peut-être pas illégitime d'évoquer ici cet Athénien qui fit également la guerre au « pur esprit scientifique », Socrate, qui, lui aussi, dans le domaine des problèmes, élevait l'égoïsme individuel au rang de morale¹).

21.

Le bouddhisme suppose un climat très doux, des mœurs d'une grande aménité et d'une grande tolérance, *pas trace* de militarisme; et aussi que le foyer du mouvement se trouve dans les classes supérieures et même savantes. On s'assigne comme but suprême la sérénité, la paix, l'extinction de tout désir, et l'on *atteint* ce but. Le bouddhisme n'est pas une religion dans laquelle on aspire seulement à la perfection; le parfait y est le cas normal.

Dans le christianisme, ce sont les instincts des asservis et des opprimés qui viennent au premier plan : ce sont les classes les plus basses qui cherchent en lui leur salut. Là, on pratique la casuistique du péché, l'autocritique, l'examen, l'inquisition de conscience comme *passé-temps*, pour lutter contre l'ennui. Là, on entretient constamment (par la prière) la ferveur envers un être *tout-puissant* nommé « Dieu » : là, on tient que le suprême bien ne peut être « atteint », que c'est un don, une « grâce ». Là, le caractère public fait aussi complètement défaut : la cachette, la pièce obscure, voilà qui est typiquement chrétien. Là, le corps est méprisé, l'hygiène récusée pour cause de sensualité; l'Église se défend même de la simple propreté (la première mesure prise par les chrétiens après l'expulsion des Maures fut la fermeture des bains publics, dont la seule ville de Cordoue possédait 270). Chrétiens sont aussi un certain penchant à la cruauté² envers soi-même et les autres; la haine de ceux qui pensent différemment; la volonté de persécution. Des représentations sombres et troublantes sont mises au premier plan : les états les plus ardemment convoités, ceux auxquels on donne les plus beaux noms, sont des états épileptoïdes; le régime alimentaire est choisi de manière à favoriser les phénomènes morbides et à surexciter les nerfs. Chrétienne est également l'hostilité farouche envers les seigneurs de la terre, envers les « nobles » — qui dissimule en même temps une sourde émulation (on leur laisse « le corps », on ne revendique *que* l'« âme »...). Chrétienne est la haine envers *l'esprit*, la fierté,

le courage, la liberté, le *libertinage* * de l'esprit; chrétienne, la haine envers les *sens*, les joies des sens, la joie en général...

22.

Lorsqu'il quitta son premier terrain, celui des classes les plus basses, les *Enfers* du monde antique, lorsqu'il partit à la conquête du pouvoir parmi les peuples barbares, ce christianisme ne postulait plus des hommes fatigués, mais des hommes intérieurement retournés à l'état sauvage, et déchirés — l'homme fort, mais qui ne s'est pas épanoui. Le mécontentement de soi, le mal d'être soi, *n'est pas* ici, comme chez les bouddhistes, dû à l'hyperexcitabilité, à l'hypermotilité à la douleur, mais plutôt, inversement, à un besoin démesuré de faire mal, de libérer sa tension intérieure en des actions et des représentations agressives. Le christianisme avait besoin de notions et de valeurs *barbares*, afin de se rendre maître des Barbares : telles sont l'offrande des prémices, le sang bu dans la Cène, le mépris de l'esprit et de la culture; la torture physique et morale sous toutes ses formes; la grandiose pompe du culte. Le bouddhisme est une religion pour hommes tardifs, pour des races débonnaires, douces, devenues hyper-cérébrales, qui ressentent trop aisément la souffrance (l'Europe est encore loin d'être mûre pour cela) : il les ramène à la paix et à la sérénité, à la diète dans l'ordre mental et à un certain endurcissement dans l'ordre physique. Le christianisme entend venir à bout de *fauves* : sa méthode consiste à les rendre *malades* — l'affaiblissement est la recette chrétienne de l'*apprivoisement*, de la « civilisation ». Le bouddhisme est une religion faite pour l'aboutissement, la lassitude de la civilisation; le christianisme ne la trouve même pas à sa naissance : au besoin, il la crée.

23.

Le bouddhisme, répétons-le, est cent fois plus froid, plus véridique, plus objectif. Il n'éprouve plus le besoin de rendre *respectable* sa souffrance, sa sensibilité à la douleur,

* En français dans le texte.

en l'interprétant par le péché — il dit seulement ce qu'il pense : « je souffre ». Pour le Barbare, par contre, la souffrance n'a rien de respectable en soi : il a d'abord besoin d'une explication pour s'avouer le *fait* même qu'il souffre (d'instinct, il aurait plutôt tendance à nier la souffrance, à la subir en silence). C'est là que le mot « diable » a été une vraie bénédiction : on avait un ennemi redoutable et d'une puissance supérieure — on n'avait plus à avoir honte de souffrir sous les coups d'un tel ennemi.

Le christianisme repose sur quelques subtilités qui appartiennent en propre à l'Orient. En premier lieu, il sait qu'il est en soi parfaitement indifférent de savoir *si* une chose <est> vraie, mais qu'elle devient de la plus haute importance *dans la mesure* où on la croit vraie. La vérité et la *foi* en la vérité de quelque chose : ce sont là deux sphères d'intérêts totalement différentes, presque deux mondes *antithétiques* — c'est par des voies opposées que l'on parvient à l'un et à l'autre. Être au fait de cette distinction, voilà qui, en Orient, suffit presque à *faire un Sage* ; c'est ainsi que l'entendent les Brahmanes, c'est ainsi que l'entend Platon, et tout adepte de la sagesse ésotérique¹. Si, par exemple, il y a du *bonheur* à se croire racheté du péché, la condition indispensable de ce bonheur *n'est pas* que l'homme soit pécheur, mais qu'il *se sente* pécheur. Mais si c'est de *foi* qu'il est avant tout besoin, il faut jeter le discrédit sur la raison, la connaissance, la recherche de la vérité : la voie de la vérité devient une voie *interdite*. Une forte *espérance* est un stimulant beaucoup plus puissant de la vie que n'importe quel bonheur qui survient réellement. Il faut soutenir ceux qui souffrent par une espérance qui ne puisse être démentie par aucune réalité — qui ne puisse être *anéantie* par aucun accomplissement : bref, une espérance d'au-delà. (C'est bien à cause de ce pouvoir de faire languir le malheureux que l'Espérance semblait aux Grecs le mal suprême, le mal *perfide*, et qu'elle resta enfermée au fond de la boîte de Pandore.) Pour que l'*amour* soit possible, il faut que Dieu soit une personne : pour que les instincts élémentaires y trouvent leur compte, il faut que Dieu soit jeune. Pour la ferveur des femmes, il faut mettre au premier plan un saint de belle apparence, pour celle des hommes, une Vierge Marie. Cela si l'on admet que le christianisme veut établir son règne sur un terrain où des cultes d'Aphrodite ou d'Adonis ont déjà conditionné la *conception* même du culte. L'obligation de la *chasteté* accentue la véhémence et l'intériorité de l'instinct religieux, elle

rend le culte plus ardent, plus passionné, plus intense. — L'amour est l'état où l'homme voit le plus les choses *comme elles ne sont pas*. C'est là que la faculté de s'illusionner atteint des sommets; mais également la faculté d'édulcorer, de *transfigurer*. En amour, on en supporte plus qu'ailleurs, on tolère tout. Il s'agissait d'inventer une religion où l'on pût aimer : par l'amour on est déjà sauvé de ce qu'il y a de pire dans la vie : on ne le voit même plus. — Voici pour les trois vertus chrétiennes, la foi, l'amour et l'espérance¹ : je les appelle les trois *ruses* chrétiennes. — Le bouddhisme est trop tardif, trop positiviste pour de telles ruses.

24².

Je ne fais ici qu'effleurer le problème de l'*origine* du christianisme. Pour le résoudre, le *premier* principe est le suivant : le christianisme ne peut se comprendre qu'en partant du terrain sur lequel il est né, — ce n'est *pas* un mouvement de réaction contre l'instinct juif, il n'en est que la conséquence, une déduction de plus de sa terrifiante logique. Pour reprendre la formule du Rédempteur : « Le salut vient des Juifs³. » Le *deuxième* principe s'énonce ainsi : le type psychologique du Galiléen est encore reconnaissable, mais ce n'est que dans sa complète dégénérescence (qui est à la fois une mutilation et une surcharge de traits empruntés) qu'il a pu servir à l'usage auquel on l'a utilisé : celui de type d'un *Rédempteur* de l'humanité.

Les Juifs sont le peuple le plus étonnant de l'Histoire universelle, parce que, placés devant la question de l'être et du non-être, ils ont, en pleine conscience et avec une résolution qui fait peur, préféré l'être à *tout prix*; ce prix, ce fut la *falsification* radicale de toute nature, de tout naturel, de toute réalité, tant dans le monde intérieur que dans le monde extérieur. Ils se sont retranchés délibérément hors de toutes les conditions dans lesquelles, jusqu'alors, un peuple pouvait vivre, *avait le droit* de vivre; ils se sont transformés en vivante antithèse des conditions *naturelles*. Ils ont, successivement, retourné de manière irrémédiable la religion, le culte, la morale, l'histoire, la psychologie, en l'*exact opposé* de leurs *valeurs naturelles*. Nous rencontrons plus tard le même phénomène, dans des proportions infiniment plus vastes, mais cependant à l'état de simple plagiat : — l'Eglise chrétienne, comparée au « peuple saint »

ne peut en rien prétendre à l'originalité. Les Juifs sont, en cela précisément, le peuple le plus *fatal* de l'humanité : à travers les séquelles de leur influence, ils ont rendu l'homme si faux qu'aujourd'hui, un chrétien peut éprouver des sentiments antijuifs, sans comprendre qu'il n'est que *l'ultime conséquence du judaïsme*.

Dans ma *Généalogie de la morale*¹, j'ai, pour la première fois, exposé la psychologie de l'opposition entre une morale *aristocratique*, et une morale de *ressentiment**, la seconde résultant d'un *Non* opposé à la première : voilà la morale judéo-chrétienne à l'état pur. Pour pouvoir dire *non* à tout ce qui représente sur terre le mouvement *ascendant* de la vie, la réussite physique, la puissance, la beauté, l'acceptation de soi, l'instinct du *ressentiment**, qui touche ici au génie, devait inventer un *autre* monde, à partir duquel cet acquiescement à la vie apparaîtrait comme le mal en soi, comme ce qu'il fallait rejeter. Considéré du point de vue de la psychologie, le peuple juif est un peuple d'une force vitale prodigieusement résistante, qui, placé dans des conditions impossibles, volontairement et par une profonde habileté à survivre, prend le parti des instincts de *décadence** — non parce qu'il est dominé par ces instincts, mais parce qu'il a deviné en eux une puissance grâce à laquelle on peut s'imposer *contre* « le monde ». Ils sont l'opposé de tous les *décadents** : ils ont dû les *représenter* jusqu'à donner le change, ils ont su, avec un *non-plus-ultra* de génie théâtral, se placer à la pointe de tous les mouvements *décadents** (— sous la forme du christianisme de l'apôtre *Paul* —), pour en faire quelque chose de plus fort que tout parti du « *oui* » à la vie. Pour l'espèce d'hommes qui, dans le judaïsme et le christianisme, vise au pouvoir, et qui est l'espèce *sacerdotale*, la *décadence** n'est qu'un *moyen* : cette espèce d'hommes a un intérêt vital à rendre l'humanité *malade*, et à inverser — pour mieux menacer la vie et dénigrer le monde — les notions de « bien » et « mal », de « vrai » et « faux ».

25¹.

L'histoire d'Israël est irremplaçable en tant qu'histoire de la *dénaturation* de toutes les valeurs naturelles : j'en évoquerai cinq exemples. A l'origine, surtout au temps de

* En français dans le texte.

la royauté, Israël aussi était à l'égard de toutes choses dans un rapport *juste*, c'est-à-dire naturel. Son Jahvé était l'expression du sentiment qu'il avait de sa puissance, de sa joie d'être soi, de son espoir en soi; par lui, on espérait victoire et salut, en lui, on faisait confiance à la nature pour qu'elle donnât au peuple ce dont il avait besoin — avant tout de la pluie —. Jahvé est le Dieu d'Israël, et, *par conséquent*, le Dieu de la Justice : telle est la logique de tout peuple qui a la puissance, et qui l'a avec bonne conscience. Dans le culte solennel s'expriment les deux aspects de cette auto-approbation d'un peuple : il est reconnaissant pour les grandes destinées auxquelles il doit son exaltation; il est reconnaissant en fonction du cycle des saisons et du succès de ses cultures et de son élevage. Cet état de choses est resté longtemps l'idéal, même après avoir été aboli de bien triste façon : l'anarchie à l'intérieur, les Assyriens à l'extérieur. Mais le peuple — et surtout Isaïe, le type même du prophète (c'est-à-dire un critique et satiriste du temps présent), a retenu comme idéal suprême cette vision d'un roi qui soit bon soldat et juge sévère. Mais toute espérance resta vaine. — L'ancien Dieu ne *pouvait* plus rien de ce qu'il avait su faire autrefois. On aurait dû le planter là. Or qu'arrivera-t-il? On *transforma* l'idée que l'on s'en faisait, on dénatura l'idée que l'on s'en faisait : c'est à ce prix qu'on le conserva. — Jahvé, Dieu de la « Justice », n'était *plus* le Dieu qui ne faisait qu'un avec Israël, qui exprimait l'amour-propre collectif du peuple : ce n'était plus qu'un Dieu sous conditions... L'idée de Dieu devient alors un instrument entre les mains d'agitateurs sacerdotaux, qui se mettent à interpréter tout bonheur comme une rétribution, tout malheur comme une punition de la désobéissance à Dieu, du « péché ». Par ce mode d'interprétation impudemment mensonger d'un prétendu « ordre moral universel », on renverse une fois pour toutes la notion naturelle de « cause » et d'« effet ». A partir du moment où l'on a, par la rétribution et la punition, éliminé du monde la causalité naturelle, on a besoin d'une causalité *antinaturelle* : tout le reste de la contre-nature en découle alors. Un Dieu qui *exige*, au lieu d'un Dieu qui aide, qui prête conseil, qui, au fond, est le nom donné à toute heureuse inspiration du courage et de la confiance en soi... Une *morale* qui n'est plus l'expression des conditions de vie et de développement d'un peuple, de son instinct élémentaire de la vie, mais qui est devenue abstraite, qui est devenue l'opposé de la vie —,

la morale, dégradation radicale de l'imagination, « mauvais œil » jeté sur les choses. — — *Qu'est-ce* donc que la morale juive? *Qu'est-ce* donc que la morale chrétienne? Le hasard dépouillé de son innocence; le malheur souillé du nom de « péché »; le bien-être conçu comme un péril, comme une « tentation », le malaise physiologique empoisonné par le ver rongeur de la conscience...

26.

L'idée de Dieu faussée; l'idée morale faussée... Mais le clergé juif ne s'en tint pas là. On ne savait plus que faire de l'*Histoire* d'Israël : qu'elle disparaisse donc! Les prêtres ont réussi à mettre au point ce prodige de falsification dont une partie de la Bible reste à nos yeux le document : avec un mépris sans bornes pour toute tradition, pour toute réalité historique, ils ont *réinterprété dans un sens religieux* tout leur propre passé national, c'est-à-dire qu'ils en ont fait une stupide mécanique de salut associant « faute envers Jahvé » et châtement, « piété envers Jahvé » et récompense. Nous serions beaucoup plus douloureusement affectés par cette ignominieuse falsification historique si, durant des millénaires, l'interprétation *ecclésiastique* de l'histoire ne nous avait rendus presque insensibles aux exigences de la probité *in historicis*. Et les philosophes sont venus à la rescousse de l'Église : le *mensonge* de l'« ordre moral universel » traverse toute l'évolution de la philosophie, jusqu'à la plus récente. Que signifie « l'ordre moral universel »? Qu'il y a, une fois pour toutes, une volonté divine quant à ce que l'homme doit faire et ne pas faire; que la valeur d'un peuple ou d'un individu se mesure à sa plus ou moins grande obéissance à la volonté divine; que, dans les destinées d'un peuple et des individus, la volonté divine se manifeste *impérativement*, c'est-à-dire en punissant et en récompensant selon le degré d'obéissance. La *réalité* cachée par ce pitoyable mensonge est celle-ci : un type humain parasitaire qui ne prospère qu'au détriment de toutes les formes saines de la vie, le *prêtre*, abuse du nom de Dieu : il nomme « Règne de Dieu » un état de choses où c'est le prêtre qui détermine la valeur des choses; il nomme « volonté de Dieu » les moyens par lesquels un tel état est atteint ou maintenu. Avec un froid cynisme, il évalue les peuples, les époques, les individus, selon qu'ils ont favorisé la suprématie des prêtres ou qu'ils y ont mis obstacle.

Voyez-les à l'œuvre : sous les mains des prêtres juifs, la grande époque de l'histoire d'Israël est devenue une époque de déclin ; l'exil, le long malheur, s'est métamorphosé en une *punition* éternelle pour la grande époque — une époque où le prêtre n'était encore rien... Des figures puissantes de l'histoire d'Israël, très *libres* dans leur épanouissement, ils ont fait, selon leurs besoins, soit de couards et calamiteux cagots, soit des « impies », ils ont simplifié la psychologie de tout grand événement en la ramenant à la stupide formule : obéissance *ou* désobéissance à Dieu. Ils sont allés plus loin : la « volonté divine », (c'est-à-dire les conditions de conservation de la puissance du prêtre), doit être *connue* — à cette fin, il faut absolument une « révélation ». Traduisez : une grande falsification littéraire est nécessaire, une « écriture sainte » est découverte : elle est rendue publique au milieu de toute la pompe hiératique, avec jeûnes de pénitence et lamentations pour le long « péché ». La « volonté divine » était établie depuis longtemps : tout le malheur vient de ce que l'on s'est écarté de l'Écriture Sainte... La « volonté divine » avait déjà été révélée à Moïse... Que s'était-il passé ? Une fois pour toutes, le prêtre avait fixé, avec une rigueur maniaque, *tout ce qu'il entendait recevoir* (ce qu'exigeait la « volonté divine »), et ce jusqu'aux petits et grands tributs qu'il convenait de lui payer (sans oublier les plus savoureux morceaux de viande, car le prêtre est un mangeur de beefsteack!)... A partir de ce moment, toutes les circonstances de la vie sont ordonnées de telle façon que le prêtre est *partout indispensable* : lors de tous les événements naturels de la vie, lors de la naissance, du mariage, de la maladie, sans même parler du sacrifice (de la « Cène »), apparaît le saint parasite, pour les *dénaturer* : ou, dans son langage, les « sanctifier »... Car il faut bien comprendre ceci : toute coutume naturelle, toute institution naturelle (État, organisation judiciaire, mariage, assistance aux malades et aux pauvres), toute exigence inspirée par l'instinct de la vie, bref tout ce qui a sa valeur *en soi*, est, par principe, rendu sans valeur, ou de valeur *négative*, par le parasitisme du prêtre (ou de l'« ordre moral universel ») ; après coup, une sanction s'avère nécessaire ; il est besoin d'une puissance *valorisante*, qui, en cela, nie la nature, et qui, par cela même, *crée* une valeur... Le prêtre dévalorise, *désacralise* la nature : c'est à ce seul prix qu'il existe —. La désobéissance à Dieu, c'est-à-dire au prêtre, à la « loi », est maintenant appelée « péché » ; les moyens de se « réconcilier avec Dieu », sont,

comme il va de soi, des moyens qui ne font qu'assurer une soumission plus profonde au prêtre : seul le prêtre « rachète »... Psychologiquement parlant, dans toute société à organisation sacerdotale, les « péchés » sont indispensables: ils sont les véritables leviers du pouvoir, le prêtre *vit* des péchés, il a besoin que des « péchés » soient commis. Principe suprême : « Dieu pardonne à qui fait pénitence » — traduisez : *à qui se soumet au prêtre.*

27¹.

C'est sur un terrain aussi *faux*, où toute nature, toute valeur naturelle, toute *réalité* avait contre elle les instincts les plus profonds de la classe au pouvoir, que s'est développé le *christianisme*, forme d'hostilité mortelle à la réalité qui n'a pas été surpassée jusqu'à présent. Le « peuple saint », qui pour juger de toute chose n'avait plus que les valeurs du prêtre, les paroles du prêtre, et qui, avec une conséquence capable d'inspirer l'effroi, avait violemment rejeté comme « profane », « mondain », « entaché de péché » tout ce qui subsistait encore de puissant sur terre — ce peuple trouva pour son instinct une ultime formule qui pousse la logique jusqu'à l'autonégation : en tant que *christianisme*, il alla jusqu'à renier la dernière forme de réalité : le « peuple saint », le « peuple des élus », la réalité *juive* elle-même. Le cas est de premier ordre. Le petit mouvement rebelle baptisé du nom de Jésus de Nazareth est une *répétition* de l'instinct juif, autrement dit l'instinct sacerdotal qui ne supporte même plus le prêtre en tant que réalité, l'invention d'une forme d'existence encore plus *abstraite*, d'une vision du monde encore *moins réelle* que ne le veut l'organisation d'une Église. Le christianisme est la *négation* de l'Église. - - -

Je ne vois pas contre quoi pouvait être dirigé le soulèvement dont Jésus est tenu, à raison ou à *tort*, pour l'instigateur, si ce n'était un soulèvement contre l'Église juive, Église étant pris dans le sens où nous comprenons aujourd'hui ce mot. C'était un soulèvement contre « les Bons et les Justes », contre les « saints d'Israël », contre la hiérarchie de la société — *non* contre sa corruption, mais contre la caste, le privilège, l'ordre, la formule; c'était l'*incroyance* en ces « hommes supérieurs », le « *non* » proclamé contre tout ce qui était prêtre et théologien. Mais la hiérarchie qui se trouvait ainsi, ne serait-ce que pour un instant, mise

en question, était comme la construction sur pilotis qui permettait au peuple juif de subsister « parmi les eaux », c'était son *ultima* possibilité, péniblement acquise, de se maintenir, le *residuum* de son existence politique originale; une attaque contre elle était une attaque contre le plus profond instinct d'un peuple, contre le plus tenace « vouloir-vivre » de tout un peuple qu'ait jamais connu le monde. Ce saint anarchiste, qui appelait le bas peuple, les réprouvés et les « pécheurs », bref les *tchandala* à l'intérieur du judaïsme, à se soulever contre l'ordre établi — et ce, s'il faut en croire l'Évangile, dans un langage qui, aujourd'hui encore, vous conduirait tout droit en Sibérie — c'était un criminel politique —, dans la mesure où le crime politique était possible dans une société *apolitique jusqu'à l'absurde*. C'est cela qui le mena à la Croix : à preuve, l'inscription sur la Croix. Il est mort pour sa propre faute. Aussi souvent que l'on ait pu affirmer le contraire, rien n'indique qu'il soit mort pour les fautes des autres.

28.

Une tout autre question serait de savoir s'il avait même conscience de cette opposition, ou s'il a seulement été *ressenti* en tant qu'opposition. — Et c'est maintenant seulement que j'aborde le problème de la *psychologie du Rédempteur*. J'avoue qu'il est peu de livres que j'éprouve autant de difficultés à lire que les Évangiles. Ces difficultés sont différentes de celles dont la preuve a fourni à la curiosité érudite de l'esprit allemand l'occasion d'un de ses triomphes les plus inoubliables. Le temps est loin où, moi aussi, comme tout jeune lettré, je dégustais avec toute l'habile lenteur d'un philologue raffiné l'ouvrage de l'incomparable Strauss ¹. J'avais alors vingt ans; maintenant je suis trop sérieux pour cela. Que m'importent les contradictions de la « tradition »? Comment peut-on seulement appeler « tradition » des légendes hagiographiques? Les vies des saints sont la littérature la plus équivoque qui soit : leur appliquer la méthode scientifique *alors qu'on ne dispose d'aucun autre document*, voilà qui me semble d'emblée condamné — simple divertissement de savant désœuvré...

29.

Ce qui m'intéresse, *moi*, c'est le type psychologique du Rédempteur. Il *pourrait bien*, malgré les Évangiles, être contenu dans les Évangiles, fût-ce totalement mutilé et surchargé de traits étrangers; de même que celui de saint François d'Assise est conservé par ses légendes, malgré ses légendes. *Non pas* la vérité sur ce qu'il a fait, ce qu'il a dit, comment au juste il est mort; mais la question de savoir si l'on peut encore se représenter son type, s'il est « transmis par la tradition ». Les tentatives que je connais de lire en filigrane dans les Évangiles jusqu'à « l'histoire d'une âme » me semblent la preuve d'une détestable légèreté psychologique. Monsieur Renan, ce pantin *in psychologicis*, a fait appel, pour son explication du type de Jésus, aux deux notions *les plus incongrues* qui puissent s'y appliquer : la notion de *génie* et celle de *héros*. Mais si quelque chose est peu évangélique, c'est bien la notion de héros. C'est même le refus de tout conflit violent, de tout sentiment de mener un combat qui semble ici s'être fait instinct : l'inaptitude à résister y est érigée en morale (« ne résiste pas au méchant », la parole la plus profonde des Évangiles, leur clé en quelque sorte ¹), mais aussi la félicité trouvée dans la paix, dans la douceur, dans l'*incapacité* d'être ennemi. Que signifie la « Bonne nouvelle »? La vraie vie, la vie éternelle est trouvée, — elle n'est pas promise, elle est là, elle est *en vous* : vie dans l'amour, sans exception et sans exclusive, sans aucun sentiment de distance. Chacun est enfant de Dieu. — Jésus ne revendique rien pour lui seul — en tant qu'enfant de Dieu, chacun est l'égal de chacun... Faire de Jésus un *héros*! — Et quel contresens aussi, que ce mot de « génie »! Toute notre conception de l'« esprit », conception née de la culture, n'a aucune signification dans le monde où vit Jésus. Pour parler avec toute la sévérité d'un physiologiste, c'est un tout autre mot qui conviendrait ici : < le mot « idiot ² » >. Nous connaissons un état de sensibilité morbide du sens du *toucher*, dans lequel on recule d'effroi à la seule idée de toucher, de saisir un objet solide. Que l'on transpose un tel *habitus* physiologique dans ses dernières conséquences — en haine instinctive contre toute réalité, en fuite dans l'« insaisissable », l'« inconcevable », en dégoût de toute formule, de toute notion de temps et d'espace, de tout ce qui est établi, coutume, institution, Église, en senti-

ment d'être chez soi dans un monde qui ne touche plus à aucune espèce de réalité, un monde qui n'est plus qu'« intérieur », un monde « vrai », un monde « éternel »... « Le Royaume de Dieu est *en vous* ¹... »

30.

La haine instinctive de la réalité : conséquence d'une extrême sensibilité à la douleur et aux excitations, qui ne supporte plus d'être « touchée », parce qu'elle ressent trop profondément tout contact. ..

La répression instinctive de tout sentiment d'antipathie, d'hostilité, d'exclusion, de distance : conséquence d'une extrême sensibilité à la douleur et aux excitations, qui ressent toute résistance, toute nécessité d'opposer une résistance, comme un insupportable *déplaisir* (c'est-à-dire comme *nuisible*, comme *déconseillé* par l'instinct de conservation), et ne connaît la béatitude (le plaisir) qu'en n'offrant plus jamais de résistance à personne et à rien, ni au mal, ni au méchant : l'amour, unique et *ultime* possibilité de vie...

Telles sont les deux *réalités physiologiques* sur lesquelles, à partir desquelles, s'est développée la doctrine de la rédemption. J'y vois une manière sublime de pousser l'hédonisme à l'extrême, sur une base totalement morbide. Ce qui s'en rapproche le plus, bien qu'avec un apport supplémentaire de vitalité et de force nerveuse grecque, c'est l'épicurisme, la doctrine de rédemption du paganisme. Épicure : un *décadent* * *typique* ; c'est moi qui, le premier, l'ai reconnu pour tel. La crainte de la douleur, même de l'infiniment petit de la douleur — ne *peut* finir autrement qu'en *religion d'amour*...

31 ².

J'ai donné par avance ma réponse à ce problème. Ce qu'elle suppose, c'est que le type du Rédempteur ne nous ait été conservé que fortement déformé. Cette déformation est en soi très vraisemblable. Pour de nombreuses raisons, un tel type ne pouvait pas demeurer pur, entier, libre d'additions. Le *milieu* * dans lequel évoluait cette

* En français dans le texte.

étrange figure a dû nécessairement y laisser des traces, et plus encore l'histoire, la *destinée* de la première communauté chrétienne : c'est cette destinée, qui, rétrospectivement, a enrichi le type de traits qui ne peuvent s'expliquer que par la guerre et des fins de propagande. Ce monde étrange et malade, dans lequel nous introduisent les Évangiles, — un monde qui semble tiré d'un roman russe, et où la lie de la société, la névrose et l'« infantine » idiotie semblent s'être donné rendez-vous ¹ — il ne peut de toute façon qu'avoir *caricaturé* ce type. Pour pouvoir seulement y comprendre quelque chose, les premiers disciples, en particulier, durent d'abord transposer dans leur propre vulgarité un être perdu dans les symboles et l'insaisissable. Pour eux, ce type n'a eu d'*existence* qu'une fois pressé au moule de formes plus connues... Le prophète, le Messie, le Juge futur, le maître de morale, le thaumaturge, saint Jean-Baptiste, — autant d'occasions de se méprendre sur ce type... Enfin, ne sous-estimons pas le caractère propre de toute grande vénération, tout particulièrement au sein des sectes, et qui consiste à estomper les traits idiosyncrasiques et originaux, souvent péniblement incompréhensibles, de l'être vénéré : *elle ne les voit même pas*. Il est permis de déplorer qu'un Dostoïevski n'ait pas vécu dans l'entourage du plus intéressant de tous les *décadents* *, je veux dire quelqu'un qui aurait su être sensible au charme poignant d'un semblable mélange de traits sublimes, morbides et puérils. Dernière considération : ce type *pourrait*, effectivement, en tant que type de *décadence* *, avoir été exceptionnellement plein de complexité et de contradictions : une telle éventualité ne peut être totalement écartée. Pourtant, tout nous en dissuade : il faudrait dans ce cas que la tradition ait été étonnamment fidèle et objective, alors que nous avons toutes les raisons de supposer le contraire. En attendant, un véritable abîme sépare celui qui fait des sermons sur la montagne, les lacs et les prairies, et qui nous apparaît comme un Bouddha né sur un sol fort peu indien, de ce fanatique de l'agression, ennemi mortel des théologiens et des prêtres, que la malice de Renan a célébré comme « *le grand maître en ironie* » *. Pour moi, il ne fait pas de doute que c'est la frénésie de la propagande chrétienne qui a répandu, après coup, cette bonne dose de fiel (et même d'*esprit* *) sur le personnage du Maître : on ne connaît que trop bien le peu de scrupule

* En français dans le texte.

qu'ont tous les sectaires à se servir de leur maître pour arranger leur propre *apologie*. Quand la première communauté a eu besoin, *contre* les théologiens, d'un théologien capable de condamner, de disputer, de tempêter, avec une pointilleuse méchanceté, elle a donc *créé* de toutes pièces son « Dieu » conforme à ses besoins, de même qu'elle lui a, sans hésiter, mis dans la bouche des notions totalement contraires à l'Évangile, et dont elle ne pouvait plus se passer, telles la « parousie », le « Jugement dernier », et toute sorte d'espérances et de promesses temporelles.

32¹.

Je me refuse, je le répète, à inscrire le fanatisme dans le type du Rédempteur : le mot « *impérieux* » qu'emploie Renan, *annule* à lui seul ce type. La « bonne nouvelle » est justement qu'il n'y a plus d'oppositions ; que le Royaume des cieux appartient aux *enfants* : la foi qui parle ici n'est pas une foi qui s'impose de haute lutte, elle est ici même, elle est originelle, elle est comme une candeur enfantine restituée à l'esprit. Séquelle de la dégénérescence ; le cas d'une puberté retardée, que l'organisme ne mène pas à terme, est bien connu — du moins des physiologistes —. Une telle foi ne se met pas en colère, ne fait pas de reproches, ne se défend pas : elle « n'apporte pas l'épée » — elle ne se doute même pas à quel point elle pourra plus tard semer la discorde. Elle ne se prouve pas, ni par des miracles, ni par une rétribution ou une promesse, et encore moins par « l'Écriture » ; elle est elle-même à tout instant son propre miracle, sa rétribution, sa preuve, son « Royaume de Dieu ». Cette foi ne se formule pas davantage — elle *vit*, elle se garde des formules. Sans doute les hasards de l'environnement, de la langue, de la culture antérieure, déterminent-ils un certain nombre de concepts : le christianisme primitif manie *uniquement* des concepts judéo-sémitiques (le pain et le vin dans la Cène en font partie, cette idée abusivement déformée par l'Église, comme tout ce qui est juif³). Mais il faut se garder d'y voir plus qu'un langage symbolique, une sémiotique, une occasion de paraboles. Pour cet antiréaliste, la condition nécessaire pour prendre la parole est justement qu'aucune parole ne soit prise à la lettre. Chez les Indiens, il se serait servi des

* En français dans le texte.

concepts *samkhya* ¹, chez les Chinois, de ceux de Lao-tseu — et il n'aurait pas senti la différence. — Avec une certaine tolérance dans le choix de l'expression, on pourrait nommer Jésus un « esprit fort ». Il n'attache aucune importance à rien d'établi : la lettre *tue*, tout ce qui est fixé *tue*. L'idée de « vie », l'unique *expérience* qu'il a de la vie, répugne chez lui à tout ce qui est « lettre », formule, loi, croyance, dogme ². Il ne parle que de ce qu'il y a de plus intérieur : « vie », « vérité » et « lumière » sont les noms qu'il donne à ce monde intérieur — tout le reste, toute la réalité, la nature entière, le langage même, a pour lui seulement la valeur d'un signe, d'un symbole. — Il n'est pas permis de se méprendre sur ce point, malgré les séductions mensongères du préjugé chrétien, je veux dire *ecclésiastique* : une telle symbolique, la symbolique *par excellence* ³, se situe à l'extérieur de toute religion, de toute idée de culte, de toute histoire, de toute science de la nature, de toute expérience du monde, de toutes connaissances, de toute politique, de toute psychologie, de tous les livres, de tout art ; son « savoir » n'est que la « sainte innocence » ³ ignorant *jusqu'à* l'existence de telles choses. La *culture* ne lui est même pas connue par ouï-dire, il n'a pas besoin de lutter contre elle, — il ne la nie pas... Il en va de même de l'*État*, de tout l'ordre politique et social, du *travail*, de la guerre. Il n'a jamais eu la moindre raison de nier le « monde », car il n'a jamais soupçonné la notion *ecclésiastique* de « monde »... La *négalion* est, par définition, ce dont il est parfaitement incapable... Absente également, la dialectique, absente l'idée qu'une croyance, une « vérité » puisse être prouvée par des raisons (*ses* preuves, ce sont des lumières « intérieures », des sentiments intimes de joie et d'acceptation de soi, ce sont de simples « preuves par l'efficacité »). Une telle doctrine ne *peut* pas davantage contredire, elle ne conçoit même pas qu'il existe, qu'il *puisse* exister d'autres doctrines, elle ne sait pas se représenter un jugement contraire au sien... Là où elle le rencontre, elle ne peut que s'attrister, par pure et ardente compassion de cet « aveuglement » (car elle, elle voit « la lumière ») — mais pas formuler une objection...

* En français dans le texte.

33¹.

Dans toute la psychologie de l'« Évangile », la notion de faute et de châtement est absente ; de même celle de rétribution. Le « péché », comme tout sentiment de distance dans les relations entre l'homme et Dieu, est aboli, — et, *la « Bonne nouvelle », c'est précisément cela*. La béatitude n'est pas promise, elle n'est soumise à aucune condition : elle est *la seule réalité* — le reste n'est que signe permettant d'en parler...

La *conséquence* d'un tel état se projette dans une nouvelle *pratique*, la pratique proprement évangélique. Ce n'est pas une « croyance » qui distingue le chrétien : le chrétien agit, il se distingue par une *autre* manière d'agir. Il se distingue en n'offrant, ni en paroles, ni dans son cœur, aucune résistance à celui qui agit mal avec lui. En ne faisant pas de distinction entre l'indigène et l'étranger, entre le Juif et le non-juif (« le prochain », à proprement parler, c'est le coreligionnaire, le Juif). En ne s'irritant contre personne, en ne méprisant personne. En ne se présentant pas devant les tribunaux et en ne s'y laissant pas citer (« Tu ne prêteras pas serment »). En ne répudiant sa femme sous aucun prétexte, même dans le cas d'une infidélité prouvée de sa femme. Tout cela relève au fond d'un même principe, tout cela n'est que la conséquence d'un même instinct².

La vie du Rédempteur ne fut rien d'autre que *cette* pratique, et sa mort non plus ne fut rien d'autre... Il n'avait plus besoin de formules, de rites, pour son commerce avec Dieu — et pas même de la prière. Il a rompu avec toute la doctrine juive de la pénitence et de la propitiation. Il sait que c'est seulement dans la pratique de la vie que l'on se sent « divin », bienheureux », « évangélique », et, à chaque instant « enfant de Dieu ». Ce n'est *pas* la pénitence, ce n'est pas l'« acte de contrition » qui sont les voies menant à Dieu : seule la *pratique évangélique* mène à Dieu, c'est elle qui *est* « Dieu ». Ce qui fut *aboli* par le christianisme, c'est ce qu'il y avait de juif dans les notions de « péché » et de « rémission des péchés », de « foi », de « salut par la foi » — toute la doctrine de l'Église juive était niée dans la « Bonne nouvelle ».

Le profond instinct de la manière dont on doit *vivre* pour se sentir « au ciel », pour se sentir « éternel », alors que, par tout autre comportement, on ne se sent *pas du tout* « au ciel », c'est cela, et cela seulement qui est la réalité

psychologique de la rédemption : un nouveau mode de vie, et *non* une nouvelle croyance...

34¹.

Si je comprends quelque chose à ce grand symboliste, c'est qu'il ne prenait pour réalités, pour « vérités », que les réalités *intérieures* — et qu'il ne concevait le reste, tout le naturel, le temporel, le spatial, l'historique, que comme signes, comme occasions de paraboles. La notion de « Fils de l'Homme » ne désigne pas une personne concrète qui appartienne à l'Histoire, ni quoi que ce soit d'individuel, d'unique, mais un fait « éternel », un symbole psychologique affranchi de toute temporalité. Cela vaut encore, en un sens plus élevé, du Dieu de ce maître typique du symbole, du « Royaume de Dieu », du « Royaume des cieux », de la qualité d'« enfants de Dieu ». Rien n'est moins chrétien que les *platitudes de l'Église* au sujet d'un Dieu conçu en tant que *personne*, d'un « règne de Dieu » qui doit « arriver », d'un « royaume des cieux » situé *au-delà*, d'un « fils de Dieu », deuxième personne de la Trinité. Tout cela n'est, qu'on me passe l'expression, que *cheveux sur la soupe* de l'Évangile! * Dans la dérision d'un symbole, c'est un *cynisme sans exemple dans l'histoire universelle*... Quant à ce que touche le symbole « père et fils », cela crève les yeux (mais pas tous les yeux, je l'admets!) : ce mot « Fils » désigne *l'accès* à ce sentiment général de transfiguration de toute chose (la béatitude), et le mot « père » désigne *ce sentiment même*, le sentiment d'éternité, d'accomplissement. — Je rougis d'avoir à rappeler ce que l'Église a fait de ce symbolisme : n'a-t-elle pas placé une histoire d'Amphitryon sur le seuil de la « foi » chrétienne? Et, par-dessus le marché, un dogme de l'« Immaculée Conception »?... *Par ce dogme, elle a « maculé la conception »...*

Le « Royaume des cieux » est un état du cœur, et non quelque chose qui vient « au-dessus de la Terre » ou « après

* L'expression allemande signifie littéralement : aller « comme un poing sur l'œil ». Elle est moins triviale, et suggère mieux la *violence* faite à l'Évangile, mais il semble bien qu'ici, en recourant à une expression familière et imagée (tout en s'en excusant!) N. ait voulu souligner avant tout l'*incongruité* des élucubrations cléricales. (N.D.T.)

la mort ». Toute idée de mort naturelle est *absente* de l'Évangile : la mort n'est pas un pont, un passage, elle est absente, parce qu'elle appartient à un autre monde des seules apparences, qui ne vaut que comme signe. « L'heure de notre mort » *n'est pas* une notion chrétienne, — l'« heure », le temps, la vie physique et ses crises n'existent tout simplement pas pour celui qui enseigne la « Bonne nouvelle »... Le « règne de Dieu » n'est rien que l'on puisse attendre ; il n'a ni hier, ni après-demain, il ne viendra pas « dans mille ans ¹ » — c'est l'expérience d'un cœur : il est partout, il n'est nulle part...

35 ².

Le messager de cette « Bonne nouvelle » est mort comme il a vécu, comme il a *enseigné*, — *non* pour « racheter les hommes », mais pour montrer comment on doit vivre. C'est la *pratique* qu'il a léguée à l'humanité : son comportement devant les juges, devant les sbires, devant les accusateurs, et devant calomnies et sarcasmes — son comportement sur la *Croix*. Il ne résiste pas, il ne défend pas son droit, il ne fait pas un geste qui puisse détourner le pire de sa tête, bien plus, il le *provoque*... Et il supplie, il souffre, il aime *avec* ceux, *en* ceux qui lui font du mal... < Ses paroles au Larron sur la Croix contiennent tout l'Évangile : « En vérité, c'était un homme "divin", un "enfant de Dieu" », dit le Larron. — « Si tu as senti cela, dit le Sauveur, *tu es au Paradis*, tu es toi aussi un enfant de Dieu ³... » >... Ne pas se défendre, ne pas s'irriter, ne *jamais* demander à personne compte de ses actes... Mais ne pas offrir de résistance, même au méchant : — *l'aimer*...

36 ⁴.

Nous autres, les esprits *affranchis*, sommes les premiers à avoir les dispositions requises pour comprendre une chose que dix-neuf siècles ont comprise à contresens : cette probité instinctive et passionnée qui, plus qu'à n'importe quel autre mensonge, fait la guerre au « pieux mensonge »... On était indiciblement éloigné de notre bienveillante et prudente neutralité, de cette discipline de l'esprit qui seule permet de deviner des choses si lointaines et si délicates : on n'y voulait, à tout instant, et avec un égoïsme éhonté,

que *son propre* avantage — et c'est sur l'opposition à l'Évangile que l'on a édifié l'Église¹...

Pour quiconque cherche des indices prouvant que derrière le grand théâtre du monde, une divinité pleine d'ironie tire les ficelles, le *monstrueux point d'interrogation* que pose le christianisme ne serait pas une mince confirmation... Que l'humanité soit à genoux devant l'exact opposé de ce qu'était l'origine, le sens, la *raison d'être* de l'Évangile, qu'elle ait *sanctifié* dans l'idée d'« Église » précisément ce que le messager de la « Bonne nouvelle » sentait *au-dessous* de lui, *derrière* lui — ... C'est en vain que l'on chercherait une forme plus grandiose d'*ironie* dans l'histoire universelle...

37.

— Notre époque s'enorgueillit de son sens historique : comment donc a-t-elle pu accepter de croire la thèse absurde selon laquelle on trouve à l'origine du christianisme la grossière *fable du thaumaturge-rédempteur* — et que toute la spiritualité, tout le symbolisme ne se sont développés que plus tard ? C'est bien l'inverse : l'histoire du christianisme — et ce, dès la mort en croix — est l'histoire de l'incompréhension progressive et toujours plus grossière d'un symbolisme *originel*. Au fur et à mesure que le christianisme se répandait dans les masses plus vastes, plus grossières, plus éloignées des conditions premières qui lui ont donné naissance, il devenait plus nécessaire de *vulgariser* et de *barbariser* le christianisme. Il a englouti et assimilé les doctrines et les rites de tous les cultes *souterrains* de l'« *imperium romanum* », les pires absurdités de toutes les maladies de la raison. La fatalité du christianisme réside dans la nécessité où fut sa foi de devenir aussi malade, aussi basse et aussi vulgaire qu'étaient maladifs, bas et vulgaires les besoins qu'il lui fallait satisfaire. Enfin, dans l'Église, c'est une accumulation de *barbarie maladive* qui parvient au pouvoir — l'Église, cette forme de haine implacable de toute probité, de toute *hauteur* d'âme, de toute discipline de l'esprit, de toute humanité franche et bonne. Valeurs chrétiennes — valeurs aristocratiques : nous sommes les premiers, nous, les esprits *afranchis*, à avoir restitué cette antinomie de valeurs, la plus aiguë qui soit ! - -

38.

— Parvenu à ce point, je ne puis réprimer un soupir. Il est des jours où je suis affligé d'un sentiment plus noir que la plus noire mélancolie : *le mépris des hommes*. Et pour ne pas laisser de doute sur *ce que* je méprise, *qui* je méprise : c'est l'homme d'aujourd'hui, l'homme dont je suis, pour mon malheur, contemporain. L'homme d'aujourd'hui... son souffle impur me fait suffoquer. — A l'égard du passé, je suis, comme tous ceux qui savent, d'une grande tolérance, c'est-à-dire que j'ai la grande *générosité* de me dominer : je parcours avec une sombre circonspection cet univers démentiel deux fois millénaire, qu'on l'appelle « christianisme », « foi chrétienne » ou « Église chrétienne ». Je me garde bien de tenir l'humanité pour responsable de ses maladies mentales. Mais mes sentiments changent du tout au tout, explosent littéralement, dès que je pénètre dans l'époque moderne, *notre* époque. Notre époque est *consciente*... Ce qui, autrefois, était simplement morbide, est devenu maintenant indécent : il est indécent d'être chrétien de nos jours. *Et c'est là que commence mon dégoût*. Je regarde autour de moi ; il n'est rien resté, pas un seul mot, de ce qui s'appelait autrefois « vérité ». Nous ne supportons même plus ¹ qu'un prêtre prononce seulement le mot de « vérité ». Il suffit d'avoir, en matière de probité, les exigences les plus modestes, pour ne *pouvoir* ignorer, aujourd'hui, qu'un théologien, un prêtre, un pape, à chaque phrase qu'il prononce, non seulement se trompe, mais *trompe*, et qu'il n'est même plus en son pouvoir de mentir par « innocence » ou par « inconscience ». Même le prêtre sait, comme tout le monde, qu'il n'y a plus de « Dieu », plus de « pécheur », plus de « Rédempteur », que « libre arbitre », « ordre moral universel », sont des *mensonges* : le sérieux de l'esprit, le profond effort de l'esprit ² sur lui-même, n'*autorise* plus personne à *ne pas* en être conscient... Toutes les conceptions de l'Église sont reconnues pour ce qu'elles sont, la plus perverse falsification qui soit, à seule fin de *dévaloriser* la nature et les valeurs naturelles ; le prêtre lui-même est reconnu pour ce qu'il est à la vie : l'espèce la plus dangereuse de parasite, la vraie araignée venimeuse ³ qui l'empoisonne ⁴... Nous savons aujourd'hui, notre *conscience morale* sait, ce que valent exactement ces inquiétantes inventions des prêtres et de l'Église, à *quoi elles ont servi*, ces inventions qui ont permis d'atteindre un état où

l'humanité se souille elle-même à tel point que sa vue inspire le dégoût, je veux parler des notions d' « au-delà », de « Jugement dernier », d' « immortalité de l'âme », d' « âme » même : ce sont des instruments de torture, ce sont des systèmes de cruautés ¹, au moyen de quoi le prêtre est devenu maître, est resté maître... Tout le monde sait cela, et pourtant, *tout reste inchangé* ². Où trouver un reste de sentiment des convenances, de respect de soi-même, puisque même nos hommes d'État, qui sont pourtant une espèce d'hommes dénués de préjugés et foncièrement antichrétiens dans leurs actes, se proclament aujourd'hui encore chrétiens et vont à la Sainte Table ³... Un <jeune> ⁴ prince à la tête de ses régiments, superbe expression de l'égoïsme et de l'orgueilleuse autoglorification de son peuple — mais qui, *sans* la moindre pudeur, professe d'être chrétien!... *Qui* donc le christianisme nie-t-il? *Qu'est-ce* donc qu'il appelle « monde »? Le fait d'être soldat, d'être juge, d'être patriote; de se défendre; de tenir à son honneur, de chercher son avantage; d'être *fier*... Toute pratique de chaque instant, tout instinct, tout jugement de valeur qui se traduit en *acte* est aujourd'hui antichrétien. Quel *monstre de fausseté* faut-il que l'homme moderne soit, pour ne pas avoir *honte* malgré cela de se dire encore chrétien!

39.

— Je reviens sur mes pas pour conter l'histoire *véritable* du christianisme. — Le mot même de *christianisme* repose sur un malentendu : au fond, il n'y a jamais eu qu'un chrétien, et il est mort sur la croix. L' « Évangile » est *mort* sur la croix. Depuis ce moment, ce que l'on appelle « Évangile » est déjà le contraire de ce que *lui-même* avait vécu : une « *mauvaise* nouvelle », un « Dysangile ». Il est faux jusqu'à l'absurde de voir dans une croyance, par exemple dans la foi en la rédemption par le Christ, ce qui caractérise le chrétien : seule est chrétienne la *pratique* chrétienne, une vie telle que celle *vécue* par celui qui mourut sur la croix... Aujourd'hui encore une telle vie est possible, et pour *certains* hommes elle est même nécessaire : le christianisme authentique, le christianisme originel sera toujours possible à toute époque... *Non* croire, mais faire, et surtout *ne-pas-faire* beaucoup de choses, *être* différemment ⁵... Les états de conscience, n'importe quelle croyance ou opinion tenue pour vraie, — tout psychologue sait

cela, — voilà qui est parfaitement indifférent et de cinquième ordre, comparé à la valeur des instincts : à strictement parler, c'est toute l'idée de causalité intellectuelle ¹ qui est fausse. Réduire le fait d'« être chrétien », la qualité de chrétien, à une opinion tenue pour vraie, à une simple phénoménalité de conscience, cela revient à nier ² la qualité de chrétien. *En fait, il n'y a jamais eu de chrétiens.* Le « chrétien », ou ce qui, depuis deux millénaires, se dit chrétien, repose sur une mécompréhension psychologique de soi-même. A y regarder de plus près, malgré toute sa *foi*, seuls dominaient en lui les instincts, — *et quels instincts !* La « foi » n'a été, de tous temps, par exemple chez Luther, qu'un manteau, un voile pudique, un *écran* derrière lequel les instincts menaient leur jeu ; un prudent *aveuglement* quant à la domination de *certain*s instincts !... La « foi », je l'ai déjà appelée la véritable *ruse* chrétienne — ... On a toujours parlé de foi, mais toujours *agi* d'instinct... Dans le monde des représentations du chrétien, il n'y a rien qui risquerait seulement d'effleurer la réalité ; bien au contraire, nous avons reconnu dans la haine instinctive *contre* toute réalité l'élément moteur, le *seul* élément moteur à l'origine du christianisme. Que peut-on en conclure ? Qu'en psychologie aussi, l'erreur est ici radicale, c'est-à-dire qu'elle détermine l'être, qu'elle est « *substance* ». Otons ici un *seul* concept, mettons une réalité à la place, et tout le christianisme roule au Néant ! Vu de haut, ce cas, le plus déroutant de tous, d'une religion non seulement fondée sur des erreurs, mais d'une fécondité géniale dans l'invention d'erreurs *toutes* nuisibles, *toutes* délétères pour la vie et le cœur, constitue un *spectacle digne des dieux* — pour ces divinités qui sont également philosophes et que j'ai par exemple rencontrées dans les fameux dialogues de Naxos ^{3 et 4}. A l'instant même où *le dégoût* les quitte (*et nous quitte !*) elles sont reconnaissantes pour le spectacle que leur offrent les chrétiens : c'est peut-être sur cette misérable petite planète appelée Terre le *seul* cas curieux qui mérite un regard divin, qui mérite qu'un dieu y prenne un peu d'intérêt... Car il ne faut pas sous-estimer le chrétien : le chrétien, faux *jusqu'à l'innocence*, surpasse le singe, et de loin — eu égard au chrétien, une fameuse théorie des origines de l'humanité devient pure amabilité...

C'est la mort sur la croix qui devait sceller le destin de l'Évangile : il était « suspendu » à la Croix... Il a fallu la mort, cette mort ignominieuse et imprévue, il a fallu la Croix, qui d'habitude était réservée à la « canaille * » — il a fallu ce paradoxe effrayant, pour placer les disciples devant l'énigme véritable : « *Qui était-ce? Qu'était-ce?* » Le sentiment de choc et de profonde humiliation, le soupçon qu'une telle mort pourrait constituer la *réfutation* de leur cause, la terrible interrogation qu'ils se posaient : « Pourquoi cela, et de cette manière? »... — On ne comprend que trop leur état. Là, il *fallait* que tout ait sa nécessité, ait un sens, une rationalité, une raison supérieure : l'amour d'un disciple n'admet pas le hasard. Alors seulement s'ouvrit l'abîme. « *Qui l'a tué? Qui était son ennemi naturel?* » Cette question surgit comme un éclair. Réponse : le judaïsme *au pouvoir*, sa classe dirigeante. Dès lors, on se sentit en rébellion *contre* l'ordre établi, et l'on se mit, après coup, à comprendre Jésus comme un *rebelle à l'ordre établi*. Jusqu'alors, ce trait guerrier, et négateur en parole et en acte *manquait totalement* à son image, et même, il y contredisait. De toute évidence, la petite communauté n'a justement *pas* compris l'essentiel, ce qu'il y avait d'exemplaire dans cette manière de mourir, cette liberté, ce souverain détachement *au-dessus* de tout *ressentiment* * — cela montre comme elle l'avait, en tout, peu compris! En soi, Jésus ne pouvait, par sa mort, vouloir autre chose que donner publiquement la preuve la plus forte, la *démonstration* de son enseignement. Mais les disciples étaient bien éloignés de *pardonner* cette mort — ce qui aurait été évangélique au plus haut sens du mot; ou même de s'*offrir* à une mort semblable dans une sereine et suave paix du cœur... C'est justement le sentiment le moins évangélique, celui de la *vengeance*, qui reprit le dessus. Il était impossible que cette mort mît un point final à l'affaire : on avait besoin de « représailles », de « jugement » (et pourtant qu'y a-t-il de moins évangélique que ces mots : « représailles », « châtiement », « juger »?) Une fois de plus, l'attente populaire d'un Messie passa au premier plan. On imagina un moment historique, celui où le « règne de Dieu » arrive, pour juger ses ennemis... Mais c'était là, sur tous les points, un contre-

* En français dans le texte.

sens total. Comprendre le « règne de Dieu » comme un dénouement, une promesse ! L'Évangile avait justement été la présence, l'accomplissement, la *réalité* du « règne de Dieu »... Semblable mort, précisément, *était* le « règne de Dieu »... C'est seulement alors que l'on attribua tout ce mépris, toute cette amertume envers les Pharisiens et les théologiens au personnage du Maître, — *faisant* ainsi de lui un Pharisien et un théologien ! Par ailleurs, dans leur frénétique vénération, ces âmes en déroute ne pouvaient plus admettre cette « égalité » générale enseignée par Jésus, qui permet à chacun de se dire enfant de Dieu : leur vengeance consista à *exalter* Jésus de manière extravagante, à l'éloigner d'eux, tout comme, jadis, pour se venger de leurs ennemis — les Juifs avaient détaché leur Dieu d'eux-mêmes, et l'avaient porté « aux nues »... Le Dieu unique et l'Unique Fils de Dieu : tous deux nés du *ressentiment* *...

41 ¹.

Et, dès ce moment, surgit un problème absurde : « Comment Dieu a-t-il *pu* permettre cela ? » Sur quoi, la raison troublée de la petite communauté trouva une réponse posément effrayante d'ineptie : Dieu a offert son fils en *sacrifice* pour la rémission des péchés. Et, d'un seul coup, c'en était bel et bien fait de l'Évangile ! Le *sacrifice expiatoire*, et sous sa forme la plus répugnante, la plus barbare, le sacrifice de l'*innocent* pour les péchés des coupables ! Quel effroyable paganisme ! — Jésus avait pourtant aboli l'idée de « faute », il avait nié tout fossé entre l'homme et Dieu : il avait vécu l'unité « Dieu-homme ² », et il l'avait vécue comme *sa* « Bonne nouvelle », et *non* comme un privilège ! — A partir de là, s'introduisirent progressivement dans le type du Rédempteur : la doctrine du Jugement dernier et de la parousie, la doctrine de la mort conçue comme mort sacrificielle, la doctrine de la *résurrection*, qui escamote toute idée de « béatitude », la vraie et unique réalité de l'Évangile, au profit d'un état *d'après* la mort !... Cette conception, cette *abomination* de conception, l'apôtre Paul, avec cette impudence de rabbin qui le caractérise tout entier, lui a donné une formulation logique : « Si le Christ n'est pas ressuscité d'entre les morts, alors notre foi

* En français dans le texte.

est vaine ¹. » — Et, du même coup, l'Évangile devenait la plus méprisable de toutes les promesses impossibles à tenir, la doctrine *éhontée* de l'immortalité personnelle... Et Paul lui-même l'annonçait de plus comme une *récompense* !

42 ².

On voit ce qui a pris fin avec la mort sur la croix : l'ébauche nouvelle et parfaitement originale d'un mouvement de paix bouddhiste, d'un *bonheur sur terre* effectif, et *non plus* seulement promis. Car — je l'ai déjà souligné — telle reste la différence fondamentale entre les deux religions de *décadence* * : le bouddhisme ne promet pas, mais tient ; le christianisme promet tout, mais *ne tient rien*. — La « Bonne nouvelle » fut suivie, sur les talons, de *la pire de toutes* : celle annoncée par Paul. En l'apôtre Paul s'incarne le type opposé à celui du « messager de bonne nouvelle » : le génie dans la haine, dans la haine visionnaire, dans la logique implacable de la haine. Que n'a-t-il pas sacrifié à la haine, ce « Dysangéliste » ! En premier lieu, le Rédempteur : il l'a cloué sur *sa* croix. La vie, l'exemple, l'enseignement, la mort, le sens et la justification de tout l'Évangile, — il n'en resta plus rien lorsque ce faussaire par haine eut compris ce qui seul pourrait servir ses fins. *Pas* la réalité, *pas* la vérité historique... Et, une fois de plus, l'instinct sacerdotal du Juif commit le même grand crime contre l'Histoire, — il effaça purement et simplement ce qui était l'« hier » et l'« avant-hier » du christianisme, il *inventa à son usage une histoire du christianisme primitif*. Plus encore : il falsifia une fois de plus l'histoire d'Israël, afin qu'elle apparût comme la préhistoire de *ses* actes : tous les Prophètes ont parlé de *son* Rédempteur... Plus tard, l'Église est allée jusqu'à falsifier l'histoire de l'humanité pour en faire la préhistoire du christianisme... Le personnage du Rédempteur, son enseignement, son action, sa mort, le sens de sa mort, même ce qui a suivi sa mort, rien n'a été épargné, rien n'a même gardé le moindre rapport avec la réalité. Paul a tout simplement transféré le centre de gravité de toute cette existence *après* cette existence — dans le *mensonge* de « Jésus ressuscité ». Au fond, il n'avait que faire de la vie du Rédempteur — ce

* En français dans le texte.

dont il avait besoin, c'était de sa mort sur la croix, — et de quelque chose de plus... Tenir pour sincère un Paul de Tarse, dont la patrie était le centre du rationalisme stoïcien¹, lorsqu'il arrange une hallucination en *preuve* de la « survie » du Rédempteur, ou simplement lui prêter foi lorsqu'il *raconte* qu'il a eu cette hallucination, voilà qui serait pure *niaiserie* * de la part d'un psychologue : Paul voulait la fin, *par conséquent* il voulait aussi les moyens... Ce que lui-même ne croyait pas, les imbéciles parmi lesquels il répandait sa doctrine le crurent. — Son besoin à lui, c'était le pouvoir : en Paul, c'était encore le prêtre qui aspirait au pouvoir, — tout ce qu'il lui fallait, c'étaient des idées, des enseignements, des symboles, grâce auxquels il pût tyranniser les masses, former des troupes. Quel est le seul emprunt que, plus tard, Mahomet fit au christianisme ? L'invention de Paul, son moyen d'asseoir la tyrannie des prêtres, de former des troupes : la croyance en l'immortalité — *c'est-à-dire la doctrine du « jugement »*²...

43.

Quand on place le centre de gravité de la vie *non* dans la vie, mais dans « l'au-delà » — dans le *Néant* — on enlève du même coup tout centre de gravité à la vie ; le grand mensonge de l'immortalité personnelle détruit tout ce qui, dans l'instinct, est nature et raison. — Tout ce qui, dans les instincts, est bienfaisant, propice à la vie, promesse et garant d'avenir, éveille alors la méfiance. Vivre *de telle sorte* qu'il n'y ait plus de *sens* à vivre, voilà ce qui devient alors le « sens » de la vie... A quoi bon le sens social, la gratitude envers nos origines et nos devanciers, à quoi bon travailler ensemble, se faire confiance, œuvrer pour quelque bien commun, et ne pas le perdre de vue?... Ce ne sont là qu'autant de « tentations », autant d'écarts hors du « droit chemin »... « Il n'est besoin que d'une chose... »³ : que chacun, en tant qu'« âme immortelle », soit l'égal de chacun, que dans la totalité des êtres, le « salut » de *chaque* individu puisse prétendre à une signification éternelle, que des petits cagots aux trois quarts fous aient le droit de s'imaginer qu'en leur honneur les lois de la nature puissent être constamment *violées* — On ne saurait flétrir avec trop de mépris une telle⁴ exaltation de tout égocentrisme⁵, poussé

* En français dans le texte.

aux pires extrêmes de l'*impudeur* ¹ et ². Et pourtant, c'est à *cette* déshonorante manière de flatter la vanité personnelle ³ que le christianisme doit sa *victoire* : par là, il a précisément gagné à sa cause tous les ratés, tous les révoltés, tous les laissés pour compte, toute la lie, tout le rebut de l'humanité. Le « salut de l'âme », traduisez : « c'est *moi* qui suis le centre de l'univers »... Le poison de la doctrine des « droits *égaux* pour tous », — c'est le christianisme qui l'a répandu le plus systématiquement. De tous les recoins les plus dissimulés des mauvais instincts, le christianisme déclare une guerre à outrance à tout sentiment de respect et de distance entre l'homme et l'homme, c'est-à-dire à la seule *condition* qui permette à la culture de s'élever et de s'épanouir. Du *ressentiment* * des masses, il a su forger son *arme* principale contre nous, contre tout ce qu'il y a de noble, de joyeux, de magnanime sur terre, — et contre notre bonheur sur terre ⁴... L'« immortalité » accordée au premier venu, c'est le plus grave, le plus pervers des attentats jamais perpétrés contre l'humanité *aristocratique* —. Et ne sous-estimons pas cette calamité, qui née du christianisme, s'est infiltrée jusque dans la politique ! Personne n'a plus aujourd'hui le courage d'assumer des privilèges particuliers, des droits seigneuriaux, un sentiment de respect pour soi et ses pairs, une *passion de la « distance »*... Notre politique est *malade* de ce manque de courage ! La mentalité aristocratique est ce qui a été miné le plus souterrainement par le mensonge de l'« égalité des âmes ». Et si c'est de croire aux prérogatives du plus grand nombre qui fait des révolutions, *et en fera encore*, — c'est le christianisme, n'en doutons pas, ce sont les jugements de valeur chrétiens que toute révolution transpose dans le sang et le crime ⁵. Le christianisme est un soulèvement de tout ce qui rampe au sol contre tout ce qui a de la *hauteur* : l'évangile des « humbles » *rend* humble et vil ⁶...

44 ⁷.

Les Évangiles sont un témoignage inestimable sur la corruption déjà irrésistible à l'*intérieur* de la première communauté chrétienne. Ce que, plus tard, Paul a mené à terme avec la cynique logique d'un rabbin, n'était pourtant que le processus de dégradation qui avait commencé dès la

* En français dans le texte.

mort du Rédempteur. — Ces Évangiles, on ne saurait les lire avec trop de précaution ; des difficultés s'y cachent derrière chaque mot. Je reconnais, — et j'espère qu'on m'en saura gré — que pour un psychologue, ils constituent, par cela même, un plaisir de tout premier ordre — en tant qu'*antithèse* de toute corruption naïve, en tant que *raffinement par excellence* *, en tant que chef-d'œuvre de la corruption psychologique. Les Évangiles sont une chose à part. La Bible entière ne supporte aucune comparaison. On y est entre Juifs : *premier* point à considérer, si l'on ne veut pas ici perdre tout à fait le fil. Ce don proprement génial de s'affubler de « sainteté » — à s'y tromper soi-même —, jamais égalé, ni même approché dans les livres ou parmi les hommes, cette contrefaçon de mots et d'attitudes élevée au niveau d'un *art*, cela n'est pas dû au hasard de n'importe quel talent individuel, de n'importe quelle nature d'exception. C'est affaire de *race*. Dans le christianisme, conçu comme l'art de mentir pieusement, c'est tout le judaïsme, toute une préparation rigoureuse, tout une pratique juive plusieurs fois séculaire, qui atteint à l'ultime maîtrise. Le chrétien, cette *ultima ratio* du mensonge, c'est encore une fois le Juif, encore *trois fois* le Juif... La volonté délibérée de ne recourir qu'à des concepts, des symboles, des attitudes, qui ont fait leurs preuves dans la pratique du prêtre, le refus instinctif de toute *autre* espèce de pratique, de toute *autre* espèce de critère de valeur et d'utilité, cela n'est pas uniquement tradition, c'est aussi *hérédité* : ce n'est qu'en tant qu'hérédité que cela produit l'effet de la nature. L'humanité tout entière, y compris les meilleures têtes des meilleures époques (à l'exception d'un seul être, qui n'est peut-être qu'un monstre d'inhumanité), s'y est laissé prendre. On a lu l'Évangile comme un « *livre de l'innocence* » — indice qui montre bien, à quel point la comédie avait été bien jouée. Sans doute, si nous pouvions les *voir*, ne serait-ce qu'en passant, tous ces prodigieux cagots, ces virtuoses de la sainteté, tout serait fini et c'est justement parce que je ne peux pas, *moi*, lire leurs paroles sans voir les gesticulations qui les accompagnent, que *j'en ai bel et bien fini avec eux*... Il y a chez eux une certaine manière de lever les yeux au ciel que je ne puis supporter —. Heureusement, pour la plupart des gens, les livres ne sont que de la *littérature*... Il ne faut pas se laisser abuser : « Ne jugez point ! » ¹, disent-ils, mais ils vouent à l'enfer tous ceux qui les gênent. Quand ils

* En français dans le texte.

appellent Dieu à juger, ils jugent eux-mêmes; quand ils glorifient Dieu, ils se glorifient eux-mêmes; quand ils *exigent* les vertus dont ils sont précisément capables — ou, mieux, dont ils ont besoin pour pouvoir continuer à dominer, — ils se donnent la noble apparence de lutter durement pour la vertu, de se battre pour la domination de la vertu. « Nous vivons, nous mourons, nous nous sacrifions pour le bien » (la « vérité », la « lumière », le « Royaume de Dieu ») : en vérité, ils font ce dont ils ne peuvent s'abstenir. Quand, à la manière des pires couards, ils sont tapis partout, cachés dans d'obscurs recoins, menant dans l'ombre une ombre d'existence, ils érigent cela en *devoir* : devoir¹, leur vie paraît humilité; humilité, elle est une preuve supplémentaire de piété... Ah, cette humble, chaste et charitable manière de mentir effrontément : « Notre vertu témoignera pour nous »... Il faut lire les Évangiles comme un livre de séduction par la *morale* : — la morale accaparée par ces misérables... Et certes, ils savent à quoi s'en tenir sur la morale ! C'est grâce à la morale que l'on mène le mieux l'humanité *par le bout du nez* ! — La seule réalité est ici la *solle fatuité de prétendus* « élus » qui contrefont le plus consciemment² du monde l'humilité. Une fois pour toutes, on (c'est-à-dire la « communauté », les « bons et les justes »), on s'est placé d'un côté, celui de la « vérité » — et le « reste », le « monde », de l'autre... Voilà bien la plus funeste variété de mégalomanie qui soit jamais apparue sur terre : de petits avortons de cagots hypocrites et menteurs se sont mis à accaparer à leur usage exclusif les notions de « Dieu », « vérité », « lumière », « esprit », « amour », « sagesse », « vie », pour ainsi dire comme synonymes d'eux-mêmes, afin de tracer une ligne de démarcation entre eux et le monde. Des petits super-Juifs, mûrs pour tous les asiles d'aliénés, ont retourné les valeurs en fonction d'eux-mêmes, comme si le chrétien était le sens, le sel, la mesure, et le *jugement dernier* de tout le reste... Cette calamité ne fut rendue possible que parce qu'une forme apparentée et ethniquement parente de mégalomanie avait déjà vu le jour : la mégalomanie *juive* : dès que s'ouvrit le fossé entre Juifs et judéo-chrétiens, il ne resta à ces derniers d'autre choix que d'employer contre les Juifs les mêmes recettes de conservation que leur suggérait l'instinct juif, alors que, jusque-là, les Juifs ne les avaient utilisées que contre tous les *non-juifs*. Le chrétien n'est qu'un juif de confession plus *ouverte*...

45 ¹.

Voici quelques échantillons de ce que ces misérables se sont mis en tête, de ce qu'ils ont *mis dans la bouche de leur maître* : ce ne sont que « confessions de belles âmes ».

« Et s'il y a quelque part des gens qui ne vous reçoivent ni ne vous écoutent, retirez-vous et secouez la poussière de vos pieds en témoignage contre eux. En vérité, je vous le dis, au Jour du Jugement dernier, Sodome et Gomorrhe seront traitées moins rigoureusement que cette ville »... (Marc 6, 11). — *Que c'est évangélique !*

« Mais si quelqu'un scandalisait un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui mit au cou une grosse meule et qu'on le jetât dans la mer » (Marc, 9, 42). — *Que c'est évangélique !*

« Et si ton œil est pour toi une occasion de chute, arrache-le; mieux vaut pour toi entrer dans le Royaume de Dieu n'ayant qu'un seul œil, que d'avoir deux yeux et d'être jeté dans la géhenne où leur ver ne meurt point et où le feu ne s'éteint point » (Marc, 9, 47). — Ce n'est pas précisément l'œil qui est visé...

« En vérité, je vous le dis, quelques-uns de ceux qui sont ici ne mourront point qu'ils n'aient vu le Royaume de Dieu venir avec toute sa puissance » (Marc, 9, 1). — *Bien menti, lion !* ²...

« Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive... *Car* ³...» (*Observation d'un psychologue* : La morale chrétienne est réfutée par ses « *car* » : ses « raisons » réfutent, voilà qui est bien chrétien!) (Marc, 8, 34).

« Ne jugez point, *afin* que vous ne soyez point jugés. Car on vous jugera de la façon dont vous jugez » (Matthieu, 7, 1). — Quelle conception de la justice, d'un « équitable » juge!...

« Si vous aimez ceux qui vous aiment, *quelle récompense méritez-vous*? Les publicains aussi n'agissent-ils pas de même? Et si vous saluez seulement vos frères, *que faites-vous d'extraordinaire*? Les publicains ⁴ eux-mêmes n'en font-ils pas autant? » (Matthieu, 5, 46). — Principe de « l'amour chrétien » : il veut finalement être bien payé...

« Mais si vous ne pardonnez pas aux hommes leurs offenses, votre Père céleste ⁵ ne vous pardonnera pas non plus » (Matthieu, 6, 15). Très compromettant pour le susdit « Père »...

« Cherchez premièrement le Royaume et la Justice de Dieu; et tout cela vous sera donné par surcroît » (<Mat-

thieu, 6, 33>). — Tout cela : c'est-à-dire la nourriture, le vêtement, tout ce qui est nécessaire à la vie. C'est là une *erreur*, pour parler avec modération... Tout de suite après ¹, Dieu apparaît sous les traits d'un tailleur, au moins dans certaines circonstances...

« Réjouissez-vous ce jour-là, et tressaillez d'allégresse, *parce que* votre récompense sera grande dans le ciel; car c'est ainsi que leurs pères traitent les prophètes » (<Luc, 6, 33>). — Racaille *éhontée* ! Les voici qui se comparent déjà aux prophètes !

« Ne savez-vous pas que vous êtes le Temple de Dieu, et que l'esprit de Dieu habite en vous ? Si quelqu'un détruit le Temple de Dieu, *Dieu le détruira* ; car le Temple de Dieu est saint, et *c'est ce que vous êtes* » (Paul, I Corinth., 3, 16). — On ne saurait avoir trop de mépris pour ce genre de propos.

« Ne savez-vous pas que les Saints jugeront le monde ? Et si c'est par vous que le monde est jugé, êtes-vous indignes de rendre de moindres jugements ? » (Paul, I Corinth., 6, 2). — Ce n'est, hélas, pas le discours d'un simple pensionnaire d'asile !... Ce *terrifiant imposteur* poursuit, mot pour mot : « Ne savez-vous pas que *nous* jugerons les anges ? Et nous ne jugerions pas, à plus forte raison, les choses de cette vie ?... »

« Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse du monde ? Car, puisque le monde, avec sa sagesse, n'a point connu Dieu dans la sagesse de Dieu, il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication... Il n'y a pas parmi les élus beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles. Mais Dieu a *choisi les choses folles* du monde pour confondre les sages ; Dieu a choisi les choses faibles du monde pour confondre les fortes ; et Dieu a choisi les choses viles du monde et celles qu'on méprise, celles qui ne sont point, pour réduire au néant celles qui sont, afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu » (Paul, I Corinth. 1, 20 *sqq.*). — Pour *comprendre* ce passage, témoignage de tout premier ordre sur la psychologie de toute morale *tchandala*, lire la première dissertation de ma *Généalogie de la Morale* : c'est là qu'est mis pour la première fois en lumière le contraste entre une morale aristocratique et une morale née du *ressentiment* * et du désir impuissant de vengeance du *tchandala*. Paul fut le plus grand de tous les apôtres de la vengeance...

* En français dans le texte.

46¹.

Qu'en conclure? Que l'on ferait bien de mettre des gants lorsqu'on lit le Nouveau Testament. Le contact de tant de malpropreté en fait presque une obligation. Comme fréquentations, nous choisirions les « Premiers chrétiens » tout aussi peu que des juifs polonais : sans même qu'il soit besoin de leur faire le moindre reproche... Ni les uns ni les autres ne sentent bon. C'est en vain que j'ai scruté le Nouveau Testament en quête d'un seul trait sympathique ; rien ne s'y trouve qui soit libre, bienveillant, franc, sincère. L'humanisation n'a pas encore commencé — les instincts de *propreté* font encore défaut. Il n'y a que de *mauvais* instincts dans le Nouveau Testament, et même pas le courage de ces mauvais instincts. Tout y est lâcheté, tout y est « yeux baissés » et complaisante illusion sur soi-même. Tout livre paraît propre quand on vient de lire le Nouveau Testament ; pour ne citer qu'un exemple, j'ai, immédiatement après saint Paul, lu avec ravissement Pétrone, le plus aimable, le plus pétulant des railleurs, dont l'on pourrait dire ce que Domenico Boccaccio écrivait au duc de Parme au sujet de César Borgia : « *è tutto festo* » — immortellement sain, immortellement gai et accompli... Ces petits cagots s'abusaient en effet sur l'essentiel. Ils ont beau attaquer, tout ce qu'ils attaquent s'en trouve *rehaussé*. Le « Premier chrétien » ne peut salir celui qu'il attaque... Bien au contraire : c'est un honneur qu'avoir contre soi les « Premiers chrétiens ». On ne peut lire le Nouveau Testament sans éprouver un faible pour ce qui s'y trouve maltraité, — sans même parler de la « sagesse du monde », qu'un impudent hâbleur cherche en vain à « confondre » par « la folie de la prédication »... Mais même les Pharisiens et les Docteurs de la Loi tirent profit d'une telle hostilité : il fallait qu'ils eussent une certaine valeur, pour être haïs de manière si indécente. — « Hypocrisie » — c'est là, vraiment, un reproche que des « Premiers chrétiens » sont en *droit* de leur faire!... Finalement, c'étaient des *privilegiés* : cela suffit, la haine du *tchandala* n'a pas besoin d'autres raisons. Le « Premier chrétien » — et, je le crains, le « Dernier » aussi (*je vivrai peut-être assez pour le voir!*), est, de par son instinct le plus élémentaire, un rebelle contre tout ce qui est privilégié — il vit, il lutte toujours pour l'« *égalité des droits* »... A y regarder de plus près, il n'a pas le choix. Si l'on veut, personnellement, être un « élu de Dieu » — ou un « Temple

de Dieu » ou un « Juge des Anges » —, tout *autre* principe de sélection, par exemple en fonction de la sincérité, de l'esprit, de la virilité et de la fierté, en fonction de la beauté et de la générosité de cœur, appartient tout simplement au « monde » — *c'est le mal en soi*... Moralité : chaque parole que prononce un « Premier chrétien » est un mensonge, chaque action qu'il fait une imposture instinctive, — toutes ses valeurs, tous ses buts sont nuisibles, mais *ceux* qu'il hait, *ce* qu'il hait, voilà qui a de la valeur. Le chrétien, le chrétien prêtre en particulier, est un *critère des valeurs*... Ai-je besoin de dire que dans tout le Nouveau Testament apparaît *une seule* figure qui mérite d'être honorée? C'est Pilate, le procureur romain. Prendre *au sérieux* une querelle de Juifs — voilà qui est au-dessus de ses forces. Un Juif de plus ou de moins — quelle importance?... Le sarcasme aristocratique d'un Romain devant qui on abuse effrontément du mot « vérité », a enrichi le Nouveau Testament du seul mot *de valeur* qu'il contienne, et qui, à la fois, le critique et le *réduit à néant* : « Qu'est-ce que la vérité ? »

47².

— Ce qui nous distingue nous, ce n'est pas de ne retrouver aucun Dieu, ni dans l'histoire, ni dans la nature, ni derrière la nature, — c'est de ressentir ce que l'on a vénéré sous le nom de « Dieu », non comme « divin », mais comme pitoyable, comme absurde, comme nuisible, non seulement comme une erreur, mais comme un *crime contre la vie*... Nous nions Dieu en tant que Dieu. Si l'on nous *prouvait* ce Dieu des chrétiens, nous saurions encore moins y croire. Formule : « *Deus, qualem Paulus creavit, dei negatio* ³. » — Une religion telle que le christianisme, qui n'a aucun point de contact avec la réalité, qui s'écroule dès que la réalité reprend ses droits, ne serait-ce qu'en un seul point, ne peut, et c'est normal, qu'être mortellement hostile à ⁴ la « sagesse du monde » — lisez : la *science* —. Elle approuvera donc tous les moyens susceptibles d'infecter, de dénigrer, de *discréditer* la discipline intellectuelle, la lucide et sévère probité dans les cas de conscience qui se posent à l'esprit, l'aristocratique froideur et la liberté de l'esprit. La « foi », en tant qu'impératif, est un *velo* contre la science — en pratique, c'est le mensonge à tout prix... Paul *a compris* que le mensonge (que la « foi » ...) était une nécessité; plus tard, l'Église, à son tour, a compris Paul. — Ce « Dieu »

que Paul a inventé à sa mesure, un Dieu qui « confond » la « sagesse du monde » (au sens le plus strict = les deux grands adversaires de toute la superstition, la philologie et la médecine), il n'est en réalité que la *détermination* bien arrêtée de Paul d'en faire autant : nommer « Dieu » sa propre volonté, *thora*, voilà qui est typiquement juif ¹. Paul *veut* confondre « la sagesse du monde » : ses ennemis sont les *bons* philologues et médecins formés à l'école d'Alexandrie — c'est à eux qu'il fait la guerre. En vérité, on n'est pas philologue et médecin sans être aussi du même coup « antéchrist ». Philologue, on va en effet regarder *derrière* les Livres Saints, médecin, *derrière* la dégradation physiologique du chrétien type. Le *médecin* dit : « incurable », le philologue : « Imposture ! »

48 ².

— A-t-on vraiment compris la fameuse histoire qui se trouve au commencement de la Bible — celle de la peur « infernale » que Dieu a de la *science*?... On ne l'a pas comprise. Le livre sacerdotal *par excellence* * commence, comme il se doit, par la plus grave difficulté intime que connaisse le prêtre : il n'y a pour lui qu'un seul grand danger, *par conséquent*, pour « Dieu » aussi il n'y a qu'un seul grand danger.

L'ancien Dieu, tout « esprit », tout grand prêtre, toute perfection, déambule ³ dans son jardin; seulement, il s'ennuie. Contre l'ennui, même les dieux sont désarmés. Que fait-il alors? Il invente l'homme — l'homme est divertissant... Mais ne voilà-t-il pas que l'homme s'ennuie aussi? Dieu compatit sans réserve à cette misère, la seule qui affecte tous les Paradis : il créa aussitôt d'autres animaux. *Première* bévue de Dieu : l'homme ne trouva pas les animaux divertissants — il régna sur eux, il ne voulut même pas être un « animal » parmi d'autres. — En conséquence, Dieu créa la femme. Et, effectivement, c'en était fait de l'ennui — mais de bien autre chose aussi! La *femme* constitue la *deuxième* bévue de Dieu. « La femme est par nature serpent, *Heva* ⁴, tout prêtre sait cela. « C'est de la femme que vient *tout* le mal sur la terre » — cela aussi, tout prêtre le sait. « *Par conséquent*, c'est d'elle aussi que vient la *science* »... Ce n'est que par la femme que l'homme apprit à goûter à

* En français dans le texte.

l'arbre de la connaissance. Que s'était-il passé? Une peur infernale s'empara de l'ancien Dieu. L'homme même était devenu sa *plus grave* bête, il s'était créé un rival, car la science rend *l'égal de Dieu*, — c'en est fait des prêtres et des dieux, si l'homme s'adonne à la science! *Moralité* : la science est la chose interdite par excellence, elle seule est interdite. La science est le *premier* péché, le germe de tout péché, le péché *originel*. *Voici la seule morale* : « Tu ne connaîtras point. » Tout le reste en découle. La peur infernale de Dieu ne l'empêchait pas d'être malin. Comment peut-on se *défendre* contre la science? C'est ce qui fut longtemps son grand problème. Réponse : chassons l'homme du Paradis! Le bonheur, le loisir, suscitent des pensées, — et toutes les pensées sont de mauvaises pensées... L'homme *ne doit pas* penser. Et le « prêtre en soi » invente le besoin, la mort, le danger mortel de la grossesse, toutes sortes de misères et de tribulations, le vieillissement, et, avant tout, la *maladie* — autant de moyens pour lutter contre la science! Le besoin ne *permet* pas à l'homme de penser... Et pourtant, ô scandale! L'œuvre de connaissance s'accumule et monte comme une tour à l'assaut du ciel, annonçant le crépuscule des dieux... Que faire? Le Dieu ancien invente alors *la guerre*, il sépare les peuples, il fait que les hommes s'entre-détruisent (les prêtres ont toujours eu besoin de la guerre...) — La guerre, entre autres choses, est, pour la science, le grand trouble-fête! — Incroyable! La connaissance, qui *émancipe du prêtre*, continue à progresser malgré les guerres. — Et le Dieu ancien prend une ultime résolution : « L'homme a pris goût à la science! *Rien n'y fait : il faut le noyer!* »

49.

On m'a compris. Le début de la Bible contient *toute* la psychologie du prêtre. Le prêtre ne connaît qu'un seul grave danger : c'est la science, la saine notion de cause et d'effet. Mais, la science ne s'épanouit pleinement que dans des conditions favorables — il faut avoir du temps, il faut avoir de l'esprit *de reste* pour « connaître »... *Par conséquent*, il faut rendre l'« homme malheureux » — telle a été, de tout temps, la logique du prêtre. — On devine déjà *ce qui*, conformément à cette logique, a été mis au monde par elle : le « *péché* »... L'idée de faute et de châtement, tout l'« ordre moral universel » a été inventé pour *faire pièce* à la science,

à la possibilité pour l'homme de se détacher du prêtre... *Il ne faut pas* que l'homme regarde au-dehors, il faut qu'il regarde en lui-même : *il ne faut pas* qu'il regarde au fond des choses, avec l'intelligence circonspecte de celui qui veut s'instruire, il faut surtout qu'il ne regarde et ne voie rien du tout : il faut qu'il *souffre*. Et il faut qu'il souffre de telle sorte qu'il ait à chaque instant besoin du prêtre. A la porte, les médecins ! *C'est un Sauveur qu'il lui faut*. L'idée de faute et de châtement, y compris la doctrine de la « grâce », de la « rédemption », du « pardon » — mensonges de A à Z, et sans la moindre réalité psychologique, tout cela a été inventé afin de ruiner le *sens de la causalité* chez l'homme ; c'est un attentat contre l'idée même de cause et d'effet ! Et même pas un attentat brutal à coups de poings ou de couteau, sincère et franc dans la haine et dans l'amour ! Mais au contraire un attentat suscité par les instincts les plus lâches, les plus retors, les plus bas ! Un attentat de *prêtre* ! Un attentat de *parasite* ! Un vampirisme de sangsues blêmes et souterraines... A partir du moment où les conséquences naturelles d'un acte ne sont plus « naturelles », mais qu'on les croit produites par les idées-fantômes de la superstition, par « Dieu », par les « esprits », par les « âmes », comme des conséquences purement « morales », des récompenses et des châtements, des avertissements, des moyens éducatifs, on a du même coup ruiné les conditions de la connaissance, *on a donc commis le plus grand crime contre l'humanité* ¹ et ². Le péché, qui est, *par excellence* *, répétons-le, une forme d'auto-avilissement de l'homme, a été inventé pour rendre impossibles la science, la culture, toute élévation, toute noblesse chez l'homme ; le prêtre *régne* grâce à l'invention du péché.

50.

Je ne puis me dispenser ici d'une psychologie ³ de la « foi » et des « croyants », au bénéfice, comme il se doit, des croyants eux-mêmes. Si, aujourd'hui encore, ils ne manquent pas, ceux qui ne savent pas à quel point il est *indécent* d'être « croyant » — *ou bien* à quel point c'est signe de *décadence* * ⁴, de « vouloir-vivre » brisé — dès demain ils le sauront. Ma voix *atteint* ⁵ aussi ceux qui sont durs

* En français dans le texte.

d'oreille. Il semble, si toutefois j'ai bien compris, qu'il existe chez les chrétiens une sorte de critère de la vérité que l'on nomme « preuve par l'efficacité » : « La foi donne la béatitude, *donc* elle est vraie. » On pourrait tout d'abord objecter ici que cette « béatification » n'est justement pas prouvée, mais seulement *promise*; la béatitude dépend d'une condition : avoir la « foi ¹ », — on *doit* connaître la béatitude *parce que* l'on croit... Mais, quant à savoir si se produit effectivement ce que le prêtre promet au croyant pour cet « au-delà » qui échappe à toute investigation, *cela*, comment pourrait-on le prouver? La prétendue « preuve par l'efficacité » n'est donc au fond, qu'une croyance, celle que l'effet que l'on attend de la foi ne manquera pas de se produire. Ou, en une formule : « Je crois que la foi donne la béatitude » : *par conséquent*, elle est vraie... Mais cela ne va pas plus loin. Pris comme critère de la vérité, ce « par conséquent » serait le comble de l'absurde. Mais admettons, avec indulgence, que la « béatification » par la foi soit prouvée (et *pas seulement* souhaitée, *pas seulement* promise par la bouche suspecte d'un prêtre) : la béatitude (ou, techniquement parlant, le *plaisir*) — cela aurait-il jamais été preuve de vérité? C'est si peu le cas, que l'on est convaincu du contraire ou, en tout cas, conçoit de graves soupçons à l'égard de la « vérité » lorsque des sensations de plaisir interviennent dans la réponse à la question « qu'est-ce qui est vrai? ». La preuve « par le plaisir » est la preuve « du plaisir » — et rien de plus. Depuis quand, je me le demande, est-il établi que les jugements *vrais* causeraient plus de plaisir que les faux, et, au nom d'une harmonie préétablie, devraient nécessairement susciter des sentiments agréables? L'expérience de tous les esprits rigoureux et profonds enseigne précisément le *contraire*. Il a fallu s'arracher de haute lutte chaque ponce de vérité, il a fallu lui sacrifier presque tout ce à quoi tient notre cœur, notre amour, notre confiance en la vie. Il y faut de la grandeur d'âme : le service de la vérité est le service le plus exigeant ². Être probe dans les choses de l'esprit, qu'est-ce que cela veut dire? Cela veut dire être sévère pour ses inclinations, mépriser les « beaux sentiments », faire de chaque oui, de chaque non, un cas de conscience ³!... — La foi donne la béatitude : *par conséquent*, elle ment!...

51.

Que dans certaines conditions la foi procure la béatitude, que la béatitude ne suffise pas à faire d'une idée fixe une idée *vraie*, que la foi ne déplace pas les montagnes, mais *place* des montagnes là où il n'y en a pas : une rapide visite dans un *asile d'aliénés* nous éclaire assez là-dessus. Mais elle n'éclaire *pas* un prêtre, il est vrai ; car, *lui*, il nie d'instinct que la maladie soit la maladie et l'asile un asile. Le christianisme *a besoin* de la maladie, à peu près comme l'hellénisme a besoin d'un excès de santé — *rendre* malade est la véritable intention cachée ¹ de toute la thérapeutique du salut pratiquée par l'Église. Et l'Église elle-même, n'est-elle pas l'asile d'aliénés catholique conçu comme suprême idéal ? — la Terre entière conçue comme un asile d'aliénés ? L'homme religieux, tel que le *veut* l'Église, est un *décadent* * type ; le moment où une crise religieuse s'empare d'un peuple est chaque fois caractérisé par des épidémies de maladies nerveuses ; le « monde intérieur » de l'homme religieux ressemble à s'y méprendre au « monde intérieur » du surexcité et de l'épuisé ; les états les plus « sublimes » que le christianisme a suspendus au-dessus de l'humanité comme « valeurs des valeurs » sont des formes épileptoïdes ². L'Église n'a canonisé *in majorem dei honorem* que des fous ou de grands simulateurs... Je me suis une fois permis de définir tout le « *training* » chrétien de pénitence et de rédemption (que l'on peut maintenant étudier en Angleterre mieux qu'ailleurs), comme une « *folie circulaire* » * méthodiquement produite, bien entendu sur un terrain déjà préparé, c'est-à-dire fondamentalement morbide ³. Personne n'est libre de devenir chrétien à son gré ; on n'est pas « converti » au christianisme, — il faut être assez malade pour le devenir... Nous autres, qui avons le *courage* de la santé, et aussi du mépris ⁴, combien *nous* avons le droit de mépriser une religion qui a enseigné la mécompréhension du corps ! — qui ne veut pas se débarrasser de la superstition de l'âme ! — qui fait un « mérite » d'une alimentation insuffisante ! — qui combat dans la santé une espèce d'ennemi, de diable, de tentation ! — qui s'est persuadée que l'on pouvait promener une âme « parfaite » dans un corps cadavérique, et qui, pour cela, a eu besoin de se forger une nouvelle

* En français dans le texte.

conception de la « perfection », celle d'un être blafard, soufureux, fumeux et hébété, — bref; la prétendue « sainteté » — une sainteté qui n'est qu'accumulation de symptômes d'un corps appauvri, énervé, incurablement ruiné!... Le mouvement chrétien, en tant que mouvement européen, est d'emblée un mouvement rassemblant sans exclusive toute la lie, tout le rebut de l'humanité (et c'est ce rassemblement qui, par le christianisme, aspire au pouvoir). Il n'exprime *pas* le déclin d'une race, il est un conglomerat de formes de *décadence* * venues de partout, qui se pressent et se cherchent. Ce n'est *pas du tout*, comme on le croit, la corruption de l'Antiquité même, de l'*aristocratique* Antiquité, qui a rendu possible le christianisme : on ne saurait contredire assez violemment le crétinisme des érudits qui continuent à soutenir ce genre de choses. A une époque où les couches *tchandala*, malades et corrompues, se christianisaient dans tout l'Empire, le type *exactement inverse*, celui de la distinction aristocratique, était justement représenté sous sa forme la plus belle et la plus pure. C'est le grand nombre qui l'emporta : c'est le démocratisme des instincts qui *triompha*... Le christianisme n'était pas « national », pas réservé à une race — il s'adressait à tous les déshérités de la vie, quels qu'ils fussent, il avait des alliés partout. La base du christianisme, c'est la *rancune* * des malades, leur instinct dirigé *contre* les bien-portants, *contre* la santé. Tout ce qui est achevé, fier, exubérant, et avant tout la *beauté*, lui fait mal aux oreilles et aux yeux. Une fois de plus, je veux rappeler cette incomparable parole de Paul : « Ce qui est *faible* aux yeux du monde, ce qui est *fou* aux yeux du monde, ce qui est *vil* et *méprisé* aux yeux du monde, Dieu l'a choisi ¹ » : voilà bien la formule clé : « *in hoc signo* »... la *décadence* * a vaincu. *Dieu mis en croix* : ne comprend-on toujours pas la terrible arrière-pensée qu'implique ce symbole? — Tous ceux qui souffrent, tous ceux qui sont crucifiés sont divins... Nous sommes tous crucifiés, par conséquent *nous* sommes divins... Nous seuls sommes divins... Le christianisme fut une victoire, et c'est une forme *supérieure* d'esprit aristocratique qui n'y survécut pas : — le christianisme a été le plus grand malheur que l'humanité ait connu jusqu'à présent...

* En français dans le texte.

52.

Le christianisme est également opposé à tout épanouissement intellectuel — seule une raison malade *peut* lui tenir lieu de raison chrétienne; il prend le parti de tout ce qui est idiot ¹, il jette l'anathème sur l'« esprit », sur la « superbe » de l'esprit sain. Comme la maladie est inhérente au christianisme, il *faut* nécessairement que l'état le plus typiquement chrétien, la « foi », soit une forme de maladie, il *faut* nécessairement que toutes les voies honnêtes et scientifiques d'accès à la connaissance soient rejetées par l'Église comme des voies *interdites*. Le doute même est déjà un péché... Le complet manque de propreté psychologique du prêtre — que trahit son regard — est une *séquelle* de la *décadence* *. Il suffit d'observer sous ce rapport les femmes hystériques, ou encore les enfants ayant des dispositions au rachitisme, pour voir avec quelle régularité la fausseté instinctive, le plaisir de mentir pour mentir, l'incapacité absolue de regarder et de marcher droit, sont l'expression de la *décadence* *. « Croire » signifie « *refuser de savoir* » ce qui est vrai. Le piétiste, le prêtre, quel que soit son sexe, est faux, *parce qu'il est malade* : son instinct *exige* que la réalité n'ait raison sur aucun point. « Ce qui rend malade est *bien*; ce qui vient de la plénitude, de la surabondance, de la puissance, est *mal* » : c'est ce que sent le croyant. *L'incapacité de ne pas mentir* — c'est à cela que je devine tout tempérament de théologien-né. Un autre signe caractéristique du théologien est son *inaptitude à la philologie*. Par philologie, il faut entendre ici, dans un sens très général, l'art de bien lire, — de savoir déchiffrer des faits *sans* les fausser par son interprétation, sans, par exigence de comprendre à tout prix, perdre toute prudence, toute patience, toute finesse. La philologie conçue comme *ephexis* ² dans l'interprétation : qu'il s'agisse de livres, de nouvelles des journaux, de destins ou du temps qu'il fait — sans même parler du « salut de l'âme »... La manière dont un théologien, que ce soit à Berlin ou à Rome, interprète un « passage de l'Écriture », ou encore un événement, une victoire de l'armée de sa patrie, par exemple, à la lumière sublime des Psaumes de David, est toujours d'une telle *hardiesse* qu'un philologue en saute au plafond. Et que doit-il penser, lorsqu'il voit des piétistes et autres

* En français dans le texte.

ruminants du pays souabe¹, transformer complaisamment, par l'intervention du « doigt de Dieu », le misérable train-train de leur vie confinée en un perpétuel miracle de « grâce », de « Providence » et d'« expériences salvatrices » ! Le plus modeste effort de réflexion, pour ne pas parler de *décence*, devrait pourtant amener ces interprètes à se convaincre de ce qu'a de totalement puéril et de parfaitement indigne un tel abus de la divine dextérité et du doigté de Dieu ! Pour peu que l'on ait le moindre sens de la piété, un Dieu qui nous guérit d'un rhume en temps voulu, ou qui nous dit de monter en calèche juste au moment où crève une grosse averse, devrait nous sembler un Dieu si absurde qu'il faudrait l'abolir, même s'il existait. Un Dieu factotum, facteur, colporteur d'horoscopes — ce n'est au fond qu'un mot pour désigner le plus stupide des hasards². La « Providence divine », telle qu'y croit encore aujourd'hui un homme sur trois dans « l'Allemagne cultivée », serait, contre Dieu, un argument tel que l'on ne saurait en trouver de plus fort. Et, de toute façon, un argument contre les Allemands³ !...

53.

Il est si peu vrai que des *martyrs* prouvent quoi que ce soit quant à la vérité d'une cause, que je suis tenté de nier qu'aucun martyr ait jamais rien eu à voir avec la vérité. Le ton sur lequel un martyr jette à la face du monde ce qu'il « tient-pour-vrai » exprime déjà un niveau si bas de probité intellectuelle, une telle *indifférence* bornée pour le problème de la vérité, qu'il n'est jamais nécessaire de réfuter un martyr. La vérité n'est pas une chose que l'un posséderait et que l'autre n'aurait pas : seuls des paysans et apôtres de paysans à la Luther peuvent concevoir ainsi la vérité. On peut être assuré que sur ce point la modestie, la *modération*, augmente en fonction du degré de conscience que l'on apporte aux choses de l'esprit. *Savoir* à fond cinq ou six choses et refuser poliment, de savoir *autre* chose... Prendre la « vérité » au sens où tout prophète, tout adepte d'une secte, tout libre penseur, tout socialiste, tout homme d'Église prend ce mot, c'est la preuve absolue que l'on n'est pas encore sur la voie de cette discipline intellectuelle, de cet empire sur soi, indispensable pour trouver une vérité, si minime soit-elle. — Les martyres, soit dit en passant, ont été dans l'histoire un grand malheur : ils ont

séduit... La conclusion tirée par tous les imbéciles, femmes et populace comprises, qu'il doit bien y avoir quelque chose de vrai dans une cause pour laquelle quelqu'un accepte de mourir (ou bien même, qui, comme le christianisme primitif, provoque des épidémies de suicides), cette conclusion a constitué un obstacle considérable à l'examen, à l'esprit d'examen et de prudence. Les martyrs ont fait *tort* à la vérité... Maintenant encore, il suffit d'une persécution un peu rude pour donner un renom de *respectabilité* au plus banal des sectarismes ¹... Eh quoi? La valeur d'une cause change-t-elle parce que quelqu'un donne sa vie pour elle? Une erreur qui devient « respectable » est une erreur qui possède un attrait de plus : croyez-vous que nous irions vous donner une occasion, Messieurs les Théologiens, de devenir les martyrs de votre mensonge? On réfute une cause en la laissant respectueusement de côté — c'est de la même manière que l'on réfute les théologiens... Et c'est justement en cela que réside la sottise proprement historique de tous les persécuteurs : ils ont donné l'apparence de la respectabilité à la cause ennemie — ils lui ont offert en cadeau la fascination du martyr... Aujourd'hui encore, les femmes sont à genoux devant une erreur parce qu'on leur a dit que quelqu'un est mort sur la Croix pour cette erreur. *La Croix est-elle un argument?*... Mais, sur toutes ces matières, il en est un qui est seul à avoir dit les paroles attendues depuis des millénaires, — et c'est *Zarathoustra* :

« De signes sanglants ils jalonnèrent la route qu'ils suivaient, et leur folie enseigna que par le sang se prouve la vérité.

« Or, de la vérité le sang est le plus mauvais témoin; le sang infecte la plus pure doctrine pour en faire un délire encore et une haine des cœurs.

« Et si pour sa doctrine quelqu'un se jette au feu, — de quoi est-ce une preuve? Meilleure preuve, en vérité, est que de son propre brasier vienne sa propre doctrine ²! »

Il ne faut pas s'en laisser conter : les grands esprits sont des sceptiques. Zarathoustra est un sceptique. La vigueur, la *liberté* qui vient de la force et du trop-plein de forces de l'esprit, se *prouve* par le scepticisme. Les hommes

d'une conviction ne comptent pas, dès lors qu'est en jeu tout ce qui touche aux principes de valeur et de non-valeur. Les convictions sont des prisons. Cela ne voit pas assez loin, cela ne voit pas *de haut* ; mais pour avoir son mot à dire sur la valeur et la non-valeur, il faut voir cinq cents convictions *au-dessous* de soi, *derrière* soi... Un esprit qui veut quelque chose de grand, et qui en veut aussi les moyens, est nécessairement un sceptique. Pour être fort, il *faut* être libre de toute conviction, *savoir* regarder librement... La grande passion, assise et puissance de son être, encore plus éclairée, plus despotique qu'il n'est lui-même, requiert tout son intellect ; elle lui ôte tout scrupule : elle lui donne même le courage de moyens peu édifiants : le cas échéant, elle lui *permet* des convictions. La conviction est un *moyen* : il est bien des choses que l'on n'atteint qu'au moyen d'une conviction. La grande passion use et mésuse des convictions, elle ne s'y soumet pas — elle se sait souveraine. — Inversement, le besoin de foi, le besoin d'un oui et d'un non absolus, quels qu'ils soient, le « Carlylisme », si l'on veut bien me passer l'expression ¹, est un besoin propre à la *faiblesse*. Le croyant, le « crédule » de toute espèce, est nécessairement un homme dépendant — un homme incapable de se prendre *lui-même* pour fin, et qui, de lui-même, ne peut se donner de fins. Le « croyant » ne s'appartient pas, il ne peut qu'être un moyen, il faut qu'il soit utilisé, il a besoin de quelqu'un qui l'utilise. Son instinct honore plus que tout une morale de renoncement à soi : tout l'y conduit, sa prudence, son expérience, sa vanité. Toute espèce de foi est déjà une forme d'abdication, d'auto-aliénation... Si l'on considère à quel point dans leur écrasante majorité, les hommes ont besoin d'un régulateur extérieur qui les lie et les fixe, à quel point la contrainte, ou, au sens le plus haut, la *servitude* est la seule et l'ultime condition dans laquelle prospère l'homme faible de volonté, et surtout la femme, on aura compris du même coup la conviction, la « foi »... C'est ce qui tient lieu d'épine dorsale à « l'homme de conviction ». *Ne pas voir* bien des choses, n'être sur aucun point sans préjugés, être résolument partial, avoir pour toutes les valeurs une optique stricte et contraignante — c'est à cette seule condition que peut subsister une telle espèce d'hommes. Mais, par là, elle est l'opposé, l'*antagoniste* de l'homme véridique — de la vérité... Le croyant n'est pas libre de répondre en conscience à la question « vrai » ou « faux » : être honnête en *cela* serait immédiatement sa perte. La limitation pathologique

de son optique fait de l'homme convaincu un fanatique — Savonarole, Luther, Rousseau, Robespierre, Saint-Simon —, l'antithèse de l'esprit vigoureux et *affranchi* ¹. Mais l'imposante gesticulation de ces esprits *malades*, de ces épileptiques de l'entendement agit sur la grande masse, — les fanatiques sont pittoresques, l'humanité aime mieux voir des gestes qu'écouter des arguments ²...

55 ³.

Allons un peu plus avant dans la psychologie de la conviction, de la « foi ». Depuis longtemps déjà j'ai proposé que l'on se demande si les convictions ne sont pas des adversaires plus dangereux de la vérité que les mensonges (*Humain, trop humain*, p. 331 ⁴). Cette fois-ci, j'aimerais poser la question décisive : y a-t-il la moindre opposition entre le mensonge et la conviction? — Tout le monde le croit; mais que ne croit pas tout le monde? Toute conviction a son histoire, ses formes primitives, ses tentatives et ses échecs : elle *devient* conviction après une longue période pendant laquelle elle ne l'était *pas*, et une plus longue encore où elle l'était *à peine*. Eh quoi? Parmi ces formes embryonnaires de la conviction, ne pourrait-il y avoir aussi le mensonge? — Il suffit parfois d'une substitution de personne : ce qui était encore mensonge chez le père devient conviction chez le fils. — Ce que j'appelle mensonge : *refuser* de voir quelque chose *que* l'on voit, refuser de voir quelque chose *comme* on le voit : que le mensonge ait lieu devant témoins ou sans témoins ne fait rien à l'affaire. Le mensonge le plus courant est celui par lequel on se ment à soi-même : mentir aux autres est, relativement, l'exception ⁵. — Mais ce refus de voir ce que l'on voit, ou de le voir comme on le voit, c'est aussi pour ainsi dire la condition première à remplir pour tous ceux qui sont d'un *parti*, dans tous les sens du terme : l'homme de parti devient nécessairement un menteur. Les historiens allemands, par exemple, sont convaincus que Rome était le despotisme et que ce sont les Germains qui ont apporté au monde l'esprit de liberté : quelle différence y a-t-il entre cette conviction et un mensonge? Alors que, d'instinct, tous les partis, même celui des historiens allemands, ont à la bouche les grands mots de la morale, faut-il s'étonner que la morale, en pratique, *survive* uniquement parce que l'homme de parti, quel qu'il soit, en

a besoin à tout instant? « Telle est *notre* conviction : nous la proclamons à la face du monde, c'est pour elle que nous vivons et que nous mourrons. Respect à tous ceux qui ont une conviction! » — J'ai entendu semblables propos jusque dans la bouche d'antisémites... Bien au contraire, Messieurs! Un antisémite ne devient nullement plus respectable du fait qu'il ment au nom d'un principe ¹... Les prêtres, qui, en ces choses, sont plus fins ², et qui comprennent très bien l'objection que l'on peut faire à la notion de conviction, c'est-à-dire de mensonge systématique — *parce que* servant une fin, ont repris aux Juifs la ruse qui consiste à intercaler ici les notions de « Dieu », « volonté divine », « révélation divine ». Kant lui-même, avec son impératif catégorique, était sur la même voie : en cela sa raison s'est faite *pratique*. — Il y a des questions où l'homme n'est *pas* habilité à se prononcer sur le vrai et sur le faux; toutes les questions capitales, tous les problèmes essentiels de valeur sont au-delà de la raison humaine... Comprendre les limites de la raison, c'est *cela*, et cela seulement qui est la vraie philosophie... A quelle fin Dieu a-t-il donné la révélation à l'homme? Dieu aurait-il fait quelque chose de superflu? L'homme *ne peut* savoir de lui-même ce qui est bien et ce qui est mal, c'est pourquoi Dieu lui a enseigné Sa volonté... Moralité : le prêtre ne ment *pas*. Dans les choses dont parlent les prêtres, la question « vrai » ou « faux », ne permet même pas de mentir ³. Car, pour mentir, il faudrait pouvoir *décider* de *ce qui* est vrai. Mais c'est justement ce que l'homme *ne peut* faire. Le prêtre n'est donc que le porte-parole de Dieu. Un tel syllogisme sacerdotal n'est absolument pas seulement juif et chrétien : le droit au mensonge et l'*habile* solution de la « révélation » sont communs au type du prêtre, aux prêtres de la *décadence* * comme aux prêtres du paganisme (— sont païens tous ceux qui disent *oui* à la vie, ceux pour qui « Dieu » est le mot qui exprime le grand « oui » à toutes choses ⁴). La « loi », la « volonté divine », le « livre saint », l'« inspiration » : ce ne sont là que des mots exprimant les conditions *dans lesquelles* le prêtre accède au pouvoir, *grâce auxquelles* il maintient son pouvoir. Ces notions se retrouvent à la base de toutes les organisations sacerdotales, de toutes les sociétés assurant la domination des philosophes ou des prêtres. Le « saint mensonge » est commun à Confucius, aux Lois de Manou,

* En français dans le texte.

à Mahomet, à l'Église chrétienne — : il ne manque pas non plus chez Platon. « La vérité est là » : partout où l'on entend ces mots, cela signifie que *le prêtre ment*.

56.

Enfin, encore faudrait-il savoir à quelle *fin* l'on ment. Que le christianisme manque de fins « sacrées », c'est ce que j'ai, moi, à objecter à ses moyens. Que des fins *mauvaises* : la contamination, le dénigrement, la négation de la vie, le mépris du corps, l'abaissement et l'auto-avilissement de l'homme par l'idée de péché — *par conséquent* ses moyens aussi sont mauvais. C'est avec un sentiment contraire que je lis le Code des Lois de *Manou*, une œuvre si incomparablement intelligente et souveraine : ce serait pécher contre l'esprit que la nommer d'une haleine avec la Bible. On le devine aussitôt : il y a une véritable philosophie derrière cette œuvre, *dans* cette œuvre, et pas seulement une nauséabonde « judéine » faite de rabbinisme et de superstition — même le plus blasé des psychologues y trouve son compte. *Sans oublier* l'essentiel, ce qui la différencie radicalement de toute Bible : les classes *nobles*, les philosophes et les guerriers, y gardent la haute main sur les masses. Partout, que des valeurs aristocratiques, un sentiment de perfection, un grand *oui* à la vie, le triomphant sentiment d'être bien dans son être et dans la vie — le *soleil* baigne tout ce livre. — Toutes les choses sur lesquelles le christianisme déverse son insondable grossièreté, par exemple la procréation, la femme, le mariage, sont ici traitées avec sérieux, respect, amour et confiance. Comment peut-on laisser entre les mains des enfants et des femmes un livre qui contient cette abjecte parole : « A cause de l'impudicité, que chaque homme ait sa femme et chaque femme son mari : il vaut mieux se marier que brûler ¹ » ? Et a-t-on le droit d'être chrétien aussi longtemps que la notion d'« immaculée conception » christianise la naissance de l'homme, c'est-à-dire la *macule*?... Je ne connais pas de livre qui dise à la femme tant de choses délicates et aimables que le Code de Manou. Ces vieux barbons et ces saints hommes ont une façon d'être gentils pour les femmes qui n'a peut-être jamais été surpassée. « La bouche d'une femme, est-il dit quelque part, le sein d'une jeune fille, la prière d'un enfant, la fumée d'un sacrifice, sont toujours purs ². » Et, ailleurs : « Il n'est rien de plus pur que la lumière du soleil, l'ombre d'une

vache, l'air, l'eau, le feu, et le souffle d'une jeune fille. » Et, en un autre endroit — peut-être un « saint » mensonge — : « Tous les orifices du corps au-dessus du nombril sont purs, tous les orifices au-dessous du nombril sont impurs ; chez la jeune fille seulement, tout le corps est pur. »

57.

On surprend l'impénétrabilité des moyens du christianisme *in flagranti*, lorsqu'on mesure la *finalité chrétienne* à la finalité du Code de Manou — lorsqu'on jette une lumière crue sur cette brutale opposition des fins dernières. Un critique du christianisme ne peut se dispenser de la faire *mépriser*. Un code tel que celui de Manou naît comme tout bon code : il résume l'expérience, la sagesse et la morale empirique de nombreux siècles, il achève et conclut, il ne crée plus rien. Une telle codification suppose que l'on comprenne à quel point les moyens qui donnent l'autorité à une *vérité* acquise patiemment et à grands frais sont fondamentalement différents de ceux par lesquels on pourrait la démontrer. Un code n'expose jamais l'utilité, les raisons, la casuistique de la préhistoire d'une loi : c'est justement ce qui lui ferait perdre son ton impératif de « tu dois », condition nécessaire pour qu'il soit obéi. Tout le problème est là. A un moment donné de l'évolution d'un peuple, sa couche la plus avertie, celle qui voit le plus loin, dans le passé comme dans l'avenir, décrète close la somme de l'expérience en fonction de laquelle on doit, c'est-à-dire on *peut* vivre. Son but est de rapporter, de l'époque des expérimentations et des *mauvaises* expériences, la moisson la plus riche et la plus complète possible. Par conséquent, ce qui doit être évité avant tout, c'est de continuer à faire des expériences, de prolonger l'instabilité des valeurs, l'examen, le choix, la critique des valeurs *in infinitum*. A cela, on oppose un double rempart : d'abord, la *révélation*, c'est-à-dire l'affirmation que la rationalité de ces lois n'est pas d'origine humaine, n'a pas été cherchée et trouvée lentement, à force d'erreurs, mais a seulement été communiquée comme d'origine divine, achevée, parfaite, sans histoire : un cadeau, un miracle... Puis, la *tradition*, c'est-à-dire l'affirmation que la loi a existé depuis un temps immémorial, et qu'il serait donc impie et criminel envers les ancêtres de la mettre en doute. L'autorité de la loi est donc fondée sur les thèses suivantes : Dieu l'a *donnée*, les ancêtres l'ont *vécue*. La rationalité

supérieure d'une telle manière de procéder réside dans le dessein de refouler pas à pas, de la vie reconnue pour juste (c'est-à-dire *prouvée* par une expérience immense et soigneusement triée), tout caractère conscient : de sorte que l'automatisme parfait de l'instinct soit atteint — condition de toute maîtrise, de toute perfection dans l'art de vivre. Établir un code de lois du genre de celui de Manou c'est permettre désormais à un peuple de devenir maître, de devenir parfait, — ambitionner le plus haut art de vivre. *Pour cela, il faut le rendre inconscient* : tel est le but de tout « saint mensonge ». *L'organisation des castes*, la loi suprême et dominante, n'est que la sanction d'un *ordre naturel*, d'une loi de nature primordiale sur laquelle aucun arbitraire, aucune « idée moderne » n'a de prise. Dans toute société saine, se détachent, tout en se conditionnant réciproquement, trois types physiologiques soumis à des gravitations physiologiques différentes, dont chacun a son hygiène propre, sa sphère de travail, son propre mode de perfection et de maîtrise. C'est la Nature, et *non* Manou qui sépare ceux qui vivent avant tout par l'esprit, ceux dont la force est dans les muscles et le tempérament, et ceux de la troisième catégorie, qui ne se distinguent ni d'une manière, ni d'une autre, les médiocres : ces derniers constituant la majorité, les premiers l'élite. La caste supérieure — que j'appellerai « *le petit nombre* » —, en tant qu'elle est parfaite, possède les privilèges accordés au petit nombre : entre autres, celui de figurer le bonheur, la beauté, la bonté sur terre. Seuls les hommes les plus doués d'esprit ont *droit* à la beauté, au *beau* en général : il n'y a que chez eux que la bonté ne soit pas faiblesse. *Pulchrum est paucorum hominum* ¹ : le bien est un privilège. Par contre, il n'est rien que l'on puisse moins leur passer que de vilaines manières, ou un regard pessimiste, un œil qui *enlaidisse* tout — ou même de s'indigner de l'état général des choses. L'indignation est l'apanage du *tchandala* : de même pour le pessimisme. « *Le monde est parfait* » ² — ainsi parle l'instinct de cette élite de l'esprit, l'instinct qui dit *oui* : « l'imperfection, tout ce qui est *au-dessous* de nous, les distances, la passion de garder ses distances, le *tchandala* même, tout cela relève de la même perfection ». Les hommes supérieurs par l'esprit, qui sont les plus forts, trouvent leur bonheur là où d'autres trouveraient leur perte : dans le labyrinthe, dans la dureté envers soi-même et les autres, dans l'épreuve ; leur plaisir est de se dominer ; l'ascétisme devient chez eux nature, besoin, instinct. La tâche la plus malaisée est

à leurs yeux un privilège, se jouer de fardeaux qui écrasent les autres, un *délassement*... La connaissance — une des formes de l'ascétisme. Ils sont l'espèce d'hommes la plus digne de respect : cela n'exclut pas qu'ils soient la plus gaie aussi, la plus aimable. Ils règnent, non parce qu'ils veulent, mais parce qu'ils *sont* : ils ne sont pas libres d'être les seconds. Les *seconds* : ce sont les gardiens de la loi, les serviteurs de l'ordre et de la sécurité, ce sont les nobles guerriers, c'est avant tout le roi, image la plus haute du guerrier, du juge, et du mainteneur de la loi. Les seconds sont le « pouvoir exécutif » des seigneurs de l'esprit, ceux qui les approchent de plus près, ceux qui font à leur place tout ce qu'il y a de *grossier* dans le métier de régner — ils sont leur suite, leur bras droit, leurs meilleurs disciples. Dans tout cela, répétons-le, pas le moindre arbitraire, rien de « factice » ; c'est ce qui est *autre* qui est factice — et qui détruit la nature... L'organisation des castes, la *hiérarchie*, ne fait que formuler la loi suprême de la vie : la stricte séparation des trois types est nécessaire pour maintenir la société, pour permettre des types toujours plus élevés, jusqu'au type suprême : l'*inégalité* des droits est la condition nécessaire pour qu'il y ait des droits. Un droit est toujours un privilège. Chacun, à sa manière, a également son propre privilège. Ne sous-estimons pas les privilèges des *médiocres*. Plus on se rapproche des *cimes*, plus la vie devient *dure* — le froid augmente, la responsabilité augmente. Une haute civilisation est une pyramide : elle ne peut reposer que sur une large base, elle a pour condition préalable l'existence d'une médiocrité saine et aux assises solides. L'artisanat, le négoce, l'agriculture, la *science*, la plus grande partie de l'art, bref, tout ce que recouvre la notion d'activité professionnelle, ne peut se concilier qu'avec une médiocre moyenne de capacités et d'aspirations : cela serait déplacé parmi les exceptions, l'instinct qui y convient s'opposerait aussi bien à l'aristocratie qu'à l'anarchisme. Avoir une utilité publique, être rouage, exercer une fonction, c'est là une destination naturelle : *ce n'est pas la société*, c'est la qualité de *bonheur* dont l'immense majorité des hommes sont juste capables, qui fait d'eux des machines intelligentes. Pour le médiocre, être médiocre est un bonheur ; la maîtrise dans une chose, la spécialisation est un instinct naturel. Il serait tout à fait indigne d'un esprit un peu profond de trouver à redire à la médiocrité en soi. Elle est même une nécessité *primordiale* pour qu'il puisse y avoir des exceptions : c'est d'elle que dépend

toute haute culture. Si l'homme d'exception manie précisément les médiocres d'une main plus douce que lui-même et ses pairs, ce n'est pas seulement politesse du cœur, c'est tout simplement son *devoir*... Qui sont, parmi la canaille d'aujourd'hui, ceux que je hais le plus? La canaille socialiste, les apôtres *tchandala*, qui minent l'instinct, le plaisir, la modération du travailleur satisfait de sa modeste existence, ceux qui le rendent envieux, qui lui enseignent la vengeance... L'injustice n'est jamais dans l'inégalité des droits, elle est dans la prétention à des droits « *égaux* »... Qu'est-ce donc qui est *mauvais*? Mais, je l'ai déjà dit : tout ce qui vient de la faiblesse, de l'envie, du désir de *vengeance*. — L'anarchiste et le chrétien ont une seule et même origine...

58.

Ce qui fait toute la différence, c'est le but dans lequel on ment — est-ce pour maintenir, ou pour *détruire*? On peut établir une équation parfaite entre le *chrétien* et l'*anarchiste* : leur but, leur instinct, ne tend qu'à la destruction. Il suffit de parcourir l'histoire pour trouver la preuve de ce principe : il y apparaît avec une terrible clarté. Nous venons de rencontrer une législation religieuse dont le but était de « perpétuer » une grandiose organisation sociale, condition suprême pour que la vie *s'épanouisse* — le christianisme, lui, s'est donné pour mission de mettre fin à une telle organisation, justement *parce qu'en elle la vie s'épanouissait*. Dans un cas, il s'agissait d'investir, dans l'intérêt de l'avenir le plus lointain, la somme de raison amassée au cours de longues époques d'expérimentation et d'insécurité, et la moisson engrangée devait être aussi abondante, aussi riche et aussi complète que possible. Dans l'autre, à l'inverse, on a, du jour au lendemain, *empoisonné* toute la moisson... Cet *imperium romanum* qui se dressait *aere perennius*¹, forme d'organisation dans des conditions difficiles la plus grandiose jamais atteinte jusque-là, et en comparaison de quoi tout ce qui précède, tout ce qui suit, n'est qu'inachevé, bâclé, dilettante — voilà que ces saints anarchistes se sont fait un devoir de « piété » de détruire « le monde », *c'est-à-dire l'imperium romanum*, au point de n'en laisser pierre sur pierre, — au point que même des Germains et autres rustres purent s'en rendre maîtres... Le chrétien et l'anarchiste : *déca-*

dents * tous deux, tous deux incapables d'une influence qui ne décompose pas, n'infecte pas, ne fasse pas dépérir, *ne saigne pas à blanc*, tous deux animés d'un instinct de *haine mortelle* pour tout ce qui se dresse, debout, de toute sa stature, pour tout ce qui a de la durée, tout ce qui promet un avenir à la vie... Le christianisme a été le vampire de l'*imperium romanum*, il a défait du jour au lendemain ce que les Romains avaient fait de prodigieux, défricher le sol où édifier une grande civilisation qui avait le *temps* pour elle. Ne l'a-t-on pas encore compris? L'*imperium romanum* que nous connaissons, que l'histoire de la province romaine nous apprend à connaître de mieux en mieux, cet admirable chef-d'œuvre de grand style, n'était qu'un début, sa construction était calculée pour *faire ses preuves* au cours des millénaires, — jusqu'à nos jours, on n'a pas construit, ni même rêvé de construire à ce point *sub specie aeterni*. Cette organisation était assez solide pour tolérer de mauvais empereurs : il ne faut pas que le hasard des personnes puisse entrer en ligne de compte — premier principe de la grande architecture. Mais elle n'était pas assez solide pour résister à la *plus corrompue* des corruptions, au *chrétien*... Cette secrète vermine qui, dans la nuit, le brouillard et l'équivoque, s'approchait en catimini de chacun, et, telle une sangsue, vidait chacun de son sens des choses *vraies*, de l'instinct même des réalités, cette bande lâche, efféminée et doucereuse, a détourné de l'immense édifice les âmes — ces natures valeureuses, noblement viriles qui, dans la cause de Rome sentaient leur propre cause, leur propre sérieux, leur propre fierté. Les manières insinuantes des cagots, les cachotteries des conventicules, des notions aussi sinistres que celles d'enfer, de sacrifice des innocents, de « communion mystique » dans le sang bu ensemble, et surtout le feu lentement attisé de la vengeance, de la vengeance du *ichandala* — c'est cela qui se rendit maître de Rome, la même espèce de religion dont Épicure avait déjà violemment combattu les formes embryonnaires. Il faut lire Lucrèce pour comprendre *ce que* combattait Épicure, c'est-à-dire *non pas* le paganisme, mais le « christianisme », je veux dire la perversion des âmes par les notions de faute, de châtement et d'immortalité. — Il combattait les cultes *souterrains*, tout le christianisme latent — nier l'immortalité était alors le véritable *salut* —. Et Épicure aurait vaincu, car, dans

* En français dans le texte.

l'Empire romain, tout esprit respectable était épicurien : *c'est alors que survint saint Paul...* Paul, la haine *tchandala* faite chair, faite génie, haine contre Rome, contre « le monde »; Paul, le Juif, l'éternel Juif errant *par excellence* * /... Ce qu'il a pressenti, c'est comment, à l'aide du petit mouvement sectaire chrétien, détaché du judaïsme, on pouvait allumer un « incendie universel », comment, par le symbole « Dieu mis en Croix », on pouvait recueillir et regrouper en une immense force tout ce qui était réprimé, tout ce qui s'agitait dans l'ombre, et rassembler tout l'héritage des menées anarchistes dans l'Empire. « Le salut vient des Juifs ¹ » — Le christianisme, formule qui permet de surenchérir sur les cultes souterrains de toute sorte, ceux d'Osiris, de la Grande Mère, de Mithra, par exemple — *tout en* les absorbant tous : c'est dans cette idée que réside le génie de Paul. En cela, il avait un instinct si sûr qu'il fit implacablement violence à la vérité, mettant dans la bouche — et pas seulement dans la bouche — du « Messie » de son invention, les représentations grâce auxquelles ces religions de *tchandala* exercent leur fascination, qu'il fit de lui quelque chose que même un prêtre de Mithra pouvait comprendre... Voilà ce que fut son chemin de Damas : il comprit qu'il avait *besoin* de la foi en l'immortalité pour dévaloriser le « monde », que la notion d'« enfer » finirait par conquérir Rome, et que, grâce à l'« au-delà », on peut *tuer la vie*... « Christianisme » et « nihilisme » : cela rime — non sans raison ²...

59.

Tout le travail du monde antique... *en pure perte* ! Je ne trouve pas de mots pour exprimer le sentiment que m'inspire cette monstruosité. — Et si l'on songe que ce travail n'était qu'un travail préparatoire, et que seules venaient d'être posées avec une assurance de granit les fondations d'une œuvre millénaire, c'est tout le *sens* du monde antique qui aura été pour rien !... A quoi bon les Grecs ? A quoi bon les Romains ? Toutes les conditions nécessaires à une civilisation savante, toutes les *méthodes* scientifiques étaient déjà là, on avait déjà découvert les règles du grand art, l'art incomparable de bien lire — cette condition d'une tradition dans la culture, de l'unité de la science ; la science de la

* En français dans le texte.

nature, associée à la mathématique et à la mécanique, était sur la meilleure voie, — *le sens des réalités*, l'ultime et le plus précieux de tous les sens, avait ses écoles, sa tradition déjà plusieurs fois séculaire! Comprend-on cela? *L'essentiel* était déjà trouvé pour pouvoir se mettre au travail; — les méthodes, on ne le répétera jamais assez, *sont* l'essentiel, et aussi le plus difficile, ce qui se heurte le plus longtemps aux habitudes et à la paresse. Tout ce que, par un immense effort sur nous-mêmes — car, d'une manière ou d'une autre, nous avons encore dans le sang tous les pires instincts, les instincts chrétiens —, nous venons de reconquérir : un regard libre sur la réalité, la main prudente, la patience et le sérieux dans les plus petites choses, bref toute la *probité* qu'exige la quête de la connaissance — elle était déjà là! Il y a déjà plus de deux mille ans! Et *aussi*, s'y ajoutant, le bon goût et le tact raffiné! *Non* un dressage cérébral! *Non* une « formation » à l'allemande, avec des manières de rustre! Mais dans le corps, l'attitude, l'instinct : la réalité entière, en un mot!... *Et tout cela en pure perte!* Du jour au lendemain, ce n'était plus qu'un souvenir!... Grecs! Romains! La noblesse de l'instinct, le goût, la recherche méthodique, le génie de l'organisation et de l'administration, la foi, la *volonté* d'un avenir humain, le grand « oui » à tout, tout cela visible dans l'*imperium romanum*, visible et perceptible à tous les sens, le grand style, non plus seulement en art, mais devenu réalité, vérité, *vie*... Et cela, non pas réduit en cendres, instantanément, par un cataclysme naturel! Non pas foulé aux pieds par des Germains et d'autres pédestres balourds! Mais mis à mal par de rusés, de furtifs, d'invisibles et d'anémiques vampires! Non pas vaincu — seulement vidé de son sang!... *Maîtres* de la place, le désir rentré de vengeance, la mesquine envie!... Voir d'un seul coup tout ce qui est piteux, mal dans sa peau, hanté-de-mauvaises-pensées, bref tout le *ghetto* de l'âme, *prendre le dessus!* — — Il suffit de lire n'importe quel agitateur chrétien, saint Augustin ¹, par exemple, pour comprendre, pour *sentir* à plein nez, quelle sorte de malpropres compères avaient, à cette occasion, pris le dessus! Ce serait se tromper du tout au tout que de supposer un manque d'intelligence chez les dirigeants du mouvement chrétien : — oh, ils sont malins, malins jusqu'à la sainteté ², ces Messieurs les Pères de l'Église! Ce qui leur manque, c'est tout autre chose. La nature les a mal partagés : — elle a oublié de leur attribuer un petit capital

d'instincts respectables, corrects, *propres*... Entre nous, ce ne sont même pas des hommes... Si l'Islam méprise le christianisme, il a mille fois raison : l'Islam suppose des hommes pleinement *virils* ¹...

60 ².

Le christianisme nous a frustrés de la moisson de la culture antique, et, plus tard, il nous a encore frustrés de celle de la culture *islamique*. La merveilleuse civilisation maure d'Espagne, au fond plus proche de *nous*, parlant plus à nos sens et à notre goût que Rome et la Grèce, a été *foulée aux pieds* (et je préfère ne pas penser par quels pieds!) — Pourquoi? Parce qu'elle devait le jour à des instincts aristocratiques, à des instincts virils, parce qu'elle disait *oui* à la vie, avec en plus, les exquis raffinements de la vie maure ³!... Les croisés combattirent plus tard quelque chose devant quoi ils auraient mieux fait de se prosterner dans la poussière — une civilisation en comparaison de laquelle même notre *xix^e* siècle semblerait pauvre et retardataire. Sans doute, ils rêvaient de butin : l'Orient était riche!... Voyons donc les choses comme elles sont! Les croisades? Une piraterie de grande envergure, et rien de plus! La noblesse allemande, au fond une noblesse de Vikings, y était dans son élément : l'Église ne savait que trop bien comment on *tient* la noblesse allemande... La noblesse allemande... toujours les « Suisses » de l'Église, toujours au service de tous les mauvais instincts de l'Église, mais *bien payée*... Quand on songe que c'est à l'aide de glaives allemands, de sang et de sang-froid allemand, que l'Église a mené sa guerre à outrance contre tout ce que la terre portait d'aristocratique! Voilà qui pose une série de questions douloureuses ⁴. La noblesse allemande est à peu près entièrement *absente* de l'histoire de la culture supérieure : on en devine la cause... Le christianisme, l'alcool — les deux *grands* moyens de corruption... En soi, on ne devrait même pas avoir à choisir entre l'islam et le christianisme, pas plus qu'entre un Arabe et un Juif. La réponse est donnée d'avance : ici, nul ne peut choisir librement. Soit on est un *tchandala*, soit on ne l'est pas. « Guerre à outrance avec Rome! Paix et amitié avec l'Islam. » C'est ce qu'a senti, c'est ce qu'a *fait* ce grand esprit fort, le seul génie parmi les empereurs allemands, Frédéric II ⁵. Eh quoi? Faut-il qu'un Allemand soit un génie, faut-il qu'il

soit un esprit fort pour sentir de manière *décente*? Je ne comprends pas comment un seul Allemand a jamais pu sentir *en chrétien*...

61.

Il est ici nécessaire de raviver un souvenir encore cent fois plus gênant pour les Allemands. Les Allemands ont frustré l'Europe de la dernière grande moisson de culture que l'Europe aurait dû engranger : la *Renaissance*. Comprendra-t-on un jour, *voudra-t-on* enfin comprendre, ce qu'était la Renaissance? *L'inversion des valeurs chrétiennes* : une tentative, entreprise avec tous les moyens, avec tous les instincts, avec tout le génie possibles, pour faire triompher les *valeurs contraires*, les *valeurs aristocratiques*. Il n'y a eu jusqu'à présent qu'une grande guerre, *celle-là* ; il n'y a pas eu de question plus cruciale que celle que posait la Renaissance — *ma* question est celle-là même qu'elle posait. — Il n'y a jamais non plus eu d'*attaque* plus systématique, plus directe, plus sévère, mieux dirigée vers le cœur de l'adversaire sur toute l'étendue du front ! Attaquer à l'endroit le plus sensible, au siège même de la chrétienté, y placer sur le trône les *valeurs aristocratiques*, je veux dire les faire pénétrer *au cœur* des instincts, des besoins et des désirs élémentaires de ceux qui occupaient le trône... Je vois, devant moi, une *possibilité* d'un éclat magique, coloré, surnaturel : il me semble qu'elle resplendit dans les frémissements d'une beauté raffinée, qu'elle met en œuvre un art si divin, si *diaboliquement* divin que l'on chercherait en vain pendant des millénaires semblable occasion : je vois un spectacle d'un sens si profond et si paradoxal à la fois, que tous les dieux de l'Olympe y auraient trouvé l'occasion d'un rire immortel — *César Borgia, pape*... Me comprend-on? Eh bien, c'est *cela* qui aurait été la victoire que *je* suis aujourd'hui seul à réclamer : c'était le christianisme *aboli* ! — Or, qu'advint-il? Un moine allemand, Luther, vint à Rome. Ce moine, avec au corps tous les instincts vindicatifs d'un prêtre manqué, se révolta, à Rome, *contre* la Renaissance... Au lieu de comprendre, avec une profonde gratitude, le prodigieux événement qui s'était produit, le triomphe remporté sur le christianisme, en *son centre* même — seule sa haine sut se nourrir à ce spectacle. Un homme religieux ne pense qu'à lui-même. — Luther vit la *corruption* de la papauté, alors que c'est le contraire qui crevait

les yeux : l'ancienne corruption, le *peccalum originale*, le christianisme, ne siégeait plus sur le trône du pape ¹ ! C'était la vie qui y trônait ! Le triomphe de la vie ! Le grand oui à toutes les choses élevées, belles, hardies ! Et Luther *restaure l'Église* : il l'attaqua. Il fit de la Renaissance un événement dépourvu de sens, un événement *pour rien* ! Ah, ces Allemands ! Que ne nous ont-ils déjà coûté ! *En pure perte*, pour rien, telle est toujours l'*œuvre* des Allemands ! — La Réforme, Leibniz et la prétendue philosophie allemande ; les « guerres de libération » ; le Reich allemand — c'est chaque fois le mot « en vain » écrit sur quelque chose qui existait déjà, sur quelque chose d'*irremplaçable* ²... Ils sont mes ennemis *personnels*, je le proclame, ces Allemands-là : je méprise en eux toute malpropreté dans les idées et les valeurs, toute lâcheté devant un *oui* ou un *non* qui soit franc. Ils ont, depuis près de mille ans, tout brouillé, embrouillé tout ce qu'ils ont seulement effleuré de leurs doigts, ils ont sur la conscience toutes les demi-mesures et les huitièmes de vérité dont l'Europe est malade. Ils ont aussi sur la conscience l'espèce la plus malpropre de christianisme qui soit, la plus incurable, la moins facile à réfuter, le protestantisme... Si l'on ne peut venir à bout du christianisme, ce sont les *Allemands* qui en seront responsables...

62.

J'en arrive à ma conclusion et j'énonce maintenant mon verdict. *Je condamne* le christianisme, j'élève contre l'Église chrétienne l'accusation la plus terrible qu'accusateur ait jamais prononcée. Elle est pour moi la pire des corruptions concevables, elle a voulu sciemment le comble de la pire corruption possible. La corruption de l'Église chrétienne n'a rien épargné, elle a fait de toute valeur une non-valeur, de toute vérité un mensonge, de toute sincérité une bassesse d'âme. Que l'on ose encore me parler de ses bienfaits « humanitaires » ! Il était beaucoup trop contraire à son intérêt le plus profond d'*abolir* quelque misère que ce soit, elle vivait des misères, elle *créait* des misères pour se perpétuer... Le ver du péché, par exemple : c'est de cette misère-là que le christianisme a enrichi l'humanité ! — « L'égalité des âmes devant Dieu », ce faux-semblant, ce prétexte offert aux *rancunes* * de toutes les âmes viles,

* En français dans le texte.

cette notion explosive, qui finalement s'est faite révolution, idée moderne et principe du déclin de toute l'organisation sociale, — c'est de la dynamite *chrétienne*... Les bienfaits « humanitaires » du christianisme ! Arriver à produire à partir de l'*humanitas* une autocontradiction, un art de s'auto-avilir, une volonté de mensonge à tout prix, une aversion et un mépris pour tous les instincts bons et francs ! Jolis bienfaits du christianisme, en vérité ! — le parasitisme, *seule* pratique de l'Église ; suçant tout sang, tout amour, tout espoir de vie, avec son idéal de « sainteté » anémique. L'au-delà, volonté de nier toute réalité ; la Croix, signe de reconnaissance de la conjuration la plus souterraine qu'il y ait jamais eu — contre la santé, la beauté, la réussite physique, l'audace, l'esprit, la *qualité* d'âme, contre *la vie même*...

Cette éternelle mise en accusation du christianisme, je la veux afficher sur tous les murs, partout où il y a des murs — j'ai pour cela des lettres qui rendraient la vue aux aveugles... J'appelle le christianisme l'unique grande malédiction, l'unique grande corruption intime, l'unique grand instinct de vengeance, pour qui aucun moyen n'est assez venimeux, assez secret, assez souterrain, assez *mesquin* — je l'appelle l'immortelle flétrissure de l'humanité...

< Dire que l'on mesure le temps à partir du *dies nefastus* qui a marqué le début de cette calamité — à partir du premier jour du christianisme ! *Pourquoi pas plutôt à partir de son dernier jour ? À partir d'aujourd'hui* ¹ ? — Inversion de toutes les valeurs ² et ³ ! >

LOI CONTRE LE CHRISTIANISME¹

Promulguée au jour du Salut, premier jour de l'An I
(le 30 septembre 1888 du faux calendrier)

GUERRE A OUTRANCE AU VICE :
LE VICE EST LE CHRISTIANISME

Article 1. Est vicieuse toute sorte de contre-nature. L'espèce d'homme la plus vicieuse est le prêtre : il *enseigne* la contre-nature. Contre le prêtre, on n'a pas de raisonnements, on a les travaux forcés.

Article 2. Toute participation à un service divin est un outrage aux bonnes mœurs. On sera plus dur envers les protestants qu'envers les catholiques, plus dur envers les protestants libéraux qu'envers ceux de stricte observance. Être chrétien est d'autant plus criminel que l'on se rapproche le plus de la science. Le criminel des criminels est en conséquence le *philosophe*.

Article 3. Le lieu digne d'exécration où le christianisme a couvé ses œufs de basilic sera rasé et cet endroit *maudit* de la terre inspirera l'horreur aux générations à venir. On y élèvera des serpents venimeux.

Article 4. Prêcher la chasteté est une incitation publique à la contre-nature. Mépriser la vie sexuelle, la souiller par la notion d'« impureté », tel est le vrai péché contre l'esprit saint de la vie.

Article 5. Manger à la même table qu'un prêtre exclut; on s'excommunie par là de la société honnête. Le prêtre est *notre* tchandala — il faut le mettre en quarantaine, l'affamer, le bannir dans les pires déserts.

Article 6. On donnera à l'Histoire « sainte » le nom qu'elle mérite — celui d'histoire *maudite*; on emploiera les mots de « Dieu », « Messie », « Rédempteur », « Saint » comme des injures, et pour désigner les criminels.

Article 7. Tout le reste en découle.

L'Antéchrist.

ECCE HOMO

COMMENT ON DEVIENT CE QUE L'ON EST ¹

AVANT-PROPOS

1.

Prévoyant qu'il me faudra sous peu adresser à l'humanité le plus grave défi qu'elle ait jamais reçu, il me paraît indispensable de dire *qui je suis*. On devrait, à vrai dire, le savoir, car je ne suis pas de ceux qui « n'ont pas laissé de témoignage ». Mais la disproportion entre la grandeur de ma tâche et la *petitesse* de mes contemporains s'est manifestée en ce que l'on ne m'a ni entendu, ni même aperçu. Je vis du seul crédit que je m'accorde. Peut-être même mon existence est-elle un préjugé?... Il me suffit de parler à n'importe quel homme « cultivé » qui vient, l'été, en Haute-Engadine ¹, pour me convaincre que je *n'existe pas*... Dans ces conditions il est pour moi un devoir, contre lequel s'insurgent mes habitudes, et, plus encore, la fierté de mes instincts, c'est celui de dire : « *Écoutez-moi, car je suis tel et tel. Mais surtout n'allez pas me prendre pour un autre !* »

2.

Je n'ai, par exemple, rien d'un croquemitaine, d'un monstre de vertu — je suis même par nature l'opposé de l'espèce d'homme que l'on a jusqu'à présent honoré du nom de vertueux. Entre nous, il me semble même que c'est en cela que réside ma fierté. Je suis un disciple du philosophe Dionysos, et j'aimerais encore mieux être un satyre qu'un saint. Mais il faut d'abord lire ces pages. Peut-être ai-je réussi à exprimer cette opposition de manière sereine et sociable — peut-être, au fond, ces pages n'avaient-elles d'autre sens? — « Amender les hommes », voilà bien la dernière chose qu'il me viendrait à l'idée de promettre. Ce

n'est pas moi qui dresserai jamais aucune idole nouvelle : les anciennes puissent-elles apprendre ce qu'il en coûte d'avoir des pieds d'argile. *Renverser les idoles* (et par « idoles », j'entends tout « idéal »), telle est plutôt mon affaire. Dans la mesure où l'on *forgeait de toutes pièces* un mensonger « monde idéal », c'est autant de sa valeur, de son sens, de sa véracité que l'on ôtait à la réalité... « Monde vrai » et « monde de l'apparence »¹, traduisez : monde *inventé par le mensonge* et réalité... Le *mensonge* de l'idéal fut jusqu'ici l'anathème jeté sur la réalité, et l'humanité même en est devenue mensongère et fausse — jusque dans ses instincts les plus profonds — au point d'adorer les valeurs *inverses* de celles qui lui auraient garanti l'épanouissement, l'avenir, le *droit* éminent à un avenir².

3.

— Qui sait respirer l'air de mes écrits sait que c'est un air des hauteurs, un air mordant. Il faut être fait pour y vivre, sans quoi le péril est grand d'y prendre froid. La glace est proche, la solitude effrayante — mais comme les choses y baignent paisiblement dans la lumière ! Comme on y respire librement ! Combien de choses on y sent *au-dessous* de soi³ et⁴ ! — La philosophie, telle que je l'ai toujours comprise et vécue, consiste à vivre volontairement dans les glaces et sur les cimes, — à rechercher tout ce qui dans l'existence dépayse et fait question, tout ce qui, jusqu'alors, a été mis au ban par la morale. Je dois à la longue expérience acquise au cours d'une telle incursion dans les contrées *interdites*, d'avoir appris à envisager, tout autrement qu'on ne le souhaiterait sans⁵ doute, les raisons pour lesquelles on a jusqu'ici « moralisé » et « idéalisé » : l'histoire *cachée* des philosophes, la psychologie de leurs plus grands noms, m'est apparue sous son vrai jour. — Quelle dose de vérité un esprit sait-il *supporter*, sait-il *risquer* ? Voilà qui, de plus en plus, devint pour moi le vrai critère des valeurs. L'erreur⁶ (la croyance en l'idéal) n'est pas aveuglement, l'erreur est *lâcheté*... Chaque acquisition, chaque pas en avant dans la connaissance est la conséquence du courage, de la dureté envers soi, même de la probité envers soi... Je ne réfute pas un « idéal », mais je ne le touche qu'avec des pincettes... *Nitimur in velitum*⁶ : c'est par ce signe⁷ qu'un jour ma philosophie vaincra, car jusqu'ici on n'a jamais, par principe, interdit que la vérité. —

4¹.

Parmi mes œuvres, mon *Zarathoustra* occupe une place à part. En l'offrant à l'humanité, je lui ai fait le plus grandiose présent qu'elle ait jamais reçu². Ce livre, dont la voix porte au-delà des millénaires, est non seulement le livre le plus haut qui soit, le vrai livre de l'air des cimes — tout le phénomène humain se trouve à des distances infinies *au-dessous* de lui — c'est aussi le *plus profond* jamais surgi des trésors les plus secrets de la vérité, un inépuisable puits où nul seau ne descend qui ne remonte chargé d'or et de bonté. Qui parle dans ces pages n'est pas un « prophète », ni aucun de ces hybrides de maladie et de volonté de puissance que l'on nomme « fondateurs de religion ». Il faut avant tout savoir *entendre* l'accent qui sort de cette bouche, cet accent alcyonien, pour ne pas se méprendre piteusement sur le sens de sa sagesse. « Ce sont les paroles les moins tapageuses qui suscitent la tempête, et les pensées qui mènent le monde viennent sur des pattes de colombe³. »

Les figes tombent des arbres, elles sont bonnes et douces; et, en tombant, leur peau pourpre se déchire. Pour les figes mûres, je suis un vent du nord.

Ainsi, telles des figes, ces leçons tombent à vos pieds, mes amis : à vous d'aspirer leur suc, et leur tendre chair! Tout à l'entour, c'est l'automne, le ciel pur, l'après-midi⁴.

Qui parle dans ces pages n'est pas un fanatique, on n'y « prêche » pas, on n'y exige pas de « foi » : c'est d'une infinie plénitude de lumière et de profondeur heureuse que tombe une goutte après l'autre, une parole après l'autre — une délicate lenteur est le *tempo* de ces discours. De telles choses n'atteignent que l'élite des élus; ici, c'est un privilège sans égal qu'être auditeur : il n'est pas donné à tout le monde d'avoir les oreilles qu'exige *Zarathoustra*... Tout cela ne fait-il pas de *Zarathoustra* un *séducteur*?... Mais, que dit-il lui-même lorsqu'il s'en retourne pour la première fois dans sa solitude? Exactement le contraire de ce que n'importe quel « sage », « saint », « sauveur du monde », ou tout autre *décadent** dirait en pareil cas... Non seulement il parle différemment, il *est* aussi différemment...

* En français dans le texte.

Seul, je m'en vais donc, mes disciples! Vous aussi, allez-vous-en, et seuls! Je le veux.

Éloignez-vous de moi et gardez-vous de Zarathoustra! Et, mieux encore : ayez honte de lui! Peut-être vous a-t-il trompés...

L'homme de savoir ne se contente pas d'aimer ses ennemis, il doit aussi savoir haïr ses amis.

C'est mal récompenser son maître que de rester toujours disciple. Et pourquoi ne voudriez-vous pas effeuiller ma couronne?

Vous me vénerez : mais qu'advient-il si un jour votre vénération penche ailleurs, ou *s'écroule*? Prenez garde! Une statue pourrait vous écraser!

Vous croyez en Zarathoustra, dites-vous? Mais qu'importe Zarathoustra? Vous êtes mes fidèles, mais qu'importent tous les fidèles!

Vous ne vous étiez pas encore cherchés : c'est alors que vous m'avez trouvé. Ainsi font tous les fidèles et c'est pourquoi toute foi compte si peu.

Maintenant je vous ordonne de me perdre et de vous trouver; et ce n'est qu'*après que vous m'aurez tous renié* que je vous reviendrai ¹...

Friedrich Nietzsche.

TABLE DES MATIÈRES

Pourquoi je suis si sage	< 99 >
Pourquoi je suis si avisé	<112>
Pourquoi j'écris de si bons livres	<130>
Naissance de la Tragédie	<139>
Les Inactuelles	<145>
Humain, trop humain	<150>
Aurore	<156>
La gaya scienza	<159>
Ainsi parlait Zarathoustra	<160>
Par-delà bien et mal	<173>
Généalogie de la morale	<175>
Crépuscule des Idoles	<177>
Le cas Wagner	<180>
Pourquoi je suis un destin	<187>
Déclaration de guerre	<supprimé>
Le marteau parle	<supprimé>

En ce jour de perfection, où tout vient à maturité et où la grappe n'est pas seule à dorer, un rayon de soleil vient de tomber sur ma vie : j'ai regardé derrière moi, j'ai regardé loin devant moi : jamais je n'ai vu, à la fois tant de choses, et si bonnes... Ce n'est pas en vain qu'aujourd'hui j'ai enterré ma quarante-quatrième année : je pouvais à *bon droit* l'enterrer — ce qui, en elle était *vie* est maintenant sauvé, est impérissable. L'*Inversion de toutes les valeurs* — les *Dithyrambes de Dionysos*, et, pour mon délassement, le *Crépuscule des Idoles* ² : tout cela, des présents de cette année, et même de son dernier trimestre ! *Comment pourrais-je ne pas en éprouver de gratitude envers ma vie toute entière ?* — Et c'est pourquoi je me conte ici ma vie...

POURQUOI JE SUIS SI SAGE

1.

La chance de mon existence, ce qu'elle a d'unique peut-être, tient à ce qu'elle a de fatal. Pour l'exprimer sous forme d'énigme, en tant que mon propre père ¹, je suis déjà mort, c'est en tant que je suis ma mère ² que je vis encore, et vieillis. S'il est une chose qui explique cette neutralité, cette absence de parti pris qui me caractérise en face du problème général de la vie, c'est sans doute cette double origine, — du sommet *et* du bas de l'échelle de la vie pour ainsi dire —, qui fait de moi à la fois un *décadent* * et un *commencement*. J'ai pour les signes de montée et de déclin flair plus fin qu'homme ait jamais eu, je suis, *par excellence* *, maître en cela : je connais les deux, je suis les deux. — Mon père est mort à trente-six ans ³ : il était délicat, aimable et morbide, comme un être qui ne pouvait faire que passer — plus un bienveillant rappel de la vie que la vie elle-même. A l'âge même où sa vie déclina, la mienne aussi se mit à décliner : dans la trente-sixième année de mon âge, j'atteignis le point le plus bas de ma vitalité, — je vivais encore, mais sans voir à trois pas devant moi. A cette époque, — c'était en 1879 — je renonçai à ma chaire à l'Université de Bâle, je vécus tout l'été la vie d'une ombre à Saint-Moritz, et l'hiver suivant, le moins ensoleillé de ma vie, je *fus* une ombre à Naumburg ⁴. Ce fut là mon étiage : *Le voyageur et son ombre* est né à cette époque. Sans aucun doute, je m'y connaissais alors en ombres... L'hiver suivant ⁵, mon premier hiver à Gênes, cet adoucissement et cette spiritualisation qu'entraîne presque inmanquablement un extrême appauvrissement muscu-

* En français dans le texte.

laire et sanguin donna naissance à *Aurore*. La limpidité parfaite, la sérénité et même l'exubérance spirituelle que reflète cette œuvre, s'accommodent chez moi non seulement de la plus grande faiblesse physiologique, mais aussi d'un excès de sensations douloureuses. Au milieu du martyre que m'infligeaient des migraines ininterrompues de trois jours consécutifs, accompagnées de pénibles pituites, j'étais en possession d'une clarté de dialecticien poussée à l'extrême, et je réfléchissais avec beaucoup de sang-froid à des choses pour lesquelles, en temps normal, je ne suis ni assez casse-cou, ni assez raffiné, ni assez *froid*. Mes lecteurs savent peut-être à quel point je considère la dialectique comme un symbole de *décadence* *, par exemple dans le cas le plus fameux : le cas de Socrate. Tous les troubles morbides de l'intellect, et même cette quasi-hébétude qui succède à la fièvre, me sont jusqu'à ce jour restés si étrangers que j'ai dû consulter des ouvrages savants pour m'informer de leur nature exacte et de leur fréquence. Mon sang circule lentement. Personne n'a jamais pu me trouver la moindre fièvre. Un médecin qui m'a longtemps traité comme si j'étais malade des nerfs, a fini par déclarer : « Non, cela ne tient pas à vos nerfs — c'est moi seul qui suis nerveux ! » Tout simplement aucune dégradation locale décelable : pas d'affections gastriques de nature organique, en dépit de la faiblesse extrême du système digestif, provoquée par l'épuisement général. De même, les maux d'yeux, confinant parfois dangereusement à la cécité, sont toujours secondaires, jamais facteurs étiologiques ; de sorte que chaque fois qu'augmentait ma force vitale, mon acuité visuelle reprenait aussitôt. — Une longue, trop longue suite d'années signifie chez moi guérison... mais elle signifie malheureusement aussi rechute, déclin, et périodicité d'une sorte de *décadence* *. Ai-je besoin de dire, après tout cela, quelle *expérience* j'ai des problèmes de la *décadence* * ? Je les ai épelés d'un bout à l'autre, et dans les deux sens. Même cet art d'orfèvre, cette habileté à *saisir*, au propre et au figuré, ce doigté pour les *nuances* *, cette psychologie extra-lucide qui « voit dans les coins », bref, tout ce qui me distingue, tout cela, c'est à cette époque seulement que je l'ai acquis, c'est le vrai présent que m'a fait cette époque, où tout, chez moi, s'est affiné, l'observation comme tous les organes de l'observation. A partir de l'optique malade, considérer les notions

* En français dans le texte.

et les valeurs *plus saines* puis, à l'inverse, à partir de la plénitude et de l'assurance tranquille de la vie *riche*, regarder, en contrebas, le travail secret de l'instinct de *décadence* * — c'est à cela que je m'exerçai le plus longtemps, de cela que je tirai ma véritable expérience, et si je suis passé maître en quelque chose, c'est en cela. S'il est un pouvoir que j'ai maintenant bien en main, c'est celui de *renverser les perspectives* : et pour cela, j'ai maintenant la main. Première raison pour laquelle, pour moi seul peut-être, une « inversion des valeurs » est chose faisable...

2.

Indépendamment du fait que je suis un *décadent* *, j'en suis également tout le contraire. La preuve, entre autres, en est pour moi que, contre les malaises, j'ai toujours choisi des remèdes *indiqués*, alors que le *décadent* * véritable choisit toujours des remèdes qui lui font du mal. Considéré globalement, *summa summarum*, j'étais foncièrement sain — mais dans des détails et des particularités cachées, *décadent* *. Cette énergie qui me permit de m'isoler complètement, de me détacher totalement des conditions habituelles, la contrainte que je m'imposai pour ne plus me laisser domestiquer, dorloter et *droguer* par de douteux docteurs — voilà qui trahit une absolue sûreté d'instinct quant à *ce qui*, alors, faisait avant tout besoin. Je me suis pris moi-même en main, je me suis rendu à moi-même la santé : la condition de cette réussite — tout physiologiste me l'accordera — c'est d'être *fondamentalement sain*. Un être typiquement morbide ne deviendra jamais sain, et pourra encore moins se rendre la santé ; pour quelqu'un de typiquement sain, au contraire, le fait d'être malade peut être un *stimulant* énergétique de la vie, du « plus-vivre ». C'est en fait ainsi que m'apparaît *maintenant* cette longue période de maladie : je redécouvris pour ainsi dire la vie, y compris moi-même, avec des yeux neufs, je savourai toutes les bonnes — et même les petites — choses, comme d'autres auraient du mal à les savourer — je fis de ma volonté de santé et de *vie* ma philosophie... Car, qu'on y prenne bien garde : mes années de plus faible vitalité furent celles où je *cessai* d'être pessimiste : l'instinct de l'« autoreconstitution » *m'interdisait* une philosophie de

* En français dans le texte.

la pauvreté et du découragement... Et à quoi, au fond, reconnaît-on l'*épanouissement physique*? A ce qu'un être épanoui fait du bien à nos sens; à ce qu'il est taillé dans un bois qui est à la fois ferme, tendre et odorant. Il n'a de goût que pour ce qui lui fait du bien; son plaisir, son envie, cesse là où la mesure de ce qui convient est franchie. Il invente des remèdes contre les lésions, il exploite à son avantage les hasards malencontreux : ce qui ne le fait pas périr lui donne des forces. D'instinct, de tout ce qu'il voit, entend et vit, il amasse son propre capital : il est un principe de sélection, il élimine bien des choses. Il est toujours dans *sa* société bien à lui, qu'il commerce avec des livres, des hommes ou des paysages; par son choix, il honore ce qu'il *choisit*, ce qu'il *admet*, ce à quoi il fait *confiance*. A toutes sortes de sollicitations, il réagit lentement, avec cette lenteur dont une longue prudence et une fierté délibérée lui ont imposé la discipline. Bien loin d'aller au-devant d'elle, il examine attentivement la sollicitation qui se présente à lui ¹. Il ne croit ni à la « malchance », ni à la « faute » : il vient à bout de lui-même et des autres, il sait *oublier* — il est assez fort pour que tout, *nécessairement*, tourne à son avantage. Eh bien, je suis tout le contraire d'un *décadent* * : car c'est *moi-même* que je viens de décrire.

3¹.

Je tiens pour un grand privilège d'avoir eu un tel père : les paysans devant qui il prêchait — car, après avoir vécu quelques années à la cour d'Altenburg, il avait été pasteur pendant les dernières années de sa vie — disaient de lui : « C'est à cela que doit ressembler un ange! » Cela m'amène à aborder la question de la race ². Je suis un noble polonais *pur sang* *; dans mes veines, pas une goutte de sang mauvais, et surtout pas de sang allemand. Quand je cherche mon plus exact opposé, l'incommensurable bassesse des instincts, je trouve toujours ma mère et ma sœur, — me croire une « parenté » avec cette *canaille* * serait blasphémer ma nature divine. La manière dont, jusqu'à l'instant présent, ma mère et ma sœur me traitent, m'inspire une indicible horreur : c'est une véritable machine infernale qui est à l'œuvre, et cherche avec une infaillible sûreté le

* En français dans le texte.

moment où l'on peut me blesser le plus cruellement — dans mes plus hauts moments... car aucune force ne permet alors de se défendre contre cette venimeuse vermine... La proximité physiologique rend possible une telle *disharmonia praestabilita* ¹... Mais j'avoue que mon objection la plus profonde contre le « retour éternel », ma pensée proprement « *abysmale* » ² c'est toujours ma mère et ma sœur ³. Mais, en tant que Polonais aussi, je suis un terrible atavisme. Il faudrait remonter le cours des siècles pour trouver cette race, la plus noble qui soit, dans l'état de pureté des instincts où je l'incarne. Comparé à tout ce qui, aujourd'hui, se nomme « *noblesse* » ⁴, j'ai un sens souverain de la distinction — je n'accorderais pas au jeune empereur d'Allemagne ⁵ l'honneur d'être mon cocher. Il n'y a qu'un cas où je reconnaisse quelqu'un pour mon pair — et je le reconnais avec une profonde gratitude. Madame Cosima Wagner est de loin la nature la plus noble, et, pour ne rien taire, je dirai que Richard Wagner était de loin l'homme avec qui j'avais le plus de parenté ⁶... Le reste est silence... Toutes les notions répandues sur les degrés de parenté sont un non-sens physiologique que rien ne saurait surpasser. De nos jours encore, le pape fait commerce de ce non-sens. C'est avec ses parents que l'on a le moins de parenté : ce serait le pire signe de bassesse que de vouloir se sentir « apparenté » à ses parents. Les natures supérieures ont une origine qui remonte infiniment plus haut : c'est pour leur donner naissance qu'il a fallu le plus longtemps accumuler, retenir, amasser ⁷... Les grandes individualités sont les plus anciennes : je ne le comprends pas, mais Jules César pourrait être mon père — ou bien Alexandre, ce Dionysos fait chair... A l'instant même où j'écris, la poste m'apporte une tête de Dionysos ⁸...

* *Abgründlich*. L'adjectif courant formé sur « *Abgrund* » = gouffre, est « *abgründig* », au double sens de *abyssal* (des profondeurs), et de « insondable, *vertigineux* ». A ces valeurs, le mot formé par Nietzsche ajoute la connotation de radicalité de « *gründlich* ». A défaut de ce néologisme, calqué morphologiquement sur l'anglais, il faudrait toute une périphrase pour suggérer qu'il s'agit d'une idée « d'une profondeur abyssale, insondable et vertigineuse dans sa radicalité ». (N.D.T.)

** En français dans le texte.

4.

Je n'ai jamais su l'art de prévenir contre moi — même les fois où j'aurais tenu à pouvoir le faire — cela aussi, je le dois à mon incomparable père. Aussi peu chrétien que cela puisse paraître, je n'ai même pas de préjugé défavorable à mon égard. On peut retourner ma vie dans tous les sens, on ne trouvera, — à l'exception de ce seul cas ¹ — aucun indice montrant que quelqu'un ait eu de mauvaises dispositions à mon égard — mais on y trouvera peut-être trop d'indices de *bonnes* dispositions... L'expérience que j'ai de gens avec qui tout le monde fait de mauvaises expériences, parle sans exception en leur faveur. J'apprivoise n'importe quel ours, j'amène le pire pantin à se comporter décemment. Au cours des sept années où j'ai enseigné le grec dans la classe supérieure de l'École normale de Bâle, je n'ai jamais eu l'occasion d'infliger une seule punition : avec moi, les plus paresseux devenaient travailleurs. Je suis toujours à la hauteur du hasard ; il faut que je sois pris au dépourvu pour pouvoir me dominer parfaitement. Un instrument, quel qu'il soit, aussi discordant soit-il — et comme seul cet instrument qu'est l'homme peut être discordant — à moins d'être malade, je trouverai toujours moyen d'en tirer quelque chose qui se laisse écouter. Et combien de fois n'ai-je pas entendu les « instruments » eux-mêmes déclarer qu'ils ne s'étaient jamais entendus jouer *de cette manière*... Celui qui l'a peut-être le mieux exprimé fut sans doute cet Heinrich von Stein ², mort si impardonnablement jeune, et qui, une fois, non sans en avoir scrupuleusement demandé l'autorisation, fit une apparition de trois jours à Sils-Maria — clamant à qui voulait l'entendre qu'il *ne* venait *pas* pour voir l'Engadine ! — Cet être exceptionnel, qui, avec toute l'impétueuse candeur d'un hobereau prussien, s'était enlisé dans le bournier wagnérien (— et, par-dessus le marché, dans celui de la philosophie de Dühring !), fut pendant trois jours comme métamorphosé par un tourbillon de liberté, comme quelqu'un qui se trouve brusquement élevé à *son* altitude vraie et à qui poussent des ailes. Je lui disais toujours que cela venait du bon air de l'endroit, qu'il produisait le même effet sur tout le monde, et que l'on n'était pas pour rien à 6 000 pieds plus haut que Bayreuth — mais il ne voulait pas me croire... Si pourtant on a commis à mon égard plus d'un petit et d'un grand méfait, la cause n'en était

pas la « volonté », et encore moins la « mauvaise volonté » : bien au contraire, — je l'ai déjà suggéré —, j'aurais plutôt eu à me plaindre de la « bonne volonté » qui, dans ma vie, m'a joué plus d'un tour pendable. Mes expériences me donnent le droit de me méfier systématiquement des tendances « désintéressées » et de tout l'« amour du prochain », toujours prêt à intervenir en paroles et en actes. A mes yeux, c'est là le défaut par excellence, l'exemple même de l'incapacité à résister aux sollicitations — il n'y a que chez les *décadents* * que la *compassion* passe pour une vertu. Ce que je reproche aux âmes compatissantes, c'est qu'elles perdent facilement toute pudeur, toute délicatesse, tout respect des distances, c'est que, pour un rien, la compassion sent sa plèbe et ressemble à s'y méprendre aux mauvaises manières, — c'est que des mains compatissantes, peuvent à l'occasion avoir un effet proprement dévastateur lorsqu'elles s'en prennent à un grand destin, à une solitude blessée, et au *privilege* d'une faute écrasante. Je compte au nombre des vertus *aristocratiques* le dépassement de la pitié : sous le nom de « tentation de Zarathoustra ¹ », j'ai chanté une circonstance où lui parvient un grand cri de détresse, où la pitié l'assaillit par surprise comme un dernier péché et tente de le détourner de *lui-même*. Rester maître ici, garder ici la *hauteur* de sa mission pure des impulsions beaucoup plus basses et plus myopes qui se manifestent dans toutes les actions dites désintéressées, c'est là l'épreuve, l'ultime épreuve peut-être qu'un Zarathoustra ait à surmonter, — c'est là la vraie *preuve* de sa force...

5.

Il est un autre point encore sur lequel je ne suis que mon père répété, et comme sa survie après une mort prématurée. Comme tout homme qui n'a jamais vécu parmi ses pairs et à qui la notion de « représailles » est aussi incompréhensible que celle d'« égalité des droits », je m'interdis, dans les cas où l'on commet à mon égard une petite ou une *très grande* sottise, toute riposte, toute mesure de protection, et, comme il se doit, toute défense, toute « justification ». Les représailles que j'exerce consistent à faire suivre aussi vite que possible toute sottise d'une habileté : c'est peut-être le moyen de la rattraper. Pour prendre

* En français dans le texte.

une image : j'envoie un pot de confiture pour me débarrasser d'une histoire qui tourne à l'aigre... Il suffit que l'on me fasse du mal, je sais le « revaloir », que l'on n'en doute pas : je trouve avant peu une occasion d'exprimer ma reconnaissance au « malfaiteur » (et souvent même pour son méfait) — ou de lui *demandeur* quelque chose, ce qui peut obliger davantage que de donner quelque chose... Il me semble également que la parole la plus grossière, la lettre la plus grossière, sont encore plus bénins et plus civils que le silence. Ceux qui se taisent manquent presque toujours de finesse et de politesse du cœur : leur silence est un argument contre eux, avaler les affronts donne nécessairement mauvais caractère, — et cela gâte même l'estomac. Tous ceux qui se taisent sont dyspeptiques. — On le voit, je ne voudrais pas que l'on sous-estimât la grossièreté, elle est de loin la forme la plus *humaine* de la contradiction, et au milieu de l'amollissement général, l'une de nos premières vertus. — Lorsque l'on est assez riche pour cela, c'est même un bonheur qu'avoir tort. Un Dieu qui viendrait sur terre ne pourrait rien *faire* d'autre que commettre des injustices — ce qui serait vraiment digne de Dieu, ce serait de prendre sur soi non la punition, mais la *faute*.

6.

Être libre de tout *ressentiment* *, être éclairé sur la nature du *ressentiment* * — qui sait si en fin de compte ce n'est pas à ma longue maladie que j'en suis redevable ! Le problème est loin d'être simple : il faut l'avoir vécu d'une position de force et d'une position de faiblesse. S'il est un reproche que l'on puisse faire à l'état de maladie et de faiblesse, c'est que, dans cet état, le véritable instinct de guérison, c'est-à-dire l'instinct *offensif et défensif* qui est en l'homme s'y effrite. On ne sait plus s'affranchir de rien, on ne peut plus venir à bout de rien — tout vous blesse. Hommes et choses se rapprochent avec une dangereuse insistance, les expériences vécues touchent trop profondément, le souvenir est une plaie qui suppure. Être malade, c'est déjà une sorte de *ressentiment* *. — Contre cela, le malade n'a qu'un grand remède — j'ai nommé le *fatalisme russe*, ce fatalisme sans révolte qui fait qu'un soldat russe, quand la campagne lui semble trop dure,

* En français dans le texte.

finir par se coucher dans la neige. Ne plus rien *avaler*, ni au propre ni au figuré — ne plus réagir du tout... La grande raison contenue dans ce fatalisme, qui n'est pas toujours seulement le courage de mourir, et qui préserve la vie dans des circonstances mortellement dangereuses, c'est la réduction des échanges organiques, leur ralentissement, une sorte de volonté d'hibernation... Un pas plus avant dans cette logique, et l'on a le fakir qui dort des semaines dans sa tombe... Parce que, si l'on réagissait, on se consumerait trop vite, on finirait par ne plus réagir du tout : telle est cette logique. Et rien ne vous consume plus vite que les émotions du *ressentiment* *. La contrariété, la susceptibilité malade, l'impuissance à se venger, l'envie, la soif de vengeance, tout ce qui « empoisonne le sang » — voilà certainement pour l'homme épuisé la manière la plus nocive de réagir : elle entraîne inmanquablement une rapide consommation de force nerveuse, une intensification morbide des sécrétions, par exemple de bile dans l'estomac. Pour le malade, le *ressentiment* * est, en soi, la chose interdite — c'est *pour lui* le mal absolu : c'est aussi malheureusement sa tendance naturelle. — C'est ce qu'a bien compris le Bouddha, ce profond physiologiste. Sa « religion », qu'il vaudrait mieux définir comme une *hygiène*, afin de ne pas la confondre avec une chose aussi pitoyable que le christianisme, faisait dépendre son effet de la victoire sur le *ressentiment* * : délivrer l'âme de *cela*, premier pas vers la guérison. « Ce n'est pas l'inimitié qui mettra fin à l'inimitié, c'est l'amitié qui mettra fin à l'inimitié ¹ », ces mots figurent au début de l'enseignement du Bouddha ; — *ce n'est pas* la morale, c'est la physiologie qui s'exprime ainsi. Le *ressentiment*, né de la faiblesse, nuit au faible plus qu'à quiconque. — Dans le cas inverse, qui suppose une riche nature, c'est un sentiment *superflu* : s'en rendre maître, c'est presque une preuve de richesse. Qui connaît le sérieux avec lequel ma philosophie a engagé la lutte contre les sentiments de vengeance et de rancœur, et ce jusque dans la doctrine du « libre-arbitre » — (la lutte contre le christianisme n'en est qu'un cas particulier) — comprendra pourquoi je choisis cet exemple pour mettre en lumière mon comportement personnel, ma *sûreté d'instinct* dans la pratique. Aux périodes de *décadence* *, je me les interdisais parce que nocifs ; dès que ma vie était redevenue assez riche et fière pour cela, je me les interdisais

* En français dans le texte.

comme *au-dessous de moi*. Le « fatalisme russe » dont j'ai parlé a été suscité chez moi par le fait que j'ai supporté des années durant des situations, des endroits, des logements, des sociétés presque intenable, une fois qu'ils m'avaient été donnés par hasard — cela valait mieux que les modifier, que les *sentir* modifiables — que se révolter contre ces conditions... A qui voulait me déranger dans mon fatalisme, m'en éveiller de force, j'en voulais à mort — en vérité, c'était chaque fois mortellement dangereux —. S'accepter soi-même comme un *fatum*, ne pas se vouloir *différent* — en de telles circonstances, c'est la *raison supérieure*.

7.

Tout autre chose est la guerre. Je suis belliqueux de nature. L'agression fait partie de mes instincts. *Savoir être ennemi, être ennemi*, cela suppose peut-être une forte nature; en tout cas, c'est une condition inhérente à toute forte nature. Celle-ci a besoin de résistances à vaincre, *par conséquent* elle recherche la résistance : la passion *agressive* est liée aussi nécessairement à la force que le sentiment de vengeance et de rancœur à la faiblesse. La femme, par exemple, est rancunière : c'est un caractère inhérent à sa faiblesse, de même que sa sensibilité aux détresses d'autrui. — La force de l'attaquant se *mesure* en quelque sorte à l'Opposition qu'il a besoin de rencontrer; toute croissance se trahit par la quête d'un adversaire — ou d'un problème — plus puissant : car un philosophe qui est belliqueux provoque également les problèmes en duel. Son devoir n'est *pas* de venir à bout de toutes les résistances, mais seulement de celles contre lesquelles on doit mobiliser toute sa force, toute son agilité, toute sa maîtrise des armes — bref, de venir à bout d'adversaires *égaux*... Affronter l'ennemi d'égal à égal — condition première d'un duel *loyal*. Là où l'on méprise, on *ne peut* faire la guerre; là où l'on domine, là où l'on voit quelque chose *au-dessous* de soi, on *n'a pas* à faire la guerre. Ma pratique de la guerre se résume en quatre principes. — Premièrement : je n'attaque que des causes qui sont victorieuses, — au besoin j'attends qu'elles soient victorieuses. Deuxièmement : je n'attaque une cause que là où je sais ne trouver aucun allié, là où je suis isolé, — où je suis seul à me compromettre... Je n'ai jamais fait en public un seul pas qui ne fût compromettant : c'est là le critère de l'action droite.

Troisièmement : dans mes attaques, je ne m'en prends jamais aux personnes, — la personne ne me sert que de verre grossissant qui permet de rendre visible un état de crise général, mais insidieux, malaisé à saisir. C'est ainsi que j'ai attaqué David Strauss, ou plutôt *le succès* d'un livre sénile de cet auteur auprès de l'élite « cultivée » allemande, — et j'ai pris cette élite sur le fait... C'est ainsi que j'ai attaqué Wagner, ou plus exactement la fausseté, l'inconsistance instinctive de notre culture, qui confond « raffiné » avec « riche », « fin de race » avec « grand ». Quatrièmement : je ne m'attaque qu'à des objets d'où tout conflit de personnes est exclu, où n'existe aucun arrière-plan de fâcheuses expériences personnelles. Bien au contraire, l'attaque est pour moi une preuve de bienveillance, et, le cas échéant, de reconnaissance. C'est de ma part lui rendre hommage, c'est la distinguer, qu'associer mon nom à une cause, à une personne : pour ou contre, en cela peu m'importe. Quand je fais la guerre au christianisme, j'en ai le droit, car je n'ai souffert de ce camp aucune avanie, aucune gêne, — les chrétiens les plus sérieux ont toujours été bien disposés à mon égard. Moi-même, adversaire implacable* du christianisme, je suis loin de tenir rigueur à des individus de ce qui n'est qu'une millénaire fatalité ¹.

8.

Oserais-je évoquer encore un dernier trait de ma nature qui, dans mon commerce avec les hommes, ne me facilite guère les choses ? Je me distingue par une sensibilité absolument déconcertante de l'instinct de propreté, de sorte que je perçois physiquement, ou que je *flaire* — les approches — que dis-je ? — le cœur, l'intimité secrète, les « entrailles » de toute âme... Cette sensibilité constitue chez moi de véritables antennes psychologiques qui me permettent de saisir et de palper tous les secrets : l'épaisse crasse *cachée* au fond de plus d'une nature, qui vient peut-être d'un sang vicié mais que recouvre le vernis de l'éducation, j'en prends conscience presque dès le premier contact. Si mes observations sont exactes, ces natures qui s'accordent mal avec mon sens de la propreté ressentent de leur côté la circonspection que m'inspire ce dégoût : cela ne les

* L'original porte, en français : « de rigueur ». (N.D.T.)

rend pas moins malodorantes... Ainsi que j'en ai toujours eu l'habitude — une netteté absolue envers moi est pour moi nécessité vitale, je périrais dans des conditions plus douteuses — je nage et me baigne et barbote, si l'on peut dire, constamment dans l'eau, ou dans tout autre élément parfaitement limpide et étincelant. Cela ne contribue pas peu à faire de mon commerce avec les hommes une épreuve de patience : le sentiment d'humanité ne consiste *pas* chez moi à me sentir proche de l'homme tel qu'il est, mais à *supporter* seulement de me sentir proche de lui... Le sentiment d'humanité n'est chez moi qu'une continuelle victoire sur moi-même. Mais j'ai besoin de *solitude*, je veux dire de guérison, de retour à moi, du souffle d'un air pur qui circule librement... Tout mon *Zarathoustra* n'est qu'un dithyrambe en l'honneur de la solitude, ou, si l'on m'a compris, en l'honneur de la *pureté*... Heureusement, pas en l'honneur de la *pure niaiserie* ! — Qui sait voir les couleurs l'appellera adamantine... Le dégoût de l'homme, de la « canaille », fut toujours mon plus grand péril... Veut-on écouter en quels termes Zarathoustra évoque son *affranchissement* du dégoût?

« Que m'est-il arrivé? Comment me suis-je affranchi du dégoût? Qui donc a rajeuni mes yeux? Comment donc ai-je pu voler jusqu'à ces hauteurs où le puits n'est plus assiégé par la canaille?

« Est-ce mon dégoût qui m'a donné des ailes et des vertus de sourcier? Vrai, il m'a fallu voler à l'empyrée pour retrouver la source du plaisir!

« Oh, mes frères, je l'ai trouvée! Ici, sur les cimes, elle jaillit pour moi seul, la source du plaisir! Il est une vie où nulle canaille ne vient, elle aussi, s'abreuver!

« Tu jaillis presque trop fort pour moi, ô source du plaisir! Et souvent, en voulant la remplir, tu vides ma coupe.

« Je dois encore apprendre à t'approcher plus modérément : mon cœur bondit trop vivement encore à ta rencontre :

« — mon cœur, sous l'ardeur de mon été, cet été court, brûlant, mélancolique, plus que comblé — comme mon cœur estival a soif de ta fraîcheur!

« Finies les indécises tribulations de mon printemps ! Finis les flocons neigeux de ma malice en juin ! Je ne suis plus qu'été, et midi de l'été...

« Un été sur les cimes avec des sources froides et un silence comblé. Oh, venez, mes amis, que le silence soit encore plus comblé de bonheur !

« Car telle est *notre* altitude à nous, notre patrie : nous habitons trop haut, trop escarpé, pour les impurs et leur soif.

« Amis, plongez vos yeux purs dans la source de mon plaisir ! Comment pourrait-elle s'en troubler ? Elle rira, dans sa pureté, à votre rire !

« Sur l'arbre du futur nous construirons notre nid ! Des aigles, dans leur bec, apporteront leur nourriture aux solitaires !

« Vrai, aucun mets dont les impurs puissent avoir part : ils croiraient manger du feu, et s'y brûleraient le groin !

« En vérité, nous ne tenons ici table ouverte pour les impurs ! Pour leurs corps, pour leurs âmes aussi, notre bonheur serait une glacière !

« Tels des vents violents nous voulons vivre au-dessus d'eux, voisins de l'aigle, voisins des neiges, voisins du soleil, car c'est ainsi que vivent vents violents.

« Et, tel un vent, je veux encore souffler parmi eux, et, par mon esprit, couper le souffle à leur esprit : c'est mon avenir qui le veut.

« Vrai, Zarathoustra est un vent violent pour les plaines et les creux, et tel est son conseil à ses ennemis, à tous ceux qui bavent et crachent : gardez-vous de cracher *contre* le vent ¹!... »

POURQUOI JE SUIS SI AVISÉ ¹

1.

Pourquoi j'en sais un peu plus long? Pourquoi, en somme, je suis si avisé? C'est que je n'ai jamais réfléchi à des questions qui n'en sont pas, — que je ne me suis pas gaspillé. Par exemple, je ne sais pas, par expérience, ce que sont de véritables difficultés d'ordre *religieux*. En quoi je devrais me sentir « pécheur », voilà qui m'a toujours échappé. — De même, je ne possède aucun critère valable de ce qu'est au juste le remords : à en juger par ouï-dire, un remords de conscience ne semble rien de très estimable... Je ne voudrais pas, *après coup*, « laisser tomber » une action que j'ai commise ² : je préférerais, quand je m'interroge sur la valeur d'une action, laisser systématiquement de côté son issue malheureuse, ses *conséquences*. Quand cela a mal fini, on perd trop facilement le coup d'œil *juste* pour ce que l'on a fait : un remords me semble une sorte de « mauvais œil » jeté sur une action. N'en honorer que davantage, en son for intérieur, quelque chose qui a échoué, justement *parce que* cela a échoué — voilà plutôt quelle serait ma morale. « Dieu », l'« immortalité de l'âme », le « salut », l'« au-delà », autant de notions pour lesquelles je n'ai jamais eu ni temps, ni attention à perdre, même dans mon enfance — peut-être n'ai-je jamais été assez enfant pour cela? — Je n'ai jamais vécu l'athéisme ni comme un aboutissement, ni, encore moins, comme une expérience marquante : chez moi, il se conçoit d'instinct. Je suis trop curieux, trop *voué aux problèmes*, trop irrévérencieux, pour me satisfaire d'une réponse si grossièrement plate. Dieu est une réponse grossière, un manque de délicatesse à l'égard des penseurs que nous sommes, — au fond, c'est même une *grossière interdiction* qui nous est faite :

« Tu ne *penseras* point!... » Mais il est une question qui m'intéresse tout autrement, et dont le « salut de l'humanité » dépend beaucoup plus que de n'importe quelle curieuse subtilité de théologien : c'est la question du régime *alimentaire*. Pour plus de commodité, on peut se la formuler ainsi : « Comment au juste dois-tu te nourrir pour atteindre au maximum de ta force, de la *virtù*, au sens de la Renaissance, de la vertu « garantie sans moraline ¹ »? — Sur ce chapitre, j'ai fait les pires expériences possibles. Je m'étonne de ne m'être posé cette question que si tard, d'avoir si tard tiré « raison » de ces expériences. Seule la parfaite futilité de notre culture allemande — son « idéalisme » — m'explique dans une certaine mesure pourquoi, sur ce chapitre, j'étais arriéré comme un bienheureux. Cette « culture » qui enseigne de prime abord à perdre de vue les *réalités* pour se lancer à la poursuite de buts totalement problématiques, appelés « idéaux », la « culture classique », par exemple : comme si ce n'était pas d'emblée désespéré, que vouloir associer ces deux mots : « classique » et « allemand »! Bien plus, c'est d'un effet comique : que l'on essaie d'imaginer un Leipzigois de « culture classique »! — En fait, jusque dans ma maturité j'ai toujours mangé *mal*, ou, pour l'exprimer moralement, de manière « impersonnelle », « désintéressée », « altruiste », pour le plus grand profit des cuisiniers et autres frères en Christ. Ainsi, par exemple, à l'époque même où je commençais à étudier Schopenhauer (en 1865), grâce à la cuisine de Leipzig, je pratiquais sérieusement la négation de mon « vouloir-vivre ». Se gâter l'estomac à seule fin d'être insuffisamment nourri — tel est le problème que ladite cuisine me semblait étonnamment apte à résoudre avec bonheur (on dit qu'en cela, 1866 ² a apporté un profond changement!)... — Mais la cuisine allemande en général — que n'a-t-elle pas sur la conscience! La soupe *avant* le repas (que les livres de cuisine vénitiens du xvi^e siècle appellent encore *alla tedesca*); les viandes trop bouillies, les légumes rendus gras et farineux; les entremets qui dégénèrent en pesants presse-papiers! Si l'on ajoute les besoins quasiment bestiaux des « vieux » Allemands, — et pas seulement des *anciens* ni des plus âgés! — pour ce qui est d'*arroser* le tout de libations, on comprend du même coup l'origine de l'*esprit allemand*: il naît de tripes dérangées... L'esprit allemand est une indigestion : il ne peut plus rien « assimiler ». — Mais le régime *anglais* aussi, qui, comparé à l'allemand, et même au français, est une sorte de « retour à la nature », c'est-à-dire

en fait au cannibalisme, répugne profondément à mon instinct; il me semble qu'il donne à l'esprit des pieds *sans grâce*, des pieds d'Anglaises... La meilleure cuisine est celle du *Piémont*. — Les boissons alcoolisées me font du mal; un verre de vin ou de bière par jour suffit parfaitement pour que la vie me semble une « vallée de larmes » et de réveils amers *. C'est à Munich que vivent mes antipodes. Même en admettant que je l'aie compris un peu tard, j'en ai fait l'*expérience* dès mon enfance. Jeune garçon, je croyais que boire du vin n'était, au début, comme fumer, qu'une vanité de jeunes gens, et, plus tard, une mauvaise accoutumance. Peut-être le vin de Naumburg est-il en partie responsable de ce jugement un peu *après*... Pour croire que le vin rend *gai*, il faudrait que je sois chrétien, c'est-à-dire crédule, ce qui, dans mon cas est une absurde supposition. Assez curieusement, alors que je suis si facilement indisposé par de petites doses d'alcool fortement étendu d'eau, je deviens presque un matelot lorsqu'il s'agit de fortes doses. Enfant déjà, je prouvais en cela ma valeur. Rédiger et recopier une longue dissertation latine au cours d'une nuit de veille, avec dans la plume l'ambition d'égaliser en rigueur et en densité mon modèle Salluste, et arroser mon latin de quelques grogs de fort calibre, voilà qui, lorsque j'étais élève de la vénérable Schulpforta ¹ n'était pas incompatible avec ma physiologie, ni peut-être même avec celle de Salluste, — mais l'était d'autant plus avec celle de la vénérable Schulpforta... Plus tard, sans doute, dans la force de l'âge, je pris de plus en plus résolument parti *contre* tous les « spiritueux » : moi, ennemi par expérience du végétarisme, tout comme Richard Wagner, qui m'a converti, je ne saurais trop sérieusement conseiller à toutes les natures « spirituelles » de s'abstenir absolument de toute boisson alcoolisée. Ce qu'il nous faut, c'est *de l'eau*... Je préfère les endroits où l'on a partout l'occasion de puiser de l'eau dans des fontaines vives (Nice, Turin, Sils) : mon fidèle gobelet m'accompagne partout. *In vino veritas* : il semble que là encore je sois, sur la notion de vérité, en désaccord avec le monde entier : — chez moi, l'esprit plane au-dessus de *l'eau*... Quelques indications encore sur ma morale. Un repas copieux est plus facile à digérer qu'un repas trop léger. Il faut que l'estomac entre tout entier en activité : première condition d'une bonne

* Jeu de mots sur *Katzenjammer* : « mal aux cheveux » et *Jammertal* : vallée de larmes. (N.D.T.)

digestion. Il faut *connaître* la taille de son estomac. Pour la même raison, sont à déconseiller ces interminables repas que j'appelle sacrifices coupés d'interruptions, ceux de la *table d'hôte* *. Pas de collation entre les repas, pas de café : le café assombrit. Le *thé* ne convient que le matin. Peu, mais très fort : le thé est très nocif et indispose pour toute une journée quand il est trop faible, ne serait-ce que d'un degré. Chacun a sa propre mesure, souvent entre les limites les plus étroites et les plus subtiles. — Dans un climat énervant, le thé n'est pas à recommander pour commencer : il faut une heure auparavant débiter par une tasse de cacao dégraissé bien épais. — Rester le moins possible *assis* : ne prêter foi à aucune pensée qui ne soit pas née au grand air, pendant que l'on prend librement du mouvement — à aucune pensée dans laquelle les muscles ne soient eux aussi à la fête. Tous les préjugés viennent des entrailles. Être « cul-de-plomb », je l'ai déjà dit ¹, voilà le vrai péché contre l'esprit.

2.

La question du régime alimentaire amène à se poser celle du *lieu* et du *climat*. Il n'est donné à personne de pouvoir vivre à sa guise n'importe où : pour qui doit assumer une grande tâche qui requiert toute sa force, le choix est même très limité. Si grande est l'influence du climat sur les *échanges organiques*, qu'il ralentit ou accélère, qu'il suffit d'une erreur dans le choix du lieu et du climat pour, non seulement, détourner un homme de sa tâche, mais même la lui cacher : il la perd tout à fait de vue. Le *vigor* animal n'a jamais pu se développer suffisamment chez lui pour atteindre à cette liberté qui rejaillit sur les plus hautes facultés intellectuelles et qui permet de se dire : *cela*, je suis seul à pouvoir le faire. Aussi légère soit-elle, une paresse intestinale, devenue mauvaise habitude, suffit parfaitement à faire d'un génie quelque chose de médiocre, quelque chose d'« allemand » ; le climat allemand suffit à lui seul à décourager des tripes vigoureuses et même portées à l'héroïsme. Le *tempo* des échanges organiques est exactement proportionnel à l'agilité ou à la gaucherie des *pieds* de l'esprit : l'« esprit » même n'est qu'une modalité de ces échanges organiques. Il suffit de récapituler les endroits

* En français dans le texte.

où il y a, où il y eut toujours des hommes pleins d'esprit; où l'esprit, le raffinement, la malice furent toujours inséparables du bonheur; où le génie s'est, presque nécessairement, acclimaté : tous ont un air remarquablement *sec*. Paris, la Provence, Florence, Jérusalem, Athènes, tous ces noms prouvent la même chose : le génie *dépend* d'un air sec, d'un ciel pur, — c'est-à-dire de rapides échanges organiques, de la possibilité de s'approprier constamment de grandes, et même d'énormes quantités d'énergie. J'ai sous les yeux l'exemple d'un esprit fait pour de grandes choses et né pour la liberté, et qui, faute de finesse intuitive dans le choix d'un climat, est devenu étriqué, humble, et spécialiste renfrogné. Moi-même, en fin de compte, j'aurais pu devenir un cas identique, si la maladie ne m'avait contraint à la raison, à la réflexion sur la raison contenue dans la réalité. Maintenant que, grâce à un long apprentissage, je sais lire en moi — comme je le ferais sur un instrument de mesure sensible et sûr — les effets d'origine climatique et météorologique —, et qu'au cours d'un bref voyage, par exemple de Turin à Milan, je peux calculer physiologiquement les variations du degré d'humidité, je songe avec effroi au fait *peu rassurant* que, jusqu'à ces dix dernières années, les années les plus mortellement dangereuses, ma vie ne s'est jamais déroulée qu'en des endroits mal choisis, et qui m'étaient, à proprement parler, *interdits* : Naumburg, Schulpforta, la Thuringe en général, Leipzig, Bâle, autant de lieux néfastes à ma physiologie. Si, de toute mon enfance et ma jeunesse, je n'ai gardé aucun souvenir que j'accueille avec plaisir, ce serait folie que faire valoir ici des causes dites « morales » — par exemple le manque incontestable d'une société *qui me convienne*, car ce manque subsiste encore et n'a jamais cessé, sans que cela m'ait empêché d'être gai et vaillant. Mais c'est l'ignorance *in physiologicis* — ce maudit « idéalisme » — qui est la véritable calamité de ma vie, ce qu'elle contient de superflu et d'inintelligent, une chose dont rien de bon n'est sorti et dont rien ne me dédommagera ou me paiera jamais. C'est par les conséquences de cet « idéalisme » que je m'explique tous les faux pas, toutes les graves déviations de l'instinct, et toutes les « fausses modesties » qui me détournaient de la *tâche* de ma vie, par exemple le fait que je me sois fait philologue — pourquoi pas médecin, du moins, ou autre chose qui vous ouvre les yeux ^{1?} Pendant ma période bâloise, tout mon régime intellectuel, y compris l'emploi de mes journées, constituait

un méemploi totalement absurde de forces exceptionnelles, sans même une recharge de forces qui en compensât la dépense, sans même réfléchir à la dépense et à la reconstitution nécessaire. J'étais dépourvu de tout égoïsme supérieur, de toute stricte *tutelle* d'un instinct dominant; c'était là m'abaisser au niveau du premier venu, m'« oublier », oublier les distances — une chose que je ne me pardonne pas. Lorsque je fus presque perdu — et justement *parce que* j'étais presque perdu, je me mis à réfléchir à cette fondamentale déraison de ma vie — l'« idéalisme » —. C'est la *maladie* qui me ramena à la raison.

3.

Le choix du régime alimentaire, le choix du climat et du lieu : — le troisième point où il ne faut à aucun prix se tromper est le choix de ses *délassements*. Là aussi, plus un esprit est *sui generis*, plus sont étroites les limites de ce qui lui est permis, c'est-à-dire *utile*. Pour moi, toute *lecture* entre dans la catégorie de mes délassements : par conséquent, de ce qui me détache de moi-même, me fait vagabonder dans des connaissances et des âmes étrangères, — de tout ce que je ne prends plus au sérieux. La lecture me délasse précisément de ce qui est *mon* sérieux. Aux époques de travail intense, on ne trouvera pas de livres près de moi : j'aurais garde de laisser quelqu'un parler, ou même penser en ma présence. Et c'est ce qui se passerait si je lisais... A-t-on au juste observé que, dans cette profonde tension à quoi la gestation condamne l'esprit, et, au fond, tout l'organisme, le hasard, toute sollicitation extérieure produit un effet trop violent, semble « frapper de plein fouet »? Il faut se soustraire autant que possible au hasard, aux sollicitations extérieures : l'une des ruses instinctives de la gestation spirituelle consiste en quelque sorte à s'emmurer soi-même. Permettrai-je qu'une pensée *étrangère* escalade ce mur à la dérobée? — C'est pourtant ce qui se passerait si je lisais... Au temps du travail et de la fécondité succède le temps du délassement : à moi, livres pleins d'agrément, d'esprit, d'intelligence! — S'agira-t-il de livres allemands?... Il me faut remonter six mois en arrière pour me surprendre un livre à la main — qu'était-ce donc? Une remarquable étude de Victor Brochard, *Les sceptiques grecs*¹, qui, entre autres, exploite intelligemment mes *Laertiana*². Les Sceptiques, le seul type *respectable* parmi la gent,

pleine de duplicité — et de quintuplicité! — des philosophes!... Autrement, je cherche presque toujours refuge auprès des mêmes livres, en petit nombre au fond, les livres qui pour moi ont fait *leurs preuves*. Il n'est peut-être pas dans ma manière de lire beaucoup et dans tous les genres : une salle de lecture me rend malade. Il n'est pas non plus dans ma manière d'aimer beaucoup et dans tous les genres. La circonspection, et même l'hostilité envers les nouveaux livres correspondrait davantage à mon instinct que la tolérance, la *largeur du cœur** et autres « amour du prochain¹ »...

Au fond, ce à quoi je reviens toujours, c'est un petit nombre de Français anciens : je ne crois qu'à la culture française — hors de cela, tout ce qu'on appelle en Europe « culture » repose selon moi sur un malentendu, sans même parler de la culture allemande... Les rares cas de culture supérieure que j'aie rencontrés en Allemagne étaient tous d'origine française, à commencer par Madame Cosima Wagner², de loin la première voix en matière de goût que j'aie jamais entendue. Si je ne me contente pas de lire Pascal, mais *l'aime*, et vois en lui la victime la plus instructive du christianisme, qui l'a lentement assassiné, d'abord physiquement, puis psychologiquement, avec toute la logique de cette forme particulièrement atroce d'inhumaine cruauté; si j'ai quelque chose de la pétulance de Montaigne dans l'esprit — et qui sait? — peut-être dans le corps; si mon goût d'artiste, non sans une rage contenue, défend les noms de Molière, Corneille et Racine contre le génie sauvage d'un Shakespeare, tout cela n'exclut nullement que les Français les plus contemporains me soient une *charmante** compagnie. Je ne vois pas dans quel siècle de l'histoire on pourrait, d'un seul coup de filet, ramener tant de psychologues si curieux et en même temps si délicats que dans le Paris d'aujourd'hui : je citerai au hasard, car leur nombre est grand, Messieurs Paul Bourget, Pierre Loti, Gyp**, Meilhac, Anatole France, Jules Lemaitre, ou bien, pour distinguer quelqu'un de la forte race, un vrai Latin pour qui j'ai un faible particulier : Guy de Maupassant. Je préfère même *cette* génération-là, entre nous soit dit, à ses grands maîtres, qui ont tous été corrompus par la philosophie allemande : M. Taine l'a été par exemple par Hegel, à qui il doit d'avoir commis tant de contresens sur de grands hommes et de grandes époques. Aussi loin

* En français dans le texte.

** Sic.

que porte l'influence allemande, elle *corrompt* la culture. Il a fallu la guerre pour « sauver » l'esprit en France... — Stendhal — une des plus belles rencontres fortuites de ma vie — car tout ce qui, en lui, fait date, m'est parvenu par hasard, jamais par recommandation — : il est inappréciable par ce qu'a de précurseur son regard de psychologue, par sa « griffe » pour saisir les réalités, qui rappelle la proximité du plus grand des « réalistes » (*Ex ungue Napoleonem* ¹...). Enfin, et ce n'est pas son moindre mérite, athée *sincère*, une espèce rare et presque introuvable en France, soit dit sans offenser Prosper Mérimée... Peut-être même suis-je jaloux de Stendhal? Il m'a coupé l'herbe sous le pied en faisant le meilleur mot d'athée, un mot qui pourrait être de moi : « La seule excuse de Dieu, c'est qu'il n'existe pas... » Moi-même, j'ai dit quelque part : Quelle fut, jusqu'à présent, la principale objection à l'existence? Dieu ² et ³...

4.

C'est *Heinrich Heine* qui m'a donné la plus haute idée de ce qu'est un poète lyrique. En vain, je cherche dans les royaumes et les millénaires, musique plus douce et plus passionnée. Il possédait cette divine malice sans laquelle je ne peux me représenter la perfection. Je mesure la valeur des hommes et des races à la conscience qu'ils ont de ce que leur dieu est nécessairement inséparable du satyre. Et comme il manie l'allemand! On dira un jour que Heine et moi avons été de loin les premiers virtuoses de la langue allemande, — à des distances incalculables de ce qu'en ont fait ceux qui n'étaient qu'Allemands. — Je dois avoir de profondes affinités avec le Manfred de *Byron* : j'ai trouvé en moi tous ces gouffres, — à treize ans j'étais déjà assez mûr pour cette œuvre. Je n'adresse pas la parole, — mais seulement un regard de mépris — à ceux qui osent, en présence de *Manfred*, prononcer le nom de *Faust*. Les Allemands sont *incapables* de toute idée de grandeur : à preuve Schumann. Moi-même, de rage contre ce douceâtre Saxon, j'ai composé une « contre-ouverture » de *Manfred*, dont Hans von Bulow ⁴ disait qu'il n'avait jamais rien vu de semblable couché sur du papier à musique, et que c'était un vrai « viol d'Euterpe ». Quand je cherche une formule qui, pour moi, rende compte de la supériorité de Shakespeare, je n'en trouve jamais qu'une : c'est qu'il a conçu le type de César. Cela ne s'invente pas — on l'est soi-même

ou on ne l'est pas. Le grand poète ne puise jamais *que* dans sa propre réalité, jusqu'au point où, après coup, il ne peut plus supporter son œuvre... Chaque fois que j'ai jeté un coup d'œil dans mon *Zarathoustra*, je marche de long en large dans ma chambre pendant une demi-heure, incapable de maîtriser une insupportable crise de sanglots¹. Je ne connais pas de lecture plus poignante que celle de Shakespeare : comme il faut qu'un homme ait souffert pour éprouver à ce point le besoin de faire le pitre! — *Comprend-on* seulement Hamlet? Ce n'est pas le doute, c'est la *certitude* qui rend fou... Mais il faut être profond, il faut être abîmé, il faut être philosophe pour sentir ainsi... Nous avons tous *peur* de la vérité... Et, je le confesse hautement, je suis, d'instinct, sûr et certain que c'est Lord Bacon qui est le créateur de cette littérature, la plus inquiétante de toutes, et que c'est lui-même qui s'y inflige de telles tortures : que m'importe, à *moi*, le pitoyable bavardage d'Américains plats et brouillons? Mais non seulement l'aptitude à la plus puissante réalité dans la vision est compatible avec la plus puissante aptitude à l'action — à ce que l'action a de plus monstrueux, au crime — *elle la présuppose même*... Nous sommes loin d'en savoir assez sur Lord Bacon, le premier réaliste dans tous les sens élevés du terme, pour savoir *tout* ce qu'il a fait, *tout* ce qu'il a voulu, *tout* ce qu'il a expérimenté en lui-même... Et, le diable vous emporte, Messieurs les Critiques, si j'avais signé mon *Zarathoustra* d'un autre nom que le mien, par exemple de celui de Richard Wagner, la sagacité de deux millénaires n'aurait pas suffi pour deviner que l'auteur de *Humain, trop humain* est le visionnaire de *Zarathoustra*...

5².

Puisque j'évoque ici ce qui dans ma vie m'a distrait et réconforté, je ne peux me dispenser d'un mot de gratitude pour ce qui l'a fait le plus profondément et le plus chaleureusement : ce furent sans aucun doute mes relations intimes avec Richard Wagner. Je fais peu de cas du reste de mes relations humaines, mais pour rien au monde je n'effacerais de ma vie les jours de Tribschen, des jours de confiance, de gaieté, de hasards sublimes, — de moments *profonds*... Je ne sais pas quelles expériences les autres ont faites avec Wagner : pour nous, notre ciel n'a jamais été

traversé d'un seul nuage. — Par là, j'en reviens à la France. — Je n'entends pas discuter avec les « Wagnériens » et *hoc genus omne*, qui croient honorer Wagner en le trouvant semblable à eux-mêmes : je n'aurai pour eux qu'une moue méprisante... Autant, dans mon instinct le plus profond, je suis étranger à tout ce qui est allemand, au point que le seul voisinage d'un Allemand trouble ma digestion, autant mon premier contact avec Wagner fut le premier moment de ma vie où je respirai : je le ressentis, je l'honorai comme incarnant *l'étranger*, l'antithèse, la protestation vivante contre toutes les vertus « allemandes ». — Nous qui avons respiré dans notre enfance les miasmes des années 50, nous sommes forcément pessimistes quant à tout ce que désigne le terme « allemand » ; nous ne pouvons être que des révolutionnaires — nous n'admettrons jamais un état de choses où le *cagot* a le dessus. Il m'est tout à fait indifférent de savoir s'il arbore aujourd'hui d'autres couleurs, s'il se drape aujourd'hui d'écarlate et porte un uniforme de hussard... Eh bien ! Wagner était un révolutionnaire, il avait dû fuir les Allemands... En tant qu'*artiste*, on n'a, en Europe, de patrie qu'à Paris ; cette *délicatesse* * artistique des cinq sens que suppose l'art de Wagner, le doigté pour les *nuances* *, la morbidité psychologique, tout cela ne se trouve qu'à Paris. Nulle part ailleurs on n'a cette passion pour les problèmes de forme, ce sérieux dans la *mise en scène* * : c'est le sérieux parisien *par excellence* *. On n'a pas idée en Allemagne de l'immense ambition qui habite l'âme d'un artiste parisien. L'Allemand est débonnaire — Wagner n'était absolument pas débonnaire... Mais j'ai déjà suffisamment expliqué (dans *Par-delà bien et mal*, p. 256, sq ¹) où il faut ranger Wagner, ce avec quoi il a le plus d'affinités : c'est avec les romantiques français de la seconde génération, cette race d'artistes de haut vol, de haute ambition, tels que Delacroix et Berlioz, avec un *fond* * de maladie, quelque chose de congénitalement incurable, de vrais fanatiques de *l'expression*, virtuoses jusqu'au bout des ongles... Et qui fut le tout premier adepte *intelligent* de Wagner ? Charles Baudelaire ², ce même Baudelaire qui avait été le premier à comprendre Delacroix, ce *décadent* * type en qui toute une race d'artistes s'est reconnue. — Il fut sans doute aussi le *dernier*... Ce que je n'ai jamais pardonné à Wagner ? De s'être *rabaissé* au niveau des Allemands — d'être devenu un « Allemand du

* En français dans le texte.

Reich »... Aussi loin que porte l'influence allemande, elle *corrompt* la culture.

6¹.

Tout bien considéré, ma jeunesse n'aurait pas été supportable sans la musique de Wagner. Car j'étais *condamné* aux Allemands. Quand on veut se délivrer d'une insupportable pression, on a besoin de haschich. Eh bien, moi, j'avais besoin de Wagner. Wagner est *par excellence* * l'antidote de tout ce qui est allemand, — mais c'est aussi un poison, je n'en disconviens pas... A partir du moment où il y eut une réduction pour piano de *Tristan* — tous mes compliments, Monsieur von Bulow! —, je fus wagnérien. Je regardais de haut les premières œuvres de Wagner — encore trop communes, trop « allemandes »... Mais, aujourd'hui encore, je cherche en vain une œuvre qui ait la même dangereuse fascination, la même effrayante et suave infinitude que *Tristan* — et je la cherche dans tous les arts. Toutes les étrangetés d'un Léonard de Vinci perdent leurs sortilèges dès le premier accord de *Tristan*. Cette œuvre est sans aucun doute le *non plus ultra* de Wagner. Après cela, les *Maîtres chanteurs* et l'*Anneau* furent pour lui un délassement, une convalescence. Pour une nature comme Wagner, retrouver la santé, c'est une *régression*... Je tiens pour une chance de premier ordre d'avoir vécu au bon moment, et précisément parmi les Allemands, d'avoir été *mûr* pour cette œuvre : tant va loin, chez moi, la curiosité du psychologue. Le monde est pauvre pour celui qui n'a jamais été assez malade pour cette « volupté de l'enfer » : il est permis, il est presque impératif d'employer ici une formule mystique. — Je crois connaître mieux que personne les prodiges dont Wagner est capable et les cinquante mondes d'extases inconnues jusqu'où, avant lui, personne n'avait pu voler d'un coup d'aile. Et, fait comme je le suis, assez fort pour tourner encore à mon avantage ce qu'il y a de plus problématique et de plus périlleux, et de n'en devenir que plus fort, je nommerai Wagner le grand bienfaiteur de ma vie. Ce qui nous rapproche, le fait que nous ayons souffert (y compris l'un par l'autre), plus profondément qu'aucun homme de ce siècle n'est capable de souffrir, voilà qui

* En français dans le texte.

réunira éternellement nos noms; et autant il est sûr que, chez les Allemands, Wagner n'est qu'un « mal-entendu », autant il est sûr que je le suis et le resterai toujours. *D'abord* deux siècles de discipline psychologique et artistique, Messieurs les Teutons!... Mais c'est un retard que l'on ne rattrape pas.

7¹.

Je n'ajouterai qu'un mot, à l'intention des oreilles élues : ce que, *quant à moi*, j'attends exactement ² de la musique. Qu'elle soit gaie et profonde, comme un après-midi d'octobre. Qu'elle soit personnelle, folâtre, tendre, une douce petite femme, pleine de malice et de grâce... Je n'admettrai jamais qu'un Allemand *puisse* seulement savoir ce qu'est la musique. Ceux que l'on nomme les musiciens allemands, à commencer par les plus grands, sont tous des *étrangers*, Slaves, Croates, Italiens, Néerlandais — ou Juifs... ou, si ce n'est pas le cas, ce sont des Allemands de la forte race, de la race allemande maintenant *éteinte*, tels que Heinrich Schütz, Bach et Haendel. Quant à moi, je suis encore assez Polonais pour cela, je donnerais pour Chopin tout le reste de la musique : j'en excepte, pour trois raisons différentes, *Siegfried Idyll* de Wagner, peut-être aussi Liszt ³, qui par ses nobles accents orchestraux, l'emporte sur tous les autres musiciens; enfin, tout ce qui a poussé de l'autre côté des Alpes, je veux dire *de ce côté-ci*... Je ne saurais me passer de Rossini, et moins encore de ce qui est en musique *mon* Midi à moi, mon maestro vénitien Pietro Gasti ⁴. Et quand je dis « de l'autre côté des Alpes », je ne songe en fait qu'à Venise. Quand je cherche un synonyme à « musique », je ne trouve jamais que le nom de Venise. Je ne fais pas de différence entre la musique et les larmes — je ne peux imaginer le bonheur, le Midi, sans un frisson d'appréhension.

Récemment, près d'un pont,
dans la nuit brune j'attendais.
Au loin, un chant,
gouttes d'or perlant
sur le miroir tremblant, emportées.
Gondoles, lumières et musique,
ivres, portaient se perdre dans la nuit...

Mon âme, un luth
 pincé d'une invisible main,
 se chanta pour l'accompagner tout bas
 un chant de gondolier,
 tremblant de trouble félicité.
 — Quelqu'un l'écoutait-il ?

8.

En tout cela, dans le choix du régime alimentaire, du lieu et du climat, des délassements — c'est l'instinct de conservation qui dicte la conduite à tenir, et qui s'exprime de la manière la moins équivoque sous forme d'instinct d'*autodéfense*. Refuser de voir et d'entendre bien des choses, refuser de laisser venir à soi bien des choses, première prudence avisée, première preuve que l'on n'est pas un hasard, mais une nécessité. Le mot courant pour définir cet instinct d'autodéfense est celui de *goût*. Son impératif n'ordonne pas seulement de dire non, là où un oui serait une preuve de « désintéressement », mais aussi de *dire non aussi peu que possible*. S'écarter, se couper de tout ce à quoi l'on devrait sans cesse dire non. Ce qui fait la raison de cette attitude, c'est que les dépenses purement défensives, même minimées, si elles deviennent la règle, l'habitude, provoquent un appauvrissement extraordinaire et totalement inutile. Nos *grosses* dépenses sont les menues dépenses les plus fréquemment répétées. Se défendre, ne-pas-laisser-venir-à-soi, c'est une dépense, qu'on ne s'y trompe pas, c'est de la force *gaspillée* à des fins purement négatives. On peut, uniquement dans la constante détresse d'avoir à se défendre, devenir trop faible pour pouvoir encore se défendre. Supposons qu'en sortant de ma maison, je trouve, au lieu de l'aristocratique et calme Turin, la petite ville allemande : mon instinct devrait alors se barricader pour repousser tout ce qui, de ce monde veule et plat, l'assaille-rait. Ou bien que je trouve la grande ville allemande, ce vice fait pierre, où rien ne pousse, où chaque chose, bonne ou mauvaise, est importée de l'extérieur... Ne devrais-je pas alors me faire *hérisson* ? Mais, avoir des piquants, c'est là un gaspillage, et même un double *luxe*, alors que l'on pourrait avoir non des piquants, mais des mains *ouvertes*...

Une autre mesure de prudence et d'autodéfense consiste à réagir *aussi rarement que possible* et à se soustraire aux

situations et aux circonstances où l'on serait condamné à suspendre pour ainsi dire sa « liberté », son initiative, et à devenir simple agent réactif. Je prendrai une comparaison dans le commerce avec les livres. Le savant, qui, au fond, ne fait plus que « compulsier » des livres — pour un philologue de dispositions moyennes, environ deux cents par jour — finit par perdre tout à fait la faculté de penser par lui-même. Quand il ne « compulse » pas, il ne pense pas. Il *répond* à une sollicitation (une pensée *lue*); quand il pense, il ne fait plus que réagir. Le savant dépense toute son énergie à approuver et à réfuter, à critiquer ce qui a déjà été pensé par d'autres — lui-même ne pense plus... Chez lui, l'instinct d'autodéfense s'est effrité; autrement, il saurait se défendre des livres. Le savant — un *décadent* *. — C'est une chose que j'ai vue de mes propres yeux : des natures douées, portées à la liberté, et « perdues par la lecture » dès la trentaine, plus que des allumettes qu'il faut frotter pour qu'elles produisent des étincelles — des « pensées ». — Lire un *livre* tôt le matin, au lever du jour, dans la prime fraîcheur, dans l'aurore de sa force : voilà ce que j'appelle du vice!

9.

Parvenu à ce point, il n'est plus possible d'éluder la vraie réponse à la question : *Comment devient-on ce que l'on est?* Et c'est là que j'atteins ce qui, dans l'art de l'autoconservation, de l'*égoïsme*, est un véritable chef-d'œuvre... En admettant en effet que la tâche, le sens de la tâche, ce par quoi elle est une destinée, ait une importance supérieure à la moyenne, le plus grave danger serait de s'apercevoir attelé à cette tâche. Que l'on devienne ce que l'on est suppose que l'on ne soupçonne pas le moins du monde *ce que l'on est*. De ce point de vue, même les *bévue*s de la vie ont leur sens et leur valeur, et les détours, les écarts passagers, les hésitations, les « pudeurs », le sérieux gaspillé à des tâches qui se situent hors de la tâche. En cela < peut > s'exprimer¹ une grande sagacité, et peut-être la suprême sagacité : là où le *nosce te ipsum* serait le plus sûr moyen de se perdre, c'est s'oublier, se *mécomprendre*, se rapetisser, se borner, se médiocriser qui devient la raison même. — En termes de morale : l'amour du prochain, une vie consa-

* En français dans le texte.

crée à autrui et à autre chose, *peut* aussi être une mesure de sauvegarde pour préserver la subjectivité la plus irréductible. C'est le cas d'exception où *moi-même*, à l'encontre de ma règle et de mes convictions, je prends le parti des tendances « désintéressées » : ici elles œuvrent en faveur de l'*égoïsme* et de l'*autodiscipline de l'ego*. Il faut maintenir toute la surface de la conscience — la conscience est par définition une surface — à l'abri de tous les grands impératifs, quels qu'ils soient. Attention même à tous les grands mots, à toutes les grandes attitudes ! Autant de risques que l'instinct « se comprenne » trop tôt — — Pendant ce temps l'« idée » organisatrice, celle qui est appelée à dominer, ne fait que croître en profondeur, elle se met à commander, elle vous *ramène* lentement des chemins détournés, des voies sans issue où l'on s'était égaré, elle prépare la naissance de qualités et d'aptitudes isolées qui, plus tard, se révéleront indispensables comme moyens particuliers de l'ensemble, — elle forme l'un après l'autre les pouvoirs *auxiliaires* avant même de rien révéler sur la tâche dominante, sur le « but », la « fin », le « sens ». — Considérée sous cet aspect, ma vie est tout simplement miraculeuse. Pour entreprendre une *inversion des valeurs*, il fallait peut-être plus de pouvoirs qu'il n'en a jamais coexisté chez un même individu, et surtout des pouvoirs contradictoires qui ne doivent ni se gêner ni s'entre-détruire. La hiérarchie des pouvoirs, le recul, l'art de séparer sans brouiller, de ne rien embrouiller, de ne rien « concilier » ; une versatilité prodigieuse, qui soit pourtant l'opposé du chaos — telle fut la condition première, le long travail magistral et secret de mon instinct. Sa *tutelle suprême* s'avéra si forte qu'en aucun cas je n'ai même pressenti ce qui grandissait en moi, — que toutes mes aptitudes ont brusquement *surgi* un beau jour en pleine maturité, dans toute leur perfection. Je n'ai souvenir d'aucun effort de ma part pour y parvenir, — on ne saurait déceler dans ma vie aucune trace de *lutte* — je suis l'opposé d'une nature héroïque. « Vouloir » quelque chose, « tendre » à quelque chose, avoir en vue un « but », « un souhait » — toutes choses que je ne connais pas d'expérience. En cet instant même je regarde mon avenir — un avenir sans bornes ! — comme on regarde une mer lisse : aucun désir n'en ride la surface. Je n'ai pas la moindre envie de voir quoi que ce soit devenir autre : moi-même, je ne veux pas devenir autre que je suis... Mais c'est ainsi que j'ai toujours vécu. Je n'ai jamais eu aucun désir. Qui donc, au terme de sa quarante-quatrième année,

peut se vanter de n'avoir jamais recherché les *honneurs*, les *femmes* ou l'*argent*? — Non que rien de cela m'ait fait défaut ¹... C'est ainsi par exemple que je me retrouvai un beau jour professeur d'Université, — j'étais loin d'avoir jamais songé à rien de semblable, car j'avais à peine vingt-quatre ans. C'est ainsi que deux ans plus tôt, j'étais un beau jour devenu philologue : dans la mesure où mon tout *premier* travail philologique ², mon début, dans tous les sens du terme, fut demandé par mon maître Ritschl pour paraître dans son « *Rheinisches Museum* ». (*Ritschl* — je le dis avec vénération — le seul savant génial que j'aie jamais rencontré. Il possédait cette aimable perversion qui nous distingue, nous autres Thuringiens, et qui rend sympathique jusqu'à un Allemand : — même pour atteindre la vérité, nous préférons les voies de traverse. Par ces mots, je ne voudrais pas avoir désobligé mon proche compatriote, l'*habile* Leopold von Ranke...)

10.

< Ici, un grand examen de conscience est nécessaire ³ >. On me demandera pourquoi au juste j'ai raconté toutes ces choses mineures, et, selon l'opinion courante, insignifiantes : je me fais ainsi tort à moi-même, à plus forte raison si je suis destiné à assumer de grandes tâches. Réponse : ces choses mineures — alimentation, lieu, climat, délassements, toute la casuistique de l'égoïsme — sont infiniment plus importantes que tout ce que l'on a jusqu'à présent tenu pour important. C'est justement par cela qu'une *rééducation* doit débiter. Ce que l'humanité a jusqu'ici pris au sérieux, ce ne sont même pas des réalités, mais de simples chimères, ou, à strictement parler, des *mensonges* nés des mauvais instincts de natures malades, et, au sens le plus profond, nuisibles — toutes ces notions de « Dieu », « âme », « vertu », « péché », « au-delà », « vérité », « vie éternelle »... Mais c'est en elles que l'on a cherché la grandeur de la nature humaine, son caractère « divin »... Toutes les questions de la politique, de l'organisation sociale, de l'éducation, ont été faussées à la base par le fait que l'on a pris pour de grands hommes les hommes les plus nuisibles, que l'on a enseigné à mépriser les « petites choses », je veux dire les conditions élémentaires de la vie même... Notre culture actuelle est équivoque au plus haut point... L'empereur d'Allemagne pactisant avec le pape,

comme si le pape n'était pas le représentant sur terre de l'hostilité mortelle à la vie!... Ce que l'on édifie aujourd'hui aura disparu dans trois ans. — Quand je me juge en fonction de *ce qui est en mon pouvoir*, sans même parler de ce qui viendra après moi, un bouleversement, une réédification sans précédent, je peux plus qu'aucun autre mortel me prétendre grand ¹... Si, maintenant je me compare aux hommes que l'on a jusqu'ici honorés comme les *premiers*, la différence crève les yeux. Je ne compte même pas ces prétendus « premiers » au rang des hommes — ils sont pour moi la lie de l'humanité, des monstres nés de la maladie et des instincts vindicatifs : ce ne sont que de néfastes « *non-hommes* » foncièrement incurables, qui veulent se venger de la vie... Je veux être le contraire de cela : mon privilège est d'avoir la suprême finesse nécessaire pour déceler tous les indices des instincts sains. Je n'ai pas le moindre trait morbide : même à mes moments de maladie grave, je n'ai jamais été maladif; c'est en vain que l'on chercherait chez moi le moindre trait de fanatisme. A aucun moment de ma vie on ne pourra prouver que j'aie eu une attitude provocante ou pathétique. Le pathos de l'attitude n'a *rien* à voir avec la grandeur : quiconque a besoin de gesticulations est *faux*... Attention aux personnages pittoresques! C'est chaque fois qu'elle exigeait de moi les choses plus difficiles que la vie m'a semblé facile, le plus facile. Au cours des soixante-dix jours de cet automne où, me sentant responsable devant les millénaires à venir, je n'ai fait, sans interruption, que des choses de premier ordre, que nul ne pourra refaire après moi et que nul — avant moi — n'aurait pu faire, — personne n'aurait pu observer chez moi le moindre signe de tension, mais au contraire une fraîcheur et une gaité débordantes. Jamais je n'ai mangé avec plus de plaisir, jamais je n'ai mieux dormi. Je ne connais pas d'autre manière d'être occupé à une grande tâche que le *jeu* : comme signe de grandeur c'est une condition fondamentale. La moindre contrainte, une mine renfrognée, un accent rauque dans la voix, autant d'arguments qui parlent contre un homme — et, à plus forte raison, contre son œuvre!... On n'a pas le droit d'avoir des nerfs... *Souffrir* de la solitude est aussi un mauvais point — moi, je n'ai jamais souffert que la « multi-tude »... Absurdement tôt, à l'âge de sept ans, je savais déjà qu'aucune parole humaine ne m'atteindrait ² jamais : m'a-t-on jamais vu m'en attrister? — Aujourd'hui encore, j'ai la même affabilité envers tout le monde, je sais même traiter avec distinc-

tion le plus humble : en tout cela il n'y a pas la moindre trace d'arrogance, de mépris dissimulé. *Qui* je méprise *devine* aussitôt qu'il est méprisé par moi ; je scandalise par ma seule existence tout ce qui a du sang mauvais dans les veines... Ma formule pour ce qu'il y a de grand dans l'homme est *amor fati* : ne rien vouloir d'autre que ce qui est, ni devant soi, ni derrière soi, ni dans les siècles des siècles. Ne pas se contenter de supporter l'inéluctable, et encore moins se le dissimuler — tout idéalisme est une manière de se mentir devant l'inéluctable — mais l'*aimer*...

POURQUOI J'ÉCRIS DE SI BONS LIVRES

1¹.

Je suis une chose, ce que j'écris en est une autre. Il convient ici, avant même de parler de mes écrits, de se demander s'ils sont ou *ne sont pas* compris. Je le ferai avec toute la désinvolture qui s'impose, car cette question est encore loin d'être à l'ordre du jour. Moi non plus, je ne suis pas encore à l'ordre du jour : il en est qui naissent posthumes ²... Un jour ou l'autre, on aura besoin d'institutions dans lesquelles on vivra et on enseignera comme je conçois qu'il faut vivre et enseigner : peut-être même créera-t-on des chaires spécialisées dans l'interprétation de *Zarathoustra*. Mais je serais totalement en contradiction avec moi-même si j'espérais trouver dès aujourd'hui des oreilles et des *main*s aptes à saisir *mes* vérités : que l'on n'entende pas aujourd'hui, que l'on ne sache pas aujourd'hui prendre ce que je donne, c'est non seulement compréhensible, mais cela me semble même juste. Je ne veux pas que l'on me prenne pour ce que je ne suis pas — pour cela, il ne faut pas non plus que je le fasse moi-même. Je le répète, dans toute ma vie, j'ai rencontré peu de preuves de « mauvaise volonté » ; et je pourrais à peine citer un seul cas de « mauvaise volonté » littéraire. Par contre, beaucoup de « *pure niaiserie* » !... Il me semble que lorsque quelqu'un prend en main un livre de moi, c'est l'un des plus rares honneurs qu'il puisse s'accorder — même en admettant qu'il retire ses chaussures pour ce faire, pour ne pas parler de ses bottes... Un jour que le Dr Heinrich von Stein se plaignait honnêtement de ne pas comprendre un mot à mon *Zarathoustra*, je lui dis que c'était normal : le seul fait

d'en avoir compris, c'est-à-dire *vécu*, six phrases, vous élève parmi les mortels à un niveau que ne sauraient jamais atteindre les « hommes modernes ». Comment, avec ce sentiment des distances, *pourrais-je* seulement souhaiter être lu des « modernes » que je connais ! — Mon triomphe est précisément l'inverse de celui de Schopenhauer, — je dis : « *Non legor, non legar* ¹. » Non que je veuille minimiser le plaisir que m'a souvent causé la *candeur* du « non » opposé à mes écrits. Cet été encore, à un moment où ma littérature de poids (d'un trop grand poids !) risquait peut-être de faire perdre l'équilibre à tout le reste de la littérature, un professeur de l'Université de Berlin me fit comprendre avec bienveillance que je devrais bien recourir à une autre forme : personne, me dit-il, ne lit ce genre de choses... En fin de compte, ce n'est pas l'Allemagne, mais la Suisse, qui a fourni les deux cas extrêmes. Un essai du Dr V. Widmann ² dans le *Bund* ³ sur *Par-delà bien et mal*, sous le titre : « Le dangereux livre de Nietzsche », et un compte rendu d'ensemble sur tous mes livres par M. Karl Spitteler ⁴, également dans le *Bund*, ont été dans ma vie un comble, je me garderai bien de dire de quoi... Ce dernier, par exemple, traitait mon *Zarathoustra* de « haute école de style », en souhaitant qu'une autre fois je me préoccupe aussi du contenu ; le Dr Widmann m'exprimait son respect pour le courage avec lequel je m'appliquais à abolir tous les sentiments convenables. Par une petite malice du hasard, chaque phrase était ici, avec une rigueur que j'admirai, une vérité mise à l'envers : au fond, il n'y aurait rien eu d'autre à faire qu'à « inverser toutes les valeurs », pour, d'une manière surprenante, tomber juste, au lieu de me tomber dessus ⁵... Raison de plus pour tenter une explication. Finalement, personne ne peut tirer des choses, y compris des livres, plus qu'il n'en sait déjà. Ce à quoi l'on n'a pas accès par une expérience vécue, on n'a pas d'oreilles pour l'entendre. Imaginons le cas tout à fait extrême d'un livre qui ne parlerait que d'expériences dont aucune ne serait susceptible d'être vécue fréquemment, ni même exceptionnellement — bref, qu'il s'agisse d'un langage nouveau parlant pour la première fois d'un nouvel ordre d'expériences. Dans ce cas, on n'entend tout simplement rien, avec en plus l'illusion d'acoustique que là où l'on n'entend rien, *il n'y a rien non plus*... Telle est à vrai dire mon expérience la plus banale, ou, si l'on veut, l'*originalité* de mon expérience. Ceux qui croyaient avoir compris quelque chose à mon propos, c'est qu'ils avaient tant bien

que mal fait de moi quelque chose à leur image, — bien souvent tout le contraire de ce que je suis, par exemple, un « idéaliste ¹ ». Quant à ceux qui n'y avaient rien compris, ils niaient qu'il fallût m'accorder la moindre importance. Le mot « *surhomme* » pour désigner un type d'accomplissement supérieur, par opposition à l'« homme moderne », à l'« homme bon », aux chrétiens et autres nihilistes, — un mot qui, dans la bouche de Zarathoustra, le *destructeur* de la morale, est un mot qui donne à réfléchir — ce « surhomme » a presque partout été compris, en toute candeur, dans le sens de ces valeurs mêmes dont le personnage de Zarathoustra incarne l'antithèse : je veux dire comme type « idéaliste » d'une classe supérieure d'hommes, mi-« saint », mi-« génie »... Parmi le cheptel savant, d'autres m'ont, à cause de lui, soupçonné de darwinisme : on y a même reconnu le « culte du héros » que j'ai pourtant si cruellement récusé ², et que prône Carlyle, ce grand faussaire malgré lui. Ceux à qui je soufflais à l'oreille qu'ils feraient encore mieux de chercher un César Borgia qu'un Parsifal, ils n'en croyaient pas leurs oreilles ! On devra donc m'excuser si je n'ai aucune curiosité pour les comptes rendus de mes livres, surtout dans les journaux. Mes amis et mes éditeurs le savent bien et ne me parlent jamais de ces choses-là. Dans un cas précis, j'ai pu jeter les yeux sur tout ce qui avait été commis à propos d'un seul livre — c'était *Par-delà bien et mal* ; et il y aurait là matière à une savoureuse anthologie. Le croira-t-on, la *Nationalzeitung* — un journal prussien, note à l'intention de mes lecteurs étrangers — (moi-même je ne lis, ne vous en déplaise, que le *Journal des Débats* !) — la *Nationalzeitung* donc, a cru voir le plus sérieusement du monde dans ce livre « un signe des temps », la seule vraie « *philosophie du hobereau prussien* », celle que la *Kreuzzeitung* ³ prêcherait si elle en avait le courage !

24.

Ce qui précède visait les Allemands : car, partout ailleurs j'ai des lecteurs, — rien que des intelligences d'élite, rien que des caractères éprouvés, éduqués par de hautes positions et de hautes responsabilités : j'ai même de vrais génies parmi mes lecteurs. A Vienne, à Saint-Pétersbourg, à Stockholm, à Copenhague, à Paris et à New York, partout on m'a découvert : on ne l'a *pas* fait dans ce plat pays de l'Europe, l'Allemagne ⁴... Et, je dois le reconnaître, je suis

encore plus satisfait de mes non-lecteurs, de ceux qui n'ont jamais entendu prononcer ni mon nom ni le mot de philosophie; mais, où que j'aile, ici à Turin, par exemple, tous les visages s'éclairent et s'adoucissent en me voyant. Ce qui m'a jusqu'à présent le plus flatté, c'est que les vieilles marchandes des quatre-saisons n'ont de cesse qu'elles n'aient choisi à mon intention leurs grappes les plus mûres ¹. *Voilà comme il faut être philosophe...* Ce n'est pas en vain que l'on nomme les Polonais les plus français des Slaves. Une charmante Russe ne se méprendra pas un instant sur ma véritable appartenance. Je ne parviens pas à être solennel, tout au plus à paraître embarrassé... Penser en Allemand, sentir en Allemand — je peux tout faire, mais *cela*, c'est au-dessus de mes forces... Mon vieux maître Ritschl allait jusqu'à affirmer que je composais même mes dissertations philologiques comme un *romancier* * parisien — d'une manière absurdement captivante. A Paris même, on est étonné de « *toutes mes audaces et finesse* » (la formule est de Monsieur Taine ²). — Jusque dans les plus hautes formes du dithyrambe, on trouvera chez moi, je le crains, une pincée de ce sel qui ne devient jamais insipide — ou « allemand »! —, *l'esprit* * !... Je ne peux faire autrement, Dieu me vienne en aide, amen. Nous savons tous — et quelques-un savent même par expérience, ce qu'est un Aliboron ** : — eh bien, j'ose affirmer que j'ai les plus petites oreilles qui soient. Voilà qui n'intéresse pas peu les petites bonnes femmes — j'ai l'impression qu'elles se sentent mieux comprises par moi?... Je suis *l'anti-âne par excellence*, et en cela un monstre unique dans l'histoire, — je suis, en grec, et pas seulement en grec, *l'Antéchrist* ³...

34.

Je connais plus ou moins mes prérogatives d'écrivain; dans certains cas précis, on m'a même témoigné à quel point l'habitude de mes écrits « gâte » le goût. On ne supporte tout simplement plus d'autres livres, surtout de philosophie. C'est un privilège sans égal que de pénétrer dans ce monde noble et délicat — pour cela, il faut absolument ne pas être Allemand. C'est enfin un privilège qu'il

* En français dans le texte.

** *Langohr*, littéralement : « longues-oreilles ». (N.D.T.)

faut avoir su mériter. Mais qui m'est apparenté par la hauteur du vouloir, en tirera de vraies extases de l'étude ¹ : car je viens de hauteurs qu'aucun oiseau n'a jamais atteintes dans son vol, je connais des gouffres où aucun pas ne s'est encore aventuré ². On m'a dit qu'il n'était pas possible d'abandonner la lecture d'un de mes livres, — que je troublais même le sommeil... Il n'y a pas de livres plus fiers et plus raffinés à la fois : en ceci comme en cela ils atteignent ce qui peut être atteint de plus haut sur terre, le cynisme ; il faut, pour les conquérir, les poings les plus hardis et les doigts les plus délicats. La moindre infirmité de l'âme en interdit une fois pour toutes l'accès, et même la moindre dyspepsie : il ne faut pas avoir de nerfs, il faut avoir un ventre joyeux. Non seulement la pauvreté, mais l'atmosphère confinée d'une âme en interdisent l'abord, et plus encore, la tripe lâche, malpropre, secrètement vindicative ; un mot de moi fait monter au visage tous les mauvais instincts. Mes amis et connaissances me tiennent lieu de cobayes, afin d'apprécier les différences, les fort instructives différences, de leurs réactions à mes écrits. Ceux qui ne veulent rien savoir du contenu, mes prétendus amis, par exemple, se font tout à fait « impersonnels » : ils me félicitent en termes vagues de ma « réussite », et constatent un progrès qui se traduit par un ton plus serein... Les « beaux esprits » totalement dépravés, les « belles âmes », ceux qui sont entièrement pétris de mensonge, ne savent positivement que faire de ces livres. C'est pourquoi ils se croient *au-dessus d'eux*, car telle est la belle logique de toutes les « belles âmes »... Quant aux autres ruminants de ma connaissance, rien que des Allemands, ne vous en déplaise, ils laissent entendre qu'ils ne sont pas toujours de mon avis, mais pourtant, par endroits, tenez, par exemple... Voilà ce qu'il m'a fallu entendre, et même à propos de *Zarathoustra*... Toute trace de « féminisme * », même chez un homme, suffit à fermer l'accès à mon œuvre, à interdire que l'on pénètre jamais dans ce labyrinthe de découvertes intrépides. Il faut ne jamais s'être ménagé soi-même, il faut avoir fait de la *dureté* une habitude pour rester serein et de bonne humeur parmi de dures vérités. Quand j'essaie de m'imaginer le portrait d'un lecteur parfait, cela donne toujours un monstre de courage et de curiosité, et en outre quelque chose de souple, de rusé, de prudent, un aventurier et un explorateur-né. Pour finir :

* Sic.

je ne saurais mieux dire qui sont, au fond, les seuls lecteurs pour qui j'écris, que Zarathoustra ne l'a dit lui-même : à *qui*, et à *qui* seulement, veut-il conter ses énigmes?

« A vous, les impavides tenteurs et tentateurs, et à *qui* s'est jamais lancé sous des voiles rusées sur de terribles mers, —

« à vous, ivres d'énigmes, allègres crépusculaires, âmes toujours attirées par des flûtes enjôleuses vers des gouffres trompeurs :

car vous ne voulez pas suivre un fil en tâtonnant d'une main lâche; et là où vous pouvez deviner, vous détestez déduire par raison ¹... »

4.

J'ajouterai par la même occasion un mot sur mon *art du style* en général. *Communiquer* par des signes — y compris le *tempo* de ces signes — un état, ou la tension interne d'une passion, tel est le sens de tout style : et si l'on songe que la diversité des états intérieurs est chez moi exceptionnelle, il y a donc chez moi beaucoup de possibilités de styles — l'art de styliste le plus versatile qu'homme ait jamais maîtrisé. Tout style est *bon*, qui communique vraiment un état intérieur, qui ne fasse pas de faute quant aux signes et quant au *tempo* de ces signes, quant aux *gestes* — toutes les lois de la période oratoire relèvent de l'art du geste. En cela, mon instinct est infaillible. Un style bon *en soi* : « *pure niaiserie* », pur « idéalisme », à peu près comme le « beau *en soi* », le « bon *en soi* », la « chose *en soi* »... Encore cela suppose-t-il toujours, qu'il y ait des oreilles pour entendre — qu'il y ait des êtres capables et dignes d'une telle passion, que ne fassent pas défaut ceux à qui l'on a le droit de se communiquer. Mon *Zarathoustra*, par exemple, en est encore, pour l'instant, à chercher de tels êtres — hélas, il cherchera encore longtemps! Il faut *mériter* de l'entendre... Et, d'ici là, il n'y aura personne qui comprenne l'*art* qui y fut gaspillé. Personne n'a jamais eu à gaspiller davantage de moyens artistiques nouveaux, inouïs, vraiment créés uniquement pour cela. — Que chose semblable fût justement possible dans la langue allemande, il restait à le prouver : moi-même j'aurais auparavant été le premier à repousser cette idée. Avant de m'avoir lu, on ne sait pas ce que l'on *peut* faire de la langue allemande — ce que l'on

peut faire, en général, du langage. L'art du *grand* rythme, du *grand* style, de la période qui exprime le prodigieux flux et reflux d'une passion sublime et surhumaine — c'est moi qui, le premier, l'ai découvert; avec un dithyrambe tel que le dernier du *troisième* livre de *Zarathoustra*, intitulé « Les sept sceaux », je me suis élevé à mille lieues au-dessus de ce que jusqu'alors, on appelait poésie.

5.

Que, dans mes écrits, parle un *psychologue* qui n'a pas son pareil, c'est peut-être la première constatation à laquelle parvienne un bon lecteur — un lecteur tel que j'en mérite, et qui me lise comme les bons philologues d'autrefois lisaient leur Horace. — Les propositions sur lesquelles, au fond, tout le monde est d'accord, sans même parler des philosophes à toutes mains, des têtes creuses et têtes de choux * de moralistes, apparaissent chez moi comme de naïves bourdes : par exemple, cette croyance que « désintéressé » et « égoïste » sont des termes antithétiques, alors que l'*ego* lui-même n'est qu'une « escroquerie supérieure », un « idéal »... Il n'y a *ni* actions égoïstes, *ni* actions désintéressées : les deux termes sont des non-sens psychologiques. Ou la proposition : « l'homme aspire au bonheur »... De même la proposition : « le bonheur est la rétribution de la vertu »... Ou la proposition : « plaisir et déplaisir sont opposés »... Cette Circé de l'humanité, la morale, a radicalement et fondamentalement falsifié toute la psychologie — elle l'a *infectée de morale* — jusqu'à préférer cet effroyable non-sens que l'amour doit être quelque chose de « désintéressé »... Il faut reposer entièrement sur *soi*, il faut avoir les deux pieds hardiment sur terre, sans quoi on *ne peut* même *pas* aimer. En fin de compte, les petites bonnes femmes ne le savent que trop bien : elles se moquent comme d'une guigne des hommes désintéressés et seulement objectifs... Aurai-je la présomption de prétendre les connaître, ces petites bonnes femmes ¹? Cela fait partie de mon hérité dionysienne. Qui sait? Peut-être suis-je le premier psychologue de l'Éternel Féminin. Elles m'aiment toutes — c'est une vieille histoire : à l'exception des femmes *perdues*, des « émancipées » à qui manque la fibre maternelle. — Par bonheur, je ne suis pas disposé à me

* Assonance « *Hohlköpfe, Kohlköpfe* ». (N.D.T.)

laisser déchirer : la femme accomplie déchire quand elle aime... Je connais ces aimables ménades... Ah, quelle dangereuse, insinuante, souterraine petite bête de proie ! Et si agréable avec cela !... Une petite femme qui poursuit sa vengeance culbuterait le destin dans sa course. La femme est indiciblement plus méchante que l'homme, et aussi plus intelligente : chez la femme, la bonté est déjà une forme de *dégénérescence*... Au fond de tout ce qu'on appelle « les belles âmes », on trouve un déséquilibre physiologique — je n'en dis pas davantage, pour ne pas tomber dans le « médi-cynisme ¹ ». Même la lutte pour l'égalité des droits est un symptôme de maladie : tout médecin sait cela. — Plus elle est femme, plus la femme se défend de toutes ses griffes contre les droits en général : l'état de nature, l'éternelle *guerre* entre les sexes, la place sans conteste au premier rang. — A-t-on su entendre ma définition de l'amour ² ? C'est la seule qui soit digne d'un philosophe. L'amour — dans ses moyens, la guerre ; dans son principe, la haine mortelle des sexes... A-t-on entendu ma réponse à la question : comment *guérir*, « sauver » une femme ? Lui faire un enfant. La femme a besoin d'enfants, l'homme n'est jamais qu'un moyen ³ : ainsi parlait Zarathoustra. « Émancipation de la femme ⁴ » — c'est la haine instinctive de la femme *manquée*, c'est-à-dire inapte à enfanter, pour la femme accomplie — la lutte contre « l'homme » n'est jamais que moyen, prétexte, tactique. En se sublimant *elles-mêmes* en « femme en soi », « femme supérieure », femme « idéaliste », elles cherchent à *rabaisser* la condition générale des femmes ; pour cela, pas de plus sûr moyen que l'éducation secondaire, le pantalon et les droits du bétail électoral. Fondamentalement, les émancipées sont les *anarchistes* du monde de l'Éternel Féminin, les laissées pour compte, dont l'instinct de base est celui de la vengeance... Toute une catégorie du plus pernicieux « idéalisme » — qui, d'ailleurs, se présente aussi chez les hommes, par exemple Henrik Ibsen, cette vieille fille typique — a pour but de *contaminer* ce qu'il y a de bonne conscience et de naturel dans l'amour sexuel... Et pour ne pas laisser le moindre doute sur mes convictions aussi strictes qu'honnêtes sur ce chapitre, je vais communiquer encore un principe de mon code moral contre le *vice* : sous le nom de vice, je combats toute espèce de contre-nature, ou si l'on préfère les grands mots, d'idéalisme. Ce principe s'énonce ainsi : « Prêcher la chasteté est une incitation publique à la contre-nature. Mépriser la vie sexuelle, la

souiller par la notion d'“ impureté ” est un crime contre la vie même, — c'est le vrai péché contre l'esprit saint de la vie ¹. »

6².

Afin de donner une idée de mes talents de psychologue, je vais reprendre un curieux morceau de psychologie qui se trouve dans *Par-delà bien et mal* — j'interdis d'ailleurs toute spéculation quant à la personne que je décris dans ce passage ³ : « Le génie du cœur, tel que le possède ce grand occulte, ce dieu tentateur, enjôleur des consciences, dont la voix sait descendre jusqu'aux enfers de chaque âme, qui ne dit pas un mot, ne jette pas un regard où ne se cache une intention secrète de séduire, dont l'art suprême consiste à savoir paraître — et non ce qu'il est, mais ce qui, pour ceux qui lui obéissent, sera une obligation *de plus* de se presser toujours davantage auprès de lui, autour de lui, et de lui obéir toujours plus ardemment et scrupuleusement... Le génie du cœur, qui fait taire tout ce qui est bruyant et complaisant, et enseigne à écouter, qui police les âmes rudes et leur donne à goûter une exigence nouvelle : — reposer calmement, comme un miroir, afin que le ciel profond se mire en elles... Le génie du cœur, qui enseigne à la main brutale et pressée à patienter et à prendre avec plus de grâce ; qui pressent le secret trésor caché et oublié, la goutte de bonté et de douce spiritualité sous la glace épaisse et trouble, et qui est baguette de sourcier pour chaque paillette d'or longtemps ensevelie dans sa gangue de sable et de limon... Le génie du cœur : après son attouchement, chacun repart enrichi, non comblé et étonné, non ravi et confus d'une richesse étrangère, mais plus riche de soi-même, mais plus neuf, plus ouvert à lui-même que jamais, caressé et mis à nu par le souffle tiède du dégel, peut-être plus incertain, plus vulnérable, plus fragile, plus brisé, mais plein d'espérances qui n'ont pas encore de nom, plein d'un influx de vouloir nouveau, plein d'un reflux de nouveau nonchaloir... »

NAISSANCE DE LA TRAGÉDIE

1.

Pour rendre justice à la *Naissance de la Tragédie* (1872), il faut à tout prix oublier un certain nombre de choses ¹. Elle a *agi*, et même fasciné, par ce qu'elle avait de fallacieux, — par son application à la *wagnéromanie*, comme si ce phénomène était un symptôme de vie *ascendante*. C'est justement en cela que ce livre a compté dans la vie de Wagner : à partir de ce moment seulement l'on fonda de grands espoirs sur le nom de Wagner ². Aujourd'hui encore, on me rappelle, et parfois, même en sortant de *Parsifal*, que *c'est moi* qui ai sur la conscience d'avoir fait triompher une si haute idée de la « valeur culturelle » de ce mouvement... A plusieurs reprises, j'ai vu cette œuvre citée sous le titre « la re-naissance de la tragédie à partir de l'esprit de la musique ³ » : l'on n'a eu d'oreilles que pour une formulation nouvelle de l'art, des intentions, de la mission de *Wagner* — et, de ce fait, personne n'a prêté attention à ce que l'ouvrage recelait au fond de précieux. — « Hellénisme et pessimisme » aurait été un titre moins équivoque, puisqu'on y montre en effet pour la première fois comment les Grecs sont venus à bout du pessimisme, l'ont *surmonté*... La tragédie est justement la preuve que les Grecs n'étaient *pas* des pessimistes : Schopenhauer s'est trompé en cela, comme il s'est trompé en tout. — Si l'on aborde la *Naissance de la Tragédie* avec un minimum d'objectivité, elle semble très « inactuelle » : jamais on n'imaginerait qu'elle fut *entreprise* au milieu du fracas de la bataille de Woerth. J'ai médité tous ces problèmes sous les murs de Metz, dans les froides nuits de septembre, tout en assurant mon service d'infirmier : or, on croirait aisément que cette œuvre date de cinquante ans plus tôt. Elle

est politiquement neutre, — « non allemande », dirait-on maintenant —, elle a des relents indiscrets d'hégélianisme, mais seules quelques-unes de ses formules sentent l'odeur de croque-mort propre à Schopenhauer. Une « idée » : l'opposition apollinien-dionysien — transposée en métaphysique ; l'histoire même conçue comme développement de cette « idée » ; l'opposition transcendée en unité dans la tragédie, et, sous cet angle, des choses qui ne s'étaient jamais rencontrées brusquement mises en présence, éclairées et *saisies* dans leurs rapports... l'opéra, par exemple, et la révolution... Les deux principales nouveautés de ce livre sont d'une part la compréhension du phénomène *dionysien* chez les Grecs : — il en donne la première psychologie, il y voit la racine unique de tout l'art grec. L'autre est la compréhension du *socratisme* : Socrate reconnu pour la première fois comme instrument de la décomposition de l'hellénisme, comme *décadent* * type. La « rationalité » *contre* l'instinct. La « rationalité » à tout prix conçue comme puissance dangereuse, qui mine la vie ! Dans tout le livre, un profond silence hostile sur le christianisme. C'est qu'il n'est ni apollinien, ni dionysien : il *nie* toutes les valeurs *esthétiques* — les seules valeurs que reconnaisse la *Naissance de la Tragédie* : il est nihiliste au sens le plus profond, alors que, dans le symbole dionysien, c'est la limite extrême de l'*acquiescement* qui est atteinte. — En un endroit, il est fait allusion aux prêtres chrétiens comme à une « race perfide de nains », d'êtres « souterrains »...

2.

Ce début surprend au-delà de toute expression. J'avais, pour mon expérience la plus intime, *découvert* l'unique réplique symbolique que possède l'histoire — et, par là, j'avais, le premier, compris le prodigieux phénomène du dionysisme. De même, en reconnaissant en Socrate un *décadent* *, je prouvais de la manière la moins équivoque combien la sûreté de mon sens psychologique risquait peu d'être compromise par une quelconque idiosyncrasie morale : — la morale même, symptôme de *décadence* *, voilà une nouveauté, quelque chose d'unique et de premier ordre dans l'histoire de la connaissance. Par ces deux

* En français dans le texte.

découvertes, à quelle altitude ne m'étais-je pas élevé d'un seul bond au-dessus du pitoyable radotage des imbéciles qui opposent inlassablement l'optimisme au pessimisme ! Je fus le premier à voir la véritable opposition qui existe entre, d'une part l'instinct en voie de dégénérescence qui se dresse contre la vie dans une rancune souterraine (le christianisme, la philosophie de Schopenhauer, et, en un sens, déjà celle de Platon, l'idéalisme tout entier en sont des formes typiques), et, d'autre part, une formule d'*acquiescement supérieur*, née de la plénitude et de la surabondance, un *oui* dit sans réserve à la vie, et même à la douleur, et même à la faute, à tout ce qu'il y a de déroutant et de problématique dans la vie... Cet ultime oui, le plus joyeux, le plus exalté, le plus exubérant, traduit non seulement la compréhension la plus haute, mais aussi la plus *profonde*, celle qui est le plus rigoureusement confirmée et soutenue par la vérité et la science. — De tout ce qui est, il n'y a rien que l'on puisse retrancher, rien dont on puisse se passer — les aspects de l'existence rejetés par les chrétiens et autres nihilistes occupent même un rang beaucoup plus élevé dans la hiérarchie des valeurs que tout ce que l'instinct de *décadence* * a jamais trouvé *bon*, et trouvé bon d'approuver... Pour comprendre cela, il faut du *courage*, et, condition de ce courage, un excédent de *force* : car c'est exactement aussi loin que le courage a le droit de s'aventurer, c'est exactement à proportion de sa force, que l'on approche de la vérité. La connaissance de la réalité, l'acquiescement à la réalité, voilà, pour l'homme fort, une nécessité aussi impérieuse que, pour l'homme faible, sous l'inspiration de sa faiblesse, la *fuite* devant la réalité — bref, l'« idéal »... Ils ne sont pas libres d'accéder à la connaissance : les *décadents* * ont *besoin* du mensonge — c'est l'une des conditions de leur survie. Qui, non seulement comprend le mot « dionysien », mais *se* comprend dans le mot « dionysien », n'a pas besoin d'une réfutation de Platon, ou du christianisme, ou de Schopenhauer — il *flaire* de loin la *décomposition*...

3.

Jusqu'à quel point j'avais par là même découvert le sens de la notion de tragique, et ce qu'est la psychologie

* En français dans le texte.

de la tragédie, je l'ai redit plus tard dans le *Crépuscule des Idoles*, p. 139¹ : « L'acquiescement à la vie, et ce jusque dans ses problèmes les plus éloignés et les plus ardu ; le vouloir-vivre sacrifiant allégrement ses types les plus accomplis à sa propre inépuisable fécondité — c'est tout cela que j'ai appelé dionysien, c'est là que j'ai pressenti une voie d'accès à la psychologie du poète *tragique*. Ce n'est pas pour se libérer de la terreur et de la pitié, ce n'est pas pour se purifier d'une émotion dangereuse en la faisant se décharger violemment, ainsi qu'Aristote l'entendait à tort², mais pour, au-delà de la terreur et de la pitié, être soi-même l'éternelle volupté du devenir — cette volupté qui inclut également la *volupté d'anéantir...* » En ce sens, je suis en droit de me considérer comme le premier *philosophe tragique* — c'est-à-dire l'extrême opposé et l'antipode exact d'un philosophe pessimiste. Avant moi, on ne connaît pas cette transposition du dionysisme en une passion philosophique : la sagesse *tragique* fait défaut ; j'en ai moi-même, en vain, cherché des traces chez les *grands* philosophes grecs, ceux des deux siècles qui ont précédé Socrate. Il me restait un doute au sujet d'Héraclite, dont la fréquentation me met plus à l'aise et me reconforte plus qu'aucune autre. L'acquiescement à l'impermanence et à l'anéantissement, le « oui » dit à la contradiction et à la guerre, le *devenir*, impliquant le refus de la notion même d'« être » — en cela, il me faut reconnaître en tout cas la pensée la plus proche de la mienne qui ait jamais été conçue. La doctrine de l'« éternel retour », c'est-à-dire du mouvement cyclique absolu et infiniment répété de toutes choses — cette doctrine de Zarathoustra *pourrait*, tout compte fait, avoir déjà été enseignée par Héraclite. Du moins, le stoïcisme, qui a hérité d'Héraclite la plupart de ses représentations de base, en a gardé des traces. —

4.

C'est un immense espoir qui s'exprime dans ces pages. En fin de compte, je ne vois aucune raison de renoncer à mon espoir d'un avenir dionysien de la musique. Portons nos regards vers l'avenir, dans un siècle d'ici, et supposons que mon attentat contre deux millénaires de contre-nature et de profanation de l'homme ait réussi. Ce nouveau parti de la vie qui prendra en main la plus haute de toutes les tâches, l'éducation d'une humanité supérieure, y compris

l'anéantissement impitoyable de tout ce qui est dégénéré et parasitaire, rendra à nouveau possible sur terre ce *trop-plein* de vie dont, à son tour, le dionysisme doit nécessairement sortir. Je promets un âge *tragique* : l'art suprême de l'acquiescement à la vie, la tragédie, renaîtra, lorsque l'humanité aura derrière elle la conscience des guerres les plus dures, mais les plus nécessaires, *sans en souffrir...* Un psychologue pourrait encore ajouter que ce que, dans mes jeunes années, j'avais entendu dans la musique de Wagner, n'a strictement rien à voir avec Wagner ; que, lorsque je décrivais la musique dionysienne, je décrivais ce que j'étais *seul* à avoir entendu, et que, d'instinct, j'étais obligé de transposer et de transfigurer dans l'esprit nouveau que je portais en moi. La preuve — *aussi forte que preuve peut l'être* — en est mon texte intitulé « Wagner à Bayreuth » : dans tous les passages d'une importance psychologique capitale, il n'est question que de moi — on peut sans hésiter mettre mon nom ou celui de Zarathoustra partout où le texte indique « Wagner ». Tout le portrait de l'artiste *dithyrambique*¹ est le portrait du poète *latent* de *Zarathoustra*, dessiné avec un relief vertigineux, et sans jamais effleurer seulement la réalité wagnérienne. Wagner lui-même s'en rendit bien compte : il ne se reconnut pas dans ces pages. — De même, l'« idée de Bayreuth » s'était transformée en quelque chose qui n'aura rien d'énigmatique pour tous ceux qui connaissent mon *Zarathoustra* : en ce *grand-midi*, où l'élite des élus se consacre à la plus haute des tâches — qui sait ? — la vision d'une fête que je verrai peut-être encore de mes propres yeux?... La passion qui anime les premières pages fait date dans l'histoire universelle : le *regard* dont il est question à la septième page² est à proprement parler le regard de Zarathoustra : Wagner, Bayreuth, toute cette misérable petite réalité allemande est un nuage où se reflète un infini mirage de l'avenir. Même d'un point de vue psychologique, tous les traits déterminants de ma propre nature sont attribués à Wagner — la coexistence des forces les plus lumineuses et les plus funestes, la volonté de puissance portée à un point qu'aucun homme n'a jamais connu, l'intrépidité la plus folle dans les choses de l'esprit, une aptitude illimitée à apprendre, sans que la volonté d'agir en soit pour autant étouffée. Dans ces pages, tout est prophétique : la proximité du retour de l'esprit grec, la nécessité d'*anti-Alexandres*³ qui *renouent* le nœud gordien de la culture grecque qui avait été tranché... Que

l'on prête l'oreille à l'accent « historique » avec lequel, page 30¹, est introduite la notion de « sentiment tragique » : il n'y a dans cette œuvre que des accents uniques dans l'Histoire universelle. C'est bien l'« objectivité » la plus déconcertante qui puisse être : la certitude absolue de ce que je *suis* se projetait sur n'importe quelle réalité accidentelle — surgie d'une effrayante profondeur, s'exprimait la vérité sur moi-même. Page 71², le *style* de *Zarathoustra* est décrit et anticipé avec une incisive sûreté : et jamais on ne trouvera une expression plus grandiose de l'événement que fut *Zarathoustra*, cet acte de purification et de consécration de l'humanité, que dans les pages 43-46³.

LES « INACTUELLES »

1.

Les quatre « <considérations> inactuelles » sont franchement belliqueuses. Elles prouvent que je n'étais pas à cette époque un doux rêveur, que je prends plaisir à dégainer — et peut-être aussi que j'ai le poignet dangereusement leste. — La *première* attaque (1873 ¹) s'adressait à la culture allemande, qu'alors déjà je considérais de haut, avec un impitoyable mépris. Sans aucun sens, sans aucune substance, sans aucun but : une simple « opinion publique »... Pas de plus méchant contresens que de croire que le grand succès des armes allemandes prouve quoi que ce soit en faveur de cette culture — ou même la victoire de *cette* culture sur celle de la France... La *deuxième* « Inactuelle » (1874) ² met en lumière ce en quoi notre style d'activité scientifique est dangereux, grignote et contamine la vie : la vie est *malade* de ce mécanisme déshumanisé d'horlogerie, de l'« impersonnalité » du travailleur, de la fausse économie de la « division du travail ». La *fin* ultime — la civilisation — se perd de vue ; le moyen — l'activité scientifique moderne — *barbarise*... Dans cet essai, le « sens historique », dont notre siècle est si fier, était pour la première fois reconnu pour une maladie, pour un signe caractéristique de déclin... Dans la *troisième* et la *quatrième* ³ « Inactuelles », on oppose à cela, comme signes avant-coureurs d'une idée plus *haute* de la culture et d'une restauration de l'idée même de culture, deux figures illustrant le plus strict « *culte du moi* », la *culture du moi* la plus rigoureusement disciplinée, bref, deux « inactuels » *par excellence* *, pleins d'un souverain

* En français dans le texte.

mépris pour tout ce qui les entourait, que cela s'appelât « Reich », « culture », « christianisme », « Bismarck, » « succès » — on aura reconnu Schopenhauer et Wagner, ou, en un mot, Nietzsche¹...

2.

De ces quatre attentats, le premier eut un succès extraordinaire. Le bruit qu'il provoqua fut, dans tous les sens, superbe. M'attaquant à une nation victorieuse, j'avais mis le doigt sur la plaie : le fait que sa victoire ne fût *pas* un fait de civilisation, mais peut-être, peut-être tout autre chose... La riposte vint de tous les côtés à la fois, et pas seulement des vieux amis de David Strauss, que j'avais ridiculisé comme le prototype du « philistin de la culture », du *satisfait* *, bref comme l'auteur de cet Évangile de café du Commerce, qu'est *L'Ancienne et la Nouvelle Foi* (c'est de mon pamphlet que l'expression « philistin de la culture » est passée dans le langage courant). Ces vieux amis, qui se trouvèrent profondément piqués dans leur honneur de Souabes et de Wurtembergeois parce que j'avais trouvé ridicule leur oiseau rare, leur « Strauss ** » répliquèrent avec une grossièreté aussi franche que j'aurais pu le souhaiter; les ripostes de Berlin furent plus intelligentes : elles contenaient davantage de « bleu de Prusse *** ». Ce fut une feuille mal famée de Leipzig, les *Grenzboten* ², qui remporta la palme de l'inconvenance; j'eus toutes les peines du monde à retenir les Bâlois indignés de s'en mêler. Il n'y eut que quelques « anciens » pour prendre sans équivoque parti pour moi, pour des raisons diverses et en partie incompréhensibles. Parmi eux, Ewald ³ de Göttingen, qui laissa entendre que Strauss ne s'était jamais remis de mon attentat. De même, le vieil hégélien Bruno Bauer ⁴, en qui j'ai eu depuis lors l'un de mes lecteurs les plus attentifs. Dans les dernières années de sa vie, il aimait me citer en exemple, et, notamment, suggérer discrètement à M. von Treitschke, l'historiographe de la Prusse, chez qui il devrait chercher la définition du mot « culture », dont il avait perdu jusqu'à la notion. Ce fut un vieux disci-

* En français dans le texte.

** Strauss = autruche. (N.D.T.)

*** Le « bleu de Prusse » ou « bleu de Berlin », bien que non toxique, est à base de vitriol. (N.D.T.)

ple du philosophe von Baader, un certain professeur Hoffmann ¹, de l'Université de Würzburg, qui donna le compte rendu le plus médité et le plus long sur cette œuvre et son auteur. Il sut y déceler que j'étais prédestiné à de grandes choses — à provoquer une crise et une sorte de décision sans appel quant au problème de l'athéisme, dont il devina que j'étais l'un des représentants les plus instinctifs et les plus radicaux. L'athéisme, disait-il, était ce qui m'avait amené à Schopenhauer. Ce qui, de loin, fit le plus de bruit et suscita le plus d'amertume, fut un plaidoyer exceptionnellement vigoureux et courageux du dernier grand Allemand *humain* qui ait encore su écrire, Karl Hillebrand ², pourtant si modéré d'habitude. C'est dans l'*Augsburger Zeitung* que l'on put lire son essai; maintenant, on peut le lire, sous une forme un peu plus réservée, dans ses *Œuvres complètes*. Là, mon livre était présenté comme un événement, un tournant, une première prise de conscience, comme le meilleur des présages, comme un *retour* véritable du sérieux allemand et de la passion intellectuelle allemande. Hillebrand ne tarissait pas d'éloges sur la forme de cet écrit, sur la maturité de son goût, sur le tact parfait mis à distinguer entre la personne et la cause : il le désignait comme la meilleure œuvre polémique jamais écrite en allemand — dans cet art de la polémique si périlleux, et si peu à conseiller aux Allemands. Approuvant sans réserve, et même allant plus loin que moi au sujet de ce que j'avais osé dire de la dégradation de la langue en Allemagne (aujourd'hui, ils jouent les puristes, mais ne savent même plus construire une phrase) — et, avec le même mépris pour les « premiers écrivains » de cette nation, il concluait en exprimant son admiration pour mon courage — « ce courage suprême capable de traîner au banc d'infamie les favoris de tout un peuple »... Dans ma vie, cet écrit a eu des conséquences littéralement incalculables. Personne ne m'a plus jamais cherché querelle jusqu'à présent. On se tait, on me traite en Allemagne avec une sombre circonspection : j'ai depuis des années usé d'une liberté absolue de parole pour laquelle, aujourd'hui, personne, surtout dans le « Reich », n'a la *main* assez leste. Mon Paradis est « à l'ombre de mon épée »... Au fond, j'avais mis en pratique une maxime de Stendhal ³ : il conseille de faire son entrée dans le monde par un *duel*. Et comme j'avais bien su choisir mon adversaire ! Le premier libre penseur allemand !... En fait, c'est une toute *nouvelle* forme de libre pensée qui s'exprimait ainsi

pour la première fois : jusqu'à ce jour, rien ne m'a jamais semblé plus éloigné et plus étranger à ma nature que toute l'engeance américaine et européenne des *libres penseurs* *. Comme ils sont d'incorrigibles niais et les plats pantins des « idées modernes », je me sens même plus gravement en conflit avec eux qu'avec aucun de leurs adversaires... Ils veulent aussi, à leur manière, « amender » l'humanité, pour la rendre conforme « à leur image ». Ils mèneraient une guerre acharnée contre tout ce que *je suis*, tout ce que *je veux*, si seulement ils étaient capables de le comprendre. — Ils croient encore tous à l'« idéal »... Je suis le premier *immoraliste*.

3.

Je n'irai pas jusqu'à prétendre que les deux « Inactuelles » qui portent les noms de Schopenhauer et Wagner puissent particulièrement *aider* à comprendre ces deux cas, ni même à poser le problème psychologique qu'ils présentent, — sauf, bien entendu, sur quelques points de détail ¹. C'est ainsi qu'avec une profonde sûreté d'instinct, j'y désignais déjà comme trait fondamental de la nature de Wagner un talent de comédien dont, tant dans ses moyens que dans ses intentions, il ne fait que tirer les conséquences. Au fond, je voulais dans ces pages faire tout autre chose que de la psychologie : ce qui cherchait ici à s'exprimer pour la première fois, c'est un problème d'éducation sans équivalent jusque-là ; c'est une conception nouvelle de l'*autodiscipline*, de l'*autodéfense*, poussée jusqu'à la dureté, c'est la voie de la grandeur et de tâches proprement historiques. En gros, de même qu'on saisit une occasion par les cheveux, je saisissais par les cheveux deux personnages typiques, déjà célèbres et qui, pourtant, n'avaient pas encore été bien analysés, afin d'exprimer quelque chose, afin d'avoir sous la main quelques formules, signes, moyens d'expression de plus. Il y est d'ailleurs fait allusion, avec une sagacité parfaitement inquiétante page 93 ² de la troisième *Inactuelle*. C'est exactement ainsi que Platon s'est servi de Socrate, comme d'une sémiotique pour Platon. Maintenant que je revois avec un certain recul toutes les circonstances dont ces écrits portent témoignage, je ne nierai pas qu'au fond, elles ne parlent que de moi. Le texte *Wagner*

* En français dans le texte.

à *Bayreuth* est une vision prophétique de mon avenir; par contre, dans *Schopenhauer éducateur* est inscrite mon histoire intime, celle de mon *devenir*. Et, avant tout, ma *promesse*!... *Ce que* je suis aujourd'hui, où j'en suis et où je suis aujourd'hui, — à une altitude où je ne m'exprime plus en mots mais en éclairs! — oh, comme j'en étais encore loin, en ce temps-là! — Mais je *voyais* la Terre promise — je ne me suis pas trompé un seul instant sur le chemin, les mers à traverser, les périls, — ni, *surtout*, sur le succès! Cette assurance tranquille du serment, ce regard heureux jeté vers un avenir qui ne doit pas rester simple promesse! — Là, chaque parole est vécue, profondément, avec ferveur : la souffrance la plus intense n'en est pas absente, il s'y trouve des paroles qui sont littéralement ensanglantées. Mais un vent de *grande* liberté souffle sur tout cela; la blessure même *n'y est pas* ressentie comme obstacle. Comment je conçois le philosophe, comme un terrifiant explosif¹ qui met le monde entier en péril, comment je situe l'idée que je me fais du philosophe, à mille lieues d'une notion qui englobe encore jusqu'à un Kant, sans même parler des « ruminants » universitaires et autres professeurs de philosophie : là-dessus, ce texte livre un inestimable enseignement, même en admettant que ce ne soit pas tant « *Schopenhauer éducateur* », mais son *antipode*, « *Nietzsche éducateur* », qui s'y exprime. — Étant donné qu'à l'époque mon métier était celui de savant, et que, peut-être bien, je *connaissais* mon métier, tel morceau un peu raide sur la psychologie du savant, qui apparaissait tout à coup dans ce livre, n'est pas tout à fait dénué d'importance : il exprime le *sentiment de distance*, la conscience profonde de ce qui chez moi peut être mission, ou seulement moyen, ou encore entracte et occupation accessoire. C'est en cela que consiste mon habileté : avoir été bien des choses et en bien des endroits pour devenir un — pour pouvoir atteindre à l'unité. Il était *nécessaire* que, pour un temps, je fusse, aussi, un savant². —

HUMAIN, TROP HUMAIN ¹

Suivi de deux appendices

1.

Humain, trop humain est le monument commémoratif d'une crise. Il se proclame un livre pour les esprits *libres* : presque chaque phrase y exprime une victoire — par ce livre, je me suis débarrassé de ce qui était *incompatible* avec ma nature. Incompatible, par exemple, l'idéalisme. Le titre veut dire : « Là où *vous autres* voyez des choses idéales, *moi* je vois des choses humaines, hélas, bien trop humaines!... » Et je connais l'homme *mieux* que vous... Il convient de prendre ici le mot « esprit libre » dans un sens, et un seul : celui d'esprit *qui s'est libéré*, qui a repris possession de lui-même. L'accent, le timbre de la voix, s'est ici totalement transformé : on trouvera ce livre intelligent, froid, et, à l'occasion, dur et moqueur. Une certaine intellectualité de goût *aristocratique* semble y dominer constamment un fond agité d'un mouvement plus passionné. Dans ce contexte, il est significatif que ce soit justement le centenaire de la mort de *Voltaire* qui serve en quelque sorte de justification à la publication de ce livre dès 1878 ². Car Voltaire, à la différence de tous ceux qui ont écrit après lui, est avant tout un *grand seigneur* * de l'esprit : exactement ce que je suis aussi. Le nom de Voltaire placé en tête d'un écrit de moi, voilà qui était *progresser — vers moi-même*... Si l'on y regarde de plus près, on découvre un esprit impitoyable qui connaît tous les recoins où l'idéal va se nicher — où il a ses oubliettes et comme ses derniers retranchements. Une torche à la main, mais dont la lumière ne vacille pas, on y jette une lueur intense sur les *enfers* souterrains de l'idéal. C'est la guerre, mais la guerre sans

* En français dans le texte.

poudre et sans fumée, sans gesticulations martiales, sans pathos et sans membres rompus — car tout cela serait encore de l'« idéalisme ». Les erreurs, l'une après l'autre, sont ignorées avec un mépris glacial, l'idéal n'est pas réfuté — il gèle... Ici, par exemple, « le génie » meurt de froid; un peu plus loin, c'est « le saint » qui est gelé; le « héros » grelotte sous une épaisse calotte de glace; à la fin, la « foi », la prétendue « conviction » est prise par les glaces — et la « pitié » aussi se refroidit singulièrement — presque partout, se congèle la « chose en soi »...

2¹.

L'ébauche de ce livre remonte aux semaines où le premier festival de Bayreuth battait son plein. Ce qui a contribué à lui donner naissance, c'est un sentiment de profond éloignement pour tout ce qui m'y entourait. Quand on a une idée des visions qui avaient déjà traversé mon chemin, on peut imaginer ce que je ressentis lorsqu'un beau jour je me réveillai à Bayreuth. Je crus rêver... Où étais-je donc? Je ne reconnaissais rien, c'est à peine si je reconnaissais Wagner lui-même. Je feuilletais en vain mes souvenirs. Tribschen — une lointaine île des Bienheureux : pas l'ombre d'une ressemblance. Les jours incomparables de la pose de la première pierre, le petit groupe qui l'avait fêtée, qui était bien à *sa place*, et qui ne laissait rien à désirer quant au doigté pour les choses délicates : pas l'ombre d'une ressemblance! *Que s'était-il passé?* — On avait traduit Wagner en allemand! Le « Wagnérien » l'avait emporté sur Wagner! — L'art *allemand!* Le maître *allemand!* / La bière *allemande!*... Nous autres, qui ne savons que trop bien quels artistes raffinés, quel cosmopolitisme de l'esprit il faut pour entendre l'art de Wagner, nous étions hors de nous de retrouver Wagner affublé de « vertus » allemandes. Je crois connaître le Wagnérien : j'en ai « vécu » trois générations successives, depuis feu Brendel², qui confondait Wagner avec Hegel, jusqu'aux « idéalistes » des « Bayreuther Blätter », qui confondent Wagner avec eux-mêmes — j'ai déjà entendu toutes sortes de confessions de « belles âmes » au sujet de Wagner. Mon royaume pour une seule parole sensée! — Terrifiante société, en vérité! *Nohl, Pohl, Kohl*³ et Cie, *con grazia*, répétés à l'infini. Aucun monstre n'y manque, pas même l'antisémite! — Pauvre Wagner! Où était-il tombé? Si

encore il était tombé parmi les pourceaux ¹! Mais parmi les Allemands!... Tout compte fait, pour l'édification de la postérité, il faudrait empailler un « Bayreuthien », ou mieux encore, le conserver dans l'esprit-de-vin, car c'est l'esprit qui leur manque le plus, avec l'inscription : « Voici à quoi ressemblait l'« esprit » qui présida à la fondation du « Reich »... » Bref, au beau milieu des festivités, je partis en voyage pour quelques semaines, très brusquement, et bien qu'une charmante Parisienne ² cherchât à me consoler : je m'excusai auprès de Wagner par un simple télégramme fataliste. Dans un village perdu au fond de la forêt de Bohême, à Klingenbrunn, j'allai traîner comme une maladie, ma mélancolie et mon mépris des Allemands — et, *en outre*, sous le titre général « Le soc », j'écrivais de temps à autre une phrase sur mon calepin, rien que de *rudes* notations psychologiques, que l'on pourrait peut-être retrouver dans *Humain, trop humain*.

3³.

Ce qui alors s'accomplit en moi, ce n'était pas comme on pourrait le croire une rupture avec Wagner — mais je me rendais compte que j'avais radicalement dévié de mon instinct profond et que chaque méprise particulière, qu'il s'agît de Wagner ou de ma chaire d'enseignement à Bâle, n'était qu'un symptôme d'une aberration plus générale. Je fus saisi d'une véritable *irritation* contre moi-même, je perdis patience : je vis qu'il était pour moi grand temps de revenir à *moi*. D'un seul coup, je compris avec une terrible évidence combien de temps j'avais déjà gaspillé — combien inutilement, combien arbitrairement toute mon existence de philologue jurait avec ma tâche — j'eus honte de cette *fausse* modestie... Dix ans derrière moi, où, littéralement, mon esprit avait cessé de *se nourrir*, où je n'avais rien appris d'utile, où j'avais oublié une absurde quantité de choses à cause de tout un bric-à-brac de poussiéreuse érudition... Fouiller avec une minutie maniaque — et une mauvaise vue — les métriciens de l'Antiquité : voilà où j'en étais arrivé! Saisi de pitié, je me vis, décharné, à moitié mort d'inanition : les *réalités* manquaient entièrement dans ma vie, quant aux « idéalistes », je savais ce qu'en vaut l'aune! — Une soif ardente s'empara littéralement de moi; depuis lors, je ne me suis en fait plus occupé de rien d'autre que de physiologie, de médecine et de

sciences naturelles, — je ne suis même revenu à des études proprement historiques que lorsque ma *tâche* m'y obligeait impérativement. C'est alors que je soupçonnai pour la première fois le rapport qui existe entre une activité choisie à contre-instinct, entre une prétendue « vocation » à quoi rien ne vous « appelle », — et ce besoin d'*étourdir* la sensation de vide et de faim par l'*opium* d'un art, par exemple, l'art wagnérien. En regardant plus attentivement autour de moi, je découvris qu'un grand nombre de jeunes hommes connaissaient la même détresse : une contre-nature en *provoque nécessairement* une deuxième. En Allemagne — dans le « Reich allemand », pour parler sans équivoque — trop nombreux sont ceux qui sont condamnés à se décider prématurément, puis, sous le poids d'un fardeau dont ils ne peuvent plus se débarrasser, à *dépérir* lentement... Ceux-là ont besoin de Wagner, comme d'un *narcotique* — alors ils s'oublient, ils sont pour un instant débarrassés d'eux-mêmes... Que dis-je, un instant? *Pendant cinq ou six heures !*

4.

A cette époque, mon instinct résolut irrévocablement d'en finir avec cette habitude de céder, de faire-comme-tout-le-monde, de me-prendre-pour-un-autre. N'importe quel mode de vie, les conditions les plus défavorables, la maladie, la pauvreté, tout me sembla préférable à cet indigne « désintéressement » où m'avaient fourvoyé mon inconscience, ma *jeunesse*, et où, plus tard, j'étais resté empêtré par lâcheté, par prétendu « sens du devoir ». — C'est alors que, d'une manière dont je ne saurais trop m'émerveiller, et juste au bon moment, me vint en aide cette *mauvaise* hérédité que je tenais de mon père, et qui était au fond une prédestination à mourir jeune. La maladie *me détacha lentement* de tout; elle m'épargna toute rupture, toute démarche brutale et choquante. A cette occasion, je n'ai perdu la bienveillance de personne, au contraire, j'en ai attiré davantage encore. La maladie me donnait pour ainsi dire droit à une inversion complète de toutes mes habitudes; elle me permettait, elle m'*ordonnait* d'oublier; elle m'offrait l'*obligation absolue* du repos, du désœuvrement, de l'attente et de la patience... Mais qu'est-ce que tout cela, sinon penser!... Mes yeux se chargèrent d'en finir avec l'habitude de bouquiner furieuse-

ment, traduisez, avec la philologie : j'étais sauvé des « livres », et, pendant des années, je ne lus plus rien — c'est le *plus grand* bienfait que je me sois jamais accordé! — Ce moi profond, quasi enseveli, quasi réduit au silence par l'*obligation* constante d'écouter d'autres « moi » (et lire, est-ce autre chose?), ce moi donc, se réveilla lentement, timidement, douteusement, mais à la fin, il *retrouva la parole*. Jamais je ne fus plus heureux d'être moi-même qu'aux pires périodes de maladie et de souffrance de ma vie : il suffit de jeter un coup d'œil sur *Aurore* ou *Le voyageur et son ombre* pour comprendre ce que fut ce « retour à moi-même » : une forme supérieure de *guérison*!... L'autre ne fit qu'en découler.

5.

Humain, trop humain, ce monument d'une stricte autodiscipline, par laquelle je mis brusquement un terme à tout ce qui s'était glissé en moi d'« escroquerie supérieure », d'« idéalisme », de « beaux sentiments » et autres « féminités », fut pour l'essentiel rédigé à Sorrente; c'est au cours d'un hiver à Bâle qu'il reçut sa conclusion et sa forme définitive, dans des conditions infiniment plus défavorables qu'à Sorrente. Au fond, c'est *M. Peter Gast*, qui suivait alors des cours à l'Université de Bâle et qui m'était fort dévoué, qui a ce livre sur la conscience. Je dictais, la tête douloureuse et entourée de compresses, il notait et corrigeait aussi — il fut au fond l'écrivain véritable, tandis que je n'étais que l'« auteur ». Lorsque j'eus entre les mains le livre enfin terminé — quelle surprise pour le grand malade que j'étais! —, j'en adressai, entre autres, deux exemplaires à Bayreuth. Par un de ces miracles qui donnent un sens au hasard, me parvint au même moment un bel exemplaire du livret de *Parsifal* avec une dédicace de Wagner : « A son cher ami Friedrich Nietzsche, Richard Wagner, membre du consistoire évangélique ». — Ces deux livres qui se croisent — je crus y percevoir un bruit de mauvais augure. Cela ne résonnait-il pas comme deux *épées* que l'on croise?... C'est du moins ainsi que nous l'entendîmes tous deux : car, tous deux, nous nous tûmes¹. — C'est à cette époque que parurent les premiers numéros des *Bayreuther Blätter* : je compris alors *de quoi* il avait été grand temps. — Incroyable! Wagner était devenu pieux...

6¹.

L'opinion que j'avais de moi à cette époque (1876), la prodigieuse assurance avec laquelle je pris en main ma tâche et ce qu'elle a d'historique, tout le livre en témoigne, mais surtout un passage très explicite; sauf qu'avec mon instinctive malice, j'évitais là aussi le mot « je », et que j'ai aurolé d'une gloire proprement historique non, cette fois-ci, Schopenhauer ou Wagner, mais l'un de mes amis, le très remarquable Dr Paul Rée — heureusement beaucoup trop fine mouche pour s'y tromper... *D'autres* furent moins fins : j'ai toujours reconnu les plus désespérants de mes lecteurs, par exemple le professeur allemand type, au fait que, se fondant sur ce passage, ils ont cru devoir interpréter tout le livre comme un « Rée-alisme » supérieur... En réalité, il prenait le contre-pied de cinq ou six thèses de mon ami : que l'on relise, à ce sujet, l'avant-propos de la *Généalogie de la morale*². Voici ce passage : « Quelle est donc la thèse centrale à laquelle l'un des penseurs les plus audacieux et les plus froids, l'auteur du livre *De l'origine des sentiments moraux* (*Lisez* * : Nietzsche, le premier immoraliste!) est parvenu grâce à ses analyses incisives et décisives de l'activité humaine? “ L'homme moral n'est pas plus proche du monde intelligible que l'homme physique — car il n'y a pas de monde intelligible... ” Cette thèse, rendue dure et tranchante sous les coups de marteau de l'intuition historique (*Lisez* * : de *l'inversion de toutes les valeurs*) pourra peut-être un jour, dans un avenir plus ou moins lointain — 1890! — servir de cognée pour frapper à la racine le “ besoin métaphysique ” de l'humanité — qui saurait dire si ce sera pour le bonheur ou le malheur de l'humanité? Mais en tout cas, comme un principe aux conséquences les plus considérables, fertile et terrible ** à la fois, portant sur le monde ce double regard qu'ont toutes les grandes intuitions³... »

* En français dans le texte.

** « *Fruchtbar und furchtbar.* » (N.D.T.)

AURORE

Pensées sur la morale conçue comme préjugé

1.

C'est par ce livre que s'ouvre ma campagne contre la *morale*. Non qu'il ait la moindre odeur de poudre : — on y sentira des parfums tout autres et bien plus agréables, pour peu que l'on ait des narines assez subtiles. Ni grosse artillerie, ni artillerie légère : si l'effet de ce livre est négatif, ses moyens le sont d'autant moins; ils agissent comme l'éclair d'une rigoureuse déduction, non comme le tonnerre d'un coup de canon ¹. On quitte ce livre avec une prudente méfiance pour tout ce qu'on avait jusqu'ici tenu en honneur, et même en adoration, sous le nom de morale; mais, — et cela n'a rien de contradictoire — on ne trouve pas dans tout le livre un seul mot négatif, pas une attaque, pas une méchanceté : bien au contraire, il est ensoleillé, lisse, heureux, pareil à un animal marin qui prend le soleil entre les rochers. Après tout, cet animal marin, c'était moi : presque chaque phrase de ce livre a été pensée, est *éclo*se hors de cet entassement confus de rochers près de Gênes où j'étais seul et dans l'intimité de la mer. Maintenant encore, chaque fois que je touche par hasard à ce livre, presque chaque phrase m'offre une prise pour tirer des profondeurs quelque chose d'incomparable : tout son épiderme est encore frémissant du tendre frisson du souvenir. Il l'emporte sur tous dans l'art difficile de fixer quelque peu des choses qui glissent rapidement et sans bruit, ces instants que j'appelle « divins lézards » — et non avec la cruauté de ce jeune dieu grec qui embrochait sans façon le pauvre petit lézard, mais en tout cas avec une pointe acérée — la plume... « Il est tant d'aurores qui n'ont pas encore lui... » Cette inscription *indienne* figure au fronton de ce livre. Où son auteur va-t-il *chercher* ce matin nouveau,

cette tendre rougeur encore jamais vue par laquelle s'annonce un jour naissant — et toute une suite, tout un monde de jours nouveaux?... Dans une *inversion de toutes les valeurs*, dans un affranchissement complet de toutes les valeurs morales, dans l'acquiescement, la confiance à tout ce qui jusqu'alors avait été interdit, méprisé, maudit. Ce livre d'*acquiescement* ne rayonne sa lumière, son amour, sa tendresse, que sur les choses mauvaises, il leur rend l'« âme », la bonne conscience, le droit éminent et privilégié à l'existence. La morale n'est pas attaquée; tout simplement, elle n'entre plus en ligne de compte... Ce livre se termine par un « Ou bien? », — c'est le seul livre qui se termine par un « Ou bien? ¹... »

2.

Ma tâche : préparer un moment de sublime prise de conscience de l'humanité, un *grand midi* où elle puisse regarder en arrière, et devant elle, où elle échappe à la tyrannie du hasard et des prêtres, et, pour la première fois, pose *globalement* la question : pourquoi? à quoi bon? — cette tâche découle nécessairement de la conviction que l'humanité n'est *pas* d'elle-même sur la bonne voie, qu'elle n'est *nullement* gouvernée par des lois divines, mais qu'au contraire, parmi ses valeurs les plus sacrées, c'est justement l'instinct séducteur de la négation, de la corruption, de la *décadence* *, qui a toujours sévi. C'est pourquoi la question de l'origine des valeurs morales est pour moi une question *primordiale*, car elle conditionne l'avenir de l'humanité. Vouloir à tout prix faire *croire* qu'au fond tout est dans les meilleures mains, et qu'un livre, la Bible, rassure définitivement sur la divinité et la sagesse du gouvernement du monde, voilà qui, *re-transposé* dans la réalité, revient à refuser de laisser apparaître la triste vérité, à savoir que, bien au contraire, l'humanité a jusqu'ici été dans les *pires* mains possibles, et qu'elle est gouvernée par les laissés pour compte, les fourbes vindicatifs, par les prétendus « saints », ces dénégateurs du monde et ces profanateurs de l'homme. Un signe décisif montre bien que le prêtre (y compris ce prêtre *caché*, le philosophe) n'est pas seulement maître à l'intérieur d'une certaine communauté religieuse, mais l'est partout, et que la morale

* En français dans le texte.

de *décadence* *, le « vouloir-mourir » **, passe pour la morale *en soi*, et ce signe, c'est la valeur absolue accordée partout au non-égoïste, et l'hostilité que rencontre l'égoïste. Qui, sur ce point, est en désaccord avec moi, je le tiens pour *contaminé*... Mais le monde entier est en désaccord avec moi... Pour un physiologiste, cette antinomie de valeurs ne laisse pas le moindre doute. Quand, à l'intérieur de l'organisme, l'organe le moins important cesse, aussi peu soit-il, d'imposer en toute assurance sa survie, le renouvellement des forces qu'il a dépensées, bref son « égoïsme », c'est tout l'ensemble qui dégénère. Le physiologiste exige l'*ablation* de la partie dégénérée, il récuse toute solidarité avec ce qui dégénère, il est aussi loin que possible d'en avoir pitié. Mais le prêtre *veut* justement la dégénérescence de l'ensemble, c'est-à-dire de l'humanité : c'est pourquoi il *conserve* précieusement ce qui dégénère — et c'est à ce prix qu'il assoit son pouvoir sur l'humanité... Quel sens ont ces notions mensongères, ces notions *auxiliaires* de la morale : « âme », « esprit », « libre arbitre », « Dieu », si ce n'est celui de ruiner physiologiquement l'humanité?... Lorsqu'on détourne le sérieux de la volonté de survivre et d'accroître ses forces physiques, *c'est-à-dire* lorsqu'on le détourne de *la vie*, lorsqu'on fait de l'anémie un idéal, du mépris du corps un chimérique « salut de l'âme », qu'est-ce donc sinon la *recette* même de la *décadence* *? — La perte du centre de gravité, la résistance aux instincts naturels, le « désintéressement », en un mot, — c'est ce que l'on a appelé jusqu'à présent *morale*... Avec *Aurore*, j'engageais pour la première fois la lutte contre la morale du renoncement à soi-même.

* En français dans le texte.

** *Wille zum Ende* : littéralement « volonté d'en finir ». (N.D.T.)

LE GAI SAVOIR (« *La gaya scienza* »)

Aurore est un livre d'acquiescement, profond, mais lumineux et plein de bonté. C'est encore vrai, et au plus haut point de la « *gaya scienza* » : presque à chaque phrase de ce livre, la gravité et l'enjouement se donnent tendrement la main. Ces vers, qui expriment ma gratitude pour le plus beau mois de janvier que j'aie jamais vécu — le livre tout entier est un présent de ce mois — trahissent suffisamment, au sortir de quelles profondeurs le « savoir » est devenu gai :

Toi qui de ta lance de feu
Rompis si bien la glace de mon âme
Qu'elle s'élance en bouillonnant
Vers l'océan de son plus haut espoir,
Gagnant toujours en lumière, en santé,
Libre dans son amoureuse loi —
Ainsi, elle célèbre tes miracles,
O le plus beau des Janviers ¹!

Ce que veut dire ici « le plus haut espoir », qui peut encore en douter, quand il voit resplendir à la fin du IV^e livre l'adamantine beauté des premières paroles de Zarathoustra ²? Ou quand il lit, à la fin du livre III ³ les phrases de granit par lesquelles se formule pour la première fois un destin pour tous les temps à venir? — Les *Chants du Prince Hors-la-Loi*, composés en grande partie en Sicile ⁴, rappellent explicitement la notion provençale de « *gaya scienza* », cette unité du *troubadour*, du *chevalier* et de l'*esprit fort*, qui distingue si nettement de toutes les cultures équivoques cette admirable culture provençale de haute époque. D'autant que le tout dernier poème, « Au mistral ⁵ », un chant de danse plein de verve, dans lequel, ne vous en déplaise, c'est la morale qu'on *piétine* en dansant — est d'un « provençalisme » parfait...

AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA

Un livre pour tout le monde et personne

1¹.

Je vais maintenant conter l'histoire de *Zarathoustra*. La conception fondamentale de l'œuvre, l'*idée de retour éternel*, la forme la plus haute d'acquiescement qui puisse être atteinte, — remonte au mois d'août 1881 : elle a été griffonnée sur un feuillet, avec la mention : « 6 000 pieds au-dessus de l'homme et du temps. » Ce jour-là, j'allais à travers bois, le long du lac de Silvaplana ; je fis halte près d'un énorme bloc de rocher dressé comme une pyramide, non loin de Surlei. C'est alors que me vint cette pensée... — Si, à compter de ce jour, je me reporte quelques mois plus tôt, je trouve, comme signe prémonitoire, une modification soudaine et radicale de mon goût, surtout en musique. Peut-être *Zarathoustra* appartient-il tout entier à la musique : il est en tout cas certain qu'il présupposait une véritable renaissance de l'art d'*écouter*. Dans une petite station thermale de montagne, non loin de Vicenza, à Recoaro, où je passai le printemps 1881, je découvris, en même temps que mon *maestro* et ami Peter Gast, lui aussi un « régénéré », que le phénix de la musique traversait notre ciel d'une aile plus légère et plus lumineuse que jamais. Si, maintenant, à compter de ce même jour, je remonte vers le futur, jusqu'à l'accouchement, qui intervint brusquement, et dans des conditions invraisemblables en février 1883 — la partie finale, celle-là dont j'ai même cité quelques phrases dans l'*avant-propos*, fut terminée très précisément à l'heure sainte où Richard Wagner mourait à Venise : ce qui donne dix-huit mois pour la gestation. Cette durée de dix-huit mois tout juste pourrait suggérer, au moins chez les Bouddhistes, l'idée que je suis un éléphant femelle². C'est dans l'intervalle que se situe la

« *gaya scienza* » qui annonce par mille signes de l'approche de quelque chose d'incomparable; finalement, elle donne même le début de *Zarathoustra*¹; dans l'avant-dernier fragment du IV^e livre², elle donne l'idée fondamentale de *Zarathoustra*. De même, c'est dans cet intervalle que se situe l'« *Hymne à la vie* » (pour chœur mixte et orchestre) dont la partition parut il y a deux ans chez E. W. Fritsch à Leipzig : un symptôme, qui n'est peut-être pas sans intérêt, de mon état d'esprit de cette année-là, où la *passion du oui par excellence*, que j'appelle la passion tragique, m'habitait au plus haut point. Plus tard, on le chantera en souvenir de moi. — Le texte, je tiens à le préciser, parce qu'un malentendu s'est répandu à ce sujet, n'est pas de moi : il est dû à l'étonnante inspiration d'une jeune Russe avec qui j'étais à l'époque lié d'amitié, M^{lle} Lou von Salomé³. Pour peu que l'on soit capable de trouver un sens aux derniers mots de ce poème, on devinera pourquoi je l'ai choisi et admiré : ils ont de la grandeur. La souffrance n'y apparaît *nullement* comme un argument contre la vie : « Si tu n'as plus de bonheur à me donner, eh bien, *tu as encore la douleur...* » — Peut-être ma musique a-t-elle en cet endroit aussi une certaine grandeur — (la dernière note du hautbois⁴ : *do dièse* et non *do* — faute d'impression). — L'hiver suivant, je vécus, non loin de Gênes, sur la calme et gracieuse baie de Rapallo, qui se découpe entre Chiavari⁵ et le promontoire de Portofino. Ma santé laissait à désirer — l'hiver était froid et pluvieux à l'extrême. Un petit « albergo », situé à proximité immédiate de la mer, de sorte que la nuit, les flots démontés rendaient tout sommeil impossible, m'offrait à peu près en tout le contraire de ce qui est souhaitable. Malgré tout, et quasiment pour démontrer mon principe que tout ce qui compte arrive « malgré » quelque chose, c'est pendant cet hiver, et dans ces conditions défavorables, que naquit mon *Zarathoustra*. Le matin, je montais, en direction du sud, par l'admirable route de Zoagli, longeant les pins parasols, et dominant une vaste étendue de mer; l'après-midi, chaque fois que ma santé le permettait, je faisais le tour de toute la baie de Santa Margherita, jusque derrière Portofino. Cette localité et ce paysage sont devenus encore plus chers à mon cœur par le grand amour que leur vouait l'inoubliable empereur d'Allemagne⁶ que fut Frédéric III⁷ : en 1886, je me retrouvai par hasard sur cette côte lorsqu'il revint voir pour la dernière fois ce petit univers de bonheur oublié. — C'est sur ces deux iti-

néraires que me vint à l'esprit tout le premier *Zarathoustra*, et surtout Zarathoustra lui-même, en tant que type : plus exactement, il me *tomba dessus*...

2.

Pour bien comprendre ce type, il faut d'abord bien se représenter la condition physiologique de son existence : c'est ce que j'appelle la *grande santé*. Je ne saurais expliquer cette notion mieux et plus *personnellement* que je l'ai déjà fait dans l'un des paragraphes de la fin du V^e livre de la « *gaya scienza* ¹ » : « Nous qui sommes neufs, sans nom, difficiles à comprendre — y est-il dit —, nous les prématurés d'un futur encore inattesté, il nous faut, pour une fin nouvelle, également un moyen nouveau, soit une santé nouvelle, plus forte, plus délurée, plus coriace, plus osée, plus enjouée que n'ont été jusqu'ici toutes les santés. Celui dont l'âme brûle d'avoir fait le tour de toutes les valeurs, de toutes les aspirations qui ont eu cours jusqu'ici, et longé toutes les côtes de cette idéale « méditerranée », celui qui, par l'expérience la plus intime et la plus aventureuse, veut apprendre ce que ressent un conquérant et un explorateur de l'idéal, ou un artiste, un saint, un législateur, un sage, un savant, un homme pieux, un divin excentrique à l'ancienne mode : celui-là n'a besoin que d'une chose, mais essentielle, de la *grande santé* — une santé qu'il ne suffit pas de posséder, mais qu'il faut sans cesse conquérir et reconquérir puisqu'il faut sans cesse la risquer et la remettre en jeu... Et alors, après avoir longtemps été en route de la sorte, nous les argonautes de l'idéal, plus hardis peut-être qu'il n'est sage, ayant plus d'une fois fait naufrage et subi bien des avanies, mais, je l'ai dit, bien portants, plus qu'on ne souhaiterait nous l'accorder, dangereusement bien portants, d'une santé toujours renouvelée, — il nous semble qu'en récompense, nous avons devant nous un pays encore inédécouvert, dont nul n'a jamais embrassé les limites, un au-delà de toutes les contrées, de tous les recoins connus de l'idéal, un monde si opulent en richesses dépaysantes, problématiques, terribles et divines, que notre curiosité, tout autant que notre soif de possessions, en sont transportées — hélas, au point que désormais rien ne saurait plus nous rassasier!... Comment pourrions-nous, avec de telles perspectives, et une telle fringale de science et de conscience, nous satis-

faire encore de *l'homme du présent*? C'est regrettable, mais inévitable : nous ne pouvons plus regarder ses fins et ses espérances les plus nobles qu'en gardant à grand-peine notre sérieux — à moins que nous n'ayons tout à fait cessé même de les regarder... C'est un autre idéal que nous poursuivons, un idéal prodigieux, tentant, plein de périls, auquel nous ne voudrions convertir personne, car nous ne reconnaissons volontiers à personne le *droit* de s'en réclamer : l'idéal d'un esprit qui, naïvement, c'est-à-dire sans intention et par pure exubérance et surabondance de forces, se joue de tout ce qui jusqu'alors a passé pour saint, bon, intangible, divin : pour qui ce que le peuple place — à bon droit — tout en haut de son échelle des valeurs, signifierait aussitôt danger, déclin, abaissement, ou, au moins, divertissement, aveuglement, oubli provisoire de soi ; l'idéal d'un bien-être et d'un bon-vouloir qui peuvent souvent sembler inhumains, par exemple lorsqu'il s'oppose à tout ce qui fut jusqu'ici le sérieux terrestre, la solennité du geste, de la parole, de l'accent, du regard, de la morale et des devoirs — et se pose comme leur involontaire et criante parodie — et un idéal par lequel, malgré tout, s'annonce peut-être *le grand sérieux*, par qui le vrai point d'interrogation est posé, le destin de l'âme se décide, l'aiguille avance, la tragédie *commence*... »

3.

— Est-il, en cette fin du *xix^e* siècle, quelqu'un qui ait une idée nette de ce que les poètes des époques fortes appelaient *inspiration*? Si ce n'est pas le cas, je m'en vais le décrire. — Pour peu que l'on conserve un grain de superstition, on ne saurait qu'à grand-peine repousser la conviction de n'être qu'une incarnation, un porte-voix, le médium de forces supérieures. La notion de révélation, si l'on entend par là que tout à coup, avec une sûreté et une finesse indicibles, quelque chose devient *visible*, audible, quelque chose qui vous ébranle au plus intime de vous-même, vous bouleverse, cette notion décrit tout simplement un état de fait ¹. On entend, on ne cherche pas ; on prend sans demander qui donne ; une pensée vous illumine comme un éclair, avec une force contraignante, sans hésitation dans la forme — je n'ai jamais eu à choisir. Un ravissement dont l'énorme tension se résorbe parfois par un torrent de larmes, où les pas, inconsciemment, tantôt se précipi-

tent, tantôt ralentissent; un emportement « hors-de-soi »; où l'on garde la conscience la plus nette d'une multitude de frissons tenus irriguant jusqu'aux orteils : une profondeur de bonheur où le comble de la douleur et de l'obscurité ne fait pas contraste, mais semble voulu, provoqué, mais semble être couleur *nécessaire* au sein de ce débordement de lumière : un instinct des rapports rythmiques, qui recouvre d'immenses étendues de formes — la durée, le besoin d'un rythme *ample*, voilà presque le critère de la puissance de l'inspiration, et qui compense en quelque sorte la pression et la tension qu'elle inflige... Tout se passe en l'absence de toute volonté délibérée, mais comme dans un tourbillon de sentiments de liberté, d'indétermination, de puissance, de divinité... Le plus remarquable est le caractère involontaire de l'image, de la métaphore : l'on n'a plus aucune idée de ce qu'est une image, une métaphore, tout se présente comme l'expression la plus immédiate, la plus juste, la plus simple. Il semble vraiment, pour rappeler un mot de Zarathoustra, que les choses viennent s'offrir d'elles-mêmes pour servir d'images (— « ... voici qu'à ton discours toutes les choses accourent, caressantes, et te flattent : car elles veulent s'envoler sur ton aile. Avec chaque image, tu voles vers une vérité. Le verbe, les trésors du verbe s'ouvrent à toi pour dire l'« être » : tout « devenir » veut se faire verbe pour que tu lui apprennes à parler ¹... » Telle est *mon* expérience de l'inspiration : je ne doute pas qu'il faille remonter à des milliers d'années pour trouver quelqu'un qui soit en droit de me dire : « C'est aussi la mienne. »

4.

A Gênes, malade, je dus garder le lit plusieurs semaines de suite. Puis, suivit un mélancolique printemps à Rome ², où j'acceptai de vivre — ce ne fut pas facile. Au fond, cet endroit, le moins convenable de la terre pour le poète de *Zarathoustra*, et que je n'avais pas librement choisi, me contrariait au-delà de toute expression; j'essayai de m'échapper : je voulus aller à *Aquila*, l'antithèse de Rome, fondée par hostilité à Rome, une ville telle que j'en fonderai un jour une, en souvenir d'un athée et anticlérical *comme il faut* ³, de l'un de ceux dont je me sens le plus proche, le grand empereur Hohenstaufen Frédéric II. Mais, en

* En français dans le texte.

tout cela, une fatalité me poursuivait : je dus bientôt rentrer ¹. Pour finir, je me contentai de la *piazza Barberini*, lassé par mes efforts pour trouver une contrée *antichrétienne*. Pour essayer d'échapper aux mauvaises odeurs, je crains même d'être allé une fois frapper à la porte du *Palazzo del Quirinale* pour demander si l'on n'y aurait pas une chambre tranquille pour un philosophe. — C'est sur une *loggia* dominant de très haut ladite *piazza*, d'où l'on voit tout Rome, et où l'on entend à ses pieds murmurer la *fontana*, que fut composé le chant le plus solitaire qui fut jamais écrit, le « Chant nocturne » : c'est à cette époque que me poursuivait une mélodie d'une indicible mélancolie, dont j'ai reconstitué le refrain dans ces mots : « Mort d'immortalité... » En été, retourné aux lieux sacrés où le premier éclair de la pensée de *Zarathoustra* avait brillé à mes yeux, je trouvai le second *Zarathoustra*. Dix jours suffirent : en aucun cas, ni pour le premier, ni pour le troisième et le dernier, il ne m'en a fallu davantage. L'hiver suivant, sous le ciel alcyonien de Nice, qui, alors, illuminait pour la première fois ma vie, je trouvai le troisième *Zarathoustra*, — et j'avais fini. A peine un an pour le tout. Bien des endroits cachés, bien des hauteurs des environs de Nice sont pour moi sanctifiés par d'inoubliables instants; cette partie capitale intitulée « D'anciennes et de nouvelles tables » fut composée au cours de la très pénible montée de la gare au merveilleux nid d'aigle maure d'Eze, — l'agilité des muscles a toujours été chez moi d'autant plus vive que la force créatrice débordait avec plus d'impétuosité. C'est le *corps* qui connaît l'enthousiasme : laissons l'« âme » hors de tout cela... On aurait souvent pu me surprendre en train de danser; à cette époque, je pouvais, sans trace de fatigue, marcher sept ou huit heures en montagne. Je dormais bien, je riais beaucoup —, j'étais plein de vigueur et d'une patience à toute épreuve.

5^a.

A l'exception de ces œuvres de dix jours, les années avant, et surtout après, *Zarathoustra*, furent des années d'une détresse inégalée. On paie cher d'être immortel : pour cela, il faut mourir plusieurs fois de son vivant. Il est une chose que j'appelle la *rancune* * de la grandeur :

* En français dans le texte.

une œuvre, une action, tout ce qui est grand une fois accompli, se retourne sans tarder *contre* son auteur. C'est justement parce qu'il a fait cela qu'il se trouve *affaibli* — il ne supporte plus son action, il ne peut plus la regarder en face. Avoir *derrière soi* quelque chose que l'on n'aurait jamais dû oser, quelque chose où se noue le nœud du destin de l'humanité — et, désormais, l'avoir pris *sur soi*, l'avoir sur la conscience... Il y a de quoi se sentir écrasé. La *rancune* * de la grandeur! — Autre chose est le terrifiant silence que l'on entend autour de soi. La solitude a sept peaux superposées : rien ne les traverse. On va voir des gens, on salue des amis; désert nouveau, plus aucun regard ne vous salue. Dans le meilleur des cas, une sorte de *révolte* *. Une telle *révolte* *, j'en ai connu l'épreuve, à des degrés divers, mais venant de presque tous ceux qui m'étaient les plus proches : il semble que rien ne vexe davantage que de faire tout à coup sentir une distance. Bien rares sont les natures *aristocratiques*, qui ne sauraient vivre sans vénérer. — En troisième lieu vient une absurde irritabilité de l'épiderme aux coups d'épingle, une sorte d'impuissance désarmée devant tout ce qui est mesquin. Cela me semble déterminé par l'immense gaspillage de forces défensives que présuppose tout acte *créateur*, tout acte surgi de l'être le plus intime, le plus personnel, le plus profond. Les *petites* facultés de défense sont par là comme hors d'action : elles ne sont plus irriguées d'aucune force. — J'irai jusqu'à suggérer que l'on digère plus mal, ne se déplace plus qu'à contrecœur, est trop sensible aux impressions de froid, et aussi à la méfiance — une méfiance qui n'est souvent qu'une faute d'ordre étiologique. Dans un état semblable, je ressentis une fois l'approche d'un troupeau de vaches, avant même de le voir, par le retour de pensées plus douces, plus philanthropiques : *cela*, au moins, répand de la chaleur... ^{1 et 2.}

6.

Cette œuvre forme un tout bien à part. Laissons de côté les poètes : peut-être n'est-il rien qui soit né d'une telle surabondance de forces. Ma notion de « dionysien » s'est ici faite *action*, et *action d'éclat* — mesuré à elle, tout le « faire » de l'homme semble pauvre et limité. Qu'un Goethe,

* En français dans le texte.

un Shakespeare n'aurait pu respirer un seul instant à cette altitude prodigieuse, toute chargée de passion, que Dante, comparé à Zarathoustra, ne soit qu'un croyant, et non quelqu'un qui *crée* une vérité originale, un esprit qui *gouverne l'univers*¹, un destin, — que les poètes du Vêda soient des prêtres, et même pas dignes de dénouer les cordons des sandales d'un Zarathoustra, tout cela n'est encore rien, et ne donne pas idée de la distance, de la solitude *éthérée* où vit cette œuvre. Zarathoustra a un droit éternel à dire : « Je trace autour de moi des cercles et des frontières sacrées; de plus en plus rares sont ceux qui gravissent avec moi des montagnes de plus en plus hautes — j'édifie tout un massif fait de cimes de plus en plus saintes². » Que l'on imagine l'inspiration et la qualité de toutes les grandes âmes réunies en une seule : à elles toutes, elles ne seraient pas capables de produire un seul discours de Zarathoustra. Immense est l'échelle qu'il gravit et descend tour à tour : il a vu plus loin, voulu davantage, *pu* mieux qu'aucun homme. A chaque mot, il contredit, cet esprit qui, plus que tout autre, sait dire *oui* : en lui toutes les contradictions se fondent en une unité nouvelle. Les forces les plus hautes et les plus profondes de la nature humaine, ce qu'il y a à la fois de plus doux, de plus léger et de plus terrible, tout coule d'une même source, avec une immortelle assurance. Avant de le connaître, on ne peut savoir ce qu'est la hauteur, ce qu'est la profondeur; on sait encore moins ce qu'est la vérité. Il n'est pas un instant, dans cette révélation de la vérité, qui ait été anticipé, ou qui ait été pressenti, par aucun des plus grands. Il n'y a pas de sagesse, pas d'exploration de l'âme, pas d'art du verbe avant Zarathoustra. C'est la réalité la plus immédiate, la plus quotidienne, qui parle ici de choses inouïes. La sentence frémissante de passion; l'éloquence faite musique; des éclairs lancés à l'avance vers des futurs jusqu'alors insoupçonnés. La plus puissante invention symbolique connue jusqu'alors est pauvre et enfantine, comparée à ce retour de la langue au naturel du langage imagé. — Et comme Zarathoustra sait descendre jusqu'à chacun pour lui adresser la parole la plus bienveillante! Comme il touche d'une main délicate jusqu'à ses contradicteurs, les prêtres, et, avec eux, souffre d'eux! Là, à chaque instant, l'homme est surmonté, la notion de « surhomme » s'est faite ici réalité suprême — tout ce qui auparavant s'est appelé grand chez l'homme recule à des distances infinies, *au-dessous* de lui. On n'avait jamais rêvé

que la nature alcyonienne, les pieds légers, l'omniprésence de la malice et de l'enjouement, qui caractérisent le personnage de Zarathoustra, puissent être des traits essentiels de la grandeur. C'est justement dans cette étendue de l'espace qu'il embrasse, dans l'accès qui lui est ouvert aux réalités les plus opposées, que Zarathoustra sent qu'il est la forme suprême de tout ce qui est; et lorsqu'on l'entend la définir, on renonce à toute comparaison :

— l'âme qui a l'échelle la plus haute et qui peut descendre le plus bas,

l'âme la plus vaste, qui peut s'élancer, s'égarer, vagabonder le plus loin en elle-même,

la plus nécessaire, celle qui se précipite allégrement dans les hasards,

l'âme qui est déjà et qui veut accéder au devenir, l'âme qui a déjà et qui *veut* accéder au vouloir et au désir,

l'âme qui se fuit elle-même, et qui se rejoint sur la plus vaste orbite,

l'âme la plus sage, celle à qui la folie parle le plus suavement,

celle qui s'aime le plus, celle en qui toutes choses ont leurs courants et leurs contre-courants, leur flux et leur reflux ¹ —

Mais c'est l'idée même de Dionysos. Une autre considération amène également à le penser. Le problème psychologique que pose le personnage de Zarathoustra est de savoir comment celui qui, à un degré inouï, dit non, *fait* non, à tout ce à quoi l'on a toujours dit oui jusqu'alors, peut être en même temps le contraire d'un esprit négateur; comment l'esprit qui porte le destin le plus lourd, une tâche qui est une vraie fatalité, peut malgré tout être le plus léger, le plus aérien — Zarathoustra est un danseur —; comment celui qui a pensé « la pensée la plus abyssmale ² » n'y trouve pourtant pas d'arguments contre l'existence, ni même contre son retour éternel, — mais, bien au contraire, y trouve une raison de plus d'être lui-même le *oui* éternel à toutes choses, « l'immense oui, l'*amen* illimité »... « Jusque dans les gouffres, je vais porter mon oui béni-seigneur ³... » *Mais, une fois de plus, c'est l'idée même de Dionysos qui se répète.*

7.

Quelle langue un tel esprit parle-t-il lorsqu'il se parle à soi seul? La langue du *dithyrambe*. Je suis l'inventeur du dithyrambe. Que l'on écoute comment Zarathoustra, *avant le lever du soleil* (III, 18), se parle à lui-même : semblable bonheur, limpide comme l'émeraude, tendresse si divine, n'avaient pas encore trouvé de langage avant moi. Chez un tel Dionysos, même la plus sombre mélancolie devient dithyrambe; je prends, par exemple, le *Chant nocturne* — la plainte immortelle d'un être condamné, par surabondance de lumière et de puissance, par sa *nature solaire*, à ne pas aimer.

C'est la nuit : maintenant toutes les fontaines jaillissantes parlent plus fort. Fontaine jaillissante, mon âme l'est aussi.

C'est la nuit : maintenant seulement s'éveillent tous les chants des amoureux. Et mon âme est aussi le chant d'un amoureux.

Quelque chose d'inassouvi : d'inassouvissable, est en moi, qui veut se faire entendre. Un désir d'amour est en moi, qui parle le langage de l'amour.

Je suis lumière : ah, que ne suis-je nuit ! Mais c'est ma solitude, qu'être de lumière encerclé.

Ah, que ne suis-je obscur et plein de nuit ! Mamelles de lumière, oh, je vous téterais !

Vous aussi, je vous bénirais, scintillantes étoiles et vers luisants tout là-haut — vos lumineux présents me combleraient.

Mais je vis dans ma propre lumière, je ravale les flammes qui s'échappent de moi.

Je ne connais pas le bonheur de prendre ; et j'ai souvent songé que voler, plus encore que prendre, est le vrai bonheur.

C'est là ma pauvreté, que ma main ne se lasse pas de donner ; de là vient mon envie, de voir des yeux pleins d'attente et des nuits illuminées par le désir.

Oh, misère de ceux qui donnent ! Ténèbres jetées sur mon soleil ! Désir fou de convoiter ! Oh, fringale dans la satiété !

Ils acceptent mes dons : mais puis-je encor

toucher leur âme? Il est un gouffre entre prendre et donner : et le gouffre le plus étroit est le plus impossible à franchir.

Une faim naît de ma beauté : j'aimerais faire mal à tous ceux pour qui je resplendis, j'aimerais dépouiller ceux que je comble de présents — ainsi j'ai soif de cruauté.

Retirant la main, lorsque déjà, vers elle, se tend la main, pareil à la cascade qui, dans sa chute, hésite encore et se retient : ainsi j'ai soif de cruauté.

Telle est la vengeance ourdie par mon opulence, telle la perfidie qui, de ma solitude, sourd lentement.

Mon bonheur de donner est mort à force de donner! Ma vertu s'est lassée d'elle-même par son excès!

Qui donne toujours, son péril est de perdre pudeur : qui sans cesse répand, sa main, son cœur, à force de répandre, sont calleux.

Mes yeux maintenant restent secs devant la honte des implorants : ma main s'est trop endurcie pour sentir encor trembler les mains comblées.

Où sont les larmes de mes yeux, où, le tendre duvet de mon cœur? Oh, solitude de tous ceux qui illuminent!

Dans l'espace désert gravitent maints soleils. Leur lumière parle à tous les obscurs : pour moi seul ils restent muets.

Haine de la lumière pour ce qui luit : elle poursuit sa course, inexorablement.

D'un cœur mauvais envers tout ce qui luit, froid envers tout soleil — ainsi gravite tout soleil.

Pareils à la tempête, les soleils vont leur chemin; ils suivent leur implacable volonté, c'est là leur froid mortel.

Oh, c'est vous seuls, les obscurs, les pleins de nuit, qui de tout ce qui luit, tirez de la chaleur! Aux mamelles de la lumière, vous seuls boirez le lait réconfortant.

Hélas, c'est de la glace qui m'entoure, ma main se brûle à ce contact glacé! Hélas, une soif est en moi, qui se languit de votre soif.

C'est la nuit : pourquoi me faut-il être lumière ?
Et soif de tout ce qui est nuit ! Et solitude !

C'est la nuit : maintenant, comme une source
jaillissant de moi, s'élance mon désir — c'est de
parler que j'ai désir.

C'est la nuit : maintenant toutes les fontaines
jaillissantes parlent plus fort. Fontaine jaillissante,
mon âme l'est aussi.

C'est la nuit : maintenant seulement s'éveillent
tous les chants des amoureux. Et mon âme
est aussi le chant d'un amoureux ¹.

8.

Rien d'approchant n'a jamais été composé, jamais senti,
jamais *souffert* : seul un dieu, un Dionysos, souffre ainsi.
La réponse à un tel dithyrambe de l'esseulement solaire
dans la lumière serait... *Ariane* ²... Qui, à part moi, sait ce
qu'est *Ariane* ! De toutes ces énigmes, personne jusqu'ici
ne possédait la clé, et je doute même que personne y ait
seulement jamais vu d'énigmes. — Zarathoustra définit
une fois, avec rigueur, sa tâche — c'est aussi la mienne —,
afin que l'on ne puisse se méprendre sur son *sens* qui est
d'*acquiescer*, jusqu'à justifier, jusqu'à racheter même tout
le passé.

Je vais parmi les hommes comme parmi des
fragments du futur, de ce futur où plonge mon
regard.

Ma seule ambition de poète est de recomposer *, de ramener à l'unité, ce qui n'est que
fragment, énigme, effroyable hasard.

Comment supporterai-je d'être homme, si
l'homme n'est aussi *poète* et déchiffreur
d'énigmes, et *rédempteur* du hasard ?

Racheter tous ceux qui furent, et convertir tout
« il y avait » en « c'est ce que j'ai voulu », cela, et
cela seul, je l'appellerais *rédemption* ³.

Dans un autre passage, il définit aussi rigoureusement
que possible ce que, pour lui seul, peut être « l'homme » :

* Série de jeux de mots : « *mein Dichten und Trachten...* » :
toute ma pensée, tous mes efforts < visent à >. Dichten : 1. composer
(écrire); 2. condenser. (N.D.T.)

non objet d'amour, ou même de pitié — et le *grand* dégoût de l'homme, Zarathoustra l'a aussi surmonté : l'homme est pour lui « non-forme », matière brute, pierre mal dégrossie qui attend un sculpteur.

Ne-plus-vouloir et ne-plus-apprécier, et ne-plus-crée*r* : puisse cette grande lassitude m'épargner toujours !

Dans mon connaître aussi, je ne sens que la volupté de ma volonté à procréer et devenir : et s'il est une *innocence* dans mon savoir, c'est qu'il contient la *volonté de procréer*.

Cette volonté m'emporta loin de Dieu et des dieux — que resterait-il à créer, si les dieux... existaient ?

Mais, vers l'homme, il me ramène toujours, mon fervent désir de créer ; ainsi la pierre à dégrossir attire le marteau.

Hommes, écoutez-moi ! Dans la pierre dort pour moi seul une image, l'image des images ! Hélas, pourquoi dort-elle dans la pierre la plus laide et la plus dure ?

Et voici que mon marteau se déchaîne cruellement contre la prison de cette image ! Des éclats de pierre volent, pulvérisés : que m'importe ?

Je la veux achever, car une ombre m'a visité — la chose la plus silencieuse, la plus légère qui soit, un jour m'a visité !

La beauté du Surhomme m'a visité, sous la forme d'une ombre : que m'importent encore — les dieux ¹ ?...

J'insiste sur un dernier point de vue : le vers souligné m'en donne l'occasion. Pour une tâche *dionysienne*, la dureté du marteau, et même la *joyeuse envie de détruire*, sont des conditions déterminantes. L'impératif : « Faites-vous durs ² », la certitude élémentaire que *tous les créateurs sont durs*, tel est le véritable signe d'une nature dionysiaque.

PAR-DELÀ BIEN ET MAL

Prélude à une philosophie de l'avenir

1.

La tâche des années qui allaient suivre était tracée d'avance avec toute la rigueur possible. Une fois accomplie la partie de cette tâche qui consistait à « dire *oui* », restait celle de « dire *non* », de « faire non » : l'inversion des valeurs qui avaient cours jusqu'alors, la grande guerre — destinée à susciter le grand jour de la décision finale. Cela comportait aussi la lente quête d'êtres qui me fussent proches, d'êtres assez sûrs de leur force pour me prêter la main dans mon œuvre de *destruction*. — Depuis lors, tous mes écrits sont des hameçons : peut-être suis-je aussi doué que quiconque pour la pêche à la ligne?... Si rien ne s'est *laissé prendre*, la faute n'est pas mienne. *Ce sont les poissons qui manquaient...*

2.

Ce livre (1886) est, pour l'essentiel, une *critique de la modernité* — sans en exclure les sciences modernes, les arts modernes, ni même la politique moderne. Il contient aussi des indications sur un type opposé, qui est aussi peu moderne que possible, un type aristocratique, un type qui « dit *oui* ». Dans ce dernier sens, ce livre est une école du *gentilhomme* *, en prenant ce terme dans une acception plus intellectuelle et plus *radicale* qu'on ne l'a jamais fait. Il faut aussi du cœur au ventre pour pouvoir en supporter l'idée, il faut n'avoir jamais appris la crainte... Tout ce dont notre époque est fière, on le ressent comme opposé

* En français dans le texte.

à ce type, et presque comme mauvaises manières, par exemple la fameuse « objectivité », la « sympathie pour tous ceux qui souffrent », le « sens historique », avec sa soumission au goût des autres, sa manière d'être à plat ventre devant des « *petits faits* * », son « esprit scientifique »... Si l'on songe que ce livre vient *après Zarathoustra*, on devinera peut-être à quel *régime* * *diététique* il doit d'avoir été conçu. L'œil, gâté par la monstrueuse obligation de voir *loin* — Zarathoustra voit encore plus loin que le Czar — est ici contraint de saisir avec acuité ce qui est le plus rapproché, l'époque, *ce qui nous entoure*. On remarquera en tout, et surtout dans la forme, une même volonté *délibérée* de se détourner des instincts qui ont rendu possible un Zarathoustra. Au premier plan vient le raffinement, raffinement de la forme, de l'intention, de l'art de *se taire*, — la psychologie est maniée avec une dureté et une cruauté avouées, — on ne trouve pas une seule parole indulgente dans ce livre... Tout cela délasse et reconforte : qui, pour finir, soupçonnera jamais *quelle sorte* de délassement est nécessaire, pour se remettre, après ce vrai gaspillage de bonté qu'est *Zarathoustra*?... Théologiquement parlant — que l'on prête l'oreille, car je parle rarement en théologien — c'est Dieu en personne qui, sa tâche accomplie, prit l'apparence d'un serpent, sous l'arbre de la science : il se délassait d'être Dieu... Il avait tout fait trop beau... Le Diable n'est jamais que le loisir de Dieu — au septième jour de chaque semaine ¹...

* En français dans le texte.

GÉNÉALOGIE DE LA MORALE

Un écrit polémique

Les trois dissertations qui composent cette *Généalogie* sont peut-être, quant à l'expression, à l'intention et à l'art d'étonner, ce que l'on a jamais écrit de plus déconcertant. Dionysos est également, on le sait, le dieu des ténèbres. Chaque fois, un début qui *doit* égarer le lecteur, froid, scientifique, même ironique, délibérément mis au premier plan, faisant délibérément diversion. Peu à peu, le malaise augmente; des éclairs isolés; de très déplaisantes vérités qui s'annoncent *de loin* par un sourd grondement, — jusqu'au moment où un *tempo feroce* est atteint, où tout se met en branle avec une énorme tension. Chaque fois, à la fin, au milieu de terrifiantes détonations, une vérité *nouvelle*, visible entre d'épais nuages. — La vérité de la *première* dissertation est la psychologie du christianisme — le christianisme né de l'esprit du ressentiment, et *non*, comme on le croit communément, de l'« esprit », — c'est en soi un mouvement de réaction, la grande insurrection contre la domination des valeurs *aristocratiques*. La *deuxième* dissertation donne la psychologie de la « conscience morale » : celle-ci n'est pas, comme on le croit communément, « la voix de Dieu en l'homme » — c'est l'instinct de cruauté qui se retourne contre lui-même, une fois qu'il ne peut plus se décharger à l'extérieur. La cruauté est ici pour la première fois mise en lumière comme l'un des soubassements les plus anciens et les plus essentiels de la culture. La *troisième* dissertation répond à la question de savoir d'où provient la *puissance* immense de l'idéal ascétique, de l'idéal sacerdotal, bien qu'il soit sans doute l'idéal *nuisible par excellence*, un « vouloir-mourir », un idéal de *décadence* *. Réponse : *non pas*, comme on le croit communé-

* En français dans le texte.

ment, parce que derrière le prêtre, Dieu s'active en personne, mais *faute de mieux* *, parce que c'était le seul idéal jusqu'à présent, parce qu'il n'avait pas de concurrent... « Car l'homme aime encore mieux vouloir le néant que *ne pas* vouloir ¹... » Et surtout, il manquait d'un « *contre-idéal* » — et ce, *jusqu'à Zarathoustra*. — On m'a compris. Trois importants travaux préparatoires d'un psychologue en vue d'une inversion de toutes les valeurs. — Ce livre contient la première psychologie du prêtre.

* En français dans le texte.

CRÉPUSCULE DES IDOLES

Comment philosopher à coups de marteau

1.

Cette œuvre de moins de 150 pages, d'un ton serein et lourd de présages, un démon qui rit ¹ —, l'œuvre de si peu de jours que je serais gêné d'en indiquer le nombre, est, parmi tous les livres, une exception : il n'est rien de plus riche de substance, de plus indépendant, de plus subversif, — de plus méchant. Si l'on veut se faire rapidement une idée de la manière dont, avant moi, tout était « la tête en bas », il faut commencer par ces pages. Ce qui, sur la couverture, est appelé « idoles », c'est tout simplement ce qu'on nommait auparavant « vérité ». *Crépuscule des Idoles* — traduisez : c'en est bientôt fini de la vérité d'autrefois...

2.

Il n'est pas une réalité, pas une « idéalité » qui ne soit touchée dans ces pages (touchée est un bien prudent euphémisme!) Non pas seulement les idoles *de toujours*, mais aussi les plus récentes, c'est-à-dire les plus séniles. Les « idées modernes », par exemple. Un grand vent souffle dans les arbres, de toutes parts tombent des fruits — des vérités. C'est la folle prodigalité d'un automne trop opulent : on trébuche à chaque pas sur des vérités, on en écrase même quelques-unes — il y en a trop ²... Mais ce que l'on recueille dans ses mains, cela n'a plus rien de douteux, ce sont là vérités décisives. Je suis le premier à détenir le critère des « vérités », je suis le premier qui *puisse* en décider. Comme si, en moi, s'était développée une *seconde conscience*, comme si, en moi, la « volonté » avait allumé

une lumière, pour éclairer la *pente fatale* où, jusqu'alors, elle glissait ¹... La *pente fatale* : on l'appelait la voie de la « vérité »... C'en est fini de tout « obscur instinct », l'homme *bon* était le dernier à avoir conscience du droit chemin ²... Et, je parle sérieusement, personne avant moi ne connaissait le droit chemin, le chemin *qui monte* : ce n'est qu'à partir de moi qu'il existe à nouveau des espoirs, des tâches, des itinéraires à prescrire à la culture ³ — je suis celui qui en annonce la *bonne nouvelle*... En cela aussi, je suis un destin ⁴...

3.

Immédiatement après avoir terminé l'œuvre citée plus haut, et sans même perdre un jour, je m'attelai à l'immense tâche de l'*Inversion des valeurs*, avec un souverain sentiment de fierté, à quoi rien ne peut se comparer, conscient à chaque instant de mon immortalité, et gravant signe après signe dans les tables d'airain avec l'assurance d'un destin. L'avant-propos fut conçu le 3 septembre 1888; lorsqu'au matin, après l'avoir rédigé, je sortis en plein air, je trouvai devant moi la plus belle journée que la Haute Engadine m'ait jamais montrée — transparente, de couleurs ardentes, renfermant tous les contrastes, toutes les nuances entre la glace et le midi ⁵. — Je ne quittai Sils-Maria que le 20 septembre, retenu que j'étais par les inondations; à la fin, j'étais depuis longtemps le dernier visiteur de cet endroit merveilleux, à qui ma gratitude fera don d'un impérissable nom. Après un voyage plein de contretemps, et même après avoir manqué périr dans Côme inondée, que je n'atteignis que tard dans la nuit, j'arrivai dans l'après-midi du 21 septembre à Turin, mon séjour de prédilection *éprouvé*, ma résidence depuis lors. Je repris le logement que j'avais déjà occupé au printemps, *via Carlo Alberto*, 6/3^e étage, en face du puissant *palazzo Carignano* où Victor-Emmanuel est né, avec vue sur la *piazza Carlo Alberto*, et au-delà, sur un paysage de collines. Sans perdre de temps, et sans me laisser distraire un seul instant, je me remis au travail : il n'y avait plus que le dernier quart de l'œuvre à achever. Le 30 septembre, grande victoire : achevé l'*Inversion des valeurs* ⁶; septième jour, loisir d'un dieu désœuvré, le long du Pô. Le jour même, j'écrivis encore l'« avant-propos » du *Crépuscule des Idoles*, dont les épreuves à

corriger avaient été mon délassement de septembre. — Jamais je n'avais vécu pareil automne, ni cru que chose semblable fût possible sur terre — un Claude Lorrain prolongé à l'infini, chaque jour de la même irrépressible perfection.

LE CAS WAGNER

Un problème pour musiciens

1.

Pour rendre justice à ces pages, il faut souffrir du destin de la musique comme d'une plaie ouverte. — Lorsque je souffre du destin de la musique, *qu'est-ce* donc qui me fait souffrir? De voir que la musique a perdu le pouvoir de transfigurer le monde, de dire oui au monde, qu'elle est musique de *décadence* * et non plus flûte de Dionysos... Pour peu, cependant, que l'on ressente à ce point la cause de la musique comme sa *propre* cause, comme sa *propre* Passion, on trouvera ces pages pleines de ménagements et exagérément modérées. En pareil cas, c'est le comble de l'humanité qu'être gai et se moquer aussi de soi-même, avec bonhomie, bref *ridendo dicere severum* ¹, là où le *verum dicere* justifierait la pire dureté. Qui, au fond, doute encore que moi, en vieil artilleur que je suis, je n'aie les moyens de pointer contre Wagner mon artillerie *lourde* ²? — Dans cette affaire, j'ai gardé pour moi le plus décisif, — j'ai aimé Wagner ³. — Enfin, une attaque dirigée contre un « inconnu » de marque, qu'un autre aurait du mal à soupçonner, s'accorde bien avec la fin et les moyens de ma mission — oh, j'ai encore bien d'autres « inconnus » à démasquer que ce Cagliostro de la musique ⁴! — mais plus encore une attaque ⁵ contre une nation allemande toujours plus paresseuse, toujours plus dépourvue d'instinct pour les choses de l'esprit, toujours plus *honnête*, qui continue, avec un enviable appétit, à se nourrir de contradictions et à ingurgiter sans troubles digestifs la « foi » tout comme l'esprit scientifique, l'« amour chrétien » tout comme l'anti-sémitisme, la volonté de puissance (l'impérialisme du

* En français dans le texte.

« Reich » allemand) tout comme l'« Évangile des humbles * »... Ah, ce refus de choisir entre les contraires! Cette neutralité, cette « abnégation » de l'estomac! Ce sens de l'équité du *palais* allemand, qui accorde des droits égaux à tout, qui trouve tout à son goût... Sans le moindre doute, les Allemands sont des idéalistes... La dernière fois que j'ai visité l'Allemagne, j'ai trouvé le goût allemand préoccupé d'accorder des droits égaux à Wagner et au « Clairon de Säckingen ¹ ». A Leipzig, j'en fus témoin « de première main » pour rendre hommage à l'un des musiciens les plus purs et les plus « allemands » — (au sens ancien du mot « allemand », et non un simple « Allemand du Reich » —, puisqu'il s'agissait du Maître *Heinrich Schütz*), on a fondé une « Société Liszt » dont le but était de cultiver et de répandre la musique d'église — ou de chapelle — du grand *roué* **... Oui, sans le moindre doute, les Allemands sont des idéalistes...

2¹.

Mais là, rien ne m'empêchera d'être brutal et de dire aux Allemands quelques dures vérités : *sinon, qui le ferait?* — Je veux parler de leurs mœurs scandaleuses *in historicis*. Non seulement les historiens allemands ont tout à fait perdu toute *grande* vision de la marche, des valeurs de la culture, non seulement ils sont tous devenus des pantins de la politique (ou de l'Église), mais ils ont même jeté l'*anathème* sur cette *grande* vision. Il faut avant tout être « allemand », être de la « race », alors on peut trancher de toutes les valeurs et non-valeurs *in historicis*, — on les fixe soi-même... Le mot « allemand » est un argument à lui seul, « *Deutschland, Deutschland über alles* » un principe, les Germains représentent dans l'histoire « l'ordre moral universel ». Par rapport à l'*imperium romanum* ils sont les dépositaires de la liberté, par rapport au XVIII^e siècle, ils sont les restaurateurs de la morale, de l'« impératif catégorique »... Il y a une manière allemande (« allemande du Reich »!) d'écrire l'histoire, il y en a même une, je le crains, qui est antisémite, — il y a une manière d'écrire l'histoire *en courtisan*, et M. von Treitschke ne rougit pas... Tout

* En français dans le texte.

** « *Listiger Kirchenmusik* » : de la musique d'église pleine de ruse. Jeu de mots sur *Liszt* et *List* : ruse. (N.D.T.)

récemment, un vrai jugement historique de débile mental, une phrase de l'esthéticien souabe Vischer¹, qui a eu, depuis lors l'heureuse idée de trépasser, fit le tour des journaux allemands, reçue partout comme une vérité à laquelle tout Allemand *se devait d'acquiescer* : « La Renaissance et la Réforme, ensemble, forment un tout : la régénération esthétique *et* la régénération morale. » — De telles phrases viennent à bout de ma patience et j'ai bien envie, je sens même qu'il est de mon devoir, de dire une fois pour toutes aux Allemands tout ce qu'ils ont sur la conscience!... *Ils ont sur la conscience tous les grands crimes commis contre la culture depuis quatre siècles!*... Et ce, toujours pour la même raison, à cause de leur intime *lâcheté* devant la réalité, qui est aussi une lâcheté devant la vérité, à cause de l'insincérité, qui, chez eux, s'est faite instinct, à cause de leur « idéalisme »²... Les Allemands ont frustré l'Europe de la moisson, de la signification de la dernière *grande* époque, la Renaissance, à un moment où un ordre supérieur de valeurs, où les valeurs aristocratiques, celles qui disaient oui à la vie, celles qui portaient la promesse d'un avenir, touchaient à la victoire au siège même des valeurs opposées, des *valeurs de décadence*, et ce *jusque dans les instincts de ceux qui occupaient ce siècle!* — Luther, ce funeste moine, a restauré l'Église, et, ce qui est mille fois plus grave, le christianisme, au moment même où *il avait le dessous*... Le christianisme, cette *négation du vouloir-vivre* faite religion!... Luther, un impossible moine, qui, en raison même de ce qu'il avait d'« impossible », attaqua l'Église, et, — par conséquent! —, la restaura... Les catholiques auraient tout lieu de célébrer la fête de saint Luther et de composer des « *mistères* » en son honneur... Luther et la « régénération morale »! Au diable toute la psychologie! — Sans le moindre doute, les Allemands sont des idéalistes... Alors que, justement, par une prodigieuse audace et un héroïque effort sur soi-même, on allait enfin toucher à un mode de penser sincère, non équivoque, parfaitement scientifique, les Allemands ont su à deux reprises retrouver des voies détournées pour revenir à l'ancien « idéal », à des compromis entre la vérité et l'« idéal » — au fond de simples recettes pour avoir le droit de rejeter la science, pour avoir droit au *mensonge*. Leibniz et Kant — ces deux grands freins de la probité intellectuelle en Europe! — Enfin, lorsqu'à la transition entre deux siècles de *décadence**,

* En français dans le texte.

apparut aux yeux de tous une *force majeure* *, de génie et de volonté, assez forte pour faire de l'Europe une unité, une unité politique et *économique* dont le but était d'instaurer un gouvernement mondial, les Allemands, par leurs « guerres de libération », ont frustré l'Europe du sens, du sens miraculeux que recelait l'existence de Napoléon — ils ont ainsi sur la conscience tout ce qui a suivi, tout ce qui existe actuellement, la maladie et la déraison la plus *destructrice de culture* qui soit, le nationalisme, cette *névrose nationale* **, dont l'Europe est malade, perpétuant la division de l'Europe en petits États, la *petite* politique de clocher : ils ont frustré l'Europe de son sens, de sa *raison* — ils l'ont menée dans une impasse. Qui, à part moi, connaît un *chemin* qui mène hors de cette impasse?... Une tâche assez grande pour *re-lie*r les peuples?...

3.

Et, pour finir, pourquoi ne dirais-je pas ce que je soupçonne? Dans mon cas également, les Allemands feront tout pour qu'un prodigieux destin n'accouche que d'une souris. Avec moi, jusqu'à présent, ils n'ont fait que se déconsidérer, et je doute fort qu'ils fassent mieux à l'avenir... Ah, comme je souhaite de tout cœur être *mauvais* prophète en cela! — Mes lecteurs et auditeurs naturels sont dès maintenant des Russes, des Scandinaves, des Français — cela sera-t-il de plus en plus le cas? — Les Allemands n'ont inscrit dans l'histoire de la connaissance que des noms douteux, ils n'ont jamais produit que d'« inconscients » faussaires (ce mot convient à Fichte, Schelling, Schopenhauer, Hegel, *Schleiermacher*, tout autant qu'à Kant et Leibniz : ils ne sont tous que des « escamoteurs » ***!) : il ne faudra jamais leur faire l'honneur que l'on puisse associer à l'esprit allemand le premier esprit *intègre* dans l'histoire de l'esprit, celui en qui la vérité vient faire justice des falsifications de quatre millénaires... « L'esprit allemand » est un air qui ne me vaut rien, à moi : j'ai peine à respirer à proximité de cette improbité *psychologique* assez malpropre, devenue véritable instinct, et qu'un Allemand trahit à chaque parole, à chaque expression. Ils n'ont jamais, comme les

* En français dans le texte. A prendre littéralement. (N.D.T.)

** *Id.* Lire « nationaliste ». (N.D.T.)

*** Jeu de mots sur le sens littéral de « *Schleiermacher* » : « faiseurs de voiles ». (N.D.T.)

Français, traversé un dix-septième siècle de sévère examen de conscience — un La Rochefoucauld, un Descartes sont en probité cent fois supérieurs aux premiers Allemands — ils n'ont jusqu'à présent jamais eu de psychologues. Mais la psychologie est presque le seul critère de la *propreté* ou de la *malpropreté* d'une race... Et quand on se néglige, comment pourrait-on avoir de la *profondeur*? Avec l'Allemand, presque comme avec la femme, on n'atteint jamais le fond, *car il n'y en a pas*, un point, c'est tout. Mais tout cela ne suffit *même pas* pour être plat ¹. Ce qu'en Allemagne on appelle « profond », c'est précisément cette douteuse malhonnêteté de l'esprit envers soi-même dont je parle : on ne *veut* pas être fixé sur son propre compte. Ne suis-je pas en droit de proposer, comme symbole universel de *cette* sorte de dépravation psychologique, le mot « Allemand »? — En ce moment, par exemple, l'empereur d'Allemagne ² dit qu'il est de son « devoir de chrétien » de libérer les esclaves en Afrique; chez nous, Européens *différents*, on appellerait cela tout simplement « allemand »... Les Allemands ont-ils produit un seul livre qui ait de la profondeur? Ils n'ont même pas la moindre idée de ce qui fait qu'un livre est profond. J'ai connu des savants qui tenaient Kant pour profond; à la cour de Prusse ³, on tient, je le crains, M. von Treitschke ⁴ pour profond. Et quand, à l'occasion, il m'arrive de vanter en Stendhal un profond psychologue, il s'est déjà produit que des professeurs d'Université allemands me demandent d'épeler son nom ⁵...

4^e.

Et pourquoi n'irais-je pas jusqu'au bout? J'aime à faire table rase. J'ai même, entre autres ambitions, celle de passer pour le contempteur des Allemands *par excellence* *. Dès l'âge de vingt-six ans, j'ai exprimé ma *méfiance* à l'égard du caractère allemand (3^e *Inactuelle*, page 71 ¹), — les Allemands, pour moi, sont tout simplement « impossibles ». Quand j'imagine un type humain qui va à l'encontre de tous mes instincts, cela donne toujours un Allemand. La première chose par laquelle je « sonde-les-reins » d'un homme, est de chercher à savoir s'il a dans les veines le sens de la distance, s'il voit partout rang, degrés, hiérarchie

* En français dans le texte.

entre l'homme et l'homme, bref s'il établit des *distinctions* : c'est en cela que l'on est *gentilhomme* * ; en tout autre cas, l'on appartient inexorablement à la catégorie généreuse et accueillante — o combien ! — de la *canaille* *. Mais les Allemands sont *canaille* * — ils sont si accueillants !... Fréquenter des Allemands, c'est s'abaisser : l'Allemand met tout sur un pied d'*égalité*... Si j'excepte mes relations avec quelques artistes, et surtout avec Richard Wagner, je n'ai pas connu avec des Allemands une seule heure que je puisse dire bonne ¹... En supposant même que l'esprit le plus profond de plusieurs millénaires apparaisse parmi les Allemands, il se trouvera toujours une oie du Capitole pour s'imaginer que son âme très laide compte tout autant... Je ne puis souffrir cette race avec qui l'on est toujours en mauvaise compagnie, qui n'a pas de doigté pour les *nuances* * — malheur à moi, qui suis une *nuance* * ! —, cette race qui n'a aucun *esprit* * dans les pieds et qui ne sait même pas marcher ! Au fond, les Allemands n'ont même pas de pieds, ils n'ont que des jambes... Les Allemands n'ont aucune idée de leur vulgarité — mais c'est bien là le comble de la vulgarité — ils n'ont même pas *honte* de n'être qu'Allemands... Ils se mêlent de tout, ils se croient capables de se prononcer sur tout — et je crains bien qu'ils ne se soient déjà prononcés sur moi ²... Ma vie entière est la preuve *rigoureuse* ** de ces principes. C'est en vain que j'y cherche un signe de tact, de *délicatesse* * à mon égard. De la part de Juifs, oui, jamais encore de la part d'Allemands. Ma nature veut que je sois doux et bien disposé envers tout le monde — j'ai le *droit* de ne pas faire de distinctions — ; cela ne m'empêche pas d'avoir les yeux bien ouverts. Je ne fais d'exception pour personne, et surtout pas pour mes amis — j'espère en fin de compte que cela n'a pas entamé l'humanité que je leur témoigne ! Il y a cinq ou six choses dont je me suis toujours fait un point d'honneur. — Pourtant, il n'en est pas moins vrai que, depuis des années, je ressens presque chaque lettre que je reçois comme quelque chose de cynique : il y a plus de cynisme dans la bienveillance à mon égard que dans la haine la plus implacable... Je le dis en pleine face à chacun de mes amis : aucun d'eux n'a jamais jugé qu'il valût la peine d'*étudier* aucune de mes œuvres : à d'infimes indices, je devine qu'ils ne

* En français dans le texte.

** *Id.* « de rigueur » (*sic*). (N.D.T.)

savent même pas ce qu'elles contiennent. En ce qui concerne mon *Zarathoustra*, qui, parmi mes amis, y a jamais vu autre chose qu'une prétention illégitime, mais heureusement parfaitement indifférente?... Dix ans : et aucun Allemand ne s'est fait un cas de conscience de défendre mon nom contre l'absurde silence qui l'ensevelit : c'est un étranger, un Danois, qui a eu assez de finesse d'instinct et de *courage* pour cela, qui s'est indigné de mes prétendus amis... Dans quelle Université allemande serait-il aujourd'hui concevable de faire un cours sur ma philosophie, comme celui qu'a fait au printemps dernier, à Copenhague, le Dr Georg Brandes, ce psychologue qui a donné ainsi une preuve supplémentaire de sa valeur ¹? — Moi-même, je n'ai pas souffert de tout cela : ce qui a le caractère de la *nécessité* ne me blesse pas; *amor fali*, tel est le fond de ma nature. Cela n'exclut pas que je sache apprécier l'ironie, et surtout l'ironie de l'Histoire. Et c'est ainsi que deux ans environ avant le coup de foudre fracassant de l'*Inversion des valeurs*, qui plongera la terre dans de terribles convulsions, j'ai lancé dans le monde le *Cas Wagner* : les Allemands auraient de la sorte une nouvelle occasion de s'en prendre à moi de manière inoubliable, et de *s'immortaliser* ainsi! Il est encore temps! — L'ont-ils fait? — A ravir, Messieurs les Teutons! Je vous fais tous mes compliments... A l'instant même, et pour que les amis ne manquent pas à la fête, une vieille amie m'écrit que je la fais rire... Et cela à un moment où une indicible responsabilité repose sur moi, où nulle parole ne serait trop tendre, nul regard assez plein de vénération à mon endroit. Car je porte sur mes épaules le destin de l'humanité ².

POURQUOI JE SUIS UN DESTIN ¹

1 ².

Je connais le sort qui m'est réservé. Un jour, mon nom sera associé au souvenir de quelque chose de prodigieux — à une crise comme il n'y en eut jamais sur terre, à la plus profonde collision de consciences, à un verdict inexorablement rendu *contre* tout ce qu'on avait jusqu'alors cru, réclamé, sanctifié. Je ne suis pas un être humain, je suis de la dynamite. Et, avec tout cela, il n'y a rien en moi du fondateur de religion. Les religions sont affaire de populace, et après avoir été au contact d'hommes de religion, j'éprouve le besoin de me laver les mains... Je ne *veux* pas de « croyants », je crois que j'ai trop de malice pour « croire » moi-même en moi, et je ne m'adresse jamais aux masses... J'ai une peur panique que l'on n'aille un beau jour me *canoniser* : on comprendra pourquoi *je prends les devants* en publiant ce livre : il doit empêcher que l'on n'en prenne trop à son aise avec moi... Je ne veux pas être un saint, plutôt encore un pitre... Peut-être suis-je un pitre... Et cependant, ou plutôt, *pas* cependant — car, jusqu'ici, il n'y eut rien de plus mensonger que les saints — c'est la vérité qui parle par ma bouche. Mais ma vérité est *terrible*, car jusqu'à présent, c'est le mensonge que l'on baptisait vérité. — *Inversion de toutes les valeurs* : c'est ma formule pour désigner un acte de suprême retour sur soi-même de l'humanité, acte qui en moi s'est fait chair et génie. Mon *sort* est de devoir être le premier homme *convenable*, de me savoir en contradiction avec le mensonge invétéré de plusieurs millénaires... Je suis le premier à avoir *découvert* la vérité, par le seul fait que je suis le premier à avoir senti, — à avoir *flairé* —, le mensonge comme mensonger... Tout mon génie est dans mes narines... J'apporte la contradiction

comme on ne l'a jamais fait, et je suis malgré tout le contraire d'un esprit négateur. Je suis un messenger de *bonne nouvelle* comme il n'en fut jamais, je connais des tâches si hautes que la notion même n'en existait pas avant moi. Ce n'est qu'à partir de moi qu'il est à nouveau des espérances¹. Avec tout cela, je suis aussi, nécessairement, l'homme de la fatalité. Car lorsque la vérité engagera la lutte contre le mensonge millénaire, nous connaîtrons des ébranlements, des convulsions séismiques, des bouleversements tectoniques tels que nous n'en avons jamais rêvé, et qui déplaceront montagnes et vallées... L'idée de politique se sera alors résorbée en une guerre des esprits, toutes les formes de pouvoir de l'ancienne société se seront volatilisées — car toutes reposent sur le mensonge : il y aura des guerres comme il n'y en a jamais eu sur terre. Ce n'est qu'à partir de moi qu'il y aura sur terre une *grande* politique.

2^a.

Désire-t-on la formule d'un tel destin *fait homme*? Elle se trouve dans mon *Zarathoustra*.

« — et qui veut être un créateur, en bien et en mal, il lui faut d'abord être un destructeur, et briser des valeurs.

« Ainsi le mal suprême participe de la suprême bonté — mais c'est celle qui crée³... »

Je suis de loin l'homme le plus redoutable qu'il y ait jamais eu ; cela n'exclut pas que je doive être à l'avenir le plus bienfaisant. Je connais le désir, le plaisir d'*anéantir* à un degré qui correspond à mon *pouvoir* d'anéantir, — dans les deux sens, j'obéis à une nature dionysienne qui ne sépare pas le « faire » négateur du « dire » affirmatif. — Je suis le premier *immoraliste* : en cela je suis le *destructeur* par excellence.

3^a.

On ne m'a pas demandé — mais on aurait dû me demander —, ce que signifie dans ma bouche, dans la bouche du

premier immoraliste, le nom de *Zarathoustra*, car c'est juste le contraire qui fait le caractère monstrueusement unique de ce Perse dans l'histoire. Zarathoustra, le premier, a vu dans la lutte du bien et du mal la vraie roue motrice du cours des choses — la transposition en métaphysique de la morale conçue comme force, cause, fin en soi, telle est son œuvre à lui. Mais poser cette question serait au fond déjà y répondre. Zarathoustra a suscité cette funeste erreur qu'est la morale : par conséquent, il doit être le premier à la reconnaître. Non seulement il a en cela une expérience plus vaste et plus longue qu'aucun penseur — toute l'histoire est en fait la réfutation empirique du prétendu « ordre moral universel » — mais encore, et c'est le plus important, Zarathoustra est plus sincère qu'aucun autre penseur. Sa doctrine, et — c'est la seule —, a pour vertu suprême la *sincérité* — c'est-à-dire le contraire de la lâcheté de l'« idéaliste » qui prend la fuite devant la réalité. Zarathoustra a plus de courage inné que tous les penseurs pris ensemble. Dire la vérité et bien décocher ses flèches, telle est la vertu perse. — Me comprend-on?... La morale se dépassant elle-même par souci de vérité, le moraliste se dépassant en son contraire — *en moi* — voilà ce que signifie dans ma bouche le nom de Zarathoustra.

4.

Au fond, ce sont deux négations qu'englobe chez moi le terme d'*immoraliste*. Je récusé d'abord un type d'homme qui a jusqu'ici passé pour le plus élevé; les *gens de bien*, les *bien-veillants*, les *bien-faisants*; je récusé d'autre part une sorte de morale qui s'est imposée et a régné en tant que morale en soi, — la morale de *décadence* *, ou, plus concrètement, la morale *chrétienne*. Il serait permis de considérer la deuxième opposition comme la plus décisive, car, en gros, je tiens déjà la surévaluation de la bonté et du bon-vouloir pour une conséquence de la *décadence* *, pour un symptôme de faiblesse, pour inconciliable avec une vie montante et acquiesçante : dans l'acquiescement, la négation et la *destruction* sont des conditions nécessaires. — Mais je m'attarderai tout d'abord sur la psychologie de l'homme « bon ». Pour estimer la valeur d'un type humain, il faut calculer le prix que coûte sa conservation — il faut

* En français dans le texte.

connaître les conditions de son existence. La condition de l'existence des « gens de bien » est le *mensonge* : — autrement dit, ne *vouloir* à aucun prix voir la réalité telle qu'elle est, c'est-à-dire absolument *pas* propre à faire naître à chaque instant des instincts de bienveillance, et encore moins à tolérer à tout moment l'intervention de mains bien intentionnées mais peu clairvoyantes. Considérer les *détresses* de tout genre comme un obstacle en soi, comme quelque chose qu'il faut *abolir*, voilà bien la *niaiserie par excellence* *, et, en généralisant, un vrai malheur par ses conséquences, une funeste bêtise, — presque aussi bête que serait la volonté d'abolir le mauvais temps, par pitié, par exemple, pour les pauvres gens... Dans la grande économie du Tout, les horreurs de la réalité (dans les émotions, les appétits, dans la volonté de puissance), sont d'une nécessité sans commune mesure avec celle de cette forme du bonheur mesquin qu'est la « bonté » ; il faut même une certaine indulgence pour accorder une place à cette dernière, car elle a pour condition l'insincérité de l'instinct. J'aurais une excellente occasion de prouver les conséquences excessivement inquiétantes de l'*optimisme*, cette monstrueuse élucubration des *homines optimi*, dans tout le cours de l'histoire. Zarathoustra, le premier à avoir compris que l'optimiste est tout aussi *décadent* * que le pessimiste, et peut-être plus nuisible, dit :

« Les gens de bien ne disent jamais la vérité. Ce sont des côtes trompeuses et de fallacieuses sécurités que vous enseignent les gens de bien ; c'est parmi les mensonges des gens de bien que protégés du jour, vous avez vu le jour. Tout est, jusqu'au tréfonds, faussé et falsifié par le mensonge des gens de bien ¹. »

Le monde n'est heureusement pas bâti en fonction d'instincts tels que seul le brave bétail grégaire puisse y trouver son étroit bonheur ; exiger que tout le monde devienne « homme de bien », animal grégaire, aux yeux clairs, plein de bon vouloir, « belle âme » — ou bien, comme le souhaite Monsieur Herbert Spencer, *altruiste*, cela serait ôter à l'existence son caractère de *grandeur*, cela serait châtrer l'humanité et la ramener à une misérable chinoiserie. *Et c'est ce que l'on a tenté de faire !... C'est juste-*

* En français dans le texte.

ment cela que l'on a appelé morale ! — C'est en ce sens que Zarathoustra nomme les « bons », tantôt les « derniers des hommes », tantôt « le commencement de la fin », mais surtout il les ressent comme l'espèce d'hommes la plus nuisible, parce qu'ils imposent leur existence aussi bien aux dépens de la vérité qu'aux dépens de l'avenir.

« Les gens de bien — ils ne savent pas créer, ils sont toujours le commencement de la fin —

« — ils crucifient celui qui inscrit des valeurs nouvelles sur de nouvelles tables, ils se sacrifient à eux-mêmes l'avenir, ils crucifient tout avenir humain !

« Les gens de bien — ils furent toujours le commencement de la fin... Et quel que soit le mal que font les détracteurs du monde, le mal que font les gens de bien est toujours le plus malfaisant ¹. »

5.

Zarathoustra, le premier psychologue des « gens de bien » est — par conséquent — ami des méchants. Si un type d'homme de *décadence* * a pu s'élever au rang de l'espèce la plus haute, cela ne fut possible qu'aux dépens de l'espèce antithétique, de l'espèce humaine forte et assurée de vivre. Si l'animal grégaire rayonne dans l'éclat de la plus pure vertu, il faut nécessairement que l'homme d'exception soit dégradé au rang des « méchants ». Si le mensonge à tout prix accapare pour son optique le nom de « vérité », celui qui est véritablement véridique doit nécessairement se retrouver sous les noms les plus infamants. Zarathoustra ne laisse ici aucun doute : il dit que c'est précisément la connaissance des « bons », des « meilleurs », qui lui a inspiré l'horreur de l'homme en général : c'est celle aversion-là qui lui a donné des ailes pour « prendre son vol vers de lointains futurs ² » — il ne dissimule pas que son type d'homme, un type relativement surhumain, est justement surhumain par rapport aux hommes bons, et que les « bons » et les « justes » nommeraient son surhomme démon...

* En français dans le texte.

« Vous, les hommes les plus hauts que mon œil ait vus, voilà bien pourquoi je doute de vous, et, en secret, me ris de vous : je le sens bien, vous nommeriez mon surhomme — démon !

« Vous êtes, en vos âmes, si étrangers à la grandeur, que le surhomme vous serait *terrible* en sa bonté... »¹

C'est par ce passage, et nulle part ailleurs, qu'il faut commencer si l'on veut comprendre ce que *veut* Zarathoustra : cette race d'homme qu'il conçoit, conçoit la réalité *telle qu'elle est* : elle est assez forte pour cela — elle ne lui est pas aliénée, soustraite, elle est *elle-même* cette réalité, et porte en elle tout ce que cette réalité a de terrible et de problématique : *ce n'est qu'ainsi que l'homme peut atteindre à la grandeur.*

6².

— Mais c'est également dans un autre sens que j'ai choisi à mon usage le mot d'« *immoraliste* », comme signe distinctif, ou comme *distinction* : je suis fier de ce mot qui me distingue de tout le reste de l'humanité. Personne encore ne s'est senti *au-dessus* de la morale *chrétienne* : il fallait pour cela une hauteur, une ampleur de vue, une profondeur, une connaissance des gouffres de l'âme, dont on n'avait encore pas idée. La morale chrétienne fut jusqu'ici la Circé de tous les penseurs, — ils étaient ses esclaves. Qui, avant moi, est descendu dans ces antres d'où s'exhalent les vapeurs délétères de cet idéal bien particulier qu'est le *dénigrement du monde*? Qui même, a seulement osé suspecter *qu'il s'agissait* d'antres ténébreux? Qui, avant moi, parmi les philosophes, fut *psychologue* et non plutôt l'antithèse du psychologue, « escroc supérieur », « idéaliste »? Avant moi, la psychologie n'existait même pas. — Être le premier en cela peut être une malédiction, c'est en tout cas un lourd destin : car, étant le premier, *on est aussi le premier à mépriser...* Le péril qui me menace est le *dégoût* que m'inspire l'homme...

7.

M'a-t-on compris? — Ce qui me met à l'écart, ce qui me coupe du reste de l'humanité, c'est d'avoir *découvert*

el mis à nu la morale chrétienne. C'est pourquoi j'avais besoin d'un mot qui renfermât le sens d'un défi lancé à chacun. Ne pas avoir ouvert plus tôt les yeux sur ce point, j'y vois la plus grande malhonnêteté que l'humanité ait sur la conscience, la mystification faite instinct, la volonté la plus délibérée de *ne pas* voir le moindre événement, la moindre causalité, la moindre réalité, j'y vois la falsification *in psychologicis* poussée jusqu'au crime. L'aveuglement devant le christianisme est le *crime par excellence*, le crime *contre la vie*... Les millénaires, les peuples, les premiers comme les derniers des hommes, les philosophes et les vieilles femmes, tous se valent sur ce point — à l'exception de cinq ou six moments de l'histoire, moi étant le septième. Le chrétien était, jusqu'ici, l'« être moral » par définition, un *curiosum* sans pareil — et, *en tant qu'« être moral »*, plus absurde, plus mensonger, plus vain, plus léger, plus *nuisible à lui-même* que le pire contempteur de l'humanité ne saurait le rêver. La morale chrétienne — la forme la plus pernicieuse de la volonté de mensonge, la véritable Circé de l'humanité : ce qui a *corrompu* l'humanité. A ce spectacle, *ce n'est pas tant* l'erreur en tant qu'erreur qui me révolte, *ce n'est pas tant* le manque millénaire du « bon-vouloir », de discipline, de correction, d'audace intellectuelle qui se trahit dans sa victoire : — c'est le manque de naturel, c'est le fait parfaitement atroce que la *contre-nature* ait, en tant que morale, reçu les plus grands honneurs, et soit restée suspendue au-dessus de l'humanité, en tant que loi, qu'impératif catégorique!... S'égarer à ce point — et *non* en tant qu'individu, *non* en tant que peuple, mais qu'humanité tout entière... Que l'on ait enseigné à mépriser les instincts fondamentaux de la vie, que l'on ait *inventé* de toutes pièces une « âme » un « esprit » à seule fin de ruiner le corps ; que l'on enseigne encore à ressentir la condition première de la vie, la sexualité, comme quelque chose d'impur ; que l'on cherche le principe du mal dans ce qui est le plus indispensable pour prospérer, dans un *strict* égoïsme (le terme même a quelque chose de péjoratif *) ! qu'inversement, l'on voie la *valeur suprême* — que dis-je, *la valeur en soi* ! — dans le signe même du déclin, dans l'opposition à l'instinct, dans le « désintéressement », — dans la perte du centre de gravité,

* C'est vrai du mot allemand, « *Selbstsucht* », où le suffixe « *sucht* » désigne des maladies et des manies. Cf. plus bas « la manie du prochain » (« *Nächstensucht* »). (N.D.T.)

dans la « dépersonnalisation » et l' « amour du prochain » (dans la *manie* malade du prochain!)... Eh quoi? L'humanité même serait-elle en *décadence* *? L'aurait-elle toujours été? — Ce qui est sûr, c'est que seules des valeurs de *décadence* * lui ont été *inculquées* comme valeurs suprêmes. La morale du renoncement est *par excellence* *, la morale de la dégénérescence, c'est la constatation : « Je suis perdu » traduite par l'impératif : « Périssiez tous! », et *pas seulement* par cet impératif!... Cette morale du renoncement, la seule qui ait jamais été enseignée, trahit un « vouloir-mourir », elle *nie* la vie dans son principe le plus élémentaire. Reste la possibilité que ce ne soit pas l'humanité qui soit en pleine dégénérescence, mais seulement cette engeance parasitaire, la race des *prêtres*, qui, grâce à la morale, a su, à coups de mensonges, s'imposer comme arbitre des valeurs — et qui a pressenti dans la morale chrétienne son meilleur moyen d'accéder au *pouvoir*... Et, de fait, c'est bien là ma conviction : les professeurs, les guides de l'humanité, y compris les théologiens, furent tous sans exception des *décadents* * : de là l'inversion de toutes les valeurs en valeurs hostiles à la vie, de là la morale... *Définition de la morale* : l'idiosyncrasie des *décadents* *, avec l'arrière-pensée (couronnée de succès!) de *se venger de la vie*. Je tiens beaucoup à cette définition.

8.

— M'a-t-on compris? — Dans ce qui précède, je n'ai pas dit un mot que je n'aie dit déjà il y a cinq ans par la bouche de Zarathoustra. La *mise à nu* de la morale chrétienne, voilà un événement historique sans précédent, une véritable « catastrophe ». Celui qui fait la lumière sur la morale est une *force majeure* *, un *fatum* — il *brise* l'histoire de l'humanité en deux tronçons. On vit *avant* lui, ou *après* lui... L'éclair de la vérité a frappé précisément ce qui se trouvait jusqu'alors le plus haut placé : que celui qui comprend *ce qui* a été détruit regarde s'il lui reste encore quelque chose dans les mains!... Tout ce qui, jusqu'alors, était appelé « vérité », a été démasqué comme la forme la plus nocive, la plus perfide, la plus souterraine, de mensonge : le saint prétexte d' « amender » l'humanité, démasqué comme la ruse permettant d'anémier la vie, de la saigner à mort. De la morale considérée comme

* En français dans le texte.

un *vampirisme*... Qui met la morale à nu, a du même coup découvert la non-valeur de toute valeur en quoi l'on croit, ou a cru, jusqu'ici; dans les types humains les plus vénérés, et même *sancifiés*, il ne voit plus rien d'estimable, il y voit l'espèce la plus funeste de monstres, funestes parce qu'ils *fascinaient*... La notion de « Dieu », inventée comme antithèse à la vie — et, en elle, tout ce qui est nuisible, empoisonné, négateur, toute la haine mortelle contre la vie, tout cela ramené à une scandaleuse unité! La notion d'« au-delà », de « monde vrai », inventée à seule fin de déprécier *l'unique* monde qui existe, de ne plus conserver pour notre réalité terrestre aucun but, aucune tâche! La notion d'« âme », d'« esprit », et, pour finir, d'« âme immortelle », inventée à seule fin de mépriser le corps, de le rendre malade — « saint »! — d'opposer une effrayante insouciance à tout ce qui, dans la vie, mérite le moindre sérieux : les questions d'alimentation, de logement, de régime intellectuel, de traitement des malades, d'hygiène, de météorologie! Au lieu de la santé, le « salut » de l'« âme » — je veux dire une *folie circulaire* * qui oscille entre les convulsions de la pénitence et l'hystérie de la rédemption! La notion de « péché » inventée, en même temps que l'instrument de torture qui la complète, la notion de « libre arbitre », à seule fin d'égarer les instincts, de faire de la méfiance envers les instincts une seconde nature! Dans la notion de l'« oubli de soi », de l'« ab-négation de soi », qui est le signe même de la *décadence* *, c'est l'*attirance* pour ce qui vous fait du mal, c'est « l'impuissance-à-trouver-son-intérêt », c'est l'autodestruction qui est érigée en signe de valeur absolu, en « devoir », en « sainteté », en élément « divin » dans l'homme! Enfin, et c'est bien là le plus terrible, dans la notion d'homme *bon*, on prend le parti de tout ce qui est faible, malade, mal venu, mal à l'aise, de tout ce qui est *voué à périr* — c'est la loi de la *sélection* contrecarrée, c'est un idéal trouvé dans le contraire de l'homme fier et accompli, de l'homme qui dit oui, qui est promis à un avenir, qui est promesse d'un avenir, et qui est dès lors appelé *le méchant*... Et sous le nom de *morale*, c'est à tout cela que l'on a cru! *Écrasez l'infâme* ¹ *!

9.

— M'a-t-on compris? — *Dionysos contre le Crucifié*...

* En français dans le texte.

Dates et événements

DATES ET ÉVÉNEMENTS
DE LA VIE DE NIETZSCHE DE L'AUTOMNE 1887
AU DÉBUT DE JANVIER 1889

1887, octobre-décembre, Nice.

Après un voyage très éprouvant, N., venant de Venise, arrive à Nice le 22 octobre au soir. Il descend à la Pension de Genève. Il y dispose d'une « vraie pièce de travail », paie « 5,1/2 frs par jour, pour le logement et deux repas : je prépare moi-même mon thé du matin... mais, entre nous soit dit, tous les autres pensionnaires paient davantage (8-10 frs). Entre parenthèses : une vraie torture pour mon amour-propre!!! » (à Overbeck, 12 novembre). Dans la même lettre : « il me semble que c'est toute une époque qui se termine pour moi ; un regard en arrière est plus que jamais à l'ordre du jour. Dix ans de maladie, plus de dix ans ; et pas simplement une maladie pour laquelle il existe des médecins et des remèdes. Quelqu'un sait-il seulement ce qui m'a rendu malade ? Ce qui, des années durant m'a tenu au seuil de la mort, et appelant la mort ? Je n'en ai pas l'impression. Si j'excepte Richard Wagner, personne n'est jamais venu à moi avec le millième de la passion et de la souffrance qu'il aurait fallu pour que je m' " entende " avec lui : en ce sens, enfant, j'étais déjà seul, et je le suis encore maintenant, dans ma quarante-quatrième année. Ces dix terribles années que j'ai derrière moi m'ont fait amplement apprécier ce que cela signifie d'être seul, isolé à ce point : l'isolement progressif d'un homme souffrant et sans appuis, incapable même de se " défendre ". Hormis mon ami Overbeck (et trois autres êtres), au cours de ces dix dernières années, presque chaque personne que je connais a commis à mon égard quelque absurdité, soit par de révoltants soupçons, soit, du moins, sous la forme d'une blessante prétention (récemment encore Rohde, cet incorrigible goujat). Pour n'en retenir que le meilleur, cela m'a rendu plus indépendant ; mais aussi plus dur, et plus contemplateur des hommes que je ne le souhaiterais moi-même. Heureusement, j'ai assez d'esprit gaillard * pour m'amuser à l'occasion de ces souvenirs, comme de tout ce qui ne concerne que moi ; et, en outre, j'ai une tâche qui ne me permet pas de songer beaucoup à moi (une tâche, un deslin, appelez cela

* En français dans le texte.

comme vous voulez). Cette tâche m'a rendu malade, c'est elle également qui me guérira, qui fera mieux que me guérir, me rendra philanthrope et tout ce qui s'ensuit. »

Travail intense, attesté par les cahiers philosophiques de cette période. « Je suis d'humeur travailleuse, mais sombre, et pas encore sorti de l'ébranlement violent que m'ont apporté les dernières années. Pas encore assez "dépersonnalisé". — Pourtant, je sais ce qui est fait, et ce qui est définitivement réglé : c'est un trait qui est tiré sous toute mon existence jusqu'alors : — voilà le sens des dernières années. Sans doute, par cela même, l'existence que j'ai menée jusqu'ici a révélé ce qu'elle était réellement — une simple promesse. La passion de mon dernier livre [Généalogie de la morale] a quelque chose d'effrayant : avant-hier, je l'ai lu avec un profond étonnement, et comme quelque chose de nouveau » (à Peter Gast, 20 décembre). Lectures : Montaigne : Essais, Galiani ; Lettres à M^{me} d'Épinay ; Journal des Goncourt ; A. Pougin, Les vrais créateurs de l'opéra français, Perrin et Cambert. Il assiste à une nouvelle représentation de la Carmen de Bizet au théâtre italien du Sonzogno. Aux Pêcheurs de Perles, il part après le premier acte.

Première lettre de Georg Brandes à N. (26 novembre) : « C'est pour moi un honneur d'être connu de vous, et connu au point que vous ayez souhaité que je vous lise. De vos livres souffle vers moi un esprit nouveau et original. Je ne comprends pas encore entièrement ce que j'ai lu ; je ne sais pas toujours où vous voulez en venir. Mais bien des choses coïncident avec mes propres pensées et sympathies, le mépris des idéaux ascétiques et une profonde aversion pour la médiocrité démocratique, votre radicalisme aristocratique... Vous faites partie du petit nombre d'hommes avec qui j'aimerais causer... » Cette lettre marque le début de la correspondance N.-Brandes.

N. se réjouit d'une lettre de Carl von Gersdorff, son ami de jeunesse, qui après dix ans d'interruption, renoue des relations cordiales, (30 novembre). Brandes donne à N. des nouvelles de Lou Salomé et de Paul Rée (Gersdorff lui parle aussi de ce dernier). Sur ses relations avec son antisémite de beau-frère, B. Förster, N. écrit à Gast : « Mon beau-frère aussi m'a assez gentiment écrit ; nous nous efforçons tous deux d'atténuer ce que la situation a de tendu (— il me parle de Par-delà..., qu'il a commandé : je ne le lui avais pas envoyé, non sans de bonnes raisons) » (3 novembre).

A la fin de l'année, il écrit à Overbeck : « ... le poids de mon existence pèse à nouveau plus lourd sur mes épaules ; presque pas un jour entièrement bon ; et beaucoup de souci et de tristesse. Garde-moi ta fidèle affection, mon vieil ami ! » (28 décembre).

1888, janvier-début d'avril, Nice.

Cet hiver à Nice fut pour N. très fructueux en ce qui concerne son activité intellectuelle. Mais il souffre d'une grave dépression mélancolique : « ... que cet hiver a été très riche en acquis spirituel

pour ce qui m'importe le plus. Ainsi, l'esprit n'est pas malade, rien n'est malade, seulement ma pauvre âme » (fragment de lettre à sa mère, écrit à la fin de mars : pas à sa sœur ! Sur cette falsification d'Elisabeth Förster-N., consulter Karl Schlechta *Nietzsches Werke*. (Œuvres de Nietzsche en trois volumes, Munich 1954-1956), III, pp. 1417 sqq.)

Au sujet de son activité, il écrit à Gast : « Enfin, je ne vous tairai pas que toute cette période a été pour moi riche en vues synthétiques et en illuminations ; qu'a commencé à renaître mon courage d'entreprendre " l'impossible ", et d'exprimer jusque dans ses dernières conséquences la sensibilité qui me distingue » (6 janvier). « ... oh, comme il est instructif de vivre dans un état extrême comme le mien ! C'est seulement maintenant que je comprends l'Histoire, jamais je n'ai eu d'yeux plus profonds qu'au cours des derniers mois » (1^{er} février). « J'ai terminé la première mise au net de mon " Essai d'une inversion des valeurs " : l'un dans l'autre, cela a été une torture, et je n'ai pas encore le courage nécessaire. Dans dix ans, je le ferai mieux » (13 février). « ... Ne croyez pas non plus que j'aie à nouveau fait " de la littérature " : cette copie était pour moi ; à partir de maintenant, je veux faire chaque hiver une nouvelle copie pour moi seul, — toute idée de " publicité " est en fait exclue » (26 février). Dans ces passages, N. se réfère — ainsi que Gast l'a souligné dans son commentaire — aux cahiers W II 1, W II 2, W II 3 de l'œuvre posthume, qu'il a utilisés au moment de la « mise au net » citée. S'y rattache le classement des notes du cahier-répertoire W II 4. Lectures : Plutarque ; Baudelaire, Œuvres posthumes ; Dostoïevski, Les Possédés, dans la traduction française de Victor Derély ; Tolstoï, Ma religion ; J. Wellhausen, Prolegomena zur Geschichte Israëls ; Renan, Vie de Jésus ; Constant, Quelques réflexions sur le théâtre allemand (introduction à sa traduction du Wallenstein de Schiller).

Dans le Bund de Berne, Carl Spitteler rend compte des ouvrages de N. Après s'en être d'abord montré satisfait, N., vraisemblablement sous l'influence du jugement défavorable de son « disciple » Peter Gast, — exprime sa contrariété dans des lettres à Spitteler (10 février) et à son ami J. V. Widmann (Cf. à ce propos, passage de EH, « Pourquoi j'écris de si bons livres », § 1, p. 131). Brandes donne à l'Université de Copenhague des conférences sur la philosophie de N., qui en est très heureux. Malgré l'incident relaté plus haut, N. intervient en faveur de Spitteler auprès de l'éditeur Credner. N. à Spitteler : « Après bien des échecs et des humiliations, j'ai fini par réussir à intéresser un éditeur à la publication de vos essais d'esthétique. Le chef de l'une des maisons les plus en vue de Leipzig (Société Veit und Co), M. Hermann Credner, vient de m'écrire d'une manière pour le moins encourageante : il promet d'envisager celle affaire. » (4 mars).

5 avril-5 juin, Turin.

N. quitte Nice le 2 avril. A Savona, il monte par erreur dans un train qui l'emmène à Sampierdarena au lieu de Turin. Malade, il reste jusqu'au 3 avril au lit, dans un hôtel de Sampierdarena. Le 4 avril, « pèlerinage à Gênes ». « A Gênes, j'ai erré comme une ombre en proie aux souvenirs. Ce que j'y aimais autrefois, cinq ou six points choisis, m'a plu encore davantage : tout cela m'a paru d'une incomparable noblesse * pâle, et pourtant supérieur à tout ce qu'offre la Riviera. Je remercie mon destin de m'avoir condamné à vivre dans cette ville dure et sombre pendant les années de décadence * : en prendre congé, c'est un peu prendre congé de soi-même, la volonté reprend de l'ampleur, on n'a plus le courage d'être lâche. Jamais je n'ai éprouvé plus de gratitude que lors de ce pèlerinage * à Gênes. » N. s'enthousiasme pour Turin : « Mais que dire de Turin ! Cher Ami, je vous félicite ! Vos conseils ont deviné mon cœur ! C'est vraiment la ville dont j'ai maintenant besoin ! Elle est de toute évidence faite pour moi, et l'a été presque instantanément, aussi effroyables qu'aient été les circonstances au cours des premiers jours. Surtout un temps affreux, pluie glaciale, instable, agissant sur les nerfs, avec par intermittences, des demi-heures de chaleur lourde. Mais quelle ville digne et sérieuse ! Pas du tout grande ville, pas du tout moderne, comme je le craignais : mais une résidence du XVII^e siècle, qui n'a eu qu'un goût déterminant en tout, la cour et la noblesse *. Tout porte la marque du calme aristocratique : il n'y a pas de mesquines banlieues ; une unité de goût, jusque dans la couleur (toute la ville est jaune ou ocre rouge). Et, pour les pieds comme pour les yeux, un lieu classique ! » (à Peter Gast, 7 avril). A Gast encore, le 20 avril, au sujet de Turin : « ... le premier endroit où je me sente possible ! »

Pendant ce printemps à Turin naît le Cas Wagner ; mais N. poursuit également un travail philosophique intense (cf. notamment les cahiers posthumes W II 5 et W II 6) : « ... je n'ai cessé de travailler, déjà plus que pendant tout l'hiver à Nice ! Les jours de beau temps, il souffle ici un air délicieux, léger, espiègle, qui donne des ailes aux pensées trop lourdes... Jusqu'à présent, je ne suis pas allé écouter Carmen ! Cela prouve à quel point je suis occupé de moi-même... » (à Gast, 1^{er} mai). Lectures : Viktor Hehn, Gedanken über Goethe (« Pensées sur Goethe ») ; Louis Jacolliot, Les législateurs religieux. Manou-Moïse-Mahomet. Il fréquente la boutique du libraire Loescher : « ... un homme calme et modeste, Bouddhiste, un peu disciple de Mainländer, végétarien enthousiaste » (à Gast, 17 mai). Il fait la connaissance de Pasquale d'Ercole, professeur de philosophie à l'Université de Turin. De New York arrive une lettre d'un admirateur, Karl Knortz. Au théâtre : Carmen, des opérettes. État d'euphorie.

* En français dans le texte.

6 juin-20 septembre, Sils-Maria.

La santé de N. empire à Sils-Maria, en partie à cause du mauvais temps. « Depuis que j'ai quitté Turin, je suis dans un état lamentable. Maux de tête incessants, quelques vomissements : recrudescence de mes vieilles misères, dissimulant un profond épuisement nerveux, qui fait que toute la machine ne vaut plus rien. J'ai du mal à me défendre des pensées les plus tristes. Ou plutôt, je pense très lucidement, mais très défavorablement, à l'ensemble de ma situation. Il ne me manque pas seulement la santé, mais la condition première d'un retour à la santé. — La force vitale n'est plus intacte. Il n'est plus possible de réparer les pertes de dix ans — pour le moins — : pendant tout ce temps, j'ai vécu sur mon " capital " et n'ai rien, absolument rien acquis. Mais cela appauvrit... Cette extrême irritabilité due aux impressions météorologiques n'est pas bon signe : elle caractérise un certain épuisement général, qui, en fait, est mon vrai mal. Tout — maux de tête, etc. —, n'est que conséquence, et relativement symptomatique. — A la pire époque de Bâle et d'après Bâle, il n'en allait pas autrement : seulement j'étais alors inconscient au dernier degré, et j'ai permis aux médecins de tâtonner à la recherche de maux localisés, ce qui n'était qu'une calamité de plus. Je ne souffre absolument pas de la tête, absolument pas de l'estomac : mais, sous l'influence d'un épuisement nerveux (qui est en partie héréditaire — venant de mon père, lui aussi mort seulement des séquelles d'un manque général de force vitale —, et en partie acquis), les conséquences apparaissent sous les formes les plus diverses » (à Overbeck, 4 juillet).

De la mi-juillet à la fin d'août, travail à l'impression du Cas Wagner. Après un dernier plan intitulé « Volonté de puissance. Essai d'une inversion de toutes les valeurs », et daté de la main de N. du 29 août, il se décide pour une publication de sa philosophie in nuce (c'est-à-dire pour l'œuvre connue plus tard sous le titre de Crépuscule des Idoles), et d'une autre œuvre en quatre livres, qu'il nomme « Inversion de toutes les valeurs ». Le premier livre de l'« Inversion de toutes les valeurs », L'Antéchrist, est, pour moitié, composé à partir des mêmes matériaux que Crépuscule des Idoles (voir sur ce point, « la composition »).

Lectures : Ludwig Nohl, Leben Richard Wagner's; Stendhal, Rome, Naples et Florence : son « livre le plus riche » ainsi que N. l'écrit à Peter Gast le 20 juin.

Quelques semaines avec Meta von Salis. Fréquente le pianiste Carl von Holten et le théologien Julius Kaftan. A Overbeck : « ... ce jeune empereur se présente peu à peu mieux qu'on ne pouvait l'espérer, — il a récemment pris des positions nettement anti-antisémites et a ainsi manifesté aux yeux du monde entier sa reconnaissance aux deux hommes (Bennigsen et le Baron von Douglas) qui l'ont soustrait avec tact à la société compromettante des Slöcker et compagnie ». Quelques semaines plus tôt, à la mort de Frédéric III, le père de Guillaume II, N., par contre, avait exprimé ses inquiétudes quant au jeune héritier du trône : « La mort de l'empereur

Frédéric m'a louché : finalement, il était une petite lueur vacillante de la pensée libre, le dernier espoir de l'Allemagne. Maintenant commence le " règne " de Stöcker : — j'en tire les conséquences, et je sais déjà que ma " Volonté de puissance " sera en premier lieu saisie en Allemagne » (à Gast, 20 juin).

Il écrit à Spilleler : « ... en arrivant ici, j'ai trouvé, reproduit dans le supplément dominical du Bund, ce que vous dites de Schubert. Grande en a été ma joie : personne, aujourd'hui n'écrit avec tant d'amour et tant d'objectivité à la fois de rebus musicis et musicantibus. » Dans la même lettre, au sujet de Credner : « Tout le monde l'estime, mais tout le monde et surtout ses auteurs connaît aussi des " histoires " sur son compte. Il est, entre nous, capricieux et despotique jusqu'à la sottise. Il y a deux ans, il a perdu un procès contre un professeur de Tübingen, parce que, dans un ouvrage d'histoire de ce dernier, il avait imprimé ses propres idées, totalement différentes, sous forme de corrections après coup. Moi-même, j'étais d'accord avec lui pour la publication de mon Par-delà... : mais, averti comme je l'étais, au premier signe de son autoritarisme d'éditeur, j'ai réclamé mon manuscrit par télégramme » (16 juillet). Finalement, Credner refusa le manuscrit de Spilleler. N. lui écrivit à cette occasion : « Mes propres expériences avec des éditeurs sont, soit dit en passant, cent fois plus mauvaises que les vôtres. Il y a là des choses qu'on ne peut même pas écrire. — Mais je suis en guerre : je comprends que l'on soit en guerre avec moi. Au cours des dernières années, j'ai dépensé environ 4 000 frs en frais d'impression : qu'un livre de Nietzsche soit publié par quelqu'un d'autre que lui, c'est une impossibilité prouvée depuis longtemps » (25 juillet).

*Richard M. Meyer (1860-1914), jeune étudiant d'origine juive, de Berlin, fait remettre à N., par l'intermédiaire de Deussen, un cadeau de 2 000 marks. N. attribue à Deussen lui-même ou à Rée cet envoi anonyme, qu'il accepte comme contribution à ses frais d'impression *. Mela von Salis lui offre également 1 000 francs pour le même usage.*

Le mauvais temps oblige N. à rester à Sils-Maria jusqu'au 20 septembre.

21-30 septembre, Turin **.

Après un voyage plein d'imprévus (cf. EH, « Crépuscule des Idoles », § 3, p. 178), N. se retrouve à Turin : « Mon voyage a

* Richard M. Meyer devint plus tard professeur de littérature allemande à l'Université de Berlin ; il eut des relations suivies avec Elisabeth Förster-Nietzsche et le « Nietzsche-Archiv » ; en 1913, il publia une monographie sur N. — On ignorait jusqu'à présent que Meyer fût le donateur anonyme : nous devons cette petite découverte à une lettre que Hans von Müller (qui fut quelque temps collaborateur du « Nietzsche-Archiv ») écrivit à Josef Hofmiller le 19 avril 1933.

** A partir d'ici, notre chronique contiendra plus de détails

été plein de difficultés et a mis ma patience à rude épreuve : je ne suis arrivé à Milan qu'à minuit. Le plus inquiétant fut un long passage, de nuit, à Côme, à travers un terrain inondé, sur une très étroite passerelle de planches — le tout à la lueur des torches ! Pour moi, avec ma vue, une vraie partie de colin-maillard ! — Épuisé par l'air moite et rebutant de la Lombardie, je suis enfin arrivé à Turin ; mais, chose curieuse, tout s'est arrangé d'un seul coup. Merveilleuse clarté, couleurs automnales, un délicieux sentiment de bien-être en toutes choses. En deux points essentiels, le logement et la trattoria, on m'accueille, à ma deuxième apparition de la manière la plus souhaitable. Quant au logement, l'ordre, la propreté, les prévenances ont augmenté de 50 % ; la quantité et la qualité, à la trattoria, de 100 %, sans que, en aucun de ces deux endroits, les prix très modérés aient changé. De même j'ai trouvé ici le premier tailleur dont je sois content. — A cinq pas de chez moi la grande piazza, avec son château médiéval : on y trouve un ravissant petit théâtre, devant lequel, le soir (à partir de huit heures et quart), on peut s'asseoir, manger son gelato, et, juste en ce moment, on peut entendre, à ravir, La Mascotte d'Audran en français (que je connais très bien de Nice)... Le temps laisse à désirer. Mais, ici, je supporte mieux le mauvais temps, et je n'ai pas encore perdu un jour de travail » (à Gast, 27 septembre). Gersdorff lui a écrit pour lui accuser réception du Cas Wagner, qui vient de paraître. Dans la même lettre à Gast, N. écrit : « Un fait curieux que me communique Gersdorff, et qui m'édifie fort : Gersdorff a été témoin d'un éclat furieux de Wagner contre Bizet, un jour où Minnie Hauck était à Naples et chantait Carmen. Du fait même que Wagner a pris partie ici aussi, ma malice va être reçue avec beaucoup plus de force en certain haut-lieu. D'ailleurs, Gersdorff me met très sérieusement en garde contre les Wagnériennes. — C'est dans le même sens que sera aussi compris le nouveau titre de Crépuscule des Idoles, — donc encore une petite méchanceté à l'égard de Wagner... »

N. travaille avec Gast (qui séjourne à Berlin) à la correction de *Crépuscule des Idoles*.

Le 30 septembre 1888, le manuscrit de *L'Antéchrist* est prêt pour l'impression.

Octobre, Turin.

N. envoie le Cas Wagner à Malwida von Meysenbug, avec une lettre d'accompagnement : « Vous verrez que, dans ce duel, je n'ai pas perdu ma bonne humeur. A franchement parler, au milieu de la tâche indiciblement lourde de ma vie, me défaire d'un Wagner représente un vrai soulagement. J'ai écrit ce petit livre au printemps, ici, à Turin. Depuis, j'ai terminé le premier livre de mon *Inversion*

sur les 106 derniers jours de la vie consciente de Nietzsche à Turin. Pour les mois allant d'octobre 1887 à septembre 1888, cf. *Chronologie* des volumes de la section VIII des *Œuvres philosophiques complètes*.

de toutes les valeurs. Ce petit livre contre Wagner, il faudrait aussi le lire en français. Il est même plus facile à traduire en français qu'en allemand. En bien des points, il a également des affinités avec le goût français : l'éloge de Bizet au début serait mieux compris. — Sans doute, il faudrait un styliste fin, et même raffiné, pour rendre le ton de cet ouvrage — : finalement, je suis moi-même maintenant le seul styliste allemand raffiné. Je vous serais très reconnaissant si vous vouliez bien demander sur ce point conseil à M. Gabriel Monod (— tout cet été, j'aurais eu l'occasion de solliciter un autre avis, celui de M. Paul Bourget, qui habitait tout près de chez moi : mais il n'entend rien in rebus musicis et musicantibus ; à part cela, il serait le traducteur qu'il me faut —). Le livre, bien traduit en français, serait lu sur la moitié du globe : — je suis sur ce chapitre la seule autorité, et, en outre, assez musicien et psychologue pour ne pas m'en laisser imposer en tout ce qui est technique » (4 octobre). La réponse de Malwida von Meysenbug arrive à Turin vers la mi-octobre ; elle n'est que partiellement conservée (vraisemblablement censurée par Elisabeth Förster-Nietzsche). On y lit : « [+] J'espère faire déjà partie de ce " petit nombre ", et, à ce titre, pouvoir vous faire franchement opposition, et vous dire où je trouve que vous avez tort. J'estime aussi qu'une ancienne affection, même lorsqu'elle est éteinte, ne doit pas être traitée comme vous traitez Wagner ; on ne fait ainsi que se nuire à soi-même, car enfin, on a une fois totalement et pleinement aimé, et l'objet de cet amour n'était pourtant pas un fantôme, mais une réalité pleine et entière. L'expression " pantin " pour parler de Wagner et de Liszt est abominable. Bon, eh bien, après ce sermon (vous allez dire : encore une Wagnérienne, et hausser les épaules, mais je ne fais pas partie du troupeau, j'ai mon opinion bien à moi, et reconnais que dans votre livre, bien des choses sont justes), je vous dirai que Monod a envoyé deux exemplaires à deux écrivains connus qui savent parfaitement la langue allemande et sont également musiciens. D'ailleurs, il y a ici quantité de Wagnériens : presque tous les jeunes musiciens le sont. P. Bourget l'est aussi, il est allé à Bayreuth. C'est d'ailleurs un homme qui donne dans la pire modernité, qui met basement son talent au service du goût corrompu du public, et qui, sous le nom de réalisme, s'enfonce dans les malsains borbiers de la littérature moderne, dont les chastes muses se détournent avec horreur » (lettre inédite).

N. écrit à Overbeck : « Santé nettement améliorée par rapport à cet été, qui restera toujours un souvenir des plus pénibles » (8 octobre). A Hans von Bülow, qui n'avait pas répondu à sa lettre lui recommandant Le lion de Venise, opéra de Peter Gast, N. écrit : « Vous n'avez pas répondu à ma lettre. Une fois pour toutes, je vous laisserai désormais en paix. Je suppose que vous vous rendez compte que le premier esprit de l'époque vous avait exprimé un souhait » (9 octobre). En réponse à une lettre de N. de cette période, vraisemblablement détruite plus tard, sa mère lui écrit : « Ta gentille lettre du 9 m'a fait un grand plaisir, car je sens à tes paroles combien tu te sens mieux à Turin qu'en Engadine... A ce propos, je voudrais te rappeler de ne pas trop te surmener, mon cher vieil

enfant, malgré la joie que me donnent les déclarations sur le retour de tes forces et de ta confiance en toi. Mais ce qui me fait toujours de la peine, c'est quand tu te réjouis d'être délivré de la présence de Lieschen [c.-à-d. Elisabeth Förster-Nietzsche], car je sais qu'après ta mère, personne ne peut t'aimer plus tendrement qu'elle, et je ne saurais dire combien de larmes elle a versé en pensant à toi » (16 octobre, lettre inédite).

Georg Brandes envoie le Cas Wagner à August Strindberg : « Il [Brandes] a donné un exemplaire de mon livre au plus grand écrivain suédois, August Strindberg, qui m'est tout acquis ; il dit qu'il est " un vrai génie ", seulement un peu fou » (à Gast, 14 octobre). Réponse violente à Malwida von Meysenbug : « ... Ce ne sont pas des choses où je tolère la contradiction... Que Wagner ait su susciter la conviction qu'il était (comme vous le dites avec une innocence digne de respect) " l'ultime expression de la Nature créatrice ", et pour ainsi dire son " aboutissement ", cela suppose en effet du génie, mais un génie du mensonge... Moi-même, j'ai l'honneur d'être tout le contraire — un génie de la vérité » (18 octobre). Deux jours plus tard, il écrit sur un ton encore plus abrupt : « Excusez-moi de prendre encore la parole : ce pourrait être la dernière fois. J'ai peu à peu rompu presque toutes mes relations humaines, par dégoût de voir que l'on me prend pour autre chose que ce que je suis. C'est maintenant votre tour. Depuis des années, je vous envoie mes livres, pour qu'un jour enfin, vous me déclariez franchement et naïvement : " chaque mot me fait horreur ". Et vous seriez en droit de le faire. Car vous êtes une " idéaliste " * — et moi, je traite l'idéalisme d'insincérité faite instinct, de refus à tout prix de voir la réalité : chaque phrase de mon œuvre contient le mépris de l'idéalisme... Ainsi, vous n'avez rien compris au dégoût avec lequel, il y a dix ans, j'ai, en même temps que toutes les natures décentes, tourné le dos à Wagner, lorsque les premiers numéros des Bayreuther Blätter eurent rendu l'imposture éclatante ? Vous ignorez donc tout de la profonde exaspération avec laquelle, comme tous les musiciens honnêtes, je vois cette peste de la musique wagnérienne, cette corruption des musiciens qu'elle entraîne, se répandre de plus en plus ? Vous ne vous êtes pas aperçue que, depuis dix ans, je suis devenu une espèce de directeur de conscience pour les musiciens allemands, que j'ai, partout où c'était possible, réimplanté l'honnêteté artistique, le goût aristocratique, la haine la plus profonde pour la répugnante sexualité de la musique wagnérienne ? Que le dernier musicien classique, mon ami Köselitz, est né de ma philosophie et de mon éducation ? — Vous n'avez jamais compris la moindre de mes paroles, de mes pas décisifs. Il n'y a rien à faire : il faut que cela soit clair entre nous, — en ce sens également, le Cas Wagner est encore pour moi un coup de chance ** » (20 octobre, lettre inédite). (Cf. nos observations sur EH, « Le cas Wagner », § 4, pp. 327-331.) D'autres brouillons de lettres à Malwida von Meysenbug, datant de

* M. v. M. était l'auteur des *Mémoires d'une idéaliste*. (N.D.T.)

** Jeu de mots entre « Fall-Wagner » et « Glücksfall ». (N.D.T.)

la même période, ont été conservés : ils trahissent encore plus l'irritation de N.

Lettre aimable de Overbeck, notamment au sujet du Cas Wagner : « ... Hier, la lettre à la main, j'ai fait ma promenade accoutumée aux environs de Turin. Partout, la plus pure lumière d'octobre : les arbres de la splendide allée, qui pendant une heure environ, m'a conduit le long du Pô, à peine touchés par l'automne. Je suis maintenant l'homme le plus reconnaissant du monde — dans des dispositions automnales, au bon sens du terme : c'est pour moi la saison de la récolte. Tout me devient facile, tout me réussit, bien qu'il ne soit guère probable que personne ait jamais entrepris de si grandes choses. Le premier livre de l'Inversion des valeurs est terminé, bon pour l'impression : je te l'annonce avec un sentiment pour lequel je ne trouve pas de mots. Il y aura quatre livres ; ils paraîtront séparément » (à Overbeck, 18 octobre). Le 18 octobre mort d'Alessandro Antonelli (1798-1888), l'architecte « vieux comme Mathusalem » ; N. assiste à son enterrement. La « Mole Antonelliana » (tour construite à Turin par cet architecte) va jouer un rôle dans son imagination (cf. sa lettre du 5 janvier 1889 à Burckhardt et un brouillon de lettre encore inédit à Peter Gast du 29 décembre 1888).

Lettre de Peter Gast (à Berlin) sur Crépuscule des Idoles (25 octobre). N. répond : « Votre lettre m'a donné une grande joie. Au fond, il ne m'est pas arrivé très souvent de m'entendre dire par quelqu'un quelle forte impression produisent mes pensées. La nouveauté, le courage de l'innovation, est vraiment de premier ordre : — en ce qui concerne les conséquences, il m'arrive maintenant de contempler ma main avec une certaine méfiance, car il me semble que je tiens le sort de l'humanité " dans ma main " » (30 octobre). (Cf. notes de EH, « Crépuscule des idoles », § 2). Dans cette même lettre, N. mentionne pour la première fois sa nouvelle œuvre, *Ecce Homo*.

Novembre, Turin.

Lettre à Malwida von Meysenbug : « Attendez un peu, Très Chère Amie ! Je vous fournirai bientôt la preuve que " Nietzsche est toujours haïssable " ». Sans aucun doute, — j'ai des torts envers vous. Mais comme je souffre, cet automne, d'un excès d'honnêteté, c'est pour moi un vrai bienfait d'avoir des torts... " L'immoraliste " » (5 novembre). Par ces mots, N. fait certainement allusion à *Ecce Homo*, qu'il annonce à son éditeur, le 6 novembre, en ces termes : « Je suis maintenant tout à fait convaincu que j'ai besoin d'un autre ouvrage, d'un ouvrage préparatoire au plus haut point, afin de pouvoir me présenter, dans un délai d'un an environ, avec le premier livre de l'Inversion des valeurs. Il faut qu'une vraie tension soit créée — autrement, il en ira comme de Zarathoustra.

* En français dans le texte. Allusion — souvent répétée — à Pascal. (N.D.T.)

Or, ces dernières semaines, j'ai eu les inspirations les plus heureuses, grâce à un incomparable bien-être physique, unique dans ma vie, et grâce également à un automne merveilleux et à l'accueil prévenant et délicat au possible que l'on m'a réservé à Turin. Aussi, je suis venu à bout, entre le 15 octobre et le 4 novembre, d'une tâche extrêmement difficile, qui consiste à me raconter, moi-même, mes écrits, mes opinions, et, fragmentairement, dans la mesure où l'exige mon projet, ma vie. Je crois que cela, au moins, sera entendu, peut-être même trop... Et alors, tout irait pour le mieux. »

Par une lettre du 6 novembre, Spitteler lui annonce son intention de rendre compte du *Cas Wagner* : « ... Et mes félicitations cordiales pour votre livre. La plupart des gens trouveront que vous êtes allé trop loin : pour moi, — j'estime que vous êtes allé au but ; ce n'est jamais trop loin. Si vous êtes allé beaucoup plus loin que les autres, ce n'est pas votre faute ; et il n'est pas excessif de poursuivre son chemin quand les autres veulent rester en arrière. Donc, encore toutes mes félicitations. Je suis persuadé que vous vous sentez bien, et allégé, depuis que vous êtes délivré du cauchemar waynérien » (lettre inédite). N. répond : « ... Cela m'a fait du bien, d'avoir, dans ce "*Cas*"-là votre approbation, car, cette fois, je n'ai que trop de raisons de peser les voix au lieu de les compter » (7 novembre). Le 8 novembre, l'article de Spitteler paraît dans le *Bund*. N. lui écrit à ce propos : « Vos lignes sur Nietzsche en bloc * sont les plus dignes d'attention que j'aie jamais lues » (à Spitteler, 19 novembre), et, à Gast : « M. Carl Spitteler a laissé libre cours à son enthousiasme au sujet du "*Cas*", dans le *Bund* : il a trouvé des mots étonnamment justes... il semble tenir pour une constatation de premier ordre en matière d'histoire de la culture la définition globale de notre musique moderne comme musique de décadence * » (13 novembre).

Le 13 et le 14 novembre, N. annonce à Peter Gast, Franz Overbeck et Meta von Salis qu'il vient d'achever *Ecce Homo* : « L'automne est fini, — il a, avec une constance qui surprend jusqu'aux Turinois, rejoué da capo, jour après jour, la même beauté couleur d'or, du début d'octobre jusqu'en plein novembre. Maintenant, il fait un peu gris, l'air n'est pas trop froid ; étonnant, comme cette teinte convient aux vieux palazzi. Pour ma santé, j'oserai dire que c'est presque plus bienfaisant qu'une suite ininterrompue de " beaux jours ", dont même un Goethe ne savait trop que faire. — Mais ne blasphémons pas ! Car j'ai bien su en lirer parti, — peut-être même trop bien... Mon *Ecce Homo*. Comment on devient ce que l'on est a surgi entre le 15 octobre, jour de mon anniversaire et de la fête de mon très saint patron, et le 4 novembre, avec une autorité impérieuse et une bonne humeur proprement antique, au point qu'il me semble trop bien-venu pour qu'on se permette d'en plaisanter. Les dernières parties sont d'ailleurs déjà d'un ton que les Maîtres chanteurs ne pourraient plus soutenir : celui du Maître du monde... Le chapitre final porte un titre inconfortable : " Pourquoi je suis un destin. " Que cela soit bien le cas, je l'y prouve avec une telle force,

* En français dans le texte.

qu'à la fin, on se retrouve planté devant moi comme un masque et un "cœur sensible"... Ledit manuscrit a déjà entamé sa marche d'écrevisse en direction de l'imprimerie. Pour la présentation, "mon bon plaisir" a été qu'elle soit la même que celle de l'*Inversion des valeurs*, dont il constitue une préface crachant le feu » (à Gast, 13 novembre).

« Avec la meilleure volonté du monde, Overbeck, mon vieil ami, je ne trouverais rien de mauvais à l'annoncer sur mon compte. Les choses suivent leur cours dans un tempo fortissimo de travail et de bonne humeur. — De même, on me traite ici comme il faut *, comme quelqu'un de tout à fait distingué, et il y a une manière de m'ouvrir la porte que je n'ai encore rencontrée nulle part. Il faut reconnaître que je ne fréquente que des endroits choisis et que je bénéficie des soins d'un tailleur classique. — Nous avons eu ces jours-ci la sombre pompe d'un grand enterrement, auquel toute l'Italie a pris part : le comte Robilant, le type le plus vénéré de la noblesse piémontaise, d'ailleurs fils naturel du roi Charles-Albert, comme chacun le sait ici. Avec lui, l'Italie a perdu un irremplaçable premier *... Tout de suite après, quelque chose de gai : les beautés de l'aristocratie turinoise ne se tenaient plus, lorsque les portraits des beautés couronnés à Spa sont arrivés ici. Elles ont aussitôt envisagé à leur tour un concorso di bellezza pour janvier, et je trouve que tout les y autorise ! Lors de l'exposition de printemps, j'ai déjà vu un tel concours *, sous forme de portraits. Notre nouvelle Turinoise, la princesse Laelitia Buonaparte, qui vient d'épouser le duc d'Aoste, se fera un plaisir d'être de la partie... L'impression de Crépuscule des Idoles ou Comment philosopher à coups de marteau est terminée ! Le manuscrit de *Ecce Homo*. Comment devenir ce que l'on est est déjà à l'imprimerie. Ce dernier, d'une importance capitale, donne des éléments psychologiques, et même biographiques, sur moi et mes œuvres ; d'un seul coup, il va falloir que l'on me voie. Le ton du livre, gai et lourd de fatalité, comme tout ce que j'écris. — Puis, à la fin de l'année prochaine, paraîtra le premier livre de l'*Inversion des valeurs*. Il est déjà achevé » (à Overbeck, 13 novembre).

« ... Jusqu'à présent, tout est allé mieux que bien. J'ai poussé mon fardeau comme si j'étais un portefaix "immortel". — Non seulement le premier livre de l'*Inversion des valeurs* a été terminé dès le 30 septembre : entre-temps, un très incroyable morceau de littérature, intitulé *Ecce Homo*. Comment on devient ce que l'on est, a pris son essor, comme de ses propres ailes, et, si je ne m'abuse, vole déjà en direction de Leipzig... Cet homo, c'est moi, y compris l'ecce : cette tentative de jeter sur moi un peu de lumière et d'effroi semble m'avoir presque trop bien réussi... Qu'il y ait besoin de quelques "lumières" sur mon compte, le cas *Malwida* vient de me le prouver. Je lui avais envoyé, non sans une arrière-pensée malicieuse, quatre exemplaires du *Cas Wagner*, en lui demandant de faire quelques démarches en vue d'une bonne traduction française.

* En français dans le texte.

Elle me " déclare la guerre " : l'expression est de Malwida. Entre nous, j'ai pu une fois de plus me convaincre que ce fameux " idéalisme " n'était, dans son cas, qu'une forme extrême du manque de modestie, " innocente ", cela va de soi. On l'a toujours laissée parler, et, à ce qu'il me semble, personne ne lui a dit qu'à chaque phrase, non seulement elle se trompait, mais elle mentait... C'est ce que font toutes ces " belles âmes ", qui ne sauraient voir la réalité... Gâtée tout au long de sa vie, elle finit par trôner, comme une pythie, sur son sofa, et dit : " Vous vous trompez sur le compte de Wagner. Je le sais mieux que vous ! Tout à fait la même chose que Michel-Ange ! " Là-dessus, je lui ai écrit que Zarathoustra entendait supprimer les Bons et les Justes, parce qu'ils mentent toujours. Sur quoi, elle m'a répondu qu'en cela elle était tout à fait de mon avis, car il y a si peu de gens vraiment bons... Et voilà qui, pendant un certain temps, m'a défendu auprès de Wagner ! » (à Meta von Salis, 14 novembre).

Publication dans le *Musikalisches Wochenblatt* (« Semaine musicale »), n° 44 du 25 octobre 1888, du Fall Nietzsche (« Cas Nietzsche ») de Richard Pohl. La revue est éditée par E. W. Fritsch, à Leipzig, qui, à partir de l'été 1886, avait été l'éditeur de toutes les œuvres de N. jusqu'à la troisième partie de Zarathoustra. Le 16 novembre, Gast écrit à N. à ce sujet : « Votre assurance, votre conscience d'être " une forteresse ", choque sans doute beaucoup en ces temps où il est mal vu de s'élever à la grandeur, de se conduire princièrement, et même avec majesté. De nos jours, n'est plus permis que ce qui est permis à tous... et vous ne faites que des choses qui ne sont permises à nul autre qu'à vous. C'est inouï, — cela mérite un châtiment ! Ces jours-ci, j'ai lu un tel châtiment... dans le *Musikalisches Wochenblatt*. Peut-être Fritsch, en marchand de musique dépourvu de tact, vous a-t-il envoyé, pour vous distraire, l'article de Richard Pohl. D'après cet article, vous avez composé un opéra qui, prétend-il, n'aurait été accepté nulle part, tandis que les opéras de Wagner ne cessaient de se répandre. D'où aigreur contre Wagner, puis rupture complète. Le compositeur qui sait " tailler une ouverture dans la masse " », c'est vous-même. Pohl raconte, pour montrer un exemple de rajeunissement des proportions (cf. CW, p. 31*), le Faust de Goethe ; malheureusement, il commet ainsi un plagiat envers son adversaire, car l'histoire rajeunie de Faust se trouve dans Humain, trop humain, II « Le voyageur et son ombre », § 124. — La prétention de Pohl, qui s'imagine avoir fait quelque chose contre votre " Jugement universel " avec son petit article borné, est d'un comique achevé. Lui aussi, comme tous les hommes ordinaires, cherche des raisons personnelles derrière votre objectivité supérieure ! » Là-dessus, N. écrit à Fritsch : « Vous avez l'insigne honneur d'avoir dans votre fonds les œuvres du premier esprit de tous les millénaires. Que vous ayez permis à une vieille bour-

* Cf. CW, « Second post-scriptum », (p. 51, note 1), où N. fait allusion à Peter Gast (*Œuvres philosophiques complètes*, VIII).

** Cf. CW 9, pp. 39-40.

rique comme Pohl de parler de moi, voilà qui n'est possible qu'en Allemagne. N'allez pas croire que je lise de telles choses : on vient de m'écrire de Leipzig, moi pour moi : " La prétention de Pohl, qui s'imagine avoir fait quelque chose contre votre Jugement Dernier avec son petit article borné, est d'un comique achevé ! " Je reçois de toute part de vraies lettres d'hommage, qui célèbrent un chef-d'œuvre de sagacité psychologique sans égal, une véritable délivrance d'un malentendu dangereux... Demandez donc à M. von Bülow ce qu'il en pense. — Et c'est l'éditeur de Zarathoustra qui prend parti contre moi ? — Croyez à mon parfait mépris. / Nietzsche. » (18 novembre.)

N. lit *Les mariés de Strindberg*. Il écrit à Peter Gast au sujet du « problème de l'opérette » : « Nous ne nous sommes pas revus depuis que j'y vois plus clair sur cette question — oh, combien plus clair ! Tant qu'au mot " opérette ", vous associez je ne sais quelle condescendance, quelle vulgarité de goût, vous n'êtes — pardonnez-moi cette violente expression — qu'un Allemand —. Demandez donc comment M. Audran définit l'opérette : " Le Paradis de toutes les choses délicates et raffinées ", y compris les douceurs les plus sublimes. J'ai entendu dernièrement La mascotte — Trois heures sans une seule mesure de " viennoiserie " (= cochonnerie *). Lisez n'importe quelle critique sur une opérette parisienne : en France, ils sont maintenant de vrais génies en matière de spirituelle désinvolture, de malicieuse gentillesse, d'archaïsmes, d'exotismes, de choses toutes naïves. Sous l'énorme pression de la concurrence, on exige dix morceaux de premier ordre pour qu'un opérette tienne. Il existe déjà toute une vraie science des finesses ** du goût et de l'effet. Je vous l'assure, Vienne est une porcherie ***. Si je pouvais vous montrer une seule soubrette ** qui crée ** (sic) dans un seul rôle, par exemple Mad. Judic ou Milly Meyer, les écailles vous tomberaient des yeux, je veux dire de l'opérette (sic). L'opérette n'a pas d'écailles : les écailles ne sont qu'allemandes. — Et maintenant, quelque chose comme une ordonnance médicale. Pour nos corps et nos âmes, une petite intoxication de " parisine *** " est tout simplement notre " salut " **** — nous devenons nous-mêmes, nous cessons d'être des " Teulons cuirassés de corne "... Pardonnez-moi, mais je ne peux écrire en allemand qu'à partir du moment où je peux m'imaginer avoir des Parisiens pour lecteurs. Le Cas Wagner est de la musique d'opérette... Ces jours-ci, je me suis fait la même réflexion en lisant l'œuvre véritablement géniale d'un Suédois, M. August Strindberg, que le Dr Brandes m'a présenté comme mon premier admirateur. C'est la culture française sur un fond incomparablement plus fort et plus sain. L'effet est envoûtant. Cela s'appelle

* « Wienererei = Schweinerei ». (N.D.T.)

** En français dans le texte.

*** Cette « toxine du parisianisme » est à rapprocher de la « moraline », mot forgé par N. sur le même modèle (*passim*). (N.D.T.)

**** « Erlösung », concept « wagnérien » par excellence, cf. C.W. (N.D.T.)

Les mariés, Paris, 1885. Très curieux, nous avons exactement le même avis sur les femmes — et cela avait déjà frappé le Dr Brandes. » (18 novembre.)

Lettre à Brandes, du 20 novembre : « Avec un cynisme qui prendra l'allure d'un événement de l'histoire universelle, je me suis raconté moi-même. Le livre s'appelle *Ecce Homo*, et c'est un attentat sans aucun ménagement contre le Crucifié ; il finit dans un fracas de tonnerre et de fulminations contre tout ce qui est chrétien ou infecté de christianisme, à vous assourdir et à vous aveugler complètement. En fin de compte, je suis le premier psychologue du christianisme, et, en vieil artilleur que je suis, je peux mettre en batterie des pièces de gros calibre dont aucun des adversaires du christianisme n'avait jusqu'ici soupçonné l'existence. Le tout est le prélude de l'Inversion de toutes les valeurs, cette œuvre que j'ai déjà devant moi, achevée : je vous jure que, dans deux ans, nous aurons plongé la terre entière dans des convulsions. Je suis une fatalité. » A partir de ce moment — c'est le premier témoignage que nous en possédions —, N. considère L'Antéchrist comme l'ensemble (et non plus le premier livre) de l'« Inversion des valeurs ».

N. négocie avec Fritzsch, en vue de racheter les œuvres (de Naissance de la Tragédie à Zarathoustra) que cet éditeur avait mises à son catalogue en 1886. Ayant mal compris une lettre de Fritzsch, N. croit que celui-ci lui demande 10 000 thalers (environ 30 000 marks) : « J'avoue que je ne saurais où trouver cet argent en si peu de temps... » (à Fritzsch, 22 novembre). Le poète Martin Greif (1839-1911) envoie à N. ses poèmes en remerciement du Cas Wagner.

N. reçoit les premiers exemplaires de *Crépuscule des Idoles* (qui ne doit être mis en vente qu'en 1889). Il en envoie personnellement un exemplaire à Jacob Burckhardt et à Strindberg : à ce dernier, il propose de traduire l'œuvre en suédois. Lettre à Naumann : « Une traduction suédoise de *Crépuscule des Idoles* est envisagée » (25 novembre). Dans la même lettre : « Dès que *Ecce Homo* aura agi — et il va susciter un étonnement sans égal —, j'entreprendrai les démarches déjà mentionnées en vue de préparer la traduction de l'« Inversion des valeurs » dans les sept langues principales, toutes par des écrivains de premier plan. L'œuvre doit paraître simultanément dans toutes les langues. »

Du 26 novembre, à Naumann : « ... Je vous écris une fois de plus : la question dont il s'agit est essentielle. Tout bien pesé, la conduite inqualifiable de E. W. Fritzsch est une chance dont on ne saurait trop se féliciter (il m'a attribué les motifs personnels les plus misérables pour mon livre contre Wagner, à moi, l'homme le moins " personnel " qu'il y ait peut-être jamais eu !). Sans cette attitude, qui non seulement est un manque de tact, mais porte atteinte à mon honneur, je n'aurais aucun moyen de tirer mon œuvre de ses mains. Maintenant, non seulement je le peux, mais je le dois : à un moment où ma vie se trouve à un tournant décisif, et où repose sur moi une responsabilité pour laquelle il n'y a pas de mots, je ne tolérerai pas que l'on commette des infamies à mon

égard. — L'éditeur de Zarathoustra ! Le premier livre de tous les millénaires ! Un livre qui renferme le destin de l'Humanité ! Un livre qui, dans peu d'années, se répandra à des millions d'exemplaires !... Dès qu'Ecce Homo sera sorti, je serai, parmi les vivants, le tout premier. Reprenez personnellement, Cher Monsieur, les négociations avec E. W. Fritsch, dites-lui que ma décision est irrévocable, et qu'il m'a blessé dans mon honneur. Je voudrais que ce soit vous qui rassembliez toute mon œuvre, — je voudrais d'autre part, maintenant que tout se décide pour moi, que nous songions à établir des relations normales entre auteur et éditeur. Je ne demanderai jamais d'honoraires, c'est contraire à mes principes ; mais je voudrais que vous ayez part au succès, à la victoire de mes œuvres... L' " Inversion des valeurs " sera un événement sans précédent, non seulement pour la littérature, mais un événement qui ébranlera tout l'ordre établi. Il est possible que cela marque, dans le calendrier, le début d'une nouvelle ère. »

Le même jour, à Gast : « ... De même, vous trouverez peut-être dans mon " actualité ", au fond pleine de malice et gaité, plus d'inspiration pour l' " opérette " que nulle part ailleurs : je me livre à tant de stupides facéties envers moi-même, et j'ai tant d'idées dignes d'un pitre sans public, qu'il m'arrive, en pleine rue, de ricaner pendant une demi-heure, je ne trouve pas d'autre mot... Dernièrement, j'ai eu l'idée d'introduire, dans un passage capital d'Ecce Homo, Malwida sous les traits d'une Kundry qui rit !... Pendant quatre jours, il ne m'a plus été possible de donner à mon visage une expression sérieuse et posée. — Je pense que, dans un tel état, on est mûr pour faire un " Rédempteur du monde " .. Venez... »

Également le 26 novembre, à Deussen : « ... Il faut absolument que je te parle d'une affaire de toute première importance. Ma vie a atteint son apogée : encore quelques années, et la terre sera ébranlée par un épouvantable coup de tonnerre. — Je te jure que je suis de force à modifier le calendrier. Rien de ce qui se dresse aujourd'hui ne restera debout. Plus qu'un homme, je suis de la dynamite. — Mon " Inversion de toutes les valeurs ", dont le titre principal est L'Antéchrist, est terminée. Au cours des deux prochaines années, je devrai m'occuper de faire traduire cette œuvre en sept langues : première édition dans chaque langue, environ un million d'exemplaires. — D'ici là, paraîtront encore, de moi : 1. Crépuscule des Idoles, ou Comment philosopher à coups de marteau. L'œuvre est terminée, et j'ai donné hier des instructions pour que l'un des premiers exemplaires le soit adressé. Lis-le, je l'en prie, avec le plus profond sérieux, bien que, comparé à ce qui suit, ce soit un livre gai. 2. Ecce Homo. Comment on devient ce que l'on est. Ce livre ne traite que de moi, — je m'y présente enfin, avec une mission qui modifiera l'histoire du monde. Il est déjà à l'impression. — La lumière y est faite pour la première fois sur mon Zarathoustra, le premier livre de tous les millénaires, la Bible de l'avenir, la plus forte éruption du génie humain, et qui embrasse le destin de l'humanité. Ici se place ma requête, la raison prin-

cipale de cette lettre. Je veux reprendre à E. W. Fritzsche [les droits de] mon Zarathoustra. Je veux avoir entre mes mains toutes mes œuvres, en être le seul propriétaire. Non seulement c'est une immense fortune, car mon Zarathoustra sera lu comme la Bible, mais il n'est tout simplement plus possible qu'elles restent entre les mains de E. W. Fritzsche. Cet homme insensé vient même de me blesser dans mon honneur. Je ne peux faire autrement, il faut que je lui reprenne mes livres. J'ai déjà négocié avec lui : il veut, pour tous mes livres, environ 10 000 thalers. Heureusement, il n'a pas la moindre idée de la valeur de ce qu'il possède. — In summa : j'ai besoin de 10 000 thalers. Réfléchis, mon vieil ami ! Je ne demande pas de cadeau, il s'agit d'un emprunt au taux d'intérêt que l'on voudra. Par ailleurs, je n'ai pas un sou de dettes, j'ai encore quelques billets de mille devant moi, et la pension de Bâle me met à l'abri du besoin. (Le Crépuscule des Idoles et l'Ecce Homo sont imprimés grâce à une certaine somme qui, miraculeusement, m'est venue en son temps de Berlin.) Seulement, il faudrait que je dispose bientôt de cet argent, avant que Fritzsche n'ait eu vent de la valeur de ce qu'il possède. Alors, je pourrais tout remettre ensemble entre les mains de Naumann, à Leipzig, en qui j'ai confiance. »

Dans un projet de lettre à un éditeur inconnu, daté du 27 novembre 1888, N. donne une liste de ses Chants de Zarathoustra (plus tard : Dithyrambes de Dionysos). Ce même 27 novembre, il écrit à Strindberg au sujet de son drame Le Père : « J'ai lu deux fois, avec admiration, votre tragédie ; j'ai été surpris, au-delà de toute expression, de rencontrer une œuvre où s'exprime d'une manière grandiose ma propre conception de l'amour — dans ses moyens, la guerre, dans son principe, la haine mortelle des sexes —. Mais cette œuvre est vraiment faite pour être représentée au Théâtre libre de Monsieur Antoine ! Exigez-le tout simplement de Zola ! Pour l'instant, il attache une grande importance à ce qu'on se souvienne de lui. » A Overbeck : « Strindberg, le génie suédois, me tient pour le plus grand psychologue de l'Éternel-Féminin. Il m'a envoyé sa tragédie Le Père (avec une préface enthousiaste de Zola), qui exprime réellement, de manière grandiose, ma propre définition de l'amour (on la trouve, par exemple dans le Cas Wagner). Je vais essayer, pour cela même, de faire représenter cette œuvre au Théâtre libre, à Paris » (29 novembre).

Naumann explique à N. quelles sont les prétentions réelles de Fritzsche : la somme exigée correspond d'après ses calculs à 11 000 marks. « Quoi qu'il en soit, écrit Naumann, je vous conseille de lui faire une offre encore plus faible, et de ne trahir en aucun cas que vous tenez beaucoup à ce rachat, car alors il augmenterait ses prétentions. Veuillez donc lui écrire que vous m'avez poussé à racheter ces droits d'édition, mais que je ne voulais pas en entendre parler, car je suis pour l'instant beaucoup trop pris par d'autres entreprises. Vous souhaiteriez cependant que tous les droits se trouvent rassemblés, et c'est pourquoi vous seriez prêt à faire un sacrifice, mais ne seriez pas en mesure de lui accorder tout ce qu'il

demande » (28 novembre). Là-dessus, N. écrit à Fritzsich : « Tout bien réfléchi, je ne puis accepter ce prix. J'ai entre-temps essayé d'intéresser M. C. G. Naumann au rachat de ces droits. Mais il ne veut pas en entendre parler pour l'instant, car il est trop requis par d'autres entreprises. A vrai dire, il me serait agréable que tous mes livres paraissent chez le même éditeur : il va de soi, que, pour cela, je serais disposé à certains sacrifices (— mes livres ont été pour moi jusqu'ici un luxe étonnamment coûteux —) : malheureusement, je ne puis vous accorder la somme que vous demandez » (30 novembre). Lettre du même jour à Deussen : « Il sera possible de racheter mes œuvres à un prix beaucoup plus faible : j'en suis déjà à 11 000 marks. Peut-être arriverai-je à en faire rabattre encore. »

Décembre, Turin.

Entre fin novembre et le 6 décembre, révision du manuscrit de *Ecce Homo* (après avoir fait revenir de Leipzig la copie destinée à l'imprimeur).

Le 2 décembre, à Peter Gast : « Dimanche après-midi, après 4 heures, journée d'automne d'une beauté insensée. Reviens d'un grand concert — au fond la plus forte impression de concert de ma vie, — pour venir à bout de son extrême plaisir mon visage ne cessait de faire des grimaces, y compris, pendant dix minutes, la grimace des larmes. Ah, que n'étiez-vous là ! Au fond, c'était la leçon de l'opérette transposée dans la musique. Les 90 premiers musiciens de notre ville, un chef distingué, le plus grand théâtre de l'endroit, avec son excellente acoustique, 2 500 auditeurs, tous ceux, sans exception, qui participent activement à la vie musicale, publico sceltissimo — sincèrement : nulle part ailleurs je n'ai eu le sentiment que de telles nuances * fussent comprises. Ce n'étaient que des morceaux raffinés à l'extrême, et c'est en vain que je chercherais enthousiasme plus intelligent, pas une simple composante du bon goût moyen. — Au début, l'ouverture d'Egmont, et, voyez-vous, tout au long, je ne pensais qu'à M. Peter Gast... Là-dessus, la Marche hongroise de Schubert (du moment musical *), magnifiquement arrangée et orchestrée par Liszt. Succès monstre, da capo. Là-dessus, quelque chose de (sic, lire : [pour]) l'orchestre à cordes seul, dès la quatrième mesure, j'étais en larmes. Une inspiration parfaitement divine et profonde, — et de qui ? D'un musicien mort en 1870 à Turin, Rossaro — une musique de tout premier ordre, je vous assure, d'une beauté de la forme et du sentiment qui modifie tout ce que je pensais des Italiens. Pas un instant de sentimentalité, — je ne sais plus ce que sont les "grands" noms... Peut-être ce qu'il y a de meilleur reste-t-il inconnu. Ensuite : Overture de Sakuntala, 8 rappels enthousiastes. Par tous les diables, ce Goldmark ! Je ne l'aurais pas cru capable de cela !

* En français dans le texte.

Cette ouverture est cent fois mieux construite que n'importe quoi de Wagner, et psychologiquement si captieuse, si raffinée, que je recommençais à respirer l'air de Paris. Curieux, cela manque à ce point de "vulgarité" musicale que l'ouverture de Tannhäuser m'en parut obscène. L'orchestration pensée et équilibrée, du travail d'orfèvre. Puis encore quelque chose pour les cordes seules : Chant cypriote de Vilbac : à nouveau la plus exquise délicatesse d'invention et d'effet sonore, à nouveau succès monstre, et da capo, bien qu'il s'agisse d'un mouvement assez long. — Enfin, Patrie!, ouverture de Bizet. Comme nous sommes cultivés ! Il avait trente-cinq ans lorsqu'il écrivit cette œuvre, une œuvre longue et très dramatique, — je voudrais que vous entendiez comme ce petit bonhomme se fait héroïque... Ecco ! Où peut-on trouver nourriture plus substantielle ? Et j'ai payé 1 fr d'entrée ! Ce soir, Francesca da Rimini au Carignano : j'ai joint à ma dernière lettre un compte rendu de ce sujet. Le compositeur Cagnoni sera présent. Il me semble à la longue que Turin, pour la musique comme pour le reste, est la ville la plus sérieuse que je connaisse. »

Lorsqu'il renvoie à Leipzig le manuscrit de *Ecce Homo* (7 décembre) N. écrit, dans la lettre à Naumann qui l'accompagne : « Voici le manuscrit qui vous revient : tout est maintenant parfaitement au point ; je ne modifie rien non plus. Je suis en pourparlers au sujet d'une traduction française et d'une anglaise, qui doivent paraître simultanément. A cet effet, il faudrait que nous expédiions des exemplaires de toutes les feuilles au fur et à mesure de leur impression. »

Première lettre d'August Strindberg : « Sans aucun doute, vous avez donné à l'humanité le livre le plus profond qu'elle possède, et, ce qui n'est pas le moins, vous avez eu le courage, les rentes peut-être, pour cracher ces mots superbes à la figure de la racaille ! et je vous remercie ! ... Et vous voulez être traduit en notre langue Groenlandoise ? Pourquoi pas en Français en Anglais ? Jugez de notre intelligence lorsqu'on m'a voulu interner dans un hôpital à cause de ma tragédie, et qu'un esprit si souple, si riche que M. Brandes est réduit au silence par ce butor de majorité ! Je termine toutes mes lettres à mes amis : lisez Nietzsche ! C'est mon *Carthago est delenda* ! Toutefois, au moment où vous êtes connu et compris votre grandeur est amoindrie et la sainte et sacrée canaille ira vous tutoyer comme un de leurs semblables. Mieux vaut garder la solitude distinguée, et laisser nous autres dix mille supérieurs aller en pèlerinage secret à votre sanctuaire afin d'y puiser à notre gré. Gardons la doctrine ésotérique afin de la conserver pure et intacte et ne la divulguons pas sans l'intermédiaire des catéchumènes dévoués, au nombre desquels je me signe * . »

N. répond : « ... Hier, quand votre lettre m'a atteint — la première lettre, dans ma vie, qui m'ait atteint — je venais de terminer la dernière révision du manuscrit d'*Ecce Homo*. Comme il n'y a

* En français dans le texte.

plus de hasard dans ma vie, vous n'êtes donc pas un hasard. Pourquoi écrivez-vous des lettres qui arrivent à un tel moment? J'ai renvoyé hier le manuscrit à mon imprimeur: dès qu'une feuille sera imprimée, il faut qu'elle aille entre les mains de Messieurs les traducteurs. Qui sont ces traducteurs? — Sincèrement, je ne savais pas que vous étiez vous-même responsable du remarquable français de votre Père: je l'ai pris pour une magistrale traduction. Au cas où vous voudriez prendre vous-même en main la traduction française, je m'estimerai on ne peut plus heureux de ce miracle d'un hasard plein de sens... Comme on y dit des choses parfaitement inouïes et qu'on parle par endroits, en toute candeur, la langue d'un Maître du monde, nous surpasserons par le nombre des tirages jusqu'à Nana... D'un autre côté, c'est anti-allemand jusqu'à l'écrasement: à travers toute l'histoire, on prend fermement le parti de la culture française (— je traite tous les philosophes allemands sans exception de faux-monnayeurs "inconscients", j'appelle le jeune Kaiser un "écarlate cagot"...). D'ailleurs le livre n'est pas ennuyeux, — je l'ai même par endroits écrit dans le "style Prado"..." Pour me mettre à l'abri des brutalités allemandes (saisie), j'adresserai les premiers exemplaires, avant la publication, au prince Bismarck et au jeune empereur, avec une lettre de déclaration de guerre: à cela des militaires ne peuvent pas répondre par des mesures de police... — Je suis un psychologue.. Songez-y, Cher Monsieur! C'est une affaire de tout premier ordre. Car je suis assez fort pour briser l'histoire de l'humanité en deux tronçons. — Reste la question de la traduction anglaise. Auriez-vous une idée à ce sujet? Un livre anti-allemand en Angleterre... » (8 décembre).

Un brouillon de lettre à Helen Zimmern, sans doute du même jour (8 décembre) — traite de la question d'une traduction anglaise. Il semble cependant que Miss Zimmern n'ait pas reçu de lettre de N. en ce sens. On lit dans ce brouillon: « Une affaire de tout premier ordre! Point n'est besoin, je suppose, de vous recommander la plus grande discrétion. Ma vie approche maintenant d'un éclat préparé de longue date: ce que je vais faire au cours des deux prochaines années est de nature à réduire en miettes tout l'ordre existant, le "Reich", la "Triple alliance" et autres merveilles. Il s'agit d'un attentat contre le christianisme, qui agit exactement comme de la dynamite sur tout ce qui est le moins du monde lié au christianisme. Nous allons modifier le calendrier, je vous en donne ma parole. Aucun homme n'a jamais eu, plus que moi, le droit de détruire! Je vais frapper deux grands coups, mais séparés par un intervalle de deux ans, le premier a pour titre *Ecce Homo* et doit paraître dès que possible. En allemand, français et anglais. Le second a pour titre *L'Antéchrist*, Inversion de toutes les valeurs. Les deux sont prêts à l'impression: je viens d'envoyer

* Dans la première partie de cette lettre à Strindberg, N. évoque l'affaire de l'assassin Prado, qui défrayait alors la chronique judiciaire parisienne. (Note du traducteur italien.)

à l'imprimeur le manuscrit de *Ecce Homo*. — Pour la traduction française de *Ecce Homo*, j'aurai un Suédois, un vrai génie : je joins sa lettre, qui, à défaut de mieux, vous montrera ce qu'il pense de moi. Pour la traduction anglaise — qu'en pensez-vous, Chère Mademoiselle? Auriez-vous la force et le courage de vous charger d'une telle entreprise? Ce n'est pas un livre épais, mais l'affaire d'environ dix feuilles de petites pages. Mais cela exige un travail exceptionnel, scrupuleux et délicat, car, pour ce qui est de la langue, il n'y a pas de chef-d'œuvre comparable à cet *Ecce Homo*. — Un attentat contre le christianisme éveillera en Angleterre un intérêt considérable : je n'arrive pas à imaginer le nombre exact des tirages. A cela s'ajoute que c'est également un attentat impitoyable contre les Allemands — considérés à travers toute l'histoire comme la vraie race nuisible, fausse et funeste... Un point de vue, qui, à ce qu'il me semble, n'est peut-être pas impopulaire auprès des Anglais... Le livre assassine le christianisme, et, par-dessus le marché, Bismarck... Dans le cas où vous ne pourriez pas me promettre votre aide, peut-être pourriez-vous m'indiquer des moyens et des démarches appropriés. »

Quelques ébauches de lettres à Bismarck et à Guillaume II, conformes à ce qu'il annonce dans la lettre à Strindberg, datent vraisemblablement de ces quelques jours.

Lettre à Taine (8 décembre) : « Le livre [*Crépuscule des Idoles*], que je prends la liberté de mettre entre vos mains, est peut-être le livre le plus étonnant qui ait jamais été écrit — et, en considération de ce qu'il prépare, c'est presque un fragment de destin. Il serait pour moi indiciblement précieux qu'il puisse être lu en français... Enfin, les Français sauraient y percevoir la profonde sympathie qu'ils méritent : de tout mon instinct, j'ai déclaré la guerre à l'Allemagne. »

La princesse Anna Tenisheff, de Saint-Petersbourg, écrit à N., au reçu du *Cas Wagner* : « Bien que je n'aie malheureusement pas encore eu l'occasion de faire personnellement votre connaissance, je me représente vivement la profondeur de votre pensée et de toute votre personnalité, en particulier grâce aux conférences que Georg Brandes vous a consacrées. » N. à Peler Gast : « ... Presque une déclaration d'amour, en tout cas une bien curieuse lettre » (9 décembre).

A Gast : « Savez-vous que pour mon mouvement international, j'ai besoin de tout le grand capital juif? » (9 décembre). Dans un brouillon de lettre à Brandes — très vraisemblablement rédigé à cette époque — on lit : « Très Cher Ami, j'estime nécessaire de vous communiquer un certain nombre de choses de toute première importance : donnez-moi votre parole d'honneur que tout cela restera entre nous. Nous venons d'entrer dans la grande politique, et même la très grande... Je prépare un événement qui, selon toute vraisemblance, va briser l'histoire en deux tronçons, au point qu'il nous faudra un nouveau calendrier, dont 1888 sera l'An I. Tout ce qui, aujourd'hui, tient le haut du pavé, "Triple Alliance", "question sociale", s'effacera au profit d'une position individuelle d'opposition : nous aurons

des guerres comme il n'y en a pas eu, mais pas entre nations, pas entre classes : toutes ces distinctions voleront en éclats — je suis la dynamite la plus dangereuse qui soit. — Je commanderai dans trois mois une édition du manuscrit de L'Antéchrist. Elle restera entièrement secrète et servira d'édition d'agitation. J'ai besoin de traductions dans toutes les langues principales de l'Europe : quand celle œuvre sortira, j'estime à un million d'exemplaires le premier tirage dans chaque langue. J'ai songé à vous pour l'édition danoise, à M. Strindberg pour la suédoise. — Comme il s'agit d'un coup destiné à anéantir le christianisme, il tombe sous le sens que la seule puissance internationale qui ait d'instinct intérêt à l'anéantissement du christianisme — ce sont les Juifs —. Il y a là une hostilité instinctive, rien d'"imaginé" comme chez le premier "libre penseur" ou socialiste venu — je n'ai que faire de libres penseurs. En conséquence, il faut que nous nous assurions de toutes les forces de cette race en Europe et en Amérique —, et, de plus, un tel mouvement a besoin de l'appui du grand capital. C'est là le seul terrain naturellement préparé pour la plus grande guerre de l'histoire, et la plus décisive : quant au reste des partisans, ils n'entreront en ligne de compte qu'après, une fois ce coup porté. Cette nouvelle puissance qui se formera pourrait en un clin d'œil devenir la première puissance mondiale : même en admettant qu'au début les classes dirigeantes prennent le parti du christianisme, leurs bases sont ébranlées dans la mesure où tous les hommes forts et vivants les abandonneront infailliblement. Que toutes les races intellectuellement dégénérées ressentent en cette occasion le christianisme comme la foi des maîtres, et, en conséquence, prennent parti pour le mensonge, point n'est besoin d'être psychologue pour le deviner. Le résultat est qu'ici la dynamite fera éclater toute l'organisation de l'armée, toute constitution, que l'hostilité n'aura plus d'autre justification et subsistera, sans l'apprentissage de la guerre. L'un dans l'autre, les officiers, dans leurs instincts, seront pour nous : qu'il soit au plus haut point déshonorant, lâche, malpropre, d'être chrétien, telle est la conclusion que l'on retire inmanquablement de mon Antéchrist. — Tout d'abord paraîtra cet Ecce Homo dont je vous ai parlé, et dont le dernier chapitre donne un avant-goût de ce qui se prépare, et où j'apparais moi-même comme l'homme du destin... En ce qui concerne l'empereur d'Allemagne, je sais comment traiter un tel sombre crétin : tout officier digne de ce nom pourra s'en inspirer. Frédéric le Grand était mieux, il aurait été tout à fait dans son élément. — Mon livre est comme un volcan : rien de ce qui s'est écrit auparavant ne donne une idée de ce qu'on y trouve, ni de la manière dont les mystères les plus profonds de la nature humaine y sont brusquement révélés avec une aveuglante clarté. Il y a là une manière de condamner à mort qui est proprement surhumaine. Et pourtant, il souffle sur tout cela un calme et une hauteur grandioses — c'est vraiment un jugement dernier, bien qu'il n'y ait rien qui soit tenu pour trop infime ou trop négligeable pour y être considéré et exposé en pleine lumière. Quand, enfin, vous lirez la loi contre le christianisme, signée "l'Antéchrist",

qui termine ce livre, vous aussi, je le crains vous tremblerez comme une carcasse... Si nous sommes vainqueurs, nous aurons entre nos mains le gouvernement de la terre — y compris la paix universelle... Nous aurons surmonté les absurdes frontières entre races, nations et classes : il n'y aura plus de hiérarchie qu'entre l'homme et l'homme, et même une échelle hiérarchique infiniment longue. Et voici le premier document d'histoire vraiment universelle : la grande politique par excellence *. — P.S. : Comme premier traducteur, cherchez-moi un maître — c'est de maîtres de la langue que j'ai besoin. » (lettre inédite). Cette lettre n'a probablement pas été envoyée par N.

Quelques notes de cette période reprennent le thème de l'alliance de N. avec le « grand capital juif » et « les officiers » : elles seront publiées à la fin de la VIII^e section des Œuvres. On peut les considérer comme des versions préparatoires de *Ecce Homo*, auxquelles ne correspond pourtant aucune version définitive dans le texte de *Ecce Homo*, car les passages correspondants de la copie d'imprimeur ont été détruits par Gast, la mère et la sœur de N.

A Gast : « *Ecce Homo* transcende la notion de "littérature", au point que même dans la nature rien ne peut lui être comparé : il brise littéralement l'histoire de l'humanité en deux tronçons — superlatif absolu de la dynamite... Allez donc le plus vite possible rendre visite à mon très vieux et très curieux ami le Professeur Paul Deussen... Vous pourrez lui dire une bonne fois, et à fond, ce que je suis et ce que je peux... Trois caisses de livres arrivées de Nice. — Depuis quelques jours, je feuillette mes œuvres, dont maintenant, et pour la première fois, je me sens à la hauteur. Comprenez-vous cela? J'ai fort bien fait tout cela, mais sans m'en rendre bien compte — au contraire!... Par exemple, les diverses préfaces, le cinquième livre de la "gaya scienza", diable, que n'y trouve-t-on pas! — En ce qui concerne la troisième et la quatrième "Inactuelles", vous lirez dans *Ecce Homo* une révélation qui vous fera dresser les cheveux sur la tête — comme ce fut le cas pour moi quand je l'ai eue. Toutes deux ne parlent que de moi, anticipando... Ni Wagner, ni Schopenhauer n'y sont présents, psychologiquement parlant... Je n'ai compris ces deux œuvres que depuis quinze jours... Ce qui m'a fait la plus forte impression, c'est Humain, trop humain : cela a quelque chose du calme d'un grand seigneur * » (9 décembre).

Le 10 décembre, N. reçoit l'article de Gast sur le Cas Wagner, paru dans le *Kunstwart* de F. Avenarius (n° 4, 1888). Gast y dit notamment : « Quant à la valeur d'une chose, l'approbation de millions d'individus ne prouve justement rien; il faudrait d'abord que soit prouvée la valeur de ces mêmes millions. Mais qui saurait l'évaluer? Et selon quels critères est-ce possible? Qui donc dominerait assez les siècles et les peuples pour distinguer quels symptômes les élève ou les rabaisse? Et une telle appréciation ne présuppose-t-elle pas en nous un fil à plomb, que soit nous appliquons arbitraire-

* En français dans le texte.

ment, soit nous portons en nous inconsciemment, d'instinct? Ne faut-il pas pour ainsi dire une seconde conscience (cf. Gast à N., 25 octobre 1888, et la note sur « Crépuscule des Idoles », § 3, in EH), pour voir au-dessous de soi, soi-même et son époque dans toutes ses manifestations, même les plus conscientes (dans le goût, le jugement, la morale), dans une confrontation avec tout le passé de l'humanité? C'est Friedrich Nietzsche qui nous pose ces questions et les résout comme nul autre ne saurait le faire. Il est le premier à porter véritablement un regard de physiologiste sur les manifestations de l'histoire; il est le premier à appliquer des critères qui font que l'appréciation des phénomènes historiques à partir de l'« idiosyncrasie » et de l'étroitesse de vues d'une époque et d'une génération n'est plus permise qu'aux esprits vulgaires. La dernière œuvre de Nietzsche, *Le Cas Wagner*, qui vient de paraître, est une démonstration exemplaire de sa manière d'envisager l'histoire... [...]

... Nietzsche constitue une culture à lui seul. Ses livres sont ce qu'on peut lire de plus substantiel, de plus condensé. Dans chacune de ses phrases, on trouve un aperçu, un jugement qui n'appartient qu'à lui, ne peut appartenir qu'à lui. Ses œuvres, et notamment le livre des livres, *Ainsi parlait Zarathoustra*, devraient être la fierté des Allemands, car ils relèvent le niveau de toute leur littérature : mais, en Allemagne, on ne sait rien de cela, on n'y est pas préparé, on n'a pour cela ni le cœur, ni l'entendement nécessaire. À Paris, les livres de Nietzsche susciteraient une avalanche d'articles et de pamphlets, toute la classe intellectuelle française s'en emparerait, des partis philosophiques antagonistes se constitueraient, bref les problèmes qu'ils posent seraient publiquement discutés. Chez les Allemands, comme nous le disions, on ne sait que faire de ces problèmes, pour eux, ils sont encore ensevelis à des lieues sous la terre, ils manquent de cette formation séculaire de moraliste que tout Français qui compte a depuis Montaigne, ils manquent même du simple intérêt, du raffinement psychologique qu'il faudrait, pour les apprécier. L'attitude des Allemands envers Nietzsche constituera une page peu glorieuse dans l'histoire de leur infériorité intellectuelle croissante »... Il conclut, « Si l'on est Wagnérien, on doit déplorer comme une calamité que ce soit justement Nietzsche, première et dernière autorité en matière d'interprétation wagnérienne, qui ait subi cette intime conversion qui l'a emporté bien au-delà des tendances de Wagner et de son époque. Sa culture anti-romantique, antichrétienne, antirévolutionnaire, antidémocratique bref, sa supériorité aristocratique l'éloigne (et l'a toujours éloigné) définitivement de la cause wagnérienne. Si, jadis, il s'était abusé à ce sujet, il était dans la même erreur qu'un autre ami de Wagner, le comte de Gobineau, qui voulait à tout prix reconnaître dans les *Nibelungen* ses aïeux, ses antiques Vikings (alors qu'il avait assez de goût pour se détourner de Parsifal). Mais Nietzsche découvre maintenant aussi dans les héros de Wagner toute la modernité de l'âme, son va-et-vient entre morale chrétienne et morale des seigneurs. La musique de Wagner déjà, cette musica sensibilissima ultra-moderne, lui semble inadaptée et peu naturelle comme langue

d'anciens héros nordiques. » La critique de Gast était suivie d'un commentaire de la rédaction, dû à Avenarius, qui, tout en reconnaissant par ailleurs les mérites de N., déplorait le caractère de pamphlet journalistique du Cas Wagner : « On peut partager les vues de Nietzsche, et même les avoir entièrement faites siennes, sans cesser d'admirer pleinement Wagner — Friedrich Nietzsche "junior" le prouve lui-même à Friedrich Nietzsche "senior"... » Il concluait : « Le revirement d'un "Wagnérien" éminent, peut-être même du plus éminent d'entre eux, est un fait. Si celui-ci nous avait donné un exposé objectif et mesuré des raisons qui ont invalidé ses raisons antérieures, nous ne lui devrions que de la gratitude : soit, c'est peu probable, parce qu'il nous aurait convaincu, soit, plus vraisemblablement, parce qu'il nous aurait donné l'occasion d'une révision sévère avant de le réfuter. Mais tel que se présente son livre, il fait presque l'impression d'être dû à un journaliste plein d'esprit, qui joue avec de grandes idées. Le fait qu'il s'agisse de ses propres idées lui donne droit à notre compréhension. Mais il nous reste le regret que, cette fois, Friedrich Nietzsche ait écrit comme un journaliste. »

N., très satisfait de l'article de Gast, aurait voulu le faire traduire en anglais par Helen Zimmern (réponse négative de cette dernière à la fin du mois). Après une brève correspondance avec Avenarius, le Kunstwart publie deux lettres de N. à Avenarius. Dans la première, il écrit : « En cette année, où repose sur mes épaules une tâche immense, celle de l'Inversion de toutes les valeurs, et, où, littéralement, je porte le deslin de l'humanité, c'est de ma part une preuve de force, que d'être pitre, Satyre, ou, si vous préférez, "journaliste", au point où je l'ai été dans le Cas Wagner. Que l'esprit le plus profond puisse également être le plus frivole, voici presque la formule de ma philosophie : il se pourrait que je me sois déjà divertì, et de manière invraisemblable, aux dépens de tout autres "grandeurs"... Enfin, cela n'affecte en rien ma piété envers Wagner : le mois dernier encore, j'ai élevé un monument impérissable à cette époque inoubliable de notre intimité, et ce dans une œuvre qui est actuellement à l'impression et qui dissipera tout soupçon à mon égard. Vos soupçons également, très Cher Monsieur! Nietzsche junior n'a jamais, au sujet de Wagner, été en contradiction avec Nietzsche senior : reste encore à prouver que cet individu X dont on étudie la psychologie dans la quatrième Inactuelle, ait quoi que ce soit à voir avec le mari de Madame Cosima, à moins...? Savez-vous bien que M. Peter Gast est le premier musicien vivant? L'un des rares, parmi ceux de toutes les époques, qui soient capables de perfection? Les musiciens, entre nous, trouvent que j'ai tout prouvé, et même plutôt trop... On m'écrit lettre sur lettre... » (9 décembre). Dans la deuxième lettre, on lit : « Permettez-moi, en toute bonne humeur, un post-scriptum : il semble que, dans le Cas Wagner rien n'aille sans post-scriptum! — Pourquoi avez-vous dissimulé l'essentiel à vos lecteurs? A savoir que mon "revirement", comme vous dites, n'est pas d'hier? Il y a maintenant dix ans que je bataille contre la perversion de Bayreuth, Wagner me tenait depuis 1876

pour son vrai et son unique adversaire, on en trouve trace un peu partout dans ses derniers écrits. L'opposition entre un décadent et une nature qui crée par surabondance de forces, (c'est-à-dire une nature dionysiaque), qui est le jeu le plus ardu, saute pourtant aux yeux... Nous sommes comme le jour et la nuit, le pauvre et le riche. Parmi les musiciens, la pauvreté de Wagner ne fait plus de doute : devant moi, qui rends sincères les plus butés, les plus ardents partisans de son école l'ont honnêtement reconnu. » (10 décembre). La lettre se termine sur une liste de tous les passages des œuvres antérieures de N., qui attestent son « revirement » à l'égard de Wagner. C'est là le premier « noyau » de ce qui deviendra Nietzsche contre Wagner. Dès le 11 décembre, N. propose à Spitteler une telle publication, avec pour sous-titre « Documents tirés des écrits de Nietzsche » et une préface de Spitteler. Tout de suite après, le 12 décembre, N. renonce à ce projet : « Derrière une publication telle que celle que je vous ai proposée hier, on ne manquerait en aucun cas de découvrir ma main : il y a trop d'affaires privées dans les passages qui devraient être imprimés » (Carte postale à Spitteler).

A Carl Fuchs : « ... entre-temps, tout va à merveille ; jamais je n'ai connu, et de loin, une période comparable à celle qui va du début septembre à aujourd'hui. Des tâches inouïes accomplies comme en me jouant ; la santé, pareille au temps, qui se lève tous les matins avec une clarté et une fermeté inébranlables. Je ne saurais raconter tout ce que j'ai achevé : tout est achevé. Au cours des prochaines années, le monde sera à l'envers : quand le Dieu ancien aura abdiqué, c'est moi qui désormais gouvernerai le monde... Ne vous sentiriez-vous pas un peu d'humeur belliqueuse ? Je souhaiterais vivement, maintenant, qu'un, que le — musicien plein d'esprit prenne publiquement parti pour moi en tant qu'anti-wagnérien, et jette le gant aux Bayreuthiens ! Une petite brochure dans laquelle on dirait sur moi des choses neuves et décisives, avec une application précise au cas particulier de la musique — qu'en pensez-vous ? Rien de long et de pesant, quelque chose de frappant, de percutant... Le moment est favorable. On peut encore dire sur mon compte des vérités qui, dans deux ans, passeront pour de banales niaiseries * (11 décembre).

Le 15 décembre, N. envoie à Leipzig la copie destinée à l'impression de Nietzsche contre Wagner : « Hier, j'ai envoyé à Naumann un manuscrit qui doit sortir en premier, donc avant *Ecce Homo*. Je ne trouve pas les traducteurs pour *Ecce* : il me faut différer de quelques mois l'impression. Enfin, cela ne presse pas. Le nouveau livre vous fera plaisir : — vous y apparaissez — et dans quels termes ! Il s'appelle Nietzsche contre Wagner/Dossier d'un psychologue. C'est essentiellement la caractérisation de deux antipodes, dans laquelle j'utilise une série de passages de mes écrits antérieurs et donne ainsi un pendant très sérieux au Cas Wagner.

Cela n'empêche pas que les Allemands y soient traités avec une

* En français dans le texte.

cruauté déconcertante, la brochure (qui fait environ trois feuilles) est anti-allemande à l'extrême. A la fin, apparaît quelque chose dont même l'ami Köselitz n'a pas la moindre idée : un chant (ou appelez cela comme vous voulez) de Zarathoustra, intitulé « De la pauvreté du plus riche » — savez-vous, une septième petite félicité, et, de plus un huitième de... musique... » (Lettre à Gast, 16 décembre). Au sujet de la « traduction », N. avait reçu de Strindberg la réponse suivante (en français) : « Vous pouvez comprendre que la traduction de votre ouvrage est une grosse question d'argent et vu que je suis un pauvre diable (femme, trois enfants, deux domestiques, dettes, etc.), je ne pourrais vous donner un rabais d'autant moins que je serais obligé de travailler en poète et non seulement en manœuvre. Si vous ne reculez devant les dépenses considérables comptez donc sur moi et mon talent. Au cas contraire je serai à votre disposition pour trouver la piste d'un traducteur français aussi compétent que possible » (lettre du 11 décembre).

« Une dernière chose, mais non la dernière : tous ceux qui ont maintenant à faire avec moi, jusqu'à la marchande des quatre-saisons, qui me choisit ses plus belles grappes de raisin, sont des gens parfaitement accomplis, très prévenants, gais, un peu gras-souillels, — et même les garçons de café. — Le prince de Carignano vient de mourir : nous allons avoir de grandioses funérailles » (à Gast, 16 décembre). (Cf. EH, « Pourquoi j'écris de si bons livres », § 2 (p. 279, note 1), et d'autres lettres de N. datant de ces quelques jours.

Le 16 décembre, il reçoit une lettre de Taine, en réponse à l'envoi de Crépuscule des Idoles : « ... vous avez raison de penser qu'un style allemand si littéraire et si pittoresque demande des lecteurs très versés dans la connaissance de l'allemand ; je ne sais pas assez bien la langue pour sentir du premier coup toutes vos audaces et finesses... » (lettre du 14 décembre). (Cf. à ce propos la citation in EH, « Pourquoi j'écris de si bons livres », § 2, p. 133, note 2.) Pour la traduction de Crépuscule des Idoles, Taine recommande Jean Bourdeau, « rédacteur du Journal des Débats et de la Revue des Deux-Mondes : c'est un esprit très cultivé, très libre, au courant de toute la littérature contemporaine ; il a voyagé en Allemagne, il en a étudié soigneusement l'histoire et la littérature depuis 1815, et il a autant de goût que d'instruction ». N. est enthousiasmé par cette lettre : à ses yeux Jean Bourdeau devient rédacteur en chef de ces deux publications et l'une des personnalités les plus en vue de la vie littéraire française. Il écrit à sa mère : « Au fond, ta vieille créature devient en ce moment un animal terriblement célèbre : pas précisément en Allemagne, car les Allemands sont trop bêtes et trop vulgaires pour la hauteur de mon esprit et ils se sont toujours déshonorés dans leurs rapports avec moi, mais partout ailleurs. Je n'ai que des natures d'élite parmi mes admirateurs, que des gens bien placés et influents, à Saint-Petersbourg, à Paris, à Stockholm, à Vienne, à New York. Ah, si tu savais en quels termes les premiers personnages m'expriment leur dévouement, les femmes les plus charmantes, sans en excepter une "Madame

la Princesse Tenicheff * ». J'ai de vrais génies parmi mes admirateurs, — il n'y a pas de nom qui soit aujourd'hui prononcé avec plus de considération et de respect que le mien. Et voici le comble : sans nom, sans titre, sans fortune, je suis traité ici comme un vrai petit prince, et ce par tout le monde, à commencer par la marchande des quatre-saisons qui n'a de cesse qu'elle ne m'ait choisi la plus mûre de ses grappes (la livre coûte maintenant 28 pfennigs). Par bonheur, je suis maintenant à la hauteur de tout ce que ma mission exige de moi. Mon état de santé est véritablement excellent : les tâches les plus ardues, celles qu'aucun homme n'a encore eu la force d'accomplir, me semblent légères. Turin est vraiment ma résidence : ah, avec quelle distinction on m'y traite ! » (21 décembre). (Cf. EH « Pourquoi j'écris de si bons livres, § 2.)

Vers le 20 décembre, Nietzsche répond à la lettre de Strindberg, notamment au sujet du problème de la traduction : « En même temps que votre lettre, j'en ai reçu une autre de Paris, de M. Taine, pleine des louanges les plus choisies pour Crépuscule des Idoles, ses "audaces" et ses "finesse", et me conseillant très vivement de charger de me faire connaître en France, par les moyens appropriés, son ami, le rédacteur en chef du Journal des Débats et de la Revue des Deux-Mondes, dont il ne sait assez louer la profonde et libre intelligence, même en ce qui concerne la forme et la connaissance de l'allemand et de la culture allemande. Finalement, depuis des années, je ne lis plus que le Journal des Débats. En prévision de cette ouverture de mon Canal de Panama vers la France, j'ai remis sine die la publication d'œuvres nouvelles (il y en a trois qui sont entièrement prêtes à l'impression). Tout d'abord il faut que soient traduits les deux livres capitaux, Par-delà bien et mal et Crépuscule des Idoles : cela me présentera en France. » On ne possède que des fragments de la lettre de N. à Jean Bourdeau. Il écrit notamment : « ... Par bonheur, nommé à 24 ans professeur d'Université à Bâle, je n'ai pas eu besoin de mener une guerre incessante et de me gaspiller en vaines querelles. A Bâle, j'ai trouvé le vénéré Jakob Burckhardt, qui m'a d'emblée été profondément attaché — j'avais avec Richard Wagner et sa femme, qui habitaient alors à Tribschen, près de Lucerne, des relations d'une intimité telle que je n'aurais pu souhaiter liens plus précieux. Au fond, je suis peut-être un vieux musicien ambulante. — Plus tard, la maladie m'a détaché de ces dernières relations, et m'a plongé dans un état de profonde méditation qui n'a peut-être jamais été atteint à ce degré. Et comme il n'y a dans ma nature rien de maladif et d'arbitraire, je n'ai pratiquement pas ressenti cette solitude comme une pression, mais comme un inappréciable privilège et même comme une très grande pureté. De même, personne ne s'est plaint que je lui fasse grise mine, pas même moi : j'ai peut-être découvert des mondes de pensées plus sombres et plus inquiétants que quiconque, mais seulement parce qu'il était dans ma nature d'aimer l'aventure. Je compte la gâté au nombre des preuves de ma philo-

* En français dans le texte.

sophie. ... Peut-être prouverai-je cette phrase par les deux livres que je vous adresse ci-joint... Veuillez bien considérer, très honoré Monsieur, si Crépuscule des Idoles, un livre d'une pensée radicale et d'une forme audacieuse, ne devrait pas être traduit. C'est celui qui permettrait l'initiation la plus rapide et la plus profonde à ma pensée; je ne crois pas qu'il soit possible de présenter plus de substance en si peu d'espace. — Du livre sur Wagner, on me dit qu'il est si français de pensée que l'on ne pourrait pas le traduire en allemand. — Les œuvres qui vont provoquer une décision finale, et par qui il s'avérera peut-être que le brutal calcul de la politique actuelle était une erreur de calcul, sont entièrement terminées et prêtes à l'impression. Ecce Homo ou comment on devient ce que l'on est va paraître incessamment. Ensuite, Inversion de toutes les valeurs. Mais ces œuvres également devraient d'abord être traduites en français et en anglais, car je ne veux pas que mon sort dépende d'une mesure de la police impériale... Ce jeune empereur n'a jamais entendu parler des seules choses pour lesquelles nous autres avons des oreilles: olite, et presque "méta-olite"... J'ai l'honneur d'être de longue date un lecteur du Journal des Débats: l'insensibilité totale des Allemands d'aujourd'hui à toute sorte de pensée supérieure s'exprime de manière presque effrayante dans leur comportement à mon égard depuis seize ans. Je sens qu'il n'y a pas de livre plus décisif, plus profond, et, si l'on a des oreilles, plus excitant que le "Marteau des idoles"* : c'est une véritable crise qui s'y exprime, mais aucun Allemand n'en a la moindre idée — et moi, je suis tout le contraire d'un fanatique et d'un apôtre, et je ne supporte aucune sagesse qui ne soit épicée de beaucoup de malice et de bonne humeur. Mes livres ne sont même pas ennuyeux — et pourtant, aucun Allemand n'en a la moindre idée... Ma crainte est que lorsqu'on aborde en moraliste l'une de mes œuvres, on ne la corrompe: c'est pourquoi il est grand temps que je revienne au monde en Français... »

A Gast: « Très curieux! Depuis quatre semaines, je comprends mes œuvres — mieux, je les estime. Sérieusement, je n'avais su ce qu'elles représentent; je mentirais si je disais — qu'à l'exception de Zarathoustra — elles m'en imposaient —. C'est comme la mère avec son enfant. Elle l'aime peut-être, mais dans une stupide ignorance de ce que l'enfant est. — Maintenant, j'ai la conviction absolue que tout est réussi, depuis le début, — que tout est un et tend à l'unité. Avant-hier, j'ai lu la Naissance: quelque chose d'indescriptible, de profond, de tendre, d'heureux... N'allez pas voir le professeur Deussen: il est trop stupide pour nous, — trop ordinaire. — Monsieur Spitteler s'est, depuis votre < article du > Kunstwart, transformé en statue de sel: il ne peut détacher les yeux de sa sottise de janvier dernier... Quant à Nietzsche contre Wagner, nous ne l'imprimerons pas. Ecce contient tout ce qui compte, sur ces relations également. Le passage consacré au maestro Pietro Gasti est déjà reporté dans Ecce. Peut-être vais-je aussi y

* En français dans le texte.

joindre le chant de Zarathoustra — il s'appelle « De la pauvreté du plus riche ». Comme intermède entre deux grandes parties » (22 décembre). N. propose à Avenarius le titre de Nietzsche contre Wagner pour un tiré à part de l'article de Peter Gast (lettre à Avenarius du 22 décembre, réponse négative d'Avenarius le 24 décembre). Dans une lettre à Naumann qui n'a pas été conservée, N. donne instruction de ne pas imprimer Nietzsche contre Wagner.

A Overbeck: « Il faut que l'affaire soit rapidement réglée avec Fritsch, car dans deux mois, mon nom sera le premier sur terre. — J'ose à peine ajouter qu'au Paraguay, les choses vont aussi mal que possible. Les Allemands qu'on y a attirés sont furieux, réclament leur argent — on n'en a pas. Il y a déjà eu des voies de fait. Je crains le pire. — Cela n'empêche nullement ma sœur de m'écrire pour le 15 octobre [anniversaire de N.] avec ses pires sarcasmes, que je me décide enfin à devenir "célèbre". C'est assurément, ajoute-t-elle, une belle chose, mais quelle racaille j'ai été me choisir ! Des Juifs qui ont mangé à tous les râteliers, comme Georg Brandes... Et elle m'appelle encore "Fritz de mon cœur" !... Cela dure depuis sept ans ! — — — Ma mère n'en sait encore rien : voilà mon tour de force. Pour Noël elle m'a envoyé une pièce intitulée "Fritz et Lieschen" » (jour de Noël). Le passage incriminé de la lettre de sa sœur est le suivant : « La semaine prochaine arrivera un de nos chers amis danois, j'espère qu'il apportera quelques journaux du Danemark et me traduira ce qu'on y trouve sur toi. Pour ma part, je l'aurais souhaité un autre apôtre que M. Brandes, il a mis son nez dans toutes sortes d'affaires et mangé à beaucoup trop de râteliers, mais il est vrai que l'on ne peut pas choisir ses admirateurs et une chose est certaine : il va te mettre à la mode, car c'est une chose qu'il sait faire. Mais je ne peux me retenir de te donner un conseil sincère : évite de le rencontrer personnellement, écrivez-vous vos aimables sentiments, mais ne le laisse pas t'approcher de trop près. Deux de nos amis, M. Johannsen et M. Haug, le connaissent personnellement et ne sont pas particulièrement enthousiasmés, mais tous deux sont unanimes pour dire qu'il a un flair remarquable pour les phénomènes les plus intéressants de tous les temps et s'en sert pour se rendre intéressant. Mon cœur se réjouit qu'il ne soit plus question de faire le silence sur toi et que, par l'intermédiaire de Brandes, les vrais admirateurs qui te conviennent puissent entendre parler de toi. — Cher Fritz de mon cœur, voici que revient ton cher anniversaire, et cela me fait songer à toutes les années où nous avons ensemble, et maintenant hélas séparément, traversé la vie... » (lettre écrite au Paraguay le 6 septembre). (Cf. à ce propos EH, « Pourquoi je suis si sage », § 3 et « Ainsi parlait Zarathoustra », § 5). Quant à Fritz et Lieschen, les lettres de la mère de N. que l'on a conservées ne donnent aucun éclaircissement : peut-être s'agit-il d'une pièce en un acte « Lischen et Fritzchen, conversation alsacienne » (1863) de Jacques Offenbach ? Il convient enfin de souligner que N., malgré ce qu'il affirme dans sa lettre à Overbeck, n'a pas dissimulé à sa mère l'irritation que lui avait causée la lettre de sa sœur. Elle écrivait à son fils, le

30 décembre : « Ta dernière lettre m'a fait un peu peur, car il m'a semblé, à la lire, que tu n'étais pas dans ton état normal, je n'ai pas l'habitude que tu prennes ce ton... Tu veux parler de la lettre que Lisbeth l'a écrite pour ton anniversaire? Je l'ai lue moi aussi, et je n'y ai rien trouvé de ce que tu imagines sous ses paroles... Mon vieux Fritz peut dire tout ce qu'il veut, mais pas qu'elle ait manqué d'affection dans sa conduite envers toi, ou en manque maintenant, je le sais mieux que toi, puisque j'ai passé ces trente dernières années avec elle. Elle aurait donné pour toi la prunelle de ses yeux, et même sa vie, et, dans son amour, l'homme ne peut donner davantage. Quant à savoir si son attitude a toujours été celle qui convenait, c'est à Dieu d'en juger, mais elle lui était dictée par les motifs les plus purs, et par le désir de l'être utile et d'écarter de toi tout ce qui pouvait le nuire. » La lettre de N. à laquelle sa mère répondait est perdue; elle a dû être écrite peu après Noël.

Dans la même lettre de Noël à Overbeck, on lit : « Ce qui est frappant à Turin, c'est la complète fascination que j'exerce, bien que je sois l'homme le moins difficile et que je n'exige rien. Mais quand j'entre dans un grand magasin, tous les visages changent; dans la rue, les femmes me regardent, — ma vieille marchande des quatre-saisons me réserve ses grappes les plus mûres et a baissé ses prix pour moi ! ... C'en est ridicule... Je mange dans l'une des premières trattorias avec deux immenses étages de salles et de salons. Je paie pour chaque repas 1,25 fr, pourboire compris — et l'on me donne les mets les plus choisis et les plus exquisément préparés (Moralité : je n'ai pas encore eu une seule fois mal à l'estomac...) —, avant je n'avais pas la moindre idée de ce qu'étaient la viande, les légumes, ni de ce que peuvent être tous ces plats italiens typiques... Aujourd'hui, par exemple, les plus délicats ossobuchi, Dieu sait comment on dit en allemand, la viande adhérant aux os, merveilleusement moelleux ! Là-dessus des broccoli préparés d'une manière incroyable, et pour commencer les macaroni les plus tendres. — Les garçons qui me servent sont éclatants de distinction et de prévenance : le mieux est que je n'ai aucune prétention envers personne... Comme tout est encore possible dans ma vie, je prends note de tous ces individus, qui m'ont découvert pendant mes années d'obscurité. Il n'est pas impossible que celui qui me sert maintenant soit mon futur cuisinier. — Personne ne m'a encore pris pour un Allemand... Je lis le Journal des Débats, on me l'a apporté d'instinct la première fois que j'ai mis les pieds dans le premier café. — Il n'y a d'ailleurs plus de hasards; quand je pense à quelqu'un, une lettre de lui arrive poliment à ma porte... Naumann a le feu sacré. Je le soupçonne d'avoir fait imprimer même pendant les jours de fête. En deux semaines, cinq feuilles m'ont été envoyées. La fin de Ecce Homo est un dithyrambe d'une invention infinie, — je ne puis y songer sans éclater en sanglots. Entre nous soit dit, je viendrai à Bâle ce printemps, — cela m'est nécessaire ! Au diable si l'on ne peut jamais dire un mot en confidence !... »

C'est également de « Noël » qu'est daté l'« Avant-Propos » de Nietzsche contre Wagner : à cette occasion, lettre à Giosue Car-

ducci au sujet de la traduction italienne de cette œuvre. C'est vraisemblablement lors de l'arrivée des épreuves envoyées de Leipzig, pendant ces jours de fête, que N. a changé d'avis en ce qui concerne la publication de ce pamphlet antiwagnérien.

A Carl Fuchs: « Tout bien pesé, Cher Ami, parler et écrire à mon sujet n'a désormais plus grand sens: la question de savoir qui je suis, je l'ai réglée pour la prochaine éternité dans le livre *Ecce Homo*, actuellement à l'impression. Maintenant, il ne faut plus se soucier de moi, mais des choses qui justifient mon existence. — De même il se pourrait qu'au cours des prochaines années, les circonstances extérieures de ma vie connaissent une mutation si radicale que cela affecte jusqu'aux moindres détails et à la mission essentielle de mes amis — sans même parler du fait que, dans toute spéculation sur ce qui doit suivre, il conviendra d'omettre des phénomènes éphémères tels que le "Reich allemand". — En premier lieu paraîtra Nietzsche contre Wagner, si tout va bien, en français également. Le problème de notre antagonisme y est traité si à fond que le problème de Wagner s'en trouve du même coup réglé définitivement. Dans ce livre, une page sur la musique ("Musique"), est peut-être ce que j'ai écrit de plus étonnant » (27 décembre). Dans la même lettre, de même que dans des lettres à Peter Gast et à Naumann, N. propose la publication d'une conférence de Carl Fuchs sur Wagner, sous le titre « Le cas Nietzsche »: l'article de Gast dans le *Kunstwart* servirait de préface.

A Overbeck: « Pour moi, je travaille en ce moment à un Mémoire à l'intention des cours européennes aux fins de constituer une ligue anti-allemande. Je veux enserrer le "Reich" dans une camisole de fer, et le provoquer à une guerre de désespoir. Je ne me sentirai pas les mains libres tant que je n'aurai pas entre mes mains le jeune empereur et ses comparses. Entre nous! Tout à fait entre nous! — Parfait calme plat de l'âme! Dormi douze heures sans interruption! » (28 décembre). Du « Mémoire » de N. ne subsistent que des fragments; on y trouve des attaques contre Bismarck (notamment au sujet de l'affaire Geffcken), Guillaume II, Stöcker, et, d'une manière générale, la maison des Hohenzollern (c'est ainsi que Frédéric le Grand y est qualifié de « Frédéric le Voleur »).

Le 29 décembre, N. reçoit une lettre de Strindberg, qui le remercie pour la « grandiosissime » Généalogie de la morale. Il reçoit également une lettre de Jean Bourdeau: « Votre nom ne m'est nullement inconnu. J'avais lu autrefois dans le volume du regretté M. Hillebrand, intitulé *Wälsches und Deutsches*, une analyse de vos *Unzeitgemässe Betrachtungen*... Mon maître et ami M. Monod m'avait signalé votre ouvrage intitulé *Jenseits von Gut und Böse*. Il a eu l'obligeance de m'envoyer votre brochure sur Wagner, et j'ai promis d'en donner une analyse dans le *Journal des Débats* » (27 décembre). N. à Naumann: « Une lettre extrêmement aimable et obligeante de M. Bourdeau... envisage pour commencer la (sic) *Crépuscule des Idoles*... Pour la même œuvre, je suis en pourparlers au sujet d'une traduction anglaise et d'une italienne. Il faut d'abord avoir jeté un pont. — Un reste de manuscrit, qui ne contient que des

choses de tout premier ordre, dont le poème qui doit conclure *Ecce Homo*, vous a été adressé aujourd'hui en recommandé... Je pense comme vous que pour *Ecce* nous ne devrions pas excéder le nombre de 1 000 exemplaires : 1 000 exemplaires, c'est, en Allemagne, pour une œuvre de haut style, peut-être déjà un peu fou, — pour la France, je compte, très sérieusement, sur 80-400 000 exemplaires » (29 décembre). Brouillon de lettre à Ruggiero Bonghi pour la traduction italienne de *Crépuscule des Idoles* : « Que nous chaut, au nom du ciel, la frénésie dynastique de la maison Hohenzollern ? Ce n'est pas un mouvement national, mais seulement un mouvement dynastique... Le prince Bismarck n'a jamais songé au "Reich" — de tous ses instincts, il n'est que l'instrument docile de la dynastie Hohenzollern ! — et cette manière d'exciter l'égoïsme des peuples est, parlout en Europe ressentie comme grande politique et presque enseignée comme un devoir !... Il faut mettre fin à cela — et je suis de force à le faire... Pour la traduction de *Götzendämmerung*, les pourparlers ont commencé pour la France et avec un traducteur anglais, — ce livre suffirait en Italie également, pour régler définitivement toutes les questions absurdes, dont celle du pape. Je vous serais reconnaissant de soumettre cette lettre à Sa Majesté le roi Umberto. Il n'y a pas meilleur ami de l'Italie que moi. Je pense que j'aurai besoin de Victor Buonaparte comme empereur de France. »

A Mela von Salis : « Pendant ce temps, je commence à devenir célèbre, d'une manière à peine concevable. Je crois que jamais mortel n'a reçu de lettres telles que celles que je reçois, et toutes venant des intelligences les plus rares, de caractères qui se sont affirmés dans les plus hautes charges et positions. De parlout : et la plus haute société pétersbourgeoise n'est pas la dernière à m'écrire. Et les Français ! Je voudrais que vous entendiez le ton sur lequel M. Taine m'écrit ! Je viens de recevoir une lettre ensorcelante, et peut-être ensorcelée, de l'un des premiers et des plus influents hommes de France, qui se fait une obligation de faire connaître et de traduire mes écrits — ce n'est rien moins que le rédacteur en chef de *La Revue des Deux-Mondes* et du *Journal des Débats*, Monsieur Bourdeau. Il m'annonce d'ailleurs qu'une critique de mon *Cas Wagner* va paraître en janvier dans le *Journal des Débats* — et par qui ? Par Monod... — J'ai, parmi mes lecteurs, un authentique génie, le Suédois August Strindberg, qui me tient pour l'esprit le plus profond de tous les millénaires... Le plus étonnant est la véritable fascination que j'exerce ici, à Turin, — dans tous les milieux. A chaque instant, on me traite comme un prince — il y a une véritable distinction dans la manière dont on m'ouvre la porte, me présente un plat. Tous les visages changent quand je pénètre dans un grand magasin. — Et comme je n'ai pas la moindre prétention et, avec la plus parfaite sérénité, reste égal avec tous, mais arbore le contraire d'un visage renfrogné, je n'ai besoin ni d'un nom, ni d'un titre, ni d'une fortune, pour être toujours et parlout le premier. — — Afin que les contrastes ne manquent pas ! Ma sœur, pour mon anniversaire, m'a déclaré avec les pires sarcasmes que je me

décidais enfin à devenir " célèbre "... Ce seraient de belles canailles qui croient en moi... Et cela dure depuis sept ans... — Encore un exemple. Très sérieusement, je tiens les Allemands pour une espèce abjecte, et remercie le ciel d'être, dans tous mes instincts, Polonais, et rien d'autre » (29 décembre). (Au § 3 de « Pourquoi je suis si sage », in EH, N. affirme sa prétendue origine polonaise et maudit du même coup sa mère et sa sœur.)

Une forte tension psychique, qui confine maintenant au délire, n'empêche pas N. de suivre avec attention et lucidité l'impression de ses livres : le 30 décembre encore, il envoie à Leipzig une carte pour indiquer avec la plus grande précision des modifications à apporter au texte de Nietzsche contre Wagner. Du même jour, brouillon de lettre à Gast, où N., par contre, paraît en proie à des idées délirantes : il s'intitule « princeps Taurinorum », dispose du trône de France (en faveur de « Victor Buonaparte »), nomme Jean Bourdeau ambassadeur à sa propre cour, règle le sort de l'Alsace-Lorraine, etc. Dans ce fragment encore inédit, N. compare Ecce Homo à la « Mole Antonelliana » (dont, dans sa dernière lettre à Burckhardt, le 6 janvier 1889, il citera encore l'architecte, « Antonelli, vieux comme Mathusalem »). « Puis, j'ai écrit, lit-on dans ce fragment, — avec une pétulance héroïco-aristophanesque, ma proclamation aux cours européennes, les appelant à anéantir la dynastie des Hohenzollern, ce nid d'idiots et de criminels écarlates. » (Cette proclamation a effectivement été adressée à Jean Bourdeau. Celui-ci répondit, le 4 janvier 1889 : « J'ai reçu également votre manuscrit de Turin, qui témoigne de vos sentiments antiprussiens, et qui ne peuvent que resserrer les liens de sympathie entre un auteur tel que vous et un lecteur français. Il ne me semble pas de nature à pouvoir être publié. ») Pourtant, N. écrivait le 30 décembre encore une lettre tout à fait normale à A. Heusler, à Bâle, lui demandant son aide pour le rachat à Fritzsch de ses œuvres.

Le 31 décembre, à Gast, qui lui avait fait part de ses doutes quant au projet de brochure écrite en commun avec Fuchs sur le « Cas Nietzsche » : « Vous avez mille fois raison ! Prévenez-en vous-même Fuchs... Vous trouverez dans Ecce Homo une page extraordinaire sur Tristan, et, de manière générale, sur mes rapports avec Wagner. Wagner est de loin le nom qui revient le plus souvent dans EH. — Là où je ne laisse pas le moindre doute sur rien, j'ai eu le courage d'aller jusqu'au bout. — Ah, mon ami ! Quel moment ! Lorsque votre carte est arrivée, qu'étais-je en train de faire?... C'était le fameux Rubicon... — Je ne sais plus mon adresse : mettons qu'elle pourrait prochainement être le palazzo del Quirinale. » A Strindberg : « Vous allez bientôt entendre ma réponse à votre nouvelle : elle claquera comme un coup de fusil... J'ai convoqué à Rome une assemblée des princes, je veux faire fusiller le jeune Kaiser. Au revoir ! Car nous nous reverrons... Une seule condition : divorçons... Nietzsche Caesar. » (La signature « Caesar » est manifestement à rapprocher du « Rubicon » dont il parle dans son mot à Gast. Peut-être ce que N. « faisait » était-il l'envoi à Jean Bourdeau de celle « proclamation », convoquant une « assemblée des princes » à Rome ?)

1889, 1^{er}-9 janvier, Turin.

1^{er} janvier : *N. demande à Leipzig qu'on lui renvoie Gloire et Éternité, afin d'insérer ce poème dans les Dithyrambes.*

2 janvier : *dédicace des Dithyrambes à Catulle Mendès. La copie destinée à l'imprimeur est terminée. N. renonce définitivement à publier Nietzsche contre Wagner.*

3 janvier : *l'effondrement. A partir de cette date, « billets de la folie » à : Peter Gast, Hans von Bülow, Erwin Rohde, Mela von Salis, Cosima Wagner, Carl Spitteler, Franz Overbeck, Jacob Burckhardt, H. Wiener, etc. La lettre du 5 janvier, le témoignage le plus étendu des premiers jours de sa nuit mentale, amène Burckhardt à aller trouver Overbeck pour lui faire part de son inquiétude.*

7 janvier : *Overbeck quitte Bâle pour Turin.*

8 janvier : *Première rencontre d'Overbeck et de N. dans son logement turinois.*

9 janvier : *Overbeck ramène à Bâle son ami maintenant dément.*

Notes et variantes

NOTE DES ÉDITEURS SUR L'ÉTABLISSEMENT DES NOTES ET VARIANTES

Dans ce volume sont réunis *L'Antéchrist* et *Ecce Homo*.

Ces écrits furent publiés ou préparés pour la publication par Nietzsche lui-même dans le second trimestre de 1888.

L'Antéchrist est, chronologiquement, le premier des écrits « posthumes » (en étendant le sens du mot aux écrits qui ne furent publiés qu'après la fin de sa vie consciente) mis au point par Nietzsche en vue de l'impression et dont le manuscrit nous a été conservé. Il n'en a pas moins été nécessaire, pour procéder à l'établissement définitif du texte, de recourir à la copie qu'en fit Overbeck lorsqu'il eut entre les mains les papiers turinois de son ami, et qui se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Université de Bâle, section des manuscrits. Cette copie nous a permis d'identifier et d'éliminer certaines interventions (portant principalement sur la construction des phrases, l'orthographe et la ponctuation) opérées par Peter Gast sur le manuscrit même de Nietzsche — interventions qu'il n'aurait pas été possible autrement d'établir avec certitude. La collation de la copie de *L'Antéchrist* faite par Gast nous a également servi. En accord avec E. F. Podach, et pour les raisons qui sont exposées dans les notes, nous donnons, en conclusion de *L'Antéchrist*, la « Loi contre le christianisme ».

Ecce Homo devait, selon les plans de Nietzsche, être publié avant l'« Inversion de toutes les valeurs », autrement dit avant *L'Antéchrist* puisque c'est à *L'Antéchrist* que s'était réduite, pour Nietzsche, à partir du 20 novembre à peu près, toute l'« Inversion ». Deux feuillets d'imprimerie en furent composés qui nous ont été conservés, revêtus de l'imprimatur de Nietzsche. L'établissement du texte original d'*Ecce Homo* a demandé un long et difficile travail dont il est rendu compte dans les notes. Il nous a donné l'assurance que Nietzsche avait laissé un manuscrit complet de l'ouvrage, qui ne nous est cependant pas parvenu dans son intégralité. Une découverte faite dans les lettres de Gast, aujourd'hui recueillies dans les fonds des Archives Goethe-Schiller de Weimar, nous a permis de restituer le texte authentique du paragraphe 3 de « Pourquoi je suis si sage ».

Tous les manuscrits de Nietzsche sont conservés dans les Archives Goethe-Schiller de Weimar (République démocratique allemande) où se trouvent aussi, aujourd'hui, les fonds des ex-Archives Nietzsche.

Le texte de la présente édition en Folio/Essais suit exactement celui établi pour le volume VIII des *Œuvres philosophiques complètes* (appelé dans les notes : VIII). Chaque volume de cette dernière édition comprend les écrits de Nietzsche regroupés en huit grandes sections, et distribués en textes, variantes et souvent fragments posthumes contemporains des œuvres.

A l'intérieur de chacune des cinq sections regroupant les posthumes, chaque manuscrit a été numéroté par nous. Cette numérotation correspond à l'ordre chronologique des différents manuscrits ou des *différentes couches d'un même manuscrit* : il arrive en effet que Nietzsche ait travaillé sur un manuscrit à deux reprises, parfois à de longs intervalles de temps. Dans ce cas, les deux couches du manuscrit porteront un numéro différent et pourront même se trouver dans deux sections différentes. Le manuscrit M III 4, par exemple, fut rédigé par Nietzsche d'abord à l'époque du *Gai Savoir* (automne 1881), puis à l'époque de la seconde partie de *Zarathoustra* (été 1883). On en trouvera donc une partie dans la section V (c'est le cahier de fragments posthumes n° 15 du *Gai Savoir* dans la présente édition française), et une autre dans la section VII. Dans d'autres cas, bien entendu, plusieurs couches d'un même manuscrit se trouveront dans la même section. Dans la section IV par exemple, le manuscrit U II 5 a été rédigé pendant l'été 1876, puis en octobre-décembre 1876; les deux couches, très nettement distinctes, sont respectivement numérotées 17 et 19, et entre elles, s'insère un manuscrit complet, M II, écrit en septembre 1876 et qui porte le numéro 18. Dans le même manuscrit U II 5, on trouve d'ailleurs une couche antérieure elle-même aux couches IV 17 et 19; nous l'avons donc placée dans la section III, au numéro 32. Nous mettons en évidence l'existence de ces différentes couches d'un même manuscrit en ajoutant au signe conventionnel qui le désigne une lettre de l'alphabet (*a*, *b*, *c*, etc.); ainsi U II 5 apparaît trois fois dans notre édition : U II 5 *a* : section III, n° 32; U II 5 *b* : section IV, n° 17; U II 5 *c* : section IV, n° 19.

A l'intérieur de chaque manuscrit, dans notre édition, chaque fragment posthume est lui-même numéroté selon sa place chronologique, *qui ne correspond presque jamais à la pagination des Archives*. Le numéro d'ordre du manuscrit (ou de la couche d'un manuscrit) est donc suivi d'un second numéro d'ordre, placé entre crochets, qui indique la place du fragment à l'intérieur du manuscrit (ou de la couche). Par exemple : 17 [25] désigne le vingt-cinquième fragment du manuscrit (ou de la couche) qui porte, dans sa section, le numéro d'ordre 17. Dans les Notes, quand nous renvoyons à un fragment posthume qui se trouve dans la même section que l'œuvre commentée, nous donnons le numéro d'ordre du fragment et celui du manuscrit qui le contient, mais non celui de la section à laquelle ils appartiennent. Ainsi, lorsque, dans une note d'*Aurore* (relative

à l'aphorisme 235), nous renvoyons au fragment posthume 4 [24], cela veut dire que l'on trouvera ce fragment, sous ce numéro, dans la même section que le texte d'*Aurore* lui-même, c'est-à-dire la section V. Si au contraire nous renvoyons à des fragments qui se trouvent dans d'autres sections (ce qui est toujours le cas dans les volumes qui ne contiennent pas de posthumes), alors le numéro du fragment sera précédé du chiffre romain qui désigne la section : par exemple IV 5 [22].

Il résulte de ce qui précède que, dans l'appareil critique, il est fait référence, tantôt au manuscrit tel qu'il se trouve aux Archives, tantôt à la série établie par nous à partir de ce même manuscrit, et publiée dans la présente édition. Pour éviter toute confusion, le lecteur est invité à se souvenir qu'en dépit de leur similitude, il s'agit là de deux ensembles bien distincts. Il va de soi en effet que tous les textes contenus dans une série se retrouvent bien dans le manuscrit correspondant, mais non tous les textes du manuscrit dans la série qui en est la réduction.

Prenons de nouveau en exemple la série de textes (série V 15, cahier 15 du *Gai Savoir* dans la présente édition) établis par nous à partir du manuscrit M III 4. Ce manuscrit ayant été utilisé par Nietzsche pour la rédaction du *Gai Savoir* et pour celle de *Par-delà bien et mal*, nous avons naturellement exclu de la série les aphorismes incorporés par lui à ces deux livres. Ainsi, à la différence du manuscrit original, la série V 15 contient uniquement des textes posthumes. L'ensemble des séries ainsi établies contient toute l'œuvre posthume de Nietzsche. Lorsqu'il est fait mention de la série V 15 dans l'appareil critique, c'est toujours sous forme de *Note*, en tant que référence interne invitant le lecteur à comparer des textes voisins par le sens (de la même manière qu'il y est fait mention, à l'aide de sigles tels que GS, PBM, etc., d'ouvrages publiés par Nietzsche).

Le sigle M III 4 est, lui, dans cet appareil critique, d'un emploi tout différent. Tandis que la mention de la série donne lieu à une *Note*, celle du manuscrit introduit une *Variante*. Le sigle M III 4 désigne les textes qui subsistent en effet, *comme variantes*, dans le manuscrit original portant ce sigle aux Archives, après les prélèvements effectués aussi bien par Nietzsche pour la composition de GS et de PBM, que par nous-mêmes pour l'établissement de la série V 15. C'est donc en tant que variantes, ébauches ou versions non définitives de textes publiés d'autre part (en GS, PBM ou telle autre série de posthumes du type V 15) qu'au lieu de les intégrer à la série V 15, nous les avons réservés à l'appareil critique, où ils se trouvent donnés non pas intégralement, mais seulement dans les différences qu'ils présentent par rapport aux versions ultérieures. D'autres variantes enfin ont dû être exclues de la présente édition française. Toutes sans exception sont consignées dans l'édition allemande. Il ne pouvait en être de même dans la version de langue française : nombre d'entre elles, en effet, du fait de leur caractère purement formel et de leur brièveté, n'auraient plus même, en traduction, sens de variantes.

Pour les œuvres citées, les chiffres renvoient au numéro des pages, sauf dans le cas des œuvres de Nietzsche lui-même où ils renvoient au numéro de l'aphorisme. Les notes de traduction, en bas de page, sont signalées par des astérisques, les notes et variantes de l'appareil critique sont appelées par des chiffres.

Abréviations .

NT	<i>Naissance de la Tragédie.</i>
DS	<i>David Strauss.</i>
SE	<i>Schopenhauer éducateur.</i>
WB	<i>Richard Wagner à Bayreuth.</i>
HTH	<i>Humain, trop humain I.</i>
VO	<i>Le Voyageur et son ombre (Humain, trop humain II).</i>
OS	<i>Opinions et sentences mêlées (Humain, trop humain II).</i>
A	<i>Aurore.</i>
GS	<i>Le Gai Savoir.</i>
Za	<i>Ainsi parlait Zarathoustra.</i>
PBM	<i>Par-delà bien et mal.</i>
GM	<i>La Généalogie de la morale.</i>
CW	<i>Le cas Wagner.</i>
CI	<i>Crépuscule des Idoles.</i>
EH	<i>Ecce Homo.</i>
NW	<i>Nietzsche contre Wagner.</i>
GA	<i>Gross-Oktav-Ausgabe (Leipzig 1895).</i>
Dm	<i>Copie destinée à l'imprimeur.</i>
BN	<i>Livres se trouvant dans la bibliothèque de Nietzsche.</i>

Autres signes employés

[+]	Lacune.
[—]	Un mot illisible.
[--]	Phrase inachevée ou sans commencement.
[]	Additif de Nietzsche.
< >	Complément de l'éditeur.
[]	Les mots entre crochets désignent (dans l'appareil) les ratures de Nietzsche.

NOTES ET VARIANTES DE *L'ANTÉCHRIST*

La copie de *L'Antéchrist* destinée à l'imprimeur (Dm) est conservée à Weimar, sous la cote D 22. Elle est de la main de N., avec des interventions occasionnelles de Peter Gast, surtout pour l'orthographe et la ponctuation. Conformément à la « réévaluation » déjà évoquée (Cf. Chronologie) de cette œuvre, que N. en vint à considérer comme l'ensemble de l'« *Inversion de toutes les valeurs* », on trouve au début de la copie pour l'imprimeur deux pages de titre.

La première, plus ancienne, indique :

« *L'Antéchrist*

Essai d'une critique du christianisme

Premier livre

de l'*Inversion de toutes les valeurs* »

Sur la deuxième, on lit :

« *L'Antéchrist*

[Inversion de toutes les valeurs]

Imprécation contre le christianisme »

Le sous-titre « Inversion de toutes les valeurs » (Cf. N. à Deussen, 26 novembre 1888), a finalement été biffé par N. Ainsi, le dernier titre adopté pour cette œuvre est bien :

« *L'Antéchrist / Imprécation contre le christianisme* »

L'Antéchrist a été publié pour la première fois en 1895, dans le cadre de l'édition « grand in-8° » entreprise par Fritz Koegel (GAK), et ce, au tome VIII : le titre était inexact, et quatre passages s'y trouvaient tronqués.

En 1899, *L'Antéchrist* fut réédité, toujours dans le tome VIII de la nouvelle édition « grand in-8° », éditée alors par Arthur Seidl (GA). Le titre restait inexact. Koegel donnait :

« *L'Antéchrist / Essai d'une critique du christianisme* »

Chez Seidl, l'œuvre était intitulée :

« La volonté de puissance. / Essai d'une inversion de toutes les valeurs. / Par Friedrich Nietzsche. / Avant-propos et Premier livre : *L'Antéchrist*. »

En 1905, après la publication de l'« œuvre » compilée arbitrairement à partir des fragments posthumes, « La volonté de puis-

sance », ce titre, toujours dans le tome VIII de l'édition « grand in-8° », fut modifié comme suit :

« Inversion de toutes les valeurs. / Avant-propos et premier livre : L'Antéchrist. » Comme « éditeur » responsable de la nouvelle grande édition désormais définitivement fixée, on indiquait le « Nietzsche-Archiv » : mais c'est Peter Gast, qui travaillait depuis 1900 dans cette institution, qui faisait autorité pour toutes les questions relatives à l'édition des écrits de Nietzsche (bien que sous le contrôle de M^{me} Förster-Nietzsche).

En 1906, *L'Antéchrist* fut également publié dans le cadre de l'édition dite « de poche » (vol. 10), sous le titre : « Inversion de toutes les valeurs/ (Fragment.) / Par Friedrich Nietzsche. / Avant-propos et premier livre : L'Antéchrist ». La postface de ce volume était rédigée par Elisabeth Förster-Nietzsche et contenait les fameux mensonges sur les manuscrits « perdus » de l'« *Inversion* », sur lesquels nous reviendrons dans le commentaire d'*Ecce Homo*.

Les quatre passages supprimés dans l'édition Koegel étaient :

a) (p. 42 de notre édition) : 3 mots : « le mot *idiot* »;

b) (p. 49) : « Ses paroles au Larron sur la croix contiennent tout l'Évangile : « En vérité, c'était un " homme divin ", un " enfant de Dieu ", dit le Larron — " Si tu as senti cela, dit le Sauveur, *tu es au Paradis*, tu es toi aussi un enfant de Dieu "... »;

La raison de cette suppression est sans doute que la citation de l'Évangile est fausse (cf. plus bas notre note dans le texte).

c) (p. 52), le mot « jeune », ce mot fut supprimé pour voiler l'allusion à Guillaume II;

d) (p. 88) : *tout le dernier alinéa*.

Le passage (d) fut rétabli dans toutes les éditions à partir de 1899.

Les passages (a) et (b) restèrent absents de toutes les éditions successives autorisées par le « Nietzsche-Archiv ».

Le passage (c), le mot « jeune », fut, de manière surprenante, rétabli dans l'« édition de poche » (1906). Mais, autrement, il manque dans toutes les autres éditions autorisées par l'« Archiv ».

La postface d'Arthur Seidl (éditions « grand in-8° » et « petit in-8° » de 1899) fait allusion aux passages supprimés. Dans toutes les autres éditions autorisées par le « Nietzsche-Archiv », il n'est nulle part fait mention de ces suppressions.

C'est Josef Hofmiller (*Nietzsche, Süddeutsche Monatshefte*, novembre 1931), qui, le premier, a fait connaître les passages (a), (b) et (c).

En 1956, dans son édition des œuvres de N., Karl Schlechta a publié *L'Antéchrist* sous son titre exact et en rétablissant les passages supprimés. (Cf. cependant la critique justifiée de Erich F. Podach, *Friedrich Nietzsches Werke des Zusammenbruchs*, Heidelberg, 1961, p. 76 : la troisième correction a été faite par Schlechta « à son insu ».)

Sur les raisons de la publication de la « *Loi contre le christianisme* » dans notre édition, voir la note qui s'y rapporte.

L'édition du texte allemand de *L'Antéchrist* a posé des problèmes particuliers, notamment en matière d'orthographe et de ponctuation : il s'agissait d'éliminer les interventions de Peter Gast sur la copie destinée à l'imprimeur. Or ces interventions ne peuvent pas toujours être nettement identifiées. Pour le faire, il a fallu recourir à la copie qu'Overbeck avait faite de *L'Antéchrist* et qui est conservée à la Bibliothèque de Bâle. Overbeck avait établi cette copie immédiatement après l'effondrement de N., en février-mars 1889, avant de remettre la copie d'imprimeur (Dm) à Peter Gast. Il a fait quelques fautes de déchiffrement, mais s'est révélé meilleur copiste que Peter Gast, car il était exempt de la manie que ce dernier avait de tout « corriger ».

AVANT-PROPOS

P. 13.

1. Ce texte est issu du § 3 de l'« Avant-propos » primitif de *Crépuscule des Idoles* (devenu par la suite le chapitre « Ce qui manque aux Allemands »). Voici cette première version du § 3 : « 3. / — Mais, que m'importent les Allemands? J'écris, je *vis* pour le plus petit nombre. Ils sont partout — ils ne sont nulle part. Il faut, pour avoir des oreilles capables de m'entendre, être tout d'abord *un bon Européen* — et, de plus, un certain nombre de choses!... Les conditions nécessaires pour comprendre mes écrits (la littérature la plus foncièrement sérieuse qui soit) — et dans lesquelles on les comprendra *nécessairement* — ces conditions, je ne les connais que trop bien! Une probité faite instinct et passion, que fait rougir ce que l'on dit aujourd'hui « moral ». Une indifférence totale, et même une certaine irritation, à l'idée de se demander si la vérité profite à qui la cherche, lui cause des désagréments ou lui est funeste. Une prédilection — née de la force — pour des problèmes dont personne aujourd'hui n'a le courage; le courage des choses *défendues*; être prédestiné au labyrinthe. L'hygiène des audacieux, dont la devise est « *increscunt animi, virescit vulnere virtus* ». L'expérience tirée de sept solitudes; des oreilles neuves pour une musique nouvelle; des yeux neufs pour les plus lointains horizons. Une conscience nouvelle pour des vérités restées jusqu'à présent muettes. La volonté d'une économie de grand style : garder le contrôle de sa force, de son enthousiasme... Le respect de soi, l'amour de soi, une absolue liberté envers soi... La gaité sereine de celui qui a l'habitude de la guerre et de la victoire, — de celui *qui connaît la mort*!... / Eh bien, ceux-là sont mes lecteurs, mes vrais lecteurs, mes lecteurs obligés : qu'importe le *reste*? Le reste n'est que l'humanité! Il faut être supérieur à l'humanité, par sa force, par sa *hauteur* d'âme, par son mépris!... / *Sils-Maria*, Haute-Engadine / le 3 septembre 1888. »

2. ... *labyrinthe*.] ... labyrinthe. [“ Une hygiène de la guerre avec la devise “ *increscunt animi, virescit volnere virtus* ”] (Dm). Cette phrase a sans doute été biffée par N. lorsqu'il rédigeait la version définitive de l'« Avant-Propos » de *Crépuscule des Idoles* : dans cette version, il cite la « devise » tirée d'Aulu-Gelle.

1

P. 15.

1. Dans le manuscrit dont N. a tiré *L'Antéchrist* et *Crépuscule des Idoles*, les §§ 1 à 7 portaient le titre « Nous autres, Hyperboréens ». Selon le dernier plan de la « Volonté de puissance » (26 août 1888), ce texte devait en constituer l'« Avant-propos ».

2. « *Ni... Hyperboréens* »] : Cf. Pindare, *Pyth.* X 29-30.

3. « *qui... tout* »], correction de « qui laisse venir à elle tous les petits enfants » (Dm).

4. *Formule... but*] Cf. CI, « Maximes et traits », 44

2

P. 16.

1. Cf. VIII, 11 [414]; 15 [120].

2. *philanthropie*] au lieu de « société ».

3

3. Cf. VIII, 11, [414], 15 [120].

4

4. Cf. VIII, 11 [413].

P. 17.

1. *reste*] au lieu de « est » [Dm].

2. *bien au-dessous*], correction de « inférieur, et de loin » (Dm)

3. *par lesquels*] au lieu de « où » (Dm).

5

4. Cf. VIII, 11 [408].

7

P. 18.

1. Cf. VIII, 11 [361].

2. *On ... compassion*] La première version porte le titre « La compassion » (Mp XVI 4).

3. *qui*] variante : « qui, comme la bravoure ou la colère, élèvent... » (Mp XVI 4).

4. *par la compassion*] « De la sorte » (Mp XVI 4).

5. *contagieuse*] Mp XVI 4 ajoute : « rien n'est plus contagieux que la compassion ».

6. (— *cas de la mort du Nazaréen* —)] manque en Mp XVI 4.

P. 165.

1. (*dans... faiblesse*)] Cette parenthèse ne figure pas en Mp XVI 4.

2. *avait pris pour devise*] « s'était fixé pour but » (Mp XVI 4).

3. *instinct*] « affect » (Mp XVI 4).

4. *instrument*] « moyen » (Mp XVI 4).

5. *décadence* *] « dégénérescence » (Mp XVI 4).

6. *Aristote*] Cf. *Poét.* 1449 b 27-28; 1453 b 1 *sqq.*

7. *Tolstoï*] Cf. les nombreuses citations de « Ma religion » de Tolstoï dans le cahier W II 3.

8. *chrétienne*] variante : « moderne » (Mp XVI 4).

9. *voilà... d nous*;) ajout du Dm.

10. *philosophes*] « philosophes [*nous autres philanthropes*] » (Dm).

8

P. 20.

1. Les §§ 8 à 14 portaient à l'origine le titre « *Pour nous — contre nous* ».

2. *origine*] « origine [et nature] » (Dm).

3. *Celle ... de loin...*] « Je parle d'expérience » (W II 7, 13).

4. *réponse... vérité?*] « *proprelé* dans les choses de l'esprit » (W II 7, 12).

9

P. 21.

1. *nécessairement*] « toujours » (Dm).

10

2. *le protestantisme... raison*] correction de « jusqu'à la science qui s'en est trouvée infectée » (Dm).

3. Le célèbre séminaire protestant où Hegel, Hölderlin et Schelling furent condisciples. Tous trois étaient Souabes.

* En français dans le texte.

P. 22.

1. *erreurs*] correction de « mensonges » (Dm).
2. *mal/faisantes*] correction de « méprisables » (Dm).
3. *retors et prudent*] correction de « astucieux » (Dm).
4. *Kant... assurée*] variantes : « Toute notre grande culture pue la théologie » (WII 7, 15); puis : « Kant, tout comme Luther, fut la plus grande entrave à la *probité* intellectuelle » (Dm).

11

P. 23.

1. *la contre-nature*] « la [fatalité qu'est la] contre-nature » (Dm).
2. *Kant n'a-t-il... voilà Kant !*] Cf. I Kant « *Der Streit der Fakultäten* » (« Le combat des Facultés »).

12

3. Cf. VIII 15 [28].
4. *candeur* « *allemande* »] « toute sa candeur » (Mp XVI 4).
5. *plus*] « pas » (Mp XVI 4).

P. 24.

1. *se trouve*] « est » (Mp XVI 4).
2. *hors*] « au-delà » (Mp XVI 4).
3. — *Et, jusqu'à présent... faux* »] « Ce qui contraste avec l'origine de la philosophie n'est pas dénué d'intérêt : je veux parler de l'origine de la science. Quand une famille se consacre longtemps à un seul type d'activité et y atteint la maîtrise, il peut se produire que toute l'habileté accumulée, l'habitude du travail suivi, de la finesse, de la prudence, de la ténacité, devienne pour finir souveraine et se spiritualise. L'apprentissage formel de l'esprit se détache pour ainsi dire du but premier de cet apprentissage et devient un besoin en soi, un appétit de problèmes — le moyen devient fin en soi. L'esprit scientifique est l'expression d'une [sûreté] *virtu*, d'une finesse de la pensée et de l'action, transmise de génération en génération. C'est pourquoi l'on trouve les génies scientifiques presque uniquement parmi les descendants d'artisans, de négociants, de médecins, d'avocats : un fils de Juif a des chances non négligeables de devenir un savant de valeur. A l'opposé, les fils de pasteurs deviennent... philosophes. » (Mp XVI 4).

13

4. Mp XVI 4 donne : « Les découvertes les plus précieuses ont été faites en dernier; mais la découverte la plus précieuse, ce sont les *méthodes*. Toutes les méthodes, toutes les conditions de notre esprit scientifique d'aujourd'hui, ont attiré sur elles, pendant

des millénaires, le plus profond mépris : à cause d'elles, on se trouvait exclu du commerce des « honnêtes gens », — on passait pour un « ennemi de Dieu », un contempteur de la vérité, un « possédé ». Esprit scientifique, on se trouvait rejeté comme un *tchandala*... Nous avons eu contre nous toute la conviction passionnée de l'humanité — sa conception de ce que doit être la vérité, de ce que doit être le service de la vérité : nos buts, nos pratiques, nos manières calmes, prudentes et méfiantes — tout cela lui semblait au plus haut point indigne et méprisable. — Il semble qu'apparaisse ici une opposition fondamentale, qu'un bond soit fait. Mais ce n'est qu'une apparence. En vérité, c'est cet apprentissage à l'aide d'hyperboles qui a, pas à pas, préparé la naissance de cette passion d'un genre atténué, qui a pris corps, et est maintenant honorée sous le nom de caractère scientifique. La conscience scrupuleuse dans les petites choses, le rigoureux autocontrôle de l'homme religieux, étaient un exercice préparatoire et pour ainsi dire une *pré-forme* du caractère scientifique : et surtout cette mentalité qui prend les problèmes au sérieux quoi qu'il doive lui en advenir personnellement. Enfin on peut se demander si ce n'était pas, au fond, un besoin esthétique qui a maintenu l'humanité dans un si long aveuglement : elle demandait à la vérité un effet *pittoresque*, elle demandait en même temps à l'« homme de savoir » d'agir sur l'imagination. C'est notre réserve, qui, pendant tout ce temps, était le moins de son goût. »

Version antérieure en W II 6, 66 (publiée comme « Volonté de puissance » 2, 469) : « Ce que l'on découvre de plus précieux est toujours ce que l'on découvre en dernier : mais les découvertes les plus précieuses, ce sont les *méthodes*. Toutes les méthodes, toutes les conditions de notre esprit scientifique d'aujourd'hui ont attiré sur elles, pendant des millénaires, le plus profond mépris : à cause d'elles on se trouvait exclu du commerce des « honnêtes gens » — on passait pour un « ennemi de Dieu », un contempteur du plus haut idéal, un « possédé ». Nous avons eu contre nous toute la *conviction* passionnée de l'humanité, sa [« VP » 2, 469 donne, à tort : « *notre* »] conception de ce que doit être la « vérité », de ce que doit être le service de la vérité. — Notre objectivité, nos méthodes, nos manières calmes, prudentes et méfiantes étaient totalement *méprisables*... [Au fond, c'était un [préjugé] [le mot biffé n'est remplacé par aucun autre dans le manuscrit : « VP » 2, 469 donne « goût » d'après AC 13], esthétique qui a gêné le plus longtemps l'humanité : elle croyait à l'effet pittoresque de la vérité, elle exigeait de l'« homme de savoir » qu'il agisse fortement sur l'imagination. On dirait qu'apparaît une *opposition*, qu'un *bond* est fait : en vérité, c'est cet apprentissage à l'aide d'hyperboles [idéales] morales qui *pas à pas*, a préparé la naissance de cette *passion* d'un genre atténué qui [agit maintenant dans la science] a pris corps dans le caractère scientifique... La *conscience scrupuleuse dans les petites choses*, l'autocontrôle de l'homme religieux fut une école préparatoire [de l'instinct] du caractère scientifique : et surtout

cette mentalité qui *prend les problèmes au sérieux*, et ce, sans tenir compte de ce qui peut en résulter pour chacun... »

14

P. 25.

1. *Nous... animaux*] Première version : « Nous avons replacé l'homme au rang des animaux, nous sommes devenus plus modestes. » (Mp XVI 4).

2. *une*] « la » (Mp XVI 4).

3. *machine*] « mécanisme » (Mp XVI 4).

4. *mieux inspirés*] « nous avons changé d'avis » (Mp XVI 4).

15

P. 26.

1. Les §§ 15 à 19 portaient à l'origine le titre : « Notion d'une religion de *décadence* * ».

2. Allusion à Luther.

16

P. 27.

1. Sous le titre « Sur l'histoire de la notion de Dieu », N. a écrit au printemps 1888 un petit essai en 5 paragraphes, qui se trouve dans le cahier W II 8, 4-9. Les §§ 1-4 correspondent aux §§ 16-19 de *L'Antéchrist*, le § 5 est resté inutilisé. Il s'agit de l'aphorisme 1038 de « Volonté de puissance » (séparé de son contexte). Notre édition reproduit l'ensemble de l'essai : cf. VIII 17 [4]. Pour les idées développées dans ce texte et dans *L'Antéchrist*, la lecture des *Démons* de Dostoïevski a joué un très grand rôle ; cf. notamment VIII 11 [346]. Voir également Za I « De la nouvelle idole ».

17

P. 28.

1. A la fin, cf VIII 16 [55. 56. 58].

18

P. 29.

1. A la fin : « Voilà jusqu'où nous sommes allés ! Ne le sait-on

* En français dans le texte.

pas encore? Le christianisme est une religion *nihiliste* — pour l'amour de son Dieu (W II 8, 7).

20

P. 30.

1. Les §§ 20 à 23 portaient à l'origine le titre « Bouddhisme et christianisme ».

2. *décadence* *] « fin » (Dm).

P. 31.

1. Citation de H. Oldenberg, *Buddha*, Berlin, 1897, p. 337.

2. D'après Luther, citant l'Évangile selon saint Luc, X, 4-42 : « Or il n'est besoin que d'une seule chose. Marie a en effet choisi la bonne part. » (N.D.T.).

P. 32.

1. « Socrate, qui, lui aussi, dans le domaine des problèmes, voyait dans l'égoïsme *la morale par excellence*. » (Dm).

21

2. Sur la « cruauté chrétienne », cf. HTH 142 (citation de Novallis).

23

P. 34.

1. *sagesse ésotérique*] « de l'Orient » (Dm).

P. 35. .

1. Cf. 1. Cor. 13, 13 : « Maintenant, ces trois choses demeurent : la foi, l'espérance, la *charité*; mais la plus grande de ces choses c'est la charité. »

24

2. Titre primitif « Les racines du christianisme », biffé en Dm.

3. Jean 4, 22. Cf. également VIII 10 [182].

P. 36.

1. GM « Première dissertation ».

* En français dans le texte.

25

2. La source de N. pour ce paragraphe et les suivants, de même qu'en général pour ses développements sur l'histoire d'Israël dans *L'Antéchrist*, est Julius Wellhausen (1844-1918), et surtout l'une de ses œuvres principales, « *Prolegomena zur Geschichte Israels* », Berlin, 1883. N. a lu ce livre avec la plus grande attention pendant l'automne et l'hiver 1887-1888 : son exemplaire (BN 1927) porte de nombreux passages soulignés, notes dans la marge, etc. Voir en VIII 11 [377] les extraits du cahier W II 3, 22-23, 20-21.

27

P. 40.

1. Cf. VIII 11 [280]. Les §§ 27-47 contiennent l'interprétation nietzschéenne du christianisme primitif, où il voit une révolte, d'abord pacifique, contre l'« Église » juive : mais, en tant que révolte, il est déjà en contradiction avec son fondateur. Les fragments posthumes du volume VIII/2 montrent pour la première fois les sources que N. a utilisées pour son interprétation du christianisme primitif et de son fondateur : ce sont, notamment, outre l'œuvre de Renan, qu'il critique à maintes reprises, mais utilise partiellement, les ouvrages de Tolstoï et Dostoïevski. Pour la psychologie du Rédempteur telle que la voit N., la notion d'« idiot » au sens dostoïevskien a une importance particulière. Quant à l'essence de l'enseignement du Christ, N. l'a trouvée en lisant (en français) *Ma religion* de Tolstoï (Paris, 1888). Si l'on avait publié plus tôt les fragments extraits de l'œuvre de Tolstoï, cela aurait rendu vaine l'interminable querelle (J. Hofmiller, E. Hirsch, E. Benz, et, plus récemment W. Kaufmann) sur la question de savoir « si Nietzsche avait lu *Ma religion* de Tolstoï ». Le « Nietzsche-Archiv » a gardé le silence, alors qu'on y connaissait fort bien les extraits de cette œuvre copiés par N. — Bien plus, certains de ses emprunts ont été publiés en tant de fragments de Nietzsche dans la prétendue « *Volonté de puissance* ».

Franz Overbeck, orfèvre en la matière, jugeait ainsi l'interprétation du christianisme que N. donne dans AC : « Vous pouvez imaginer que le christianisme y est traité à peu près comme Marsyas par Apollon. Certes, pas son fondateur — toutes les tentatives antérieures pour faire de lui un personnage humain paraissent ridicules, abstraites et tout juste bonnes à illustrer une dogmatique rationaliste, à côté de ce que Nietzsche a réussi, et de la manière dont, à partir de ce que sa personne a d'original, il fait aussi ressortir l'élément profondément humain, — mais tout ce qui suit n'est pas épargné ! Et là, je ne puis, il est vrai, trouver que bien des violences outrancières et d'une souveraine injustice. En particulier, la conception qu'a Nietzsche du christianisme me

semble pour ainsi dire trop politique et l'équation Christ = anarchiste repose sur une estimation historiquement très discutable de ce que le christianisme, dans la "réalité" a été au sein de l'Empire romain. Ce "mouvement de paix bouddhiste" dont, selon Nietzsche, Jésus aurait été l'initiateur, il me semble que le christianisme l'est resté, après lui, dans une plus grande mesure que Nietzsche ne veut bien l'admettre, — et ce malgré les graves déformations qu'a subies son message. Malgré tout, *L'Antéchrist* reste un moment unique en son genre, et explicite les idées de Nietzsche sur ce sujet, qui jusqu'à maintenant étaient restées dispersées. » (A Peter Gast, 13 mars 1889).

28

P. 41.

1. C'est lorsqu'il était étudiant à Bonn, en 1864, que N. lut la *Vie de Jésus* de Strauss.

29

P. 42.

1. Cf. Matthieu 5, 39; VIII 11 [246. 247]. Tolstoï écrit, dans *Ma religion* (p. 12) : « "Le passage qui devint pour moi la clef de tout fut celui qui est enfermé dans les 38^e et 39^e versets de Matthieu, V : "Vous avez appris qu'il a été dit : Œil pour œil et dent pour dent. Et moi, je vous dis de ne point résister au mal que l'on peut vous faire" »

N.D.T. : La plupart des éditions modernes du Nouveau Testament traduisent : « Ne résistez pas au méchant. » Dans son interprétation, N. lui-même distingue (§ 30) : « en n'offrant plus jamais de résistance à personne et à rien, ni au mal, ni au méchant... » (Cf. également, § 35 : « Mais ne pas offrir de résistance, même au méchant, — l'aimer... »)

2. Cf. p. 482, (a).

P. 43.

1. Luc, 17, 20.

31

2. Cf. VIII 11 [378].

P. 44.

1. Cf. VIII 15 [9], où l'allusion à Dostoïevski est plus nette.

2. Renan, *Vie de Jésus*, Paris, 1863, p. 354. Cf. VIII 11 [385] : autres citations de Renan (provenant du cahier W II 3).

32

P. 45.

1. Cf. VIII 11 [368. 369].
2. Matthieu 10, 34.
3. Cf. J. Wellhausen, *Reste des arabischen Heidentums*, Berlin, 1887, p. 106 : N. a lu et annoté cette œuvre (Cf. VIII, 11 [287-293]).

P. 46.

1. Philosophie de l' « analyse », III^e siècle ap. J.-C. (N.D.T.)
 2. Cf. par ex., Jean, 14, 16.
 3. « *sainte innocence* »] correction de « ignorance parfaitement inconsciente » (Dm).
- « reine Torheit » : sur cette expression, cf. CW, p. 40 (*) (N.D.T.).

33

P. 47.

1. Cf. VIII 11 [357].
2. Pour tout ce passage (2^e alinéa) cf. notamment « Le Sermon sur la montagne » (Matthieu 5-7).

34

P. 48.

1. Cf. VIII 11 [354-355].
2. « *Fils de l'Homme* »] Cf. Renan, *op. cit.*, p. 243; VIII 11 [389].
3. Le dogme de l' « immaculée conception » (8 décembre 1884) *ne portait pas* (comme N. semble le croire, conformément à un malentendu très répandu chez les protestants) sur la naissance du Christ, mais sur celle de Marie, c'est-à-dire que, selon ce dogme, Marie fut conçue par sa mère sans le péché originel (et le péché originel *ne réside pas* dans l' « acte de chair »!).

P. 49.

1. Apocalypse, 20, 4.

35

2. Cf. VIII 11 [354] 11 [378].

3. *Ses paroles... Dieu...* » Cf. p. 482 (b) : deuxième passage supprimé. N. fait allusion à la conversion de l'un des deux larrons crucifiés en même temps que Jésus, qui n'est mentionnée que dans le récit de Luc (23, 39-43. Cf., par contre, Matthieu, 27-44; Marc, 15, 31-32). Mais les paroles que N. met dans la bouche du « bon larron » sont en fait celles du « centenier » après la mort du Christ : cf. Luc 23, 47; Matthieu, 27, 54; Marc, 15, 39. Peut-être les responsables du « Nietzsche-Archiv » ne voulaient-ils pas que l'« érudition biblique » de N. puisse être prise en défaut, d'où la suppression du passage incriminé. (Cf. J. Hofmiller, pass. cit., pp. 94 sqq.)

36

4. Cf. VIII 11 [358].

P. 50.

1. Cf. VIII 11 [257-276]; Tolstoï, *Ma religion*, 220 : « Et j'acquis la conviction que la doctrine de l'Église, quoiqu'elle ait pris le nom de « chrétienne », ressemble singulièrement à ces ténèbres contre lesquelles luttait Jésus et contre lesquelles il recommande à ses disciples de lutter * ».

38

P. 51.

1. *Nous ne supportons même plus*. Première version : « Pour moi, je ne suis pas capable de supporter » (Dm).

2. *de l'esprit*] correction de « des esprits les plus stricts et les plus élevés de deux siècles » (Dm).

3. *La vraie araignée venimeuse*] correction de « le vampire » (Dm).

4. *le prêtre lui-même... empoisonne*] Première version : « le prêtre, ce parasite [cet empoisonneur], ce vampire de la vie; par instinct — ce parasite et champignon vénéneux de la vie » (W II 8, 151).

P. 52.

1. *systèmes de cruautés*] correction de « cruautés de l'âme » (Dm).

* Passage cité en français.

2. *Nous ne supportons... inchangé*] Première version : « Tout le monde sait, tout le monde *pourrait* savoir qu'il n'y a ni Dieu, ni péché, ni Rédempteur, ni « libre arbitre » ni ordre moral universel; que le prêtre est l'espèce la plus répugnante de tous les parasites, que le christianisme est la volonté d'anéantissement, la volonté de dépérissement, la volonté d'automutilation de l'humanité — enfin que l' " au-delà ", l' " immortalité de l'âme ", l'âme même, sont devenus de piteux *mensonges*. Et pourtant, tout reste inchangé : et justement parce que tout est devenu neuf et moderne, ce refus de rien changer suscite le *mépris* » (W II 8, 147-148).

3. Allusion à Bismarck.

4. Cf. p. 482 (liste des suppressions).

39

5. *Aujourd'hui... différemment*] Première version : « La foi est ce qu'il y a de foncièrement faux dans l' " Évangile " chrétien » (W II 8, 146).

P. 53.

1. *Causalité intellectuelle*] « consciente » (Dm).

2. *Nier*] « réduire à néant » (Dm).

3. *Naxos*] Cf. CI « Divagations » 19 (p. 119, note 2).

4. *qui sont également... Naxos*] corr. de « au nombre desquelles je compte aussi les psychologues » (W II 8, 145).

40

P. 54.

1. Cf. VIII 11 [378].

41

P. 55.

1. Cf. VIII 11 [378].

2. *l'unité « Dieu-homme »*] L'édition « grand in-8° » (GA) donne « l'unité de Dieu et de l'homme », d'après une « correction » de Peter Gast (Dm).

Le texte rétabli est : « *Die Einheit vom Gott als Mensch* », littéralement : « L'unité du Dieu en tant qu'homme. » (N.D.T.)

P. 56.

1. 1 Cor. 15, 14.

42

2. Cf. VIII 11 [378. 383].

3. *dysangéliste*] W II 8, 143; GA. Dm donne « dysévangéliste ».

P. 57.

1. *le centre du rationalisme stoïcien*] correction de « l'Université principale du stoïcisme antique » (Dm).

2. « En cela, même un prêtre peut inspirer la peur. » (W II 8, 143).

43

3. Luc 10, 42.

4. *une telle exaltation*] correction de « une telle restauration et exaltation éhontée » (Dm).

5. *égocentrisme*] correction de « égocentrisme de propre-à-rien » (Dm).

P. 58.

1. *poussé... impudeur*] au lieu de « et se réclamant d'un plus haut destin » (Dm).

2. *que chacun... impudeur*] Première version : « que, dans la totalité de tous les êtres le salut de chaque individu ait une importance immortelle, — que de petits cagots et contrefaçons de saints soient autorisés à se prendre pour une sorte de centre d'intérêt de Dieu — cette restauration des plus éhontées de l'égocentrisme du propre-à-rien se réclamant de " hautes missions " ». » (W II 8, 147.)

3. *vanité personnelle*] « des êtres les plus vils » (barré en Dm).

4. *Le poison... sur terre*] « Avec l'atomisme spirituel des " droits égaux " pour tous, le christianisme a répandu de tout temps le poison de la révolte et de la sédition, le *ressentiment* * contre tout ce qui est aristocratique, beau, comblé — la démocratie, qui fait des révolutions, n'est qu'une " praxis " de plus de ce [+ + +] chrétien [- - -] » (W II 8, 142).

5. *Et si... crime*] « La foi dans les prérogatives du plus grand nombre, qui fait les révolutions, n'est que la transposition des jugements de valeurs chrétiens dans les *muscles*... » (W II 8, 141).

6. *Le christianisme... vil*] correction de « Le christianisme est le soulèvement des masses contre tout ce qui a de la valeur, — l'Évangile de l' " Inférieur " » (Dm).

* En français dans le texte.

7. Cf. VIII 10 [72. 73].

Versions antérieures, en W II 8, 144 :

« Les Évangiles sont un témoignage inestimable sur la corruption [achevée] déjà irrésistible [dans] à l'intérieur de la première communauté : — ce que, plus tard, Paul a mené à bien avec [la splendide sûreté d'instinct] le splendide cynisme d'un rabbin, n'était pourtant qu'un processus de dégradation qui avait commencé dès la mort du Rédempteur. [Peut-être ne sera-t-il pas inutile de dire ici un mot qui vaut pour tout le Nouveau Testament.] Ces Évangiles, on ne saurait les lire avec trop de précaution : ce genre de livres présente les plus grandes difficultés. Ce qui s'exprime ici, c'est l'antithèse de toute naïve corruption, les Évangiles sont le *raffinement* * [de la corruption] *par excellence* * dans la corruption. »

W II 6, 13 :

« [Pour un psychologue [à condition de n'en pas être un faux], la lecture du Nouveau Testament n'est pas tâche facile. L'impression que produit tant [—] de corruption est trop forte; il a des moyens presque héroïques de se reconforter (Quelques pages de Pétrone, par exemple : [—]). Ce livre a sa voie propre [son propre cheminement] : il est l'exact *pendant* de [toute] corruption naïve, il est le *raffinement par excellence* * dans la corruption]. »

Ce début, biffé par N. fut remplacé par la version de W II, 8, 144, donnée plus haut. La première version de W II 6, 13, poursuivait ainsi :

« On est entre Juifs : premier point à considérer si l'on ne veut pas ici perdre tout à fait le fil. Ce don proprement génial de s'affubler de sainteté — à s'y tromper soi-même — cette contrefaçon psychologique faite *art* n'est *pas du tout* le résultat [d'un talent individuel] [d'une génération particulière] de n'importe quel talent, de n'importe quelle nature d'exception : c'est affaire de *race* — dans le christianisme, art de mentir saintement, [l'instinct juif] [revient] [atteint son apogée], un apprentissage, une technique juive plusieurs fois séculaire atteint à la maîtrise. La décision de [principe] [—] / de n'employer que des [les] notions, des [les] mots, [les] des gestes

* En français dans le texte.

[Il ne faut croire aucune parole, les paroles par lesquelles les prêtres — — —] [ce qui, seul, peut être utilisé par le prêtre] qui sont utiles dans la « praxis » du prêtre, [une manière de fermer les yeux] la révolte instinctive devant toute possibilité [de parler, de gesticuler] autrement qu'en prêtre [de tolérer une psychologie autre que celle du prêtre] [de tolérer des valeurs et des attitudes étrangères à celles du prêtre], tout cela n'est pas seulement une tradition, c'est une *hérédité* : ce n'est qu'en tant qu'hérédité [que cela a pu s'exprimer dans une telle perfection] [que cela atteint ici au génie] que cela produit l'effet de la nature. [Toute] *L'humanité s'y est laissé prendre* : indice qui montre bien [quel art consommé] comme la comédie avait été bien, étonnamment bien jouée. — Si on les *voyait* ne serait-ce [qu'un instant] qu'en passant, [tous] ces cagots et petits saints, tout serait, il est vrai, fini : on ne saurait supporter [avalier] une certaine manière [qu'ils ont] de lever les yeux au ciel. Heureusement, ce n'est que *littérature* : — la possibilité du christianisme repose sur le fait que l'on n'a pu mesurer ses " livres saints " aux saintes caricatures qui y [prennent " la parole "] [manient l'art] exercent leur art [—] de " mentir saintement " ...

« De piteux petits diables, entravés par tous les sentiments méchants et bornés, mais parfaitement sûrs d'eux-mêmes quant à leur mission, et à la manière dont on doit s'y prendre pour jouer les " saints " sur terre ; avec tous les instincts de l'orgueil déguisé se trahissant par des gestes, des nuances, des froncements de sourcils ; psychologues dans l'art de satisfaire tous les besoins vains et égoïstes en feignant de faire le contraire. Regardons-les un instant à l'œuvre : — — — »

P. 59.

1. Matth. 7, 1.

P. 60.

1. GA donne « par devoir » (« correction » de Peter Gast sur Dm).

2. *consciemment*] correction de « absurdement » (Dm).

45

P. 61.

1. Cf. VIII 10 [179. 200].

2. D'après Shakespeare, *Songe d'une nuit d'été* : « Well roared, lion ! » « Bien rugi, lion ! » Le Lion est l'animal symbolique associé à l'évangéliste Marc. (N.D.T.)

3. « ... Car celui qui voudra sauver sa vie la perdra, etc. » (N.D.T.)

4. Le texte de Matthieu donne « les païens ». (N.D.T.)

5. Citation inexacte, rétablie par Peter Gast pour GA.

P. 62.

1. GA corrige « peu de temps auparavant » (parce que le passage auquel N fait allusion, Matthieu, 6, 29, se trouve un peu avant Matthieu, 6, 33).

46

P. 63.

1. Cf. VIII 9 [88] 10 [69. 183].

P. 64.

1. Jean 18, 38.

47

2. Cf. VIII 11 [122].

3. « Le Dieu que Paul a créé est la négation de Dieu. »

4. *hostile à ... typiquement juif*] « [hostile à] tout chemin rectiligne qui mène à la connaissance, à toute discipline de l'esprit, à toute propreté et probité dans les choses de l'esprit, et y opposer une guerre acharnée d'extermination. Paul a compris que c'était une nécessité : l'Église a compris Paul... Ce " Dieu " que Paul a inventé à sa mesure, et qui " confond la sagesse du monde " (notre science, ne vous en déplaît), n'est en réalité que [" vœu pieux "] détermination bien arrêtée de Paul d'en faire autant : nous, Paul, entendons "confondre la science " — " Dieu " est le nom donné à tout ce que veut Paul... » (W II 8, 135).

P. 65.

1. Ce « Dieu »... *juif*] « Un Dieu qui " confond la sagesse du monde », est, psychologiquement parlant, un Dieu qui a une peur épouvantable de la connaissance. » (W II 3, 145); Cf. 1 Cor. 1, 27.

48

2. Cf. VIII 9 [72]; J. Wellhausen, *Prolegomena*, pp. 310-336 (nombreux passages cochés et soulignés, notes dans la marge, etc. dans l'exemplaire de N.).

3. *déambule*] Wellhausen, *op. cit.*, p. 321 : « Ici, Jahvé ne descend pas du ciel, mais déambule le soir dans son jardin, comme s'il était chez lui. » Le mot « déambule » a été souligné par N.

4. « *La... Heva* »] Wellhausen, *op. cit.*, 324, note.

49

P. 67.

1. *a été inventé... humanité*] Cf. VIII 16 [84].

W II 8, 130 donne : « tout cela) ruine une fois pour toutes le *sens de la causalité* chez l'homme. A partir du moment où les conséquences naturelles d'un acte ne sont *plus* " naturelles ", mais cachent la rétribution et le châtement d'une puissance s'exerçant d'un au-delà, — c'est la *condition* nécessaire à toute connaissance qui est détruite. L'idée de " rétribution et châtement " *abolit* la science. »

2. *on a donc... l'humanité*] correction de « on a donc introduit dans le monde le plus grand crime, l'invention du péché » (Dm).

50

3. *psychologie*] au lieu de « critique » (W II 8, 125).4. *signe de décadence**] « indice de maladie » (W II 8, 126).5. *atteint*] correction de « guérit » (Dm).

P. 68.

1. *la béatitude... la « foi »*] correction de « comme effet de la foi » (W II 8, 126).2. *il y faut... exigeant*] « il faut déjà être capable de supporter la vue de la vérité » (Dm).

3. *L'expérience... cas de conscience! ... — La*] « L'expérience de tout esprit rigoureux et profond enseigne le contraire : il lui a fallu s'arracher de haute lutte chaque pouce de vérité, il lui a fallu tout sacrifier, tranquillité, sécurité, paix, confiance, — il a <mis> sa *conscience* à ne pas se laisser persuader par les " beaux sentiments " ... Le plaisir flatte, le plaisir trompe — la » (W II 8, 125-126).

51

P. 69.

1. *la véritable intention cachée*] correction de « le plus sûr moyen » (W II 8, 121).2. *des formes épileptiques*] au lieu de « bien connues de tout aliéniste » (W II 8, 12).

3. Cf. GM, « 3^e dissertation ». L'expression « folie circulaire » (citée en français), vient de Ch. Féré, *Dégénérescence et criminalité*, Paris, 1888, (BN). Cf. la citation de l'ouvrage de Féré en VIII 14 [172] et le fragment VIII 14-180.

* En français dans le texte.

4. *et aussi du mépris*] correction de « et du bonheur » (Dm).
P. 70.

1. 1 Cor. 1, 27 (en substance).

52

P. 71.

1. *de tout ce qui est idiot*] correction de « de tous les idiots » (Dm).

2. Suspension du jugement. Cf, en français, « éphectique ». (N.D.T.)

P. 218.

1. Tels que Jung-Stilling, dont N. avait lu (et loué) l'*Autobiographie* (VO 109).

La Souabe, terre de poètes et de penseurs (cf. p. 167, note 2), fut aussi un des centres du piétisme. (N.D.T.)

2. *le plus stupide des hasards*] « tout hasard heureux » (W II 8, 119).

3. Pour tout ce passage (à partir de « *Un autre signe caractéristique du théologien...* » (p. 217), cf. VIII 22 [7. 8]).

53

P. 73.

1. *Maintenant encore... seclarismes*] Première version : « Dans notre siècle encore, l'exemple de Carlyle témoigne à quel point cette grossière brutalité dans les sévices — ou le supplice — suscite la sympathie pour des causes, une sorte d'avantage en faveur [- -] » (W II 8, 117).

2. Za « Des prêtres », p. 108 (traduction M. de Gandillac).

54

3. Cf. VIII 11 [48].

P. 74.

1. Cf. CI « Divagations » 12.

P. 75.

1. Après « *affranchi* », une phrase barrée : « Ce qui a le plus d'affinités avec la conviction, c'est le mensonge. » (W II 8, 101.)

2. *de ces esprits... arguments*] « des fanatiques fut jusqu'à présent le principal obstacle à la connaissance » (W II 8, 101).

55

3. Cf. VIII 14 [159].

4. Aphorismes 54 et 148.

5. *Le mensonge... exception*] Première version : « Peu importe que l'on mente à soi-même ou aux autres. A y regarder de plus près, tout commerce avec soi-même, je veux dire cette phénoménalité de la conscience, suppose une sorte de dédoublement, bref, un *témoin*. Se mentir à soi-même, c'est un peu se mentir sur son propre compte... » (W II 8, 104).

P. 76.

1. *Un antisémite... principe*] Première version : « Il n'est rien de plus méprisable que les convictions — pas même vous! ... » (Dm).

2. *plus fins*] « plus fins que les antisémites » (barré sur Dm).

3. *le prêtre... mentir*] « Les questions " vrai " et " faux " n'existent même pas dans les choses dont parlent les prêtres; ces choses ne permettent pas de mentir. » (D'après une « correction » de Peter Gast, en GA — et également dans l'édition Schlechta).

4. « aux Brahmanes, par exemple » (biffé sur Dm).

56

P. 77.

1. 1 Cor. 7, 2-9.

2. Cf. Jacolliot, *op. cit.*, pp. 225 *sqq.*

57

P. 79.

1. Horace, *Salires*, I, 9, 44. (« la beauté est réservée au petit nombre »).

2. Cf. Za IV « A l'heure de midi ».

58

P. 81.

1. Horace *Odes* III 30, 1. « Plus indestructible que le bronze. »

P. 83.

1. Jean 4, 22.

2. Au sujet de la dernière phrase, Cf. VIII 11 [281] (écrit après la lecture de Tolstoï).

P. 84.

1. Cf. lettre de N. à Overbeck (31 mars 1885) : « Je viens de lire, par délassement, les *Confessions* de saint Augustin, en regrettant vivement que tu ne sois pas auprès de moi. Oh, le vieux rhéteur ! Comme il est faux et comme il roule les yeux ! Comme j'ai ri ! (Par exemple, le "vol" de sa jeunesse, au fond une histoire d'étudiant). Quelle fausseté psychologique ! (Par ex. lorsqu'il parle de la mort de son meilleur ami, avec qui il ne faisait qu'une âme : il s'était résolu à "continuer de vivre, afin que, de cette manière, son ami ne mourût pas tout entier" ! — Voilà un écœurant mensonge. Valeur philosophique égale à zéro. *Platonisme encanaillé*, c'est-à-dire accommoder pour des natures d'esclaves un mode de penser qui avait été inventé pour la plus haute aristocratie de l'esprit. D'ailleurs, avec ce livre, on voit les entrailles du christianisme : en le lisant, je m'y sens la curiosité d'un médecin et physiologiste radical. »

2. *Malins jusqu'à la sainteté*], « malins, venimeusement malins » (W II 8, 94).

P. 85.

1. *virils...*] « virils — non des demi-castrats et des lâches... [Ce que nous louons et célébrons à chaque battement de notre cœur] » (W II 8, 93).

2. Sur l'Islam, N. avait lu les œuvres de J. Wellhausen ; en outre, un de ses carnets de l'époque mentionne l'ouvrage de August Müller (1848-1919) *Der Islam in Morgen- und Abendland* (« L'Islam, en Orient et en Occident ») (1885-1887). Cf. VIII 21 [1].

3. *La merveilleuse... maure*] Premières versions : « La merveilleuse civilisation maure, qui, en Espagne, fut détruite grâce à l'aide de la race d'eunuques *par excellence* », les Germains, par la civilisation chrétienne, avait, à son tour, cet esprit aristocratique qui, provenant d'instincts aristocratiques, excite la rage mortelle du *Ichandala*, du chrétien, du prêtre. » (W II 8, 92). « Quand on songe que la merveilleuse civilisation [accomplie] maure d'Espagne [espagnole] a été foulée aux pieds par des eunuques germains ! — Cette civilisation, qui devait à nouveau sa naissance aux instincts les plus aristocratiques, qui disait à nouveau "oui" à la vie, à toutes les délices rares et raffinées de la vie. » (W II 8, 91).

4. *La noblesse... douloureuses*] « et le fait que l'Église se soit servie de la noblesse allemande pour mener sur terre sa guerre

* En français dans le texte.

contre les "valeurs aristocratiques" en faveur des valeurs *tchandal*, constitue, pour un Allemand, l'une des questions les plus douloureuses - - - Les Germains, cette race de larbins de tous les mauvais instincts de l'Église! » (W II 8, 92).

5. *En soi... Frédéric II*] « Au fond, ce serait même un péché contre l'esprit que seulement poser la question de savoir ce qui a le plus de valeur, du christianisme ou de l'Islam! Ce sont là des valeurs antithétiques. Quand on a, dans le corps, des instincts aristocratiques, on ne peut choisir autrement que comme le Hohenstaufen Frédéric II. » (W II 8, 91).

« Comment peut-on seulement poser la question de ce qu'il faut choisir, dès lors qu'il s'agit de l'Islam ou du christianisme! Ce sont pourtant des valeurs antinomiques qui s'expriment dans ces deux religions! Soit l'on est *tchandala*, soit l'on est noble... Un Allemand noble ne peut sentir autrement que le Hohenstaufen Frédéric II : guerre contre Rome [- - -] » (W II 8, 92).

61

P. 86.

1. Cf. Jacob Burckhardt *Die Kultur der Renaissance in Italien*, Leipzig, 1869 (BN), pp. 91-95, et notamment, ce passage : « En fait, il ne fait pas de doute que César <Borgia> élu ou non pape à la mort d'Alexandre, avait l'intention de s'assurer les États de l'Église par tous les moyens, et que, après tout ce qu'il avait commis, il n'aurait pu le faire longtemps en qualité de pape. Si quelqu'un devait séculariser l'État pontifical, c'était bien lui : il aurait été obligé de le faire pour continuer à régner. Si tout ne nous trompe pas, c'est là la raison de la secrète sympathie avec laquelle Machiavel traite ce grand criminel... Et qu'aurait fait César s'il n'avait été mortellement malade au moment où mourut son père? Quel conclave y aurait-il eu si, avec tous les moyens dont il disposait, il s'était fait élire pape par un collège des cardinaux décimé par le poison, et ce à un moment où il n'y avait pas d'armée française à proximité? L'imagination, à cette hypothèse, voit s'ouvrir des abîmes... »

P. 87.

1. *du pape*] « de saint Pierre » (W II 8, 115).

2. Cf. VIII 22 [9].

62

P. 88.

1. *aujourd'hui*] c'est-à-dire le 30 septembre 1888.

2. Dernier alinéa : Cf. p. 482, liste des coupures rétablies, (d).

3. Suit une indication (biffée) à l'intention des typographes :
 « Ensuite une feuille blanche où ne figurent que les mots : *Loi contre le christianisme.* »

LOI CONTRE LE CHRISTIANISME

P. 89.

1. Cf. fragment VIII 22 [10], dans lequel N. ébauche la conclusion de *L'Antéchrist*.

60^e Chapitre : *Mes exigences*

« 1. On évitera tout rapport avec ceux qui persistent à être chrétiens — et ce pour des raisons de propreté.

« 2. Eu égard aux cas où le christianisme n'<est> visiblement que séquelle et symptôme de faiblesse nerveuse, on empêchera par tous les moyens que la contagion ne gagne à partir de ces foyers.

« 3. Que la Bible est un livre *dangereux*, qu'il faut apprendre à ne l'aborder qu'avec circonspection, — qu'elle ne peut être laissée sans plus dans les mains des jeunes générations avant leur maturité.

« 4. que l'on considère et *traile* les *prêtres* comme une variété de *Ichandala*.

« 5. Purifier tous les lieux, toutes les institutions, toute l'éducation, de la souillure du prêtre.

« 6. *Fêtes* et *saints* "*rédepteurs*".

« 7. Calendrier et datation ».

Le fait que la feuille contenant la « Loi contre le christianisme » se soit trouvée avec la « copie destinée à l'imprimeur » (Dm) de *Ecce Homo*, lorsque Hans Joachim Mette entreprit la description et le classement des manuscrits de l'ancien « Nietzsche-Archiv » (cf. H. J. Mette : *Das handschriftliche Nachlass Friedrich Nietzsches*, [« les manuscrits " posthumes " de N. »], Leipzig, 1932, pp. 15-17), ce fait même ne prouve rien à lui seul quant à la place de ce texte, et notamment la question de savoir s'il fait partie de *Ecce Homo* ou de *L'Antéchrist*. Lors de son premier inventaire, Mette dut se contenter de classer et numéroter provisoirement le matériel qui se présentait. Il n'était à l'époque (1932) encore pas question d'entreprendre le vrai travail de publication de l'*Ecce Homo*. Songeons également que, jusqu'en 1931, le manuscrit (Dm) de *Ecce Homo* avait passé par de nombreuses mains : 1) jusqu'à la mi-janvier 1889, il resta chez l'imprimeur C. G. Naumann à Leipzig ; 2) il fut ensuite conservé par Peter Gast jusqu'au 17 novembre 1893 ; 3) il fut entre les mains de la mère et de la sœur de N., à Naumburg jusqu'en 1897, puis à Weimar, dans les « Archives » d'Elisabeth Förster-Nietzsche jusqu'en 1908 ; 4) il fut utilisé au cours des six premiers mois de 1908 par Raoul Rich-

ter, professeur de philosophie à Leipzig, pour la première édition de *Ecce Homo*; 5) il fut retourné à Weimar lorsque Richter eut terminé son travail.

La description de Mette rapprochait la « Loi contre le christianisme » d'un autre feuillet qui se trouve également dans la « boîte *Ecce Homo* » et contient le § 30 du chapitre « D'anciennes et de nouvelles tables » de Za III. Mette écrivait à ce propos : « ... Suivent, tout de suite après la page 44, une page 47 : « Promulgué le jour du Salut, premier jour de l'An I (le 30 septembre 1888 du faux calendrier) » etc., de même qu'une feuille portant les numéros 48/49, et contenant le paragraphe 30 « D'anciennes et de nouvelles tables » de Za III, qui fut, un moment, prévue comme Épilogue : mais Nietzsche n'a en tout cas pas donné à imprimer les pages 45-49; les pages 47-49 devaient se trouver dans les papiers « posthumes ». » Les numéros de pages indiqués par Mette sont de N. : d'après cette pagination, les pages 45 et 46 d'*Ecce Homo* manqueraient. Erich F. Podach et Pierre Champromis pensent que les pages 47, (« Promulgué le jour du Salut » etc.), et 48/49 § 30 « D'anciennes et de nouvelles tables » (sur cette feuille, le verso a également été numéroté par N.) allaient ensemble. En se fondant sur la note manuscrite à l'intention du typographe (et biffée par N.) sur la dernière page du Dm de *L'Antéchrist* (« Ensuite une feuille blanche où ne figurent que les mots : *Loi contre le christianisme* »), et également sur le numéro 46 donné par N. à cette feuille, Erich E. Podach a publié les pages 47 et 48/49 provenant de la « boîte *Ecce Homo* » en conclusion de *L'Antéchrist*, dans son édition des « Œuvres de l'effondrement » (*Friedrich Nietzsches Werke des Zusammenbruchs*, Wolfgang Rothe Verlag, Heidelberg 1961, abrégé désormais en NWZ).

Dans son étude critique (cf. « Podach, *Nietzsches Werke des Zusammenbruchs* oder *Zusammenbruch der editorischen Werke Podachs* », / « Les œuvres de l'effondrement de Nietzsche, éditées par Podach, ou l'effondrement des travaux d'édition de Podach » in *Philosophische Rundschau*, 12^e année, livraison 3/4, janvier 1965, pp. 246-263), Pierre Champromis n'a rien à objecter au fait que ces feuilles ont pu faire à l'origine partie de la « copie destinée à l'imprimeur » (Dm) de *L'Antéchrist*, mais il tente de démontrer que la « Loi contre le christianisme » n'est autre que la « Déclaration de guerre » que N. avait jointe à *Ecce Homo* à l'occasion de sa révision, terminée le 6 décembre 1888 du Dm d'*Ecce Homo* qu'il avait fait revenir de Leipzig (cf. plus bas p. 525. D'après Champromis (p. 254) : « Les pages 47 et 48/49 auraient été, successivement : 1) la fin de *L'Antéchrist*, 2) la fin d'*Ecce Homo*, 3) un texte auquel Nietzsche aurait finalement renoncé. »

Que le Dm d'*Ecce Homo* ne nous soit pas parvenu dans la forme où N. l'avait achevé avant le 2 janvier 1889, c'est ce que l'on démontrera plus loin, dans le commentaire critique de cette œuvre. Mais il convient d'aborder dès maintenant un certain nombre de

* Note 3, p. 234.

questions relatives à la fin du Dm d'*Ecce Homo*. Lors de son travail de révision de début décembre, N. a rédigé une « Table des matières » qui nous est parvenue, et dans laquelle figurent effectivement, en conclusion, une « Déclaration de guerre » et « Le marteau parle ».

Nous démontrerons tout d'abord que la « Loi contre le christianisme » et la « Déclaration de guerre » de l'*Ecce Homo* sont deux textes différents :

1) Dans un brouillon jusqu'alors inconnu d'une lettre à Georg Brandes * que celui-ci n'a jamais reçu, N. décrit la « Loi » comme la conclusion de *L'Antéchrist* : « Quand enfin vous lirez la Loi contre le christianisme, signée l' « Antéchrist », qui constitue la fin, qui sait, peut-être vous-même, je le crains, en aurez-vous les jambes qui flageolent », écrit N., qui cite alors quelques phrases de la « Loi ». La lettre à Brandes était destinée à le convaincre de traduire *L'Antéchrist* en danois. « J'ai pensé à vous pour la traduction danoise, à Monsieur Strindberg pour la suédoise. » S'il est permis de douter que N. ait réellement envoyé cette lettre à Brandes, on doit néanmoins admettre qu'une lettre proposant à Strindberg de traduire *L'Antéchrist* en suédois a bien atteint ce dernier. C'est ce qu'on peut déduire de la première lettre que Strindberg adressa à N., et où on lit cette phrase : « *Et vous voulez être traduit dans notre langue Groënlandoise : Pourquoi pas en Français? En Anglais? ***. » Mais aucune lettre de N. exprimant ce désir ne nous a été conservée. Comme la teneur de la lettre à Brandes était assez choquante, et que celle à Strindberg ne devait pas être très différente, on est amené à penser que ces deux lettres ont été délibérément écartées. (La publication de la correspondance entre Strindberg et N. par K. Strecker; sous les auspices de la sœur de N., avec toutes ses erreurs et falsifications, en est la preuve indirecte.)

2) N. reçut la lettre de Strindberg le 7 décembre; il répondit le 8 décembre en relevant l'idée d'une traduction en français, mais d'*Ecce Homo*, et non de *L'Antéchrist* (Cf. plus haut Chronologie).

Dans la lettre de N. à Strindberg du 8 décembre figure une phrase sur le contenu d'*Ecce Homo*, qui était inconnue jusqu'à présent (Strecker l'a supprimée dans son « édition », Schlechta ne s'est pas reporté au manuscrit, qui est conservé à Örebro avec d'autres lettres de N. à Strindberg). N. y définit *Ecce Homo* comme « *anti-allemand* jusqu'à l'écrasement » et ajoute : « j'y appelle le jeune Kaiser un *écarlate* *cagot* ». Pourtant il n'y a pas, dans la copie d'*Ecce Homo* destinée à l'imprimeur (Dm) tel qu'il nous est conservé un seul passage où « le jeune Kaiser » (Guillaume II) soit traité de la sorte. Si l'on prend les fragments des proclamations contre la maison des Hohenzollern, qui, plus tard, prirent la place de la « Déclaration de guerre », que N. a lui-même remplacée

* Ce brouillon à peine lisible a été déchiffré et publié par M. Montinari (cf. *Adelphiana*, Milan, 1971).

** En français dans le texte (on a conservé l'orthographe).

dans *Ecce Homo* par le Dithyrambe « Temps et éternité », on est donc amené à supposer que cette « Déclaration de guerre » était elle-même dirigée contre la maison des Hohenzollern et contre le « Reich ». Dans notre introduction sur l'origine et l'histoire d'*Ecce Homo*, en tête des notes et variantes sur cette œuvre, on cite plusieurs versions primitives du chapitre « Pourquoi je suis un destin », où la condamnation *politique* du nationalisme européen, et particulièrement allemand, est encore mêlée aux motifs de ce chapitre, et ce, presque dans les mêmes termes que ceux dans lesquels N. décrit sa « grande politique » dans le brouillon de sa lettre à Brandes. L'une de ces premières versions (ou révisions abandonnées) de « Pourquoi je suis un destin » est le fragment VIII 25 [6].

3) Mais c'est justement ce fragment qui nous offre la possibilité de reconstituer approximativement le contenu de la « Déclaration de guerre ». Le § 2 du fragment ne fut, à la différence du § 1, *pas* repris dans le chapitre « Pourquoi je suis un destin ». Mais ce § 2 dit exactement la même chose que ce que N. écrit sur la « grande politique » dans son brouillon de lettre à Brandes. Sur la feuille qui contient VIII 25 [6], on trouve, à propos des mots « ces idiots empourprés » (cf. « écarlates cagots » dans la lettre à Strindberg!), la note suivante, de la main d'Elisabeth Förster-Nietzsche : « Une expression qui apparaissait dans le feuillet que notre mère a brûlé pour lèse-majesté. » Ce feuillet brûlé était celui de la « Déclaration de guerre ».

4) Pourquoi cependant, Overbeck, qui a été le premier à déterminer le Dm trouvé à Turin, n'a-t-il pas recopié la « Loi contre le christianisme » dans sa copie de *L'Antéchrist*, qui est conservée à la Bibliothèque de l'Université de Bâle? Podach (NWZ 400) suggère la seule réponse possible : « Le feuillet qui contenait la "Loi" a été antérieurement collé, ou recouvert d'un autre feuillet collé... En fait, cette page a échappé à Overbeck. » Il nous faut maintenant considérer ce feuillet de plus près. Rappelons-nous d'abord une note de Peter Gast, p. 135 du cahier W II 10, que Podach (*op. cit.*) a été le premier à citer : « Le dernier feuillet collé du manuscrit de *L'Antéchrist*, à regarder par transparence, cf. aussi Z I, p. 26 ». (En W II 10, 135, il s'agit du fragment 25 [1], en Z I, 26 [= Z II 1, 26], d'une véritable ébauche de la « Loi »). Le dos de la feuille qui contient la « Loi contre le christianisme » fut en outre utilisé par N. pour une assez longue ébauche du § 4 du chapitre « *Le cas Wagner* » dans *Ecce Homo*. *Mais les deux faces de cette feuille portent des traces de colle !* Et, de fait, les traces de la page où figure l'ébauche d'un paragraphe d'*Ecce Homo* coïncident *exactement* avec les traces de colle que l'on trouve sur le dos (vierge) de la dernière feuille de *L'Antéchrist*. A l'époque où Peter Gast travaillait au « Nietzsche-Archiv » (1900-1909), la « Loi contre le christianisme » était encore, ainsi que nous l'avons

* Ou « drapés de pourpre < impériale > » (Cf. « porphyrogénète ».) (N.D.T.)

vu, collée à cette dernière feuille, et en outre recouverte d'une autre feuille (vierge?) qui n'existe plus maintenant. C'est N. lui-même, doit-on supposer, qui a ainsi « occulté » la « Loi » en la recouvrant d'une autre feuille : il n'est pas possible d'en déduire nettement quelles étaient ses intentions. Peut-être ne savait-il pas exactement lui-même s'il devait ou non publier cette « Loi ». Songeons également que ce procédé, qui consiste soit à coller deux pages ensemble, soit à coller une feuille supplémentaire sur une page « censurée », était fréquent chez N. lorsqu'il préparait ses copies destinées à l'imprimeur. Le fait qu'ici deux pages écrites soient collées ensemble (le dos de la dernière feuille de *L'Antéchrist* contre le verso de la « Loi contre le christianisme »), peut facilement s'expliquer par le fait que le dos de cette dernière feuille contenait un travail préparatoire destiné à l'origine à *Ecce Homo* : N. a procédé de la même manière lorsqu'il a préparé pour l'impression le chapitre « Ce que je dois aux Anciens » du *Crépuscule des Idoles* : les versos des pages ont été collés ensemble parce que, ainsi que nous pouvons le constater, ils contenaient des ébauches de ce qui deviendra *Ecce Homo* (notamment le fragment VIII 24 [10]).

5) Il existe encore une autre preuve que la « Loi contre le christianisme » n'est pas la « Déclaration de guerre » : N. aurait en effet dû envoyer à Leipzig le 6/7 décembre la « Loi », présentée comme « Déclaration de guerre », avec le reste du manuscrit révisé, car nous savons (cf. le chapitre sur la naissance d'*Ecce Homo*) qu'il a pris, de Turin, fin décembre, ses dispositions pour écarter la « Déclaration de guerre » du manuscrit d'*Ecce Homo*. Mais si la « Loi » s'était trouvée à l'imprimerie de Leipzig sous le nom de « Déclaration de guerre », N. aurait certainement biffé les ébauches figurant au dos, afin qu'il ne puisse y avoir confusion (ainsi qu'on peut l'affirmer avec certitude, cf. plus bas, p. 514). Pourtant, au verso de la page contenant la « Loi » on ne trouve ni l'ébauche du § 4 du chapitre sur le « *Cas Wagner* » ni les notes qui y font suite et qui se rapportent au § 5 du chapitre « Pourquoi j'écris de si bons livres » d'*Ecce Homo* (cf. plus bas, p. 570). Enfin, c'est justement le § 5 du chapitre « Pourquoi j'écris de si bons livres » qui nous fournit la preuve définitive qu'il n'est pas possible d'identifier la « Loi contre le christianisme » avec la « Déclaration de guerre » :

6) Dans le paragraphe en question, on trouve en effet, à la fin, une citation littérale de la « Loi contre le christianisme » Cf. EH « Pourquoi j'écris de si bons livres », § 5, p. 284 de notre édition). La fin de ce passage (voir également les variantes qui s'y rapportent), a été rédigée par N. lors de la révision de début décembre, lorsqu'il joignit à *Ecce Homo* la « Déclaration de guerre » : comment aurait-il pu citer « une phrase » de son « code moral contre le vice », dans un paragraphe de cette même œuvre où devait figurer en conclusion le « Code moral » en question? N'était-ce pas plutôt une anticipation de cette « Inversion de toutes les valeurs » qui, selon N., allait ébranler le monde, c'est-à-dire de *L'Antéchrist*?

Nous suivrons donc Podach (malgré les objections par ailleurs pénétrantes de Pierre Champromis) et admettrons sa reconstitution fondée sur la numérotation des pages (la dernière page de *L'Antéchrist* porte le numéro 46, et la « Loi » le numéro 47, pagination de N. lui-même), et nous publions la « Loi » à la fin de *L'Antéchrist*.

La pagination, à elle seule, ne nous aurait pas fourni de certitude, ainsi que le montre le cas de l'autre feuille controversée. Il s'agit de la feuille qui porte, de la main de N., la pagination 48/49 et contient le § 30 de « D'anciennes et de nouvelles tables » (Za III). Podach croit que « Le marteau parle » qui figure à la fin de la « Table des matières » composée par N. a été reporté dans *Crépuscule des Idoles* : ainsi que Champromis l'a bien vu, ce n'est, pour des raisons chronologiques, pas possible. Ce *Crépuscule des Idoles* était déjà imprimé au moment où N. rédigea la « Table des matières » d'*Ecce Homo* (début déc. 1888). Champromis pense cependant que, si l'on publie la « Loi » à la fin de *L'Antéchrist*, on peut lui adjoindre la feuille 48/49. C'est ce que réfute notre démonstration, qui prouve qu'en fait la « Déclaration de guerre » ne figure pas dans *Ecce Homo*, de sorte que les pages manquantes (45-47) (la dernière page d'*Ecce Homo* numérotée par N. porte le numéro 44) contenaient précisément cette « Déclaration de guerre » détruite. Nous estimons donc que la feuille 48/49 faisait partie d'*Ecce Homo* : elle se trouvait à l'imprimerie de Leipzig, sinon — si elle s'était trouvée à Turin, à la fin de *L'Antéchrist* —, Overbeck l'aurait reprise dans sa copie de *L'Antéchrist*. Dans l'indication de la main de N. qui figure à la fin de la « Loi », on lit : « Là-dessus, une page blanche où ne figureront que les mots : *Le marteau parle*, Zarathoustra 3, 90. » Mais, à la page 90 de la première édition (ainsi que Champromis l'a bien vu, l'indication de N. renvoie bien à la première édition de *Zarathoustra*), on ne trouve pas seulement le début du passage contenu dans la feuille 48/49, mais également tout le § 29. Or le § 29 constitue la fin de *Crépuscule des Idoles*, de sorte que nous sommes enclins à penser que N. a retiré ce paragraphe de *L'Antéchrist*, à quoi il était primitivement destiné, et l'a utilisé pour *Crépuscule des Idoles* (ce qui, du point de vue chronologique, est parfaitement admissible). A cela s'ajoute que le papier de la feuille qui contient « Le marteau parle » dans le Dm de *Crépuscule des Idoles* est le même que celui du Dm de *L'Antéchrist*, alors que la feuille 48/49 est l'une de ces bandes de papier à la cuve que N. a utilisées avec prédilection pour ses ajouts ultérieurs (à partir de début décembre) dans *Ecce Homo*.

NOTES ET VARIANTES DE *ECCE HOMO*

LES MANUSCRITS

La copie destinée à l'imprimeur (Dm) d'*Ecce Homo* est conservée au « Goethe - und Schiller-Archiv » de Weimar, sous la cote *D 25*. Le carton qui la contient a été constitué après la première édition (1908).

On peut classer ainsi les feuillets groupés en *D 25* :

a) feuilles numérotées par N. lui-même; elles peuvent être écrites sur une seule face ou sur les deux faces, et souvent elles sont constituées de bandes de papier collées ensemble. La pagination de la feuille de titre, de l'« Avant-Propos » et de la « Table des matières » est donnée en chiffres romains (I-V), les autres feuilles sont paginées 1-44 et 48-49. Au sujet de la pagination manuscrite de N., il convient de remarquer ce qui suit :

Au lieu de 6 on lit 6 *a-b* et au lieu de 12, 12 *a-b*.

Le chiffre 27 apparaît deux fois : une fois en haut de la partie inférieure de la page 26, apparemment pour distinguer le chapitre sur le « *Gai Savoir* » de la fin du chapitre sur « *Aurore* », et le faire composer sur une nouvelle page; la seconde fois sur la première page du chapitre qui vient immédiatement après, celui sur « *Ainsi parlait Zarathoustra* ».

La page 30 est suivie d'une double feuille dont les quatre pages sont écrites, et qui toutes portent le numéro 31 (les lettres *a* à *d* ont été ultérieurement rajoutées d'une main étrangère).

Au lieu de 32 : 32 *a-b*; au lieu de 35, 35 *a-b*.

Après la page 44 (fin du chapitre « Pourquoi je suis un destin »), devait se placer, à l'époque où N., à Turin, a procédé à sa pagination (c'est-à-dire du 1^{er} décembre au 6 décembre 1888), une « Déclaration de guerre », qui figure dans la « Table des matières » établie à la même époque. Comme la feuille qui contient le dernier texte de *Ecce Homo*, qui figure également dans la « Table » (« Le marteau parle », c'est-à-dire Za III, § 30 du chapitre « D'anciennes et de nouvelles tables »), est paginée 48-49, la « Déclaration de guerre » devait donc se trouver aux pages 45-47. La « Déclaration de guerre » a été détruite par les proches de N. (sa mère et sa sœur).

b) feuilles qui n'ont pas été numérotées par N., mais qui contiennent des indications très nettes de sa part sur leur place dans le texte d' « *Ecce Homo* » : elles ont été ultérieurement désignées par des lettres :

6 c : verso de la feuille numérotée 6 b par N. ;

10 a-h : le premier numéro de page est de la main de N., seule la lettre a a été ajoutée ;

14 b-c : après la page numérotée 14 par N. ;

16 a-b : le premier numéro 16 est de la main de N., seule la lettre a a été ajoutée ;

19 a-b après la page numérotée 19 par N. ;

24 a, collée au bord inférieur de la page numérotée 24 par N. ;

Les feuilles 10 b, 10 e, 14 c, 16 a-b, 19 a-b ont été intégrées par N. lui-même dans la copie pour l'imprimeur, donc à Turin, à l'époque où il a entrepris sa pagination ; toutes les autres feuilles ont été envoyées par lui après le 6 décembre 1888 de Turin à l'imprimerie de Leipzig.

c) 3 feuillets, qui, sur les indications de N., ont été collés par le compositeur typographique sur les pages qu'il indiquait, soit :

1) p. 13, dans le chapitre « Pourquoi j'écris de si bons livres », § 1 (p. 277), le passage : « Par une petite malice du hasard... me tomber dessus. » (Cf. plus bas, note 5 se rapportant à ce passage) ;

2) p. 14 b, « Pourquoi j'écris de si bons livres », § 2 (bas de la p. 278, note 5), le passage : « Ce qui précède... Allemagne » (*id.*) ;

3) p. 31 b, § 5 du chapitre « Ainsi parlait Zarathoustra » (p. 312), le passage : « En troisième lieu... chaleur. » (voir plus bas, p. 560, note 1) ;

d) Des feuilles qui se retrouvèrent après 1908 dans le carton d'*Ecce Homo*, mais n'appartiennent pas au texte d'*Ecce Homo* :

1) un feuillet où figure un brouillon de titre rejeté par N. : « *Ecce Homo* / Un cadeau / à mes amis », ainsi qu'un brouillon de lettre (au dos : version sans variantes du court texte d'introduction « En ce jour de perfection... ») ;

2) un premier état du § 2 du chapitre « Pourquoi j'écris de si bons livres » (cf. plus bas, la note qui s'y rapporte) ; au dos : ébauches de l'« Avant-propos » de *Nietzsche contre Wagner* et notes pour une modification de ce texte, ainsi que brouillon d'une lettre à Giosuè Carducci ;

3) un feuillet de la main d'Elisabeth Förster-Nietzsche, se rapportant prétendument à la page 38 du Dm d'*Ecce Homo*, appelé « billet du Paraguay » (cf. plus bas note sur § 4 du chapitre « *Le cas Wagner* », p. 331, note 1 [p. 571 de cet appareil critique] ;

4) les feuilles 46 et 47 (pagination de N.) de la copie (Dm) de *L'Antéchrist* : la feuille 46 contient le § 62 (donc, la fin), la feuille 47 la « Loi contre le christianisme ». (Au dos de 47 : une première version du § 4 du chapitre « *Le cas Wagner* », cf. plus bas note sur ce passage) ;

5) un feuillet intitulé « Tout bien pesé » et qui contient des

indications destinées à l'imprimeur, mais qui est resté à Turin chez N. : il en a utilisé le dos pour le brouillon de la dédicace des *Dithyrambes de Dionysos* à Catulle Mendès et pour le fragment VIII 25 [20].

La copie destinée à l'imprimeur d'*Ecce Homo* contient de nombreux mots et passages barrés :

1. P. 6 a : après fatalité (voir note 1, p. 109).

2. P. 10 a : cf. note 3, p. 119 : « Au fond... Dieu. »

3. P. 11 : fin de la *deuxième suppression* et version antérieure du § 5 du chapitre « Pourquoi je suis si avisé » (cf. note).

4. P. 12 b, la première phrase du § 10 du chapitre « Pourquoi je suis si avisé » : « Ici, un grand examen de conscience est nécessaire. »

5. P. 12 b : le passage « Notre culture actuelle... me prétendre grand », p. 128, note 1.

6. P. 13 : le passage remplacé par le *feuillet* 1 collé (voir plus haut).

7. P. 14 : version antérieure (début décembre) du § 2 du chapitre « Pourquoi j'écris de si bons livres », que, de Turin, N. fit remplacer.

8. P. 14 b : la version du début du § 2 (version définitive) du chapitre « Pourquoi j'écris de si bons livres » remplacée par le *feuillet* 2.

9. P. 14-15 : version antérieure du § 3 dans le chapitre « Pourquoi j'écris de si bons livres », cf. plus bas, note s'y rapportant.

10. Dos de la page 15 (entièrement barré) : cf. plus bas note 1, p. 136. « Aurai-je la présomption... de la vie » (284) (§ 5 du chapitre « Pourquoi j'écris de si bons livres »).

11. Dos de la page 17 (entièrement barré) : version antérieure du § 1 du chapitre « Pourquoi j'écris de si bons livres », cf. plus bas note s'y rapportant.

12. Au dos de la page 20 (faite de bandes collées bout à bout), fragments biffés d'une version antérieure du chapitre sur les « Inactuelles », cf. note dans le texte.

13. P. 22-23, recouverte pour moitié, version antérieure du § 2 du chapitre sur « Humain, trop humain » (cf. note plus bas).

14. P. 31 b : le passage du § 5 du chapitre sur « Ainsi parlait Zarathoustra » remplacé par le *feuillet* 3.

15. Au dos de la page 32 a, fragment biffé d'une version antérieure des §§ 5 et 6 dans le chapitre sur Za (cf. plus bas notes).

16. Au dos de la page 35 a : fragment biffé d'une version antérieure du § 2 du chapitre « Le cas Wagner » (cf. note).

17. Au bord inférieur de la page 38, le passage de la page 332, (note 2) « A l'instant même... humanité ».

18. Au dos de la page 40 : version antérieure barrée des §§ 1 et 2 du chapitre sur « Crépuscule des Idoles » (cf. notes).

19. Au dos de la page 43 : fragment biffé d'une version antérieure de l'« Avant-propos ».

A l'exception des nos 4, 5 et 17, toutes ces suppressions peuvent être attribuées à N., et datent soit de la révision de début

décembre 1888, soit de ses instructions envoyées plus tard de Turin (dans ce cas, les suppressions ont été faites chez l'éditeur).

Les trois suppressions indiquées ne sont, par contre, pas de N., et il n'y a pas davantage de traces d'instructions qu'il aurait pu donner de Turin à leur sujet.

Suppression 4: lors d'un nouvel examen (en août 1972), les éditeurs ont acquis la conviction que le passage a été barré de la main de Peter Gast. La phrase « Ici, un grand examen de conscience est nécessaire » est biffée d'un trait continu, très fin, horizontal, alors que N. biffe presque toujours par des traits verticaux serrés, ou par des lignes en zigzag verticales et serrées (dans certains cas, très rares, il trace des traits horizontaux *énergiques et très larges*). La biffure 4 correspond, tant par l'encre que par l'exécution, à d'autres biffures moins importantes de Peter Gast dans le Dm de N., aisément identifiables en tant que telles. La phrase biffée doit donc être rétablie dans le texte, et le début du § 10 du chapitre « Pourquoi je suis si avisé » modifié en conséquence.

Suppression 5: le passage barré « Notre culture actuelle... me prétendre grand » (p. 274) se trouve au milieu de la page et a été biffée à grands coups de crayon : cela ne correspond pas du tout aux caractéristiques des biffures de la main de N. dans le cours d'un texte continu. D'ailleurs, ainsi qu'Erich F. Podach l'a déjà indiqué, ce passage figure dans la copie d'*Ecce Homo* faite par Peter Gast : « Au début de 1889, il n'avait donc pas encore disparu du texte. » (Podach.)

Suppression 17: le passage barré se trouve à la fin du § 4 du chapitre sur « *Le cas Wagner* » : là aussi, les traits trahissent une main étrangère. Cf. en outre la note correspondante de la page 332.

Les passages du Dm d'*Ecce Homo* supprimés par les biffures 5 et 6 ont été repris par Raoul Richter (1908, première édition) et Otto Weiss (1911, éditions grand- et petit-in 8°, vol. XV), et donnés, dans les commentaires comme n'étant « que vraisemblablement » de N.

N.B. : Il existe une autre petite biffure de la même nature que celle de la « suppression 5 », p. 27 du Dm, là où N. dit de sa composition « Hymne à la vie » : « Le texte... n'est pas de moi : il est dû à l'étonnante inspiration d'une jeune Russe avec qui j'étais, à l'époque, lié d'amitié, Mademoiselle Lou von Salomé » (p. 307). Les mots « avec qui j'étais à l'époque lié d'amitié, Mademoiselle Lou von Salomé », sont, comme à la suppression 5, biffés à grands coups de crayon : mais ils n'avaient pas encore disparu du manuscrit au début de 1889, puisque Gast les a repris dans sa copie. Ainsi que le remarque Podach, le texte ainsi biffé fut repris par Raoul Richter dans son édition originale, « sans commentaires », et il a été repris dans toutes les éditions ultérieures.

Si l'on compare les dos des feuilles 1, 2, 4, 5 du groupe *d* avec ceux des feuilles des groupes *a* et *b*, on constate que sur les dos des feuilles du groupe *d*, les ébauches et notes ne sont pas barrées : on peut donc en déduire avec certitude qu'aucune feuille dont le dos contient des brouillons non biffés n'appartenait au Dm définitif d'« *Ecce Homo* ».

Comme toutes les autres copies de N. destinées à l'imprimeur, le Dm d'*Ecce Homo* comporte un grand nombre de biffures plus ou moins importantes dans le cours du texte, qui apparaissent clairement comme des corrections de N. En règle générale, les interventions de Peter Gast sont également faciles à reconnaître, et elles ont toutes été éliminées de notre texte : il a souvent corrigé des mots que N. n'avait pas écrit assez lisiblement, ainsi que l'orthographe et la ponctuation ; à plusieurs reprises, il a modifié la construction des phrases de N. et rectifié des citations de *Zarathoustra*, etc.

Dans la copie destinée à l'imprimeur d'*Ecce Homo*, les paragraphes à l'intérieur de chaque chapitre ont été au fur et à mesure numérotés par N. lui-même ; quand, lors de sa révision de début décembre, il a intercalé de nouveaux paragraphes dans le texte, il a modifié lui-même cette numérotation. Mais lorsqu'après cette révision, il lui est arrivé d'envoyer de Turin à Leipzig de nouveaux paragraphes, il accompagnait ces envois d'indications exactes sur les modifications que cela entraînerait pour la numérotation. En conséquence, les suppressions ou modifications en tête des paragraphes, qu'elles soient de la main de N. ou d'une main étrangère (de Peter Gast ou du typographe) peuvent toutes s'expliquer sans erreur. Il n'y a que dans le chapitre « Pourquoi je suis un destin » que N. semble n'avoir pas corrigé lui-même la numérotation des paragraphes après sa révision de début décembre 1888 : après les §§ 1, 2, 3 (p. 39) les corrections suivantes ont été faites d'une main étrangère (Gast?) : 4 au lieu de 2 (p. 40), 5 au lieu de 3 (p. 41), 6 et 7 au lieu de 4 et 5 (p. 42), 8 au lieu de 6 (p. 43) et 9 au lieu de 7 (p. 44). Mais, sur la base de la pagination établie par N., il est impossible de se tromper sur l'ordre des paragraphes.

Malgré tous les passages supprimés, intercalés ou modifiés, la copie d'*Ecce Homo* se lit sans peine comme un texte continu. On ne peut cependant exclure *a priori* que :

1. des feuilles intercalées par N. lui-même lors de sa révision de décembre, portant des indications, mais non numérotées, aient pu être perdues ;

2. des feuillets ou des pages envoyées plus tard de Turin à l'imprimeur aient également pu disparaître.

C'est ainsi que l'on trouve page 19 des traces de colle qui semblent indiquer que s'y trouvait collée une assez grande feuille qui est maintenant perdue. Il s'agit de la fin du § 3 du chapitre sur la « *Naissance de la Tragédie* ».

A Weimar également, à la « Zentralbibliothek der deutschen Klassik », on conserve deux placards de correction d'*Ecce Homo*,

envoyés par Naumann respectivement le 15 et le 19 décembre 1888 à Turin. Ils contiennent le texte allant du court prélude / « En ce jour de perfection... », jusque vers le milieu du § 3 du chapitre « Pourquoi je suis si avisé » [(cf. dans cette édition de « En ce jour » (p. 98) à « ... amour du prochain » (p. 118)]. Les placards portent sur la première page la mention : « Bon à tirer / N. » Le premier a été daté par N. lui-même : « Turin, le 18 décembre 1888 » : il fut donc renvoyé à cette date à Leipzig; le second le fut peu avant le 27 décembre, ainsi qu'il ressort d'une lettre de cette date de N. à l'éditeur Naumann. Dans notre texte, nous tenons compte de ces placards corrigés, dans la mesure où ils portent des corrections de la main de N., ou des corrections de Peter Gast acceptées par N. (On sait que Peter Gast relisait les épreuves en même temps que N. et les lui envoyait ensuite; N. reportait ses propres corrections sur le jeu d'épreuves de Gast et les renvoyait à l'imprimeur avec la mention « Bon à tirer ».)

Les principaux manuscrits qui contiennent des travaux préparatoires en vue d'*Ecce Homo* sont, par ordre chronologique : le cahier *W II 9* et le carnet *N VII 4* (tous deux : octobre-novembre 1888), les cahiers *Z II 1* et *W II 10* (tous deux : deuxième quinzaine de novembre-décembre 1888). Les cahiers *W II 6* et *W II 8* contiennent quelques notes peu nombreuses se rapportant à *Ecce Homo* et datant d'octobre 1888.

Le carton *Mp XVI 5* contient de nombreux brouillons relatifs à *Ecce Homo* sous forme de 33 feuilles volantes de dimensions et d'origines diverses. Il s'agit d'assez longs fragments de versions antérieures du Dm, de notes et d'esquisses qui apparaissent dans *Ecce Homo* sous une forme plus élaborée, mais également de notes et d'esquisses d'une certaine longueur, datant principalement de décembre 1888, mais ne correspondant à aucun texte plus élaboré dans *Ecce Homo* : il en va de même d'un petit nombre de feuilles contenues dans les cartons *Mp XVII 8* et *Mp XVIII 1 b*, ainsi que de notes en *N VII 4*, *Z II 1* et *W II 10*.

•

*Peter Gast, Elisabeth Förster-Nietzsche et la constitution
du texte d'Ecce Homo*

Après l'effondrement intellectuel de N., Peter Gast — alors en plein accord avec Franz Overbeck — entreprit d'examiner les manuscrits (Dm) et les épreuves et placards (se rapportant à *Ecce Homo* et à *Nietzsche contre Wagner*) qui se trouvaient à l'imprimerie de C. G. Naumann, à Leipzig. En février-mars 1889, il établit une copie d'*Ecce Homo*. Le 27 février 1887, Peter Gast écrivait à ce sujet à Overbeck : « Maintenant, je voudrais, Monsieur le Professeur, que vous preniez connaissance de cette œuvre dans ma copie, c'est-à-dire sans les passages qui me donnent,

même à moi, une impression d'excessive auto-exaltation, ou de mépris et d'injustice allant nettement trop loin, — afin que vous puissiez d'abord en recevoir l'impression que j'ai pour ma part du mal à me rappeler avec précision, car je n'arrive pas à chasser de ma pensée les extravagances éliminées. » Ce passage de sa lettre est d'une importance capitale pour établir l'histoire du texte d'*Ecce Homo*. La copie faite par Peter Gast, et conservée au « Goethe- und Schiller-Archiv » de Weimar, est, à l'exception de variantes mineures et sans signification particulière, *identique à la copie destinée à l'imprimeur* (Dm) *décrite ci-dessus*. Celle-ci ne contient donc *plus* les « extravagances éliminées », c'est-à-dire les passages qui donnaient même à Gast une impression d'« auto-exaltation », de « mépris et d'injustice allant nettement trop loin ». *Il ne s'agit pas* des quelques passages supprimés énumérés plus haut, mais bien de textes *qui ont été détruits plus tard*, et ce non par Peter Gast, mais par la mère et la sœur de N., une fois qu'elles furent en possession de la copie destinée à l'imprimeur, soit après novembre 1893. M^{me} Förster-Nietzsche a écrit à ce sujet dans sa « grande biographie » (t. 2, p. 921) : « A cette époque, il a écrit quelques pages où, en d'étranges fantaisies, se mêlent la légende de Dionysos-Zagreus, la passion des Évangiles et ses contemporains les plus proches : le dieu déchiré par ses ennemis erre, ressuscité, sur les rives du Pô, et voit alors tout ce qu'il a jamais aimé, ses idéaux, les idéaux du temps présent en général, loin au-dessous de lui. Ses amis et ses proches sont devenus ses ennemis qui l'ont mis en pièces. Ces pages sont dirigées contre Richard Wagner, Schopenhauer, Bismarck, ses plus proches amis : le professeur Overbeck, Peter Gast, Madame Cosima, mon mari, ma mère et moi... Même dans ces pages il y a des passages d'une beauté saisissante, mais dans l'ensemble elles se caractérisent par un délire maladif. [A lire cette description, on a presque l'impression qu'à cette époque — en 1904 —, ces pages existaient encore !] Dans les premières années de la maladie de mon frère, lorsque nous nourrissions encore l'espoir trompeur qu'il pourrait guérir un jour, ces feuilles ont été en grande partie détruites. Le cœur aimant et le bon goût de mon frère auraient été trop gravement blessés si de telles notations lui étaient un jour tombées sous les yeux. »

Grâce à une découverte dans le « legs Peter Gast » — maintenant intégré au fonds N. du « Goethe- und Schiller-Archiv » de Weimar, l'une de ces feuilles détruites nous a été conservée dans la copie de Peter Gast. M. Montinari a rendu compte de cette découverte et des questions qu'elle pose dans le premier volume des *Nietzsche-Studien* (Berlin, 1972). Elle a permis aux éditeurs de rétablir dans l'édition KGW (VI/3) le § 3 du chapitre « Pourquoi je suis si sage » d'*Ecce Homo* (cf. pp. 102-103).

Cette feuille parvint à Leipzig avec cette indication de N. : « Feuille 1 <d'épreuves> de *Ecce Homo*, à la place de l'ancien paragraphe 3. » D'après le témoignage de Naumann, il le reçut « l'un des deux derniers jours de décembre 1888 », donc le 30 ou

le 31 décembre. Elle faisait partie d'un envoi important d'ajouts et de modifications que N. expédia de Turin le 29 décembre. La première feuille d'épreuve d'*Ecce Homo* fut renvoyée par N. (voir plus haut), avec la mention « Bon à tirer », le 18 décembre. Et voilà que N. voulait maintenant remplacer « l'ancien paragraphe 3 » de cette feuille d'imprimerie (c'est-à-dire dans le premier chapitre d'*Ecce Homo* « Pourquoi je suis si sage ») par un nouveau texte qui constituait le plus violent règlement de comptes de N. avec sa mère et sa sœur. C. G. Naumann, à qui son prote avait signalé la « forme fortement blessante » de ce texte, ne le fit pas immédiatement composer sur la feuille déjà visée par N. : il avait l'intention de demander des précisions à N. sur ce cas douteux. D'après son témoignage tardif, mais très précis, « la feuille de manuscrit (fort papier à la cuve d'environ 17-23 cm — à droite une marge irrégulière, et portant un texte très serré de 35 ou 38 lignes), était recopié dans une calligraphie irréprochable » et « manifestement de la main de Nietzsche ». Dans sa description de cette feuille, Naumann ajoute que rien ne la distinguait des manuscrits antérieurs (cf. lettre de C. G. Naumann à Elisabeth Förster-Nietzsche du 2 juillet 1908 dans l'article de M. Montinari).

Tout de suite après, on apprit la folie de N. Lorsqu'il recopia *Ecce Homo*, Peter Gast ne tint pas compte de cette feuille : elle faisait partie de ces passages qui lui donnaient une impression désagréable de « mépris et d'injustice ». C'est ainsi que cette feuille resta dans un tiroir du bureau de Naumann, jusqu'à ce que Peter Gast vienne la chercher au début de février 1892 au nom de la sœur de N. Il l'envoya à Naumburg le 9 février 1892 avec ces mots : « ... Je suis allé lundi matin seulement chez Naumann. Son neveu [Gustav Naumann] avait aussi été convoqué par téléphone. Tout d'abord, avec l'accord de Naumann, je me suis approprié la feuille ci-jointe d'*Ecce Homo*. Je ne crois pas que Naumann en ait une copie. Elle était dans une armoire et à la place où, à ce qu'il m'a montré, elle avait toujours été. Estimons-nous heureux de l'avoir ! Mais maintenant, il faut vraiment la détruire ! — Bien qu'il soit évident qu'elle a déjà été écrite en plein délire, il y aura toujours des gens pour dire : c'est justement pour cela qu'elle est significative, car les instincts s'y expriment sans réserve et en toute sincérité. » C'est sans doute à cette occasion que Gast a établi la copie de cette feuille que nous avons retrouvée dans ses papiers. Il écrivit alors en tête de sa copie : « Copie d'une feuille que Nietzsche, déjà en plein délire, a envoyée à Naumann pendant l'impression d'*Ecce Homo* (fin décembre, de Turin). » Plus tard, Gast biffa les mots « déjà en plein délire », qu'il avait employés en 1892, pour ménager les proches de N., dans sa lettre d'accompagnement, tout en sachant à quoi s'en tenir sur l'histoire du texte d'*Ecce Homo*. Après sa rupture définitive avec Elisabeth Förster-Nietzsche au cours de l'été 1909, Peter Gast n'avait plus besoin de dissimuler son opinion véritable. Le cinquième volume de la « Correspondance complète » venait

de paraître; il contenait les lettres de N. à sa mère et à sa sœur et était — comme nous le savons maintenant par le témoignage de Karl Schlechta —, un chef-d'œuvre de falsification. A cette occasion, Peter Gast écrivit à Ernst Holzer (23 juin 1909) : « ... Dans votre dernière carte vous me disiez : les Lettres (V) montrent, sans laisser subsister le moindre doute, les liens *étroits* entre Nietzsche et sa sœur. Oui, oui, oui, oui, oui ! Mais ces liens étroits n'allaient pas sans une constante contrainte de sa part. Combien cette contrainte était crispée, c'est ce qui ne fut visible que peu avant qu'il sombre dans la folie : précisément quand Nietzsche envoya à Naumann sa grande feuille in-folio de complément au texte d'*Ecce Homo*, où il est question de sa mère et de sa sœur. Là, Nietzsche, finalement écœuré de ce petit jeu, parle franchement et librement, et jamais on n'a écrit condamnation plus définitive sur personne, que dans cette feuille. »

Les deux versions antérieures de la main de N. (cf. note sur § 3 du chapitre « Pourquoi je suis si sage »), que jusqu'à la découverte de cette feuille, nous tenions pour les deux derniers fragments posthumes de notre édition*, ne laissent pas de doute quant à l'authenticité du nouveau texte. Certes, on ne peut y méconnaître l'extrême tension psychique, l'inquiétante euphorie qui semble annoncer la catastrophe imminente : mais, sur ce point, le nouveau texte du § 3 de « Pourquoi je suis si sage » ne se distingue *nullement* de bien d'autres passages d'*Ecce Homo*. Comme aucun doute n'est possible quant à son authenticité, et qu'il s'intègre parfaitement dans le texte d'*Ecce Homo*, la nouvelle version du § 3 est publiée dans notre édition à la place de celle connue jusqu'à présent.

Ce fragment redécouvert nous donne une idée approximative de ce que contenaient ces « extravagances éliminées » par Gast de sa copie, c'est-à-dire de ces pages qui contenaient « encore des passages d'une beauté saisissante », mais qui furent néanmoins détruites à Naumburg (ou plus tard au « Nietzsche-Archiv » de Weimar). Quelques rares fragments dispersés, surtout dans les cartons, la plupart du temps d'une écriture difficilement déchiffrable, et auxquels ne correspond aucune version définitive dans *Ecce Homo*, nous permettent d'imaginer le contenu d'un certain nombre de passages éliminés. Il s'agit des fragments suivants, publiés dans les *Fragments posthumes* (VIII) : 21 [7] contre les antisémites; 21 [8] vraisemblablement contre Paul Rée; 23 [9] également contre les antisémites; 25 [7] sans doute le § 5 du chapitre sur le « Cas Wagner »; 25 [8] sur Stendhal; 25 [9] sur des écrivains français contemporains (avec peut-être également le court schéma de 25 [4]; 25 [11] sur « les officiers et les banquiers juifs », considérés comme « les alliés naturels » de N.; 25 [12] sur Peter Gast. Mais ces fragments ne peuvent pas plus être repris dans le texte d'*Ecce Homo* que les ébauches que N. a ultérieure-

* et qui, à ce titre, furent traduites par Pierre Klossowski dans son *Nietzsche ou le cercle vicieux*.

ment mises au point et qui sont données dans l'appareil critique. Mis à part le § 3 du chapitre « Pourquoi je suis si sage » et d'autres corrections moins importantes, l'*Ecce Homo* doit rester tel qu'il est connu.

La feuille recopiée par Peter Gast contient deux autres corrections qui se rapportent à la première feuille d'épreuve d'*Ecce Homo* déjà visée par N. La première concerne le § 4 du chapitre « Pourquoi je suis si sage » et était rendue nécessaire par le nouveau texte du § 3 (cf. note 1, p. 104) : à l'exception de ce seul cas. La deuxième se rapporte à un passage du court Prologue (« En ce jour de perfection ») qui suit l'Avant-Propos et introduit l'autoportrait de N. Il s'agit du passage où N. énumère ses dernières œuvres. Dans la feuille portant son « Bon à tirer » (p. 1), on lit : « Le premier livre de l'*Inversion de toutes les valeurs*, les *Chants de Zarathoustra*, le *Crépuscule des Idoles*, ma tentative de philosopher avec un marteau »; d'après l'indication de N. recopiée par Gast, il faut maintenant lire : « L'*Inversion de toutes les valeurs*, les *Dithyrambes de Dionysos*, et, pour mon délassement, le *Crépuscule des Idoles*. » En fait, Gast a reporté cette correction sur la première feuille d'*Ecce Homo* visée par N., en notant : « Modification conforme à un billet à Naumann ». Mais il n'a pas corrigé « le premier livre de l'*Inversion de toutes les valeurs* » en « L'inversion de toutes les valeurs ». Cette correction correspond à l'équation *Antéchrist* = totalité de l'*Inversion de toutes les valeurs*, que nous connaissons par la lettre de N. à Paul Deussen du 26 novembre 1888 (Cf. *Chronologie*), mais Gast n'en a pas tenu compte, car N. ne l'en avait pas informé. (Cf. également l'importante note 6, p. 324 : « Achevé l'*Inversion des valeurs* ».

La genèse d'*Ecce Homo*

Pendant la révision de *Crépuscule des Idoles*, N. écrivit un bref autoportrait qui devait constituer le noyau d'*Ecce Homo*. Cet « *Ecce Homo* primitif » nous est conservé dans le cahier W II 9, de Turin (pp. 130-106) : il est publié en tant que fragment posthume 24 [1] dans le volume W III/3 de l'édition KGW. Ce fragment s'articule en 11 paragraphes, dont le contenu s'apparente aux textes connus suivants, dans l'ordre : *Ecce Homo*, chapitre « Pourquoi je suis si avisé » § 1, « Pourquoi je suis si sage » §§ 6, 4, 5, « *Crépuscule des idoles* », tout le chapitre « Ce que je dois aux Anciens »; *Ecce Homo* §§ 1 et 2 du chapitre « Pourquoi je suis si sage ». Cette version primitive contient par rapport aux textes définitifs qui en sont issus de très nombreuses variantes, ainsi que des passages éliminés par la suite; elle se termine par les mots : « Eh bien, je suis tout le contraire d'un *décadent* » : car c'est moi-même que je viens de décrire ». Lorsque, le 15 octobre

* En français dans le texte.

1888 — jour de son 44^e anniversaire —, N. prit la décision de « se raconter sa propre vie », il prit, après quelques hésitations (cf. VIII 24 [2] et 24 [9]) les passages sur ses rapports avec les « Anciens » et les fit imprimer comme dernier chapitre de *Crépuscule des Idoles*. Il avait à cet effet recopié au net la copie de W II 9, et ce en y ajoutant quelques indications sur ses rapports avec la littérature française et Goethe. Cette nouvelle copie ne nous est *pas* conservée en tant que telle, car N. l'a utilisée lorsqu'il a envoyé à Leipzig le chapitre « Ce que je dois aux Anciens » de *Crépuscule des Idoles* : il découpa les paragraphes dont il avait besoin et les colla bout à bout, recouvrit d'autres textes les passages éliminés (l'un de ces derniers est le fragment posthume VIII 24 [10] sur Goethe et Stifter).

Le 24 octobre 1888, l'imprimerie de Leipzig envoya à N. les épreuves du nouveau chapitre de CI (contenant « Le marteau parle ») : on peut donc admettre la date qu'il indique dans ses lettres comme celle où il a entrepris son autoportrait : celle de son anniversaire, le 15 octobre. La correction des épreuves de CI fut terminée fin octobre, et le 6 novembre, N. annonçait en ces termes à l'éditeur Naumann :

« ... Ne vous étonnez de rien avec moi ! Par exemple de ce que, dès que le *Crépuscule des Idoles* sera, dans tous les sens, une affaire réglée, nous devons nous mettre tout de suite à une nouvelle impression. J'ai acquis l'absolue conviction que j'ai encore besoin d'un nouveau livre, un écrit qui serve au plus haut point de *préparation*, avant de pouvoir me présenter dans un délai d'un an environ avec le premier livre de *l'Inversion des valeurs*. Il faut créer une *attente* véritable — autrement, il en ira de ce livre comme de *Zarathoustra*. Or, ces dernières semaines, j'ai eu les plus heureuses inspirations, grâce à un incomparable bien-être, unique jusqu'à présent dans ma vie, grâce également à un merveilleux automne et aux prévenances les plus délicates que j'ai rencontrées à Turin. C'est ainsi que je suis *venu à bout*, entre le 15 octobre et le 4 novembre d'une tâche d'une *extrême difficulté* — celle de me raconter, moi-même, mes livres, mes opinions, et, fragmentairement, dans la mesure où cela s'imposait, *ma vie*. Je crois que *cela* sera entendu, peut-être même trop... Et tout serait alors pour le mieux. »

C'est « entre le 15 octobre et le 4 novembre » que fut rédigée une version interrompue d'*Ecce Homo* en 24 paragraphes numérotés sans interruption, que nous appellerons « *Version d'octobre* »*. Il est

* Le titre de la nouvelle œuvre était fixé dès le 30 octobre 1888, lorsque N. écrivit à son ami Peter Gast : « Le jour de mon anniversaire, j'ai commencé quelque chose de nouveau qui semble déjà bien se présenter et est déjà passablement avancé. Cela s'appelle *Ecce Homo*. Ou comment on devient ce que l'on est. » L'étape immédiatement précédente est marquée par deux titres abandonnés : « ECCE HOMO / Un présent pour mes amis et ECCE HOMO / Ou / [Un problème pour psychologues] Pourquoi j'en sais un

facile de la reconstituer, grâce aux chiffres des paragraphes biffés et corrigés par N. lui-même (et ce, lorsqu'il modifia le nombre des paragraphes sans toucher au texte) dans la copie définitive destinée à l'imprimeur, et grâce également aux paragraphes qu'il écarta du texte et qui se retrouvent dans le carton Mp XVI 5 avec leur numéro d'origine. Peu après, dans une phase que nous appellerons « *état intermédiaire* », N. écrivit un Avant-propos en 7 paragraphes, la deuxième moitié du 3^e paragraphe ainsi que les paragraphes 4, 5, 6, 7 étant une version améliorée des trois derniers paragraphes de la « version d'octobre », et ce, dans l'ordre suivant : 20, 24, 22 et 23. Il écrivit en outre trois courts chapitres non divisés en paragraphes sur « *Par-delà Bien et Mal* », « *Le cas Wagner* » et « *Crépuscule des Idoles* ». C'est de la fusion de la « version d'octobre » et de l'« état intermédiaire » que résulta la copie destinée à l'imprimeur (Dm) que N. envoya peu avant le 15 novembre à l'éditeur Naumann à Leipzig : en effet, dès le 15 novembre, Naumann était en mesure d'informer N. du volume approximatif de cette œuvre.

Ainsi, le Dm d'*Ecce Homo* avait déjà, pour l'essentiel, sa forme définitive. Mais N. procéda encore à d'autres modifications et ajouts, et ce en trois phases : (1) entre mi-novembre et fin novembre à Turin; (2) entre le 1^{er} et le 6 décembre à Turin; (3) entre le 6 décembre 1888 et le 2 janvier 1889, également à Turin. On peut représenter l'évolution des *six phases* du texte d'*Ecce Homo* à partir de la « version d'octobre », dans la table de concordance qui suit : (pages 522 et 523).

Cette table de concordance, lue de gauche à droite, décrit l'évolution des différentes parties d'*Ecce Homo*. Elle permet de constater :

- a) si un paragraphe n'a fait que changer de numéro;
 - b) s'il contient quelques modifications de texte par rapport à la version immédiatement précédente (dans ce cas il est signalé par un astérisque *);
 - c) si les corrections sont plus importantes et modifient la teneur du texte (chiffre du § suivi de deux astérisques (**));
 - d) enfin, si le § a été profondément remanié ou même entièrement remplacé par un texte différent (numéro entre crochets).
- Le signe (—) indique que l'« état intermédiaire » ne contient pas de texte correspondant à la « version d'octobre » : ces passages ont alors été repris *directement* dans la copie destinée à l'imprimeur de mi-novembre.

Lue de haut en bas, la table de concordance montre *quand* les paragraphes ont été écrits pour la première fois, et *quand* ils ont été modifiés.

Entre mi-novembre et fin novembre (colonne du tableau : *fin nov.*) N. a rajouté (et envoyé de Turin) : le § 8 dans le chapitre

peu plus long. » D'autres titres antérieurs en W 119, cf. VIII 24 [2.3.4.5.8.9.].

Version d'oct.	État interméd.	Mi-nov.	Fin nov.	6 déc.	Fin déc.
	Av.-prop.				Avant - propos
	1	1			1
	2	2			2
20	[3]	3			3
24	[4]	4			4
				Table	Table
1	(—)	« En ce jour de perfection* » « Pourquoi je suis si sage »			« En ce jour de perfection* » « Pourquoi je suis si sage »
2	(—)	1			1
3	(—)	2			2
4	(—)	3			[3]
5	(—)	4			4
6	(—)	5			5
7	(—)	6			6
8	(—)	7		7	7
		8			8
		« Pourquoi je suis si avisé »			« Pourquoi je suis si avisé »
9	(—)	1			1
10	(—)	2			2
11	(—)	3		3	3
					4
12	(—)	4		[4]	5
					6
					7
13	(—)	5			8
14	(—)	6			9
				7	10
		« Pourquoi j'écris de si bonnes œuvres »		« Pourquoi j'écris de si bons livres »	« Pourquoi j'écris de si bons livres »
15	(—)	1			1
		2			[2]
		2	3	3	3
		3	4		4
		4	5	5	5
				6	6
		NT			NT
16	(—)	1			1
		2			2
		3			3
				4	4
		Inact.			Inact.
17	(—)	1			1
18	(—)	2			2
19	(—)	3			3
		HTH			HTH
20	(—)	[1]			1
20	(—)	[2]			2
20	(—)	[3]			3
		4			4
20	(—)	[5]			5
					6
		Aur.			Aur.
21	(—)	[1]			1
		2			2
		GS			GS
		Za			Za
24	(—)	[?]		[1]	1
		[?]		2	2
		[?]		3	3

Version d'oct.	État interméd.	Mi-nov.	Fin nov.	6 déc.	Fin déc.
		[?]		4	4
		Fragment		[5]	5 ..
		5 et fragm.		[6]	6
		6		7	7
		7		8	8
PBM					PBM
		1			1
Un §.		2			2
GM					GM
CW					
CI					CI
Un §.		1			1
" "		2			2
			3		3
		CW			CW
Un §.		1			1
" "		2			2
		3			3
		4	[4]	4	4
« Pourquoi je suis un destin »					« Pourquoi je suis un destin »
				1	1
				2	2
24	[Av.-prop. 4] → [1]	1		3	3
		2		4	4
		3		5	5
22	[Av.-prop. 5] → [2]	4		6	6
22	[Av.-prop. 6] → [3]	5		7	7
23	[Av.-prop. 7] → [4]	6		8	8
	5	7		9	9
				Déclar. de guerre	<supprimé>
				Le marteau parle	<supprimé>
					Gloire et éternité <supprimé> le 2-1-1889>

« Pourquoi je suis si sage », le § 3 dans le chapitre sur « *Crépuscule des Idoles* » ; le § 4 du chapitre sur « *Le cas Wagner* » a été remplacé par un texte tout différent.

Mais comme N. voulait effectuer d'autres corrections importantes, notamment dans le chapitre « *Ainsi parlait Zarathoustra* », il se fit d'abord renvoyer de Leipzig à Turin la deuxième, puis (pour éviter les confusions) la première partie de la copie destinée à l'imprimeur (Dm) : il entreprit alors une révision approfondie, qui fut terminée le 6 décembre. Au cours de cette phase (colonne : 6 déc.), N. rajouta les passages suivants : la « Table des matières » (après l'« Avant-propos »), un § 7 (devenu finalement 10) dans le chapitre « Pourquoi je suis si avisé », le § 6 du chapitre « Pourquoi j'écris de si bons livres », le § 4 du chapitre sur la « *Naissance de la Tragédie* », les §§ 1 et 2 de « Pourquoi je suis un destin », plus la « Déclaration de guerre » et « Le marteau parle ». Le chapitre sur « *Ainsi parlait Zarathoustra* » subit d'importantes modifications. La version immédiatement antérieure de ce chapitre (colonne : *mi-novembre*) ne nous est conservée que fragmentairement : elle comportait apparemment 7 paragraphes ; c'est ce qu'indique le point d'interrogation entre crochets. Le § 1 du chapitre sur *Za* figure (dans la colonne 6 déc.) entre crochets, afin d'indiquer sa refonte totale par rapport au § 24 de la « version d'octobre ». Pendant la révision de début décembre, furent plus ou moins remaniés : § 7 de « Pourquoi je suis si sage », § 3 de « Pourquoi je suis si avisé », §§ 3 et 5 de « Pourquoi j'écris de si bons livres », § 4 du chapitre sur « *Le cas Wagner* » (précisément à partir du texte envoyé de Turin à Leipzig vers la fin novembre). Enfin, le § 4 (devenu 5) de « Pourquoi je suis si avisé », fut remplacé par un texte tout différent.

Le 6 décembre, N. renvoya à Leipzig la copie destinée à l'imprimeur ainsi révisée. Il n'avait plus l'intention de rien y changer. Mais, à peu près entre mi-décembre et les 29/30 décembre, N. envoya encore à Leipzig d'importantes corrections et adjonctions (colonne : *fin déc.*) : dans le chapitre « Pourquoi je suis si avisé » s'ajoutèrent des textes nouveaux : les §§ 4, 6, 7 ; dans le chapitre « Pourquoi j'écris de si bons livres », le § 2 fut remplacé par un texte entièrement nouveau ; dans le chapitre sur *HTH* vint s'ajouter le § 6 ; la fin du § 5 dans le chapitre sur *Za* fut modifiée. Dans le § 1 de « Pourquoi j'écris de si bons livres », une petite correction concerne Spitteler et Widmann. C'est de cette période que datent également les corrections (que nous avons récemment redécouvertes) du texte déjà composé : le nouveau § 3 et la correction que cela implique dans le § 4 de « Pourquoi je suis si sage », ainsi que la phrase modifiée dans le petit prélude « En ce jour de perfection ». Cette dernière correction est liée à celle que nous avons découverte dans le § 3 du chapitre sur « *Crépuscule des Idoles* » (concernant l'« Inversion de toutes les valeurs »). Ces corrections n'ont pas toutes été effectuées par N. au même moment : dès avant le 20 décembre par exemple, N. avait envoyé à Leipzig l'actuel § 7 du chapitre « Pourquoi je suis

si avisé », alors que le § 6 du même chapitre ne parvint que plus tard à l'imprimerie, et pourtant avant le § 4 (cf. plus bas notes sur le chapitre « Pourquoi je suis si avisé »). Le 29 décembre, donc après avoir déjà expédié quelques compléments, N. annonçait à son éditeur : « un reste de manuscrit, que des choses de la plus extrême importance, parmi lesquelles le poème qui doit conclure *Ecce Homo* ». La toute dernière correction eut lieu le 2 janvier 1889, lorsque N. redemanda, pour sa dernière œuvre, les *Dithyrambes de Dionysos*, le poème final d'*Ecce Homo* (« Gloire et éternité »), plus celui qui venait à la fin de *Nietzsche contre Wagner* (« De la pauvreté du plus riche »). On ne peut savoir avec certitude ce que contenait cet envoi du 29 décembre : mais, *ce qui ne fait pas de doute*, c'est qu'une bonne partie de cet envoi — ainsi que des envois antérieurs, et peut-être même postérieurs —, n'existe plus : c'est ce qui ressort à l'évidence de notre exposé sur la *Copie destinée à l'imprimeur* (Dm) d'*Ecce Homo*, ainsi que des déclarations de Peter Gast et d'Elisabeth Förster-Nietzsche citées plus haut.

Les dernières corrections (du 29 décembre 1888 au 2 janvier 1889), à la fin d'*Ecce Homo*, rétablirent la fin de cette œuvre dans l'état de la première copie destinée à l'imprimeur (colonne : *minou*). Ces corrections concernaient — le 29 décembre — la « Déclaration de guerre », qui a disparu, ainsi que le § « Le marteau parle » (Za III, § 30 du chapitre « D'anciennes et de nouvelles tables »). Dans notre note sur la « Loi contre le christianisme » à la fin de *L'Antéchrist*, nous avons déjà montré (contre l'avis de Pierre Champromis), que la « Déclaration de guerre » n'est pas le même texte que la « Loi contre le christianisme », et que le § « Le marteau parle », d'abord destiné à *L'Antéchrist*, n'était pas le § 30, mais le § 29 (repris ensuite dans *Crépuscule des Idoles*) du chapitre « D'anciennes et de nouvelles tables » (ce dernier point, contrairement à Champromis et Podach). De même, nous avons pu faire certaines suppositions sur le contenu de la « Déclaration de guerre », qui permettent de la mettre en rapport avec le dernier chapitre (« Pourquoi je suis un destin ») d'*Ecce Homo*. C'est dans un passage jusqu'alors inconnu d'une lettre de N. à Strindberg du 7 décembre 1888 que nous avons découvert l'indication décisive sur le contenu *politique* de la « Déclaration de guerre ». Celle-ci faisait partie d'*Ecce Homo* depuis la révision de début décembre ; à partir de ce moment, N. fut de plus en plus préoccupé par la « grande politique », jusqu'au 29 décembre 1888, où dans un brouillon jusqu'alors inédit de lettre à Peter Gast, qui porte déjà les traces de la folie menaçante, il rédigea un « Mémoire » contre la dynastie des Hohenzollern, et le fit parvenir au publiciste français Jean Bourdeau. (Celui-ci répondit le 4 janvier 1889 : « J'ai reçu également votre manuscrit de Turin, qui témoigne de vos sentiments antiprussiens... Il ne me semble pas de nature à pouvoir être publié. ») Les fragments 25 [13], 25 [14], 25 [15], 25 [16], 25 [18] du volume VIII/3 de l'édition KGW nous permettent de deviner la teneur de ce

« Mémoire », ainsi que quelques lettres et brouillons de cette période. En travaillant à la rédaction de ses proclamations de « grande politique », N. revint une fois de plus sur la « Déclaration de guerre » : il songea à la faire suivre d'un « Dernier examen », qu'il avait déjà écrit à la suite des fragments 25 [13-14]. Il recopia ce « Dernier examen » au propre en y ajoutant cette indication pour l'imprimeur : « A la fin — après la *Déclaration de guerre* », puis, dans la marge inférieure du feuillet : — « Après cela, une feuille blanche, où ne figurent que ces mots : *Gloire et éternité*. » Mais le feuillet contenant le « Dernier examen » resta à Turin (N. en utilisa plus tard le verso : cf. plus haut). A la place, N. envoya le 29 décembre « Gloire et éternité » avec la mention : « Le paragraphe *Déclaration de guerre* [manque]. » (lapsus pour « à supprimer » « *Fehlt weg* », au lieu de *fällt weg* !). Du point de vue de l'écrivain, cette suppression de la « Déclaration de guerre » d'*Ecce Homo* s'explique très bien : après la rédaction de son « Mémoire », N. semblait considérer la « Déclaration » comme « dépassée ». Enfin, dans une carte postale du 1^{er} janvier et un télégramme du 2 janvier 1889, il demanda à C. G. Naumann de lui renvoyer « Gloire et éternité » pour les *Dithyrambes de Dionysos* : ainsi le § 9 de « Pourquoi je suis un destin » constitua de nouveau la fin d'*Ecce Homo* — comme dans la première copie destinée à l'imprimeur.

P. 91.

1. La page de titre en Mp XVI 5, 6 (« version d'octobre »), porte en sous-titre :

Comment on devient ce que l'on est

« Planer au-dessus et avoir des griffes, voilà
le lot des grands génies. »

Galiani.

Commencé le 15 octobre, fini le 4 novembre 1888 à Turin.

(La citation — donnée en français — de Galiani se trouve dans sa lettre à Madame d'Épinay du 24 novembre 1770.)

En Mp XVI 5, 19 v, on trouve aussi cette note pour l'imprimeur :

Ensuite, une feuille où l'on ne lit que ces mots :

« Comment on devient ce que l'on est

« Turin, le 15 octobre 1888. »

Cette note venait à la fin de l'« Avant-propos » dans l'« état intermédiaire » d'EH.

AVANT-PROPOS

P. 93.

1. Engadine /, et sans parler — pour les épargner — de mes amis, / pour me convaincre... (Mp XVI 5 « état intermédiaire »).

2

P. 94.

1. Cf. CI « Comment, pour finir, le “ monde vrai ”, devint fable ».

2. Suit en Mp XVI 5 (« état intermédiaire »), une phrase biffée : « Idéaliste — dans ma bouche, c'est le mot qui désigne les plus dangereux faussaires... Inversion de toutes les valeurs! »

3

3. *un air des hauteurs... au-dessous de soi !*] Première version : « ... un air des hauteurs, léger, vif, doux, — *et si pur !* Comme toutes les choses baignent paisiblement dans la lumière! — On songe avec pitié à l'air d'*en-bas*, l'air empesté de l' “ idéal ”!... Où trouver, contre tout idéalisme, formule plus forte que cette phrase [(de *Humain, trop humain*, *)] : *Les convictions sont des adversaires plus redoutables de la vérité que les mensonges?* Connait-on ma définition de la conviction, de la “ foi ”? “ *Une insincérité faite instinct* ”?... » (Mp XVI 5, 7 « état intermédiaire », première version biffée).

4. *...au-dessous de soi !*] Suit, en Mp XVI 5, 7 (« état intermédiaire »), cette phrase biffée : « On sent, par exemple, la morale au-dessous de soi. »

5. *L'erreur*], (l'idéalisme) biffé en Mp XVI 5, 7 (« état intermédiaire »).

6. « *Nitimur in vetitum, cupimusque negata* » : « Nous tendons toujours aux choses défendues et convoitons ce qui nous est interdit. » (Ovide, *Amours*, 3, 4, 17.) (N.D.T.)

7. Cf. « *in hoc signo vinces...* » (N.D.T.)

4

P. 95.

1. Version de l' « état intermédiaire » : « J'ai fait à l'humanité le plus grand présent qu'elle ait jamais reçu : je lui ai donné mon

* Cf. également HTH 483, AC 55, ainsi que la variante du § 20 de la « version d'octobre » se rapportant au chapitre d'EH sur HTH).

Zarathoustra. Ce livre, le plus *haul* qui soit — tout le phénomène humain se trouve à des distances infinies *au-dessous* de lui — est aussi le plus profond, un puits parfaitement inépuisable, où aucun *seau* ne descend qui ne remonte plein d'or et de bonté. — Pourquoi *Ainsi parlait ZARATHOUSTRA*? Que signifie ici le nom de ce Perse des temps obscurs? On sait pourtant bien en quoi il a été le premier, ce dont il a marqué le début : il a vu dans la lutte du bien et du mal la vraie roue motrice du cours des choses, il a transposé la morale en métaphysique, en tant que cause, que force, que fin en soi. Zarathoustra a *engendré* cette énorme erreur : par conséquent, il doit être le premier qui la *reconnaisse*. Non seulement il a en cela une expérience plus vaste et plus longue qu'aucun penseur — il dispose aussi de la plus longue réfutation expérimentale de la thèse selon laquelle le monde est soumis à un « ordre moral »; plus important encore, il est *plus sincère* qu'aucun autre penseur. Sa doctrine — et c'est la seule — a pour vertu *suprême* la sincérité : dire la vérité et bien décocher ses flèches, telle est la vertu perse. La morale se surpassant elle-même par souci de vérité [le moraliste se surpassant lui-même en son contraire — *moi*] — voilà ce que signifie, dans ma bouche, le nom de Zarathoustra. »

Cf. EH « Pourquoi je suis un destin », §§ 3, 6, 7, 8, ainsi que les notes du § 1 du chapitre sur « *Ainsi parlait Zarathoustra* ».

2. Cf. CI « Divagations », § 51, fin, VIII 11 [417].

3. Cf. Za II « De l'heure du plus grand silence ».

4. Cf. Za II « Aux îles fortunées ».

P. 96.

1. Cf. Za I « De la prodigue vertu », § 3.

« EN CE JOUR... »

P. 98.

1. Dans la « version d'octobre », § 1, sous la date : « Turin, le 15 octobre 1888 »; cf. un état antérieur dans le fragment VIII 23 [14].

2. *L'Inversion... idoles*]. Cf. plus haut, notes p. 279.

POURQUOI JE SUIS SI SAGE

I

P. 99. .

1. Karl-Ludwig Nietzsche (1813-1849).

2. Franziska Nietzsche, née Oehler (1825-1897).

3. En 1849, d'une maladie du cerveau. Quelques lettres de la mère de N. à des amis, que nous avons récemment découvertes, démentent la « fable convenue » d'une chute dans l'escalier qui serait la cause de sa mort : ces lettres ont été écrites pendant la maladie : elles seront publiées dans notre édition de la Correspondance de N.

4. Cf. *Chronologie de HTH.*

5. Cf. *Chronologie de A.*

2

P. 102.

1. Cf. CI « Ce qui manque aux Allemands », § 6.

3

2. Cf. plus haut nos éclaircissements sur ce paragraphe, de même que M. Montinari, « *Ein neuer Abschnitt in Nietzsches Ecce Homo* » (« Un nouveau paragraphe dans l'*Ecce Homo* de Nietzsche ») in *Nietzsche-Studien*, annuaire international des études nietzschéennes, I : 1972, pp. 380-418.

Ci-dessous le texte de ce paragraphe, tel qu'on le connaissait jusqu'ici :

« Cette double série d'expériences, cette aptitude à accéder à deux mondes apparemment éloignés, se répète en tous points dans ma nature — je suis un être « double » : outre la vue, j'ai aussi la « double vue » — et peut-être même la triple... De par mon origine, déjà il m'est donné d'avoir un regard qui porte au-delà de toutes les perspectives purement locales et nationales, il m'en coûte peu d'être un « bon Européen ». D'un autre côté, je suis peut-être plus allemand que les Allemands d'aujourd'hui, de simples sujets du « Reich » allemand, ne pourraient l'être encore — moi le dernier Allemand *anti-politique*. Et pourtant mes ancêtres étaient des nobles polonais : c'est pourquoi j'ai encore dans le sang beaucoup d'instincts de ma race, et, qui sait ? — peut-être même celui du *liberum veto* —. Quand je songe au nombre de fois où, en voyage, j'ai été pris pour un Polonais, et ce même par des Polonais, et combien il est rare que l'on me reconnaisse pour Allemand ; cela pourrait donner l'impression que je ne suis qu'un Allemand « moucheté »... Pourtant, ma mère, Franziska Oehler, est certainement on ne peut plus allemande ; de même que ma grand-mère paternelle, Erdmuthe Krause. Cette dernière a passé toute sa jeunesse dans la bonne vieille ville de Weimar, non sans contacts avec le cercle qui entourait Goethe. Son frère, le professeur Krause, qui enseignait la théologie à Königsberg, fut, après la mort de Herder, nommé surintendant général. Il n'est pas impossible que sa mère, mon arrière-grand-mère, soit citée dans le journal

du jeune Goethe sous le diminutif de « Muthgen ». Elle épousa en secondes noces le surintendant Nietzsche, à Eilenburg. En 1813, l'année terrible de la guerre, elle accoucha le jour même où Napoléon entra à Eilenburg avec son état-major, le 10 octobre. Saxonne, elle était une grande admiratrice de Napoléon : il se pourrait bien que je le sois encore. Mon père, né en 1813, mourut en 1849. Avant d'être nommé pasteur à Röcken, près de Lützen, il avait vécu quelques années au château d'Altenburg, où il était précepteur des quatre princesses. Ses anciennes élèves sont la reine de Hanovre, la Grande-duchesse Constantin, la Grande-duchesse d'Oldenburg et la Princesse Thérèse de Saxe-Altenburg. Il était plein d'une pieuse vénération pour le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, dont il tenait sa charge : les événements de 1848 l'attristèrent au-delà de toute expression. Moi-même, né le jour anniversaire de la naissance de ce roi, reçu comme il se devait le prénom très « Hohenzollern » de Friedrich-Wilhelm. Le choix de ce jour avait au moins un avantage : pendant toute mon enfance, mon anniversaire fut un jour de fête. — Je tiens pour un grand privilège d'avoir eu un tel père ; il me semble même que cela explique tous les autres privilèges que j'ai pu avoir, *sauf* la vie, le grand "oui" à la vie. Surtout, je lui dois de n'avoir pas eu besoin d'une intention délibérée, mais d'une simple attente, pour entrer de plain-pied, et sans le vouloir, dans un monde de choses délicates et élevées : c'est là que je me sens chez moi, c'est là que ma passion la plus intime s'épanouit. Si j'ai failli payer de ma vie ce privilège, je ne l'ai pourtant pas payé trop cher. Pour seulement comprendre quelque chose à mon *Zarathoustra*, il faut peut-être être fait comme je le suis — avoir un pied *hors* de la vie... »

En liaison avec cette correction (sur les épreuves), N. entreprit d'autres corrections sur la copie non encore composée ; elles sont indiquées dans les notes sur le § 4 de « Pourquoi je suis si sage », le § 2 de « Pourquoi j'écris de si bons livres », et le § 5 du chapitre sur « *Ainsi parlait Zarathoustra* ».

En Mp XVIII, on trouve deux états antérieurs du texte définitif :

« J'aborde ici la question de la race. Je suis un noble polonais *pur sang* * ; dans mes veines, pas une goutte de sang mauvais, et surtout pas de sang allemand. Quand je cherche mon plus exact opposé, l'incommensurable bassesse des instincts, je trouve toujours ma mère et ma sœur : me croire une "parenté" avec une telle *canaille* * allemande, c'était blasphémer ma nature divine. La manière dont, jusqu'à l'instant présent, ma mère et ma sœur me traitent, m'inspire une indicible horreur — j'avoue que mon objection la plus profonde contre ma pensée du retour éternel, que j'appelle une pensée « *abysmale* », a toujours été la pensée de ma mère et de ma sœur... Mais, en tant que Polonais

* En français dans le texte.

aussi, je suis un terrible atavisme : il faut remonter le cours des siècles pour trouver cette race d'hommes, la plus noble qui soit, dans l'état de pureté des instincts où je l'incarne. Comparé à tout ce qui, aujourd'hui, se nomme « noblesse », j'ai un sens souverain de la distinction, je ne tolérerais pas dans ma voiture le jeune empereur d'Allemagne comme cocher. Il n'y a eu qu'un cas où j'aie trouvé mon égal — et je le reconnais avec gratitude. Madame Cosima Wagner est, de loin, la nature la plus noble qui soit, et, par rapport à moi, j'ai toujours considéré son mariage avec Wagner comme simple adultère... le cas Tristan. »

Sur le feuillet qui contient ce dernier fragment, on trouve également le deuxième état :

« Toutes les notions répandues sur les degrés de parenté sont un non-sens physiologique que rien ne saurait surpasser. C'est avec ses parents que l'on a le moins de parenté; le mariage du frère et de la sœur, tel qu'il était par exemple de règle dans les familles royales d'Égypte, est si peu contre nature que, par comparaison, tout mariage est presque un inceste... Ressembler à ses parents est le signe le plus net de la vulgarité : les natures supérieures ont une origine qui remonte infiniment plus haut, c'est pour leur donner naissance qu'il a fallu le plus longtemps accumuler, retenir, amasser — le grand individu est l'individu le plus ancien — un atavisme. »

3. *Cela... race*] Cf. la variante du § 2 (début) de « Pourquoi j'écris de si bons livres ». (Note 4, p. 132.)

P. 103.

1. *La manière... praestabilita*] Cf. variante de la fin du § 5 dans le chapitre sur *Zarathoustra* (Note 1, p. 166).

2. *Mais... sœur*] Cf. Za III « Le convalescent », § 2 : « Hélas, l'homme à jamais revient ! Toujours revient le petit homme ! »

3. Guillaume II.

4. *Madame... parenté*] Cf. le billet de dédicace à Cosima Wagner qu'il date de la même période : « Dame vénérée, au fond, la seule femme que j'aie vénérée — ... Daignez recevoir le premier exemplaire de cet *Ecce Homo*. Tout le monde, au fond, s'y trouve mal traité, à l'exception de Richard Wagner — et aussi de Turin. On y voit aussi Malwida sous les traits de Kundry... L'Antéchrist. »

5. Cf. CI. « Divagations », § 44.

6. Il ne nous a pas été possible de découvrir à quoi N. faisait allusion. On ne peut exclure une hallucination. Parmi les connaissances de N. dans sa période bâloise, figurait la « dionysienne » Madame Rosalie Nielsen. Kurt Hezel raconte : « Je possède encore, souvenir de ma vie d'étudiant, la photographie, que m'avait dédiée Madame Nielsen, d'une curieuse tête de Dionysos (photo de sculpture)... Cette photographie, Madame Nielsen prétendait l'avoir reçue de Nietzsche en personne. » (Cf. Bernoulli : *Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche, eine Freundschaft*, Jena 1908. t. I, 117.)

4

P. 104.

1. *à l'exception de ce seul cas*] Dans le placard déjà composé, on lisait avant l'envoi contenant le nouveau texte du § 3 de « Pourquoi je suis si sage » (ainsi que la présente correction et d'autres) : « on ne trouvera que rarement — en fait une seule fois — ».

2. Heinrich von Stein (1857-1887), philosophe et wagnérien, fut à Sils-Maria du 26 au 28 août 1884. N. avait fait sa connaissance (de même que plus tard Malwida von Meysenbug, et, par celle-ci, Wagner), grâce à Paul Rée.

P. 251.

1. « La tentation de Zarathoustra » : c'est sous ce titre que N. envisageait à l'automne 1888 la publication de la IV^e partie de *Za* (dont n'existait alors qu'un tirage limité à 40 ex.). Cf. VIII 22 [13. 15. 16].

6

P. 107.

1. Cf. AC § 20 (note 1, p. 31).

7

P. 109.

1. Suit, en Dm, le passage suivant, biffé par . . lors de sa révision de début décembre :

« Et même dans le cas de Wagner, comment pourrais-je nier que [mon intimité] mon amitié avec Wagner et Madame Wagner m'a laissé les souvenirs les plus réconfortants et les plus exaltants [et seulement de tels souvenirs] — qu'il n'y eut jamais un seul nuage entre nous? C'est justement cela — et cela seulement — qui me *permet* cette neutralité [ce détachement] du regard, et me fait voir le problème Wagner comme un problème de culture — *et* peut-être aussi le résoudre. Cinquième et dernier principe : je n'attaque que des choses que je connais à fond — que j'ai moi-même vécues, que, jusqu'à un certain point, j'ai moi-même *été*. — Le christianisme de mes ancêtres [par exemple] tire en moi sa conclusion, — c'est [acquise et fortifiée à la dure école du] inculquée par le christianisme, une rigueur absolue, [une intégrité en ce qui concerne la vérité] de la conscience intellectuelle, qui se retourne contre le christianisme : en moi le christianisme se juge, en moi le christianisme *se dépasse*. »

Nietzsche biffa ce passage lorsqu'il décida de consacrer à Wagner le § 5 de « Pourquoi je suis si avisé ».

P. 111.

1. Za II « De la canaille ».

POURQUOI JE SUIS SI AVISÉ

P. 112.

1. La genèse de ce chapitre est un peu compliquée, et ce à cause des compléments tardifs (d'après le 6 décembre) que Nietzsche a envoyés de Turin à Leipzig. Le 15 décembre 1888 il avait fait parvenir à l'imprimeur de Leipzig une feuille destinée à *Nietzsche contre Wagner* et portant le titre d'« Intermezzo ». Au dos de cette feuille, il écrivit : « à insérer p. 3 du manuscrit *avant* le chapitre "Wagner considéré comme un danger" ». Mais quelques jours plus tard, le 20 décembre, il pria Naumann de joindre ce texte à *Ecce Homo* « ainsi que c'était prévu à l'origine... et, plus précisément dans le deuxième grand chapitre ("Pourquoi je suis si avisé"), en tant que *paragraphe 5*. Les numéros suivants doivent être modifiés en conséquence, et le titre "Intermezzo", bien entendu, est à supprimer ». Dans les placards d'épreuve de *Nietzsche contre Wagner*, que N. reçut tout de suite après, portant le cachet de l'éditeur C. G. Naumann et la date 22 décembre 1888, le chapitre « Intermezzo » avait pourtant été composé; N. — ainsi que Podach le fait justement remarquer — n'éleva pas d'objections : bien au contraire, il donna le jour de Noël son *imprimatur*, et, par deux cartes postales, du 29 et du 30 décembre 1888, il apporta deux corrections dans le texte d'« Intermezzo ». Le fait qu'il ait finalement renoncé à publier *Nietzsche contre Wagner* (2 janvier 1889) résout la question de savoir où il convient de placer le chapitre « Intermezzo » : il fait partie d'*Ecce Homo*. (Mais, quand on édite aussi *Nietzsche contre Wagner*, il faut le faire dans la forme autorisée par N., voir plus bas.) En réalité, il est vrai que N. voulait à l'origine insérer l'« Intermezzo » dans le chapitre « Pourquoi je suis si avisé », ainsi qu'il ressort de l'indication suivante (du 15 décembre), qui a été biffée en tête de la feuille d'« Intermezzo » et qui était destinée à l'imprimeur : « Insérer dans le deuxième chapitre "Pourquoi je suis si avisé". » Un peu plus tard, N. envoya à Leipzig un autre paragraphe (« Tout bien considéré, ma jeunesse n'aurait pas été supportable », etc.), avec cette indication : « A insérer dans le *deuxième* chapitre "Pourquoi je suis si avisé"; *avant* le paragraphe intitulé à l'origine "Intermezzo" ». Pour éviter que ne se crée une confusion, il donna à ce paragraphe le numéro 5, et à la fin du para-

graphe, il écrivit encore : « 6. / Je n'ajouterai qu'un mot, à l'intention des oreilles élues : ce que / j'attends *maintenant* de la musique / Suite dans la copie. » Enfin, sans doute le 29 décembre à en juger d'après les versions antérieures, N. envoya à Leipzig le dernier ajout (sur Heine), avec cette indication (en tête de la feuille) : « A insérer dans le deuxième grand chapitre " Pourquoi je suis si avisé ", en tant que § 4. » A la fin du nouveau paragraphe, il écrivit encore : « N. B. Ensuite viennent les deux paragraphes qui traitent de Richard Wagner. » Les « deux paragraphes qui traitent de Richard Wagner » étaient le paragraphe inséré par N. lors de sa révision de début décembre, 4^e paragraphe de « Pourquoi je suis si avisé », et qui commence par ces mots : « Puisque j'évoque ici ce qui dans ma vie m'a distrait et réconforté » (§ 5, p. 266) etc., et celui mentionné plus haut, qui commence par ces mots : « Tout bien considéré, ma jeunesse » etc. On peut reconstituer avec certitude, et dans l'ordre, toutes les modifications du chapitre « Pourquoi je suis si avisé », ainsi que l'indique la table de concordance ci-dessous :

6 décembre	20 décembre	Un peu plus tard	Fin décembre
1.....			1
2.....			2
3.....			3
			4
4.....			5
		5.....	6
	5.....	6.....	7
5.....	6.....	7.....	8
6.....	7.....	8.....	9
7.....	8.....	9.....	10

1

2. Cf. CI « Maximes et traits », 10.

P. 113.

1. sans « *moraline* » : Cf. VIII, 12. Mot formé par N. sur le modèle de « judéine » (néologisme de Paul de Lagarde. Cf. Andler, *op. cit.*, I, 486).

2. Bataille de Sadowa. La Saxe, alliée de la Bavière, est battue par la Prusse, dont elle va désormais subir l'influence dans tous les domaines. (N.D.T.)

P. 114.

1. Célèbre internat, près de Naumburg, dans l'ancien cloître cistercien de Pforta, et où N. fit ses études secondaires. (N.D.T.)

P. 115.

1. Dans CI « Maximes et traits », 34.

2

P. 116.

1. Suit, en Dm un passage barré par N. : « — le fait, aussi, qu'au lieu de sentir en Wagner et Schopenhauer mes antagonistes, je me sois attaché à eux avec délectation, oh, combien de délectation! »

3

P. 117.

1. Paris, 1887 (BN).

2. Les écrits philologiques du jeune N. sur Diogène Laërce : *De Laertii Diogenis fontibus*, Rheinisches Museum, vol. 23-24, (1868-1869) pp. 632-653, 181-228; *Analecta Laertiana*, Rheinisches Museum, vol. 25 (1870) pp. 217-231; *Beiträge zur Quellenkunde und Kritik des Laertius Diogenes* (« Contributions à l'étude des sources et à la critique de D. L. »), Bâle, 1870.

P. 118.

1. Ici, fin des épreuves corrigées.

2. D'origine en partie française, puisque fille de Liszt et de Marie d'Agout. (N.D.T.)

P. 119.

1. Cf. « *ex ungue leonem* ». Ici : « C'est à sa griffe que l'on reconnaît Napoléon. » (N.D.T.)

2. Cf. CI, « Les quatre grandes erreurs », § 8, fin.

3. *Au fond, ce d quoi je reviens toujours... Dieu...*] Avant la correction de début décembre, ce passage était rédigé ainsi : « Parmi les Français, *Montaigne* m'a toujours ravi, peut-être par affinité de tempérament : nous avons tous deux beaucoup de pétulance dans l'esprit, et, qui sait, peut-être dans le corps. Un bon disciple de Dionysos doit aussi être un bon satyre. Depuis dix ans, j'ai commerce avec *Stendhal*, une de mes rencontres les plus agréables dans le hasard des livres : sa curiosité psychologique d'aventurier, son *dur* sens des réalités, qui porte encore l'empreinte de la griffe de Napoléon (*ex ungue Napoleonem*), enfin son athéisme *sincère*, vraiment inestimable chez un Français, tout cela lui donne droit à ma sympathie. C'est *Stendhal* qui a fait le meilleur mot d'athée : « La seule excuse de Dieu, c'est qu'il n'existe pas. » *Emerson*, avec ses *Essais* a été pour moi un bon ami, qui m'a rendu ma sérénité aux jours sombres : il y a tant de scepticisme, tant de « possibilités » en lui, que chez lui la vertu même est pleine d'esprit... Un cas unique!... Enfant déjà, j'aimais à l'écouter... De même, *Tristan Shandy* fait partie des premiers livres qui m'aient plu; comment j'ai

reçu *Sterne*, c'est ce que révèle un passage très catégorique dans *Humain, trop humain* (II, Aphorisme 113). Peut-être est-ce pour des raisons proches que, parmi les livres allemands, j'ai préféré *Lichtenberg*, alors que, quand j'avais à peine treize ans, l' "idéaliste" Schiller me mettait déjà un bœuf sur la langue... Je ne voudrais pas oublier l'*Abbé Galiani*, le plus profond polichinelle qui vit jamais le jour. Parmi les livres des *Anciens*, l'un de ceux qui m'ont produit l'impression la plus profonde est celui de l'insolent Provençal *Pétrone*, qui a composé la dernière "*Satura Menippea*". Ce souverain détachement de la « morale », du « sérieux », de son propre goût supérieur, ce raffinement dans le mélange de latin vulgaire et de latin « cultivé », cette indomptable bonne humeur, qui domine avec grâce et malice toutes les bestialités de l' "âme" antique, — je ne saurais nommer aucun livre qui fasse sur moi une impression aussi "libérante" : son effet est dionysien. Dans les cas où j'ai besoin de me remettre rapidement d'une impression répugnante — je songe au cas où, pour ma critique du christianisme, il m'a fallu respirer trop longtemps l'air méphitique de l'apôtre Paul —, remède *héroïque*, quelques pages de *Pétrone* suffisent : me voici aussitôt rétabli. »

4

4. Cf. lettre de Hans von Bülow à N., 24 juillet 1872.

P. 120.

1. *Chaque fois... sanglots.*] Cf. la variante du § 5 du chapitre sur *Zarathoustra*.

5

2. Première version, avant la révision de début décembre :

« La musique — au nom du ciel ! — Gardons-la comme *délassement*, et rien d'autre !... A aucun prix elle ne doit être *pour nous* ce à quoi l'a réduite aujourd'hui, un abus despotique et généralisé : un *excitant*, un coup de fouet pour des nerfs épuisés, une simple wagnéromanie ! — Rien n'est plus malsain — *crede experto* ! — que la manière abusive dont Wagner maltraite la musique, c'est la pire espèce d' "idéalisme" entouré de toute la charlatanerie idéaliste possible ! Il y a peu de choses que je me pardonne moins que ce manque d'instinct qui m'a fait, dans ma jeunesse, m'adonner à ce vice qu'est Wagner. Wagner et la jeunesse — autant dire le *poison* et la jeunesse... Il n'y a que six ans que je sais à nouveau *ce qu'est* la musique, grâce à mon profond retour à un instinct presque oublié, grâce surtout à la chance inestimable que j'ai eue de rencontrer un être dont l'instinct s'apparente au mien, mon ami Peter Gast, le seul musicien qui sache encore ce qu'est la musique, et qui sache

encore *en faire* ! — Ce que j'attends de la musique ? Qu'elle soit gaie et profonde, comme un après-midi d'octobre. Douce, généreuse, *pas* brûlante... Qu'elle soit baignée de soleil, que tout en elle soit doux, singulier, fin et plein d'esprit. ... Qu'elle ait, dans sa démarche, quelque chose de *méchant*... Chacune de mes tentatives, au cours de ces six ans, pour " me régaler de Wagner " a échoué. Je me suis chaque fois enfui après le premier acte, m'étant mortellement ennuyé. Comme ce " génie " a été pauvrement, mesquinement et habilement doté par la Nature ! Quelle patience il faut, pour attendre le moment où il aura une idée nouvelle ! Quel *estomac* il lui fallait avoir, pour remâcher comme un ruminant ce qu'il nous avait déjà impitoyablement mâché ! Je l'appelle *Magner* * ! »

P. 121.

1. N. cite la première édition de PBM : cf. PBM, § 256.
2. Cf. lettre à Peter Gast du 26 février 1888.

6

P. 122.

1. Cf. lettre de N. à Peter Gast : « Vous trouverez dans *Ecce Homo* une terrible page sur *Tristan*, et sur mes relations avec Wagner en général. » (31 décembre 1888.)

7

P. 123.

1. Sur ce §, voir la note générale sur le chapitre « Pourquoi je suis si avisé » (p. 533, "Intermezzo").

2. *Exactement*]. Dans ses instructions à l'imprimeur (voir plus haut note sur le chapitre), N. écrivait : « maintenant ». Mais sur les épreuves (de *Nietzsche contre Wagner*), il laissa subsister le mot « exactement » : c'est donc la dernière version autorisée.

3. *aussi Liszt*] in GA et *Podach* : « différentes choses de Liszt aussi », d'après la première édition de *Nietzsche contre Wagner*, préparée en 1889 par Peter Gast. Mais nous donnons ce passage conformément aux instructions de N. Cf. N. à Naumann, le 30 décembre 1888 : « Page 6, en bas, compléter le texte comme suit : " j'en excepte pour trois raisons différentes, *Siegfried-Idyll* de Wagner, peut-être aussi Liszt, qui, par ses nobles accents orchestraux, l'emporte sur tous les autres musiciens ; enfin, tout ce qui a poussé de l'autre côté des Alpes, je veux dire *de celui-ci*... Je ne saurais, etc. " »

4. Peter Gast, qui séjournait alors à Venise. (N.D.T.)

* De « *Magen* » = « estomac ». (N.D.T.)

8

P. 124.

1. Cf. VIII, note 1, p. 352.
2. Cf. *Dithyrambes de Dionysos*, « De la pauvreté du plus riche » : « Zarathoustra n'est pas un hérisson. »

9

P. 125.

1. *En cela <peut> s'exprimer*] GA donne « cela s'exprime » ; correction d'après PWZ.

P. 127.

1. *En cet instant même... fait défaut...*] Cf. VIII 16 [44], et lettre de N. à Brandes, 23 mai 1888.
2. *Zur Geschichte der Theognideischen Sammlung*, « Rheinisches Museum », (« Histoire du recueil des œuvres gnomiques de Théognis » ; cf. Andler II, 77), vol. 22 (1867), pp. 161-200.

10

3. Phrase biffée dans le Dm par Peter Gast (*suppression 4*, cf. Notes, pp. 512-513). [Cette phrase n'est pas encore rétablie dans l'édition allemande KGW (1969) (N.D.T.).]

P. 128.

1. *L'Empereur... grand*] Ce passage a été biffé par une main étrangère dans la copie destinée à l'imprimeur, mais il se trouve dans la copie faite par Peter Gast (preuve que la suppression n'est pas due à N.). Raoul Richter (1908) et Otto Weiss (1911), l'ont imprimé dans le commentaire de leur édition ; Schlechta (1956) n'en a pas tenu compte. Podach (1961 : PWZ) est le premier à l'avoir donné dans le corps du texte.

Guillaume II avait rendu visite au pape Léon XIII, à Rome, en septembre 1888.

2. Cf. IV 28 [8], HTH 2 *Fragments posthumes* [28].

POURQUOI J'ÉCRIS DE SI BONS LIVRES

I

P. 130.

1. Cf. VIII 19 [1-7]. A l'origine, § 15 de la « version d'octobre ». Au dos de la feuille 17 du Dm, on trouve la version suivante, biffée par N : « [15.] 1) [Je suis une chose, ce que j'écris en est une autre.] [J'aborde ici] Il convient ici, avant même [d'en] de parler de [mes [différentes] œuvres] — avec toute la désinvolture qui s'impose — d'aborder la question de la [leur] compréhension ou de la non-compréhension [de ces œuvres] [: elle]. Elle est encore loin d'être à l'ordre du jour. [Plus tard, on aura besoin d'institutions où l'on vivra et enseignera dans mon esprit; et, avant même cela, de chaires d'université pour l'interprétation de mon *Zarathoustra*. Mais] je serais totalement en contradiction avec moi-même [s'il] y avait si, aujourd'hui [déjà], j'espérais trouver des oreilles et des *main*s pour [moi] *mes* vérités; que l'on n'entende pas [aujourd'hui], que l'on ne *prenne* pas [aujourd'hui], c'est [[pour]] non seulement compréhensible, [c'est], cela semble même juste [*juste*]. Encore une fois, rien n'est moins apparent dans ma vie que la mauvaise volonté <rencontrée>; et même en matière de “ mauvaise volonté ” littéraire, je ne saurais citer un seul cas. [Mais par contre, <des cas> de *pure niaiserie*!...] Il me semble que lorsque quelqu'un prend en main un livre de moi, c'est l'un des plus rares honneurs qu'il [s'accorde] puisse s'accorder [: je]. Je dis une fois au Dr Heinrich von Stein, qui se plaignait honnêtement de ne pas comprendre un mot à mon *Zarathoustra*, que c'était normal : le seul fait d'en avoir compris, c'est-à-dire *vécu* six phrases, vous élève à un niveau supérieur des [âmes] mortels. Comment, [avec ce sentiment des distances], *aurais-je* même [seulement] pu souhaiter être lu par [ces] les “ modernes ” que je connais! Mon triomphe est [précisément] l'inverse de celui de Schopenhauer, — je dis *non* legor, *non* legar... Non que je veuille [nier] minimiser le plaisir que m'a souvent causé la *candeur* du “ non ” opposé à mes écrits. Cet été encore, au moment où, avec ma littérature de poids, d'un trop grand poids, je risquais peut-être de faire perdre l'équilibre à tout le reste de la littérature, un professeur de l'Université de Berlin me fit comprendre avec bienveillance que je devrais bien recourir à une autre forme : personne, me dit-il, ne lit ce genre de choses... En fin de compte, ce n'est pas l'Allemagne, mais la Suisse, qui a fourni les deux cas *extrêmes* [un]. Un essai du Dr V. Widmann dans le *Bund* sur *Par-delà Bien et Mal*, sous le titre “ Le dangereux livre de Nietzsche ”, et un compte rendu d'ensemble sur tous mes [écrits] livres par M. Carl Spitteler [également dans le *Bund*], ont été dans ma vie [le] un comble — je ne dirai pas de

quoi... [Ce dernier, par exemple, traitait mon *Zarathoustra* de "haute-école de style", en souhaitant qu'une autre fois je me préoccupe aussi un peu du contenu]. [...] [Non] Non que l'un ou l'autre ait manqué de bonne volonté; moins encore d'intelligence. Je tiens même M. Spitteler pour l'un des hommes les plus fins et les plus aptes parmi tous ceux qui s'occupent de critique : [son œuvre sur le théâtre français — non publiée — est de premier ordre.] Raison de plus pour tenter une explication. A la fin des fins, personne ne peut tirer des choses, y compris des livres, [plus] qu'il n'en sait déjà. Ce à quoi l'on n'a pas accès par une expérience vécue, on n'a pas d'oreilles pour l'entendre. Imaginons le cas tout à fait extrême d'un livre qui ne parlerait que d'expériences dont aucune ne serait susceptible d'être vécue fréquemment, ou même de temps en temps, — bref qu'il s'agisse d'un langage nouveau parlant pour la première fois d'un nouvel ordre d'expériences. Dans ce cas, on n'entend tout simplement rien, avec en plus l'illusion d'acoustique que là où l'on n'entend rien, il n'y a rien non plus... Telle est à vrai dire mon expérience [vitale] la plus banale, ou, si l'on veut, l'originalité de mon expérience. Ceux qui croyaient avoir compris quelque chose à mon propos, c'est qu'ils avaient fait de moi quelque chose tant bien que mal à leur "image" — bien souvent tout le contraire de ce que je suis, par exemple un "idéaliste"; ceux qui n'y avaient rien compris, ils niaient qu'il fallût m'accorder la moindre importance. — Le mot « surhomme » [pour désigner un type d'accomplissement supérieur — un mot] qui, dans la bouche de Zarathoustra est [un mot] très clair, a été presque partout compris, en toute candeur, dans le sens de ces valeurs mêmes dont Zarathoustra [+ + +] <est> le destructeur, l'ennemi mortel. Parmi le cheptel savant, d'autres m'ont, à cause de lui, soupçonné de darwinisme; on y a même reconnu le culte du héros à la Carlyle [+ + +]. »

2. Cf. CI « Maximes et traits » 15, AC « Avant-propos ».

P. 131.

1. « On ne me lit pas, on ne me lira pas. » Cf. Schopenhauer « Legor et legar » dans la préface de *Ueber den Willen in der Natur* (« De la volonté dans la nature »; 2^e édit. datée « Août 1854 »; « Werke », Édition Frauenstädt, IV, p. XIII, BN.)

2. Josef Viktor Widmann (1842-1911), écrivain et journaliste, lié avec Spitteler, a correspondu avec N. en 1887-1888.

3. L'article « Le dangereux livre de Nietzsche » parut dans le *Bund* de Berne, n° des 16-17 septembre 1886. Cf. les lettres de N. à cette époque.

4. L'essai « Friedrich Nietzsche à travers ses œuvres », parut dans le *Bund* du 1^{er} janvier 1888 (cf. *Chronologie*). Cf. Carl Spitteler : *Meine Beziehungen mit Nietzsche* (« Mes relations avec N. »), Munich, 1908.

5. *Par une... dessus...*] Première version : « Non que, dans un cas ou l'autre, la "bonne volonté" ait fait défaut; encore moins,

l'intelligence. Je tiens même M. Spitteler pour l'un des hommes les plus fins et les plus aptes parmi ceux qui s'occupent de critique; son œuvre sur le théâtre français — encore inédite — est peut-être de premier ordre. » Cette correction date de la deuxième quinzaine de décembre; N. envoya de Turin la version définitive, avec cette indication pour l'imprimeur de Leipzig : « Dans le premier paragraphe du troisième chapitre « Pourquoi j'écris de si bons livres », vers le milieu, remplacer un court passage qui commence par ces mots " Non qu'ici l'intelligence ait fait défaut, encore moins la bonne volonté ", par le texte qui suit. » (Cf. lettre de N. à Overbeck, 17 septembre 1887.)

P. 132.

1. *Ceux qui... « idéaliste »*] Cf. à ce sujet (et pour ce qui suit également), ce passage d'une lettre (encore inédite) de N. à son amie, l'« idéaliste » Malwida von Meysenbug, du 20 octobre 1888 : « Depuis des années, je vous envoie mes écrits afin qu'un jour enfin vous me déclariez naïvement et honnêtement : " Chaque mot m'en fait horreur. " Et vous auriez le droit de le dire. Car vous êtes " idéaliste " — et moi je traite l'idéalisme d'« insincérité faite instinct », de *volonté* absolue de ne pas voir la réalité; chaque phrase de mes écrits contient le *mépris* de l'idéalisme... Vous avez — chose que je ne vous pardonne pas — réussi à faire à votre usage de mon idée de " surhomme " une espèce d'« escroquerie supérieure », quelque chose qui se situe entre la Sibylle et le prophète : alors que tout lecteur *sérieux* de mes écrits *doit* savoir qu'un type d'homme, pour ne pas m'inspirer de dégoût, à moi, ne peut qu'être précisément le type opposé aux idoles idéales de jadis, ressemblant cent fois plus au type de César Borgia qu'à celui du Christ. » Cf. *Chronologie*.

2. Cf. notamment CI « Divagations », 1. (N.D.T.)

3. Cf. CW, note 2, p. 50.

2

4. Tout le texte de ce § fut envoyé de Turin après la révision de début décembre, avec cette indication : « Dans le chapitre " Pourquoi j'écris de si bons livres " à la place de tout l'ancien § 2. » Voici ce texte antérieur :

« Jusqu'à présent, les Allemands n'ont jamais compris un mot de moi, sans même parler de me comprendre, moi. — Quelqu'un a-t-il jamais compris le moins du monde ce que je suis — m'a-t-il compris? — Un être l'a fait, et un seul : Richard Wagner, raison de plus pour moi de douter qu'il fût vraiment allemand... Qui, parmi mes " amis " allemands (— dans ma vie, le mot " ami " s'écrit toujours avec des guillemets) aurait pu même approcher la *profondeur* du regard avec laquelle *il y a seize ans*, Wagner se fit mon prophète? Il me présenta alors aux Allemands, dans une lettre qui parut dans la *Norddeutsche Zeitung*,

par ces mots immortels : " Ce que nous attendons de vous ne peut être que la tâche de toute une vie, et de la vie d'un homme tel que nous en avons le plus urgent besoin, et tel que vous vous annoncez à tous ceux qui demandent aux sources les plus pures de l'esprit allemand, au profond sérieux qu'il apporte à toutes les choses auxquelles il se consacre, des éclaircissements et des indications sur ce que doit être la culture allemande, pour pouvoir aider la nation ressuscitée à atteindre ses buts les plus nobles. " Wagner a finalement eu raison : il a *maintenant* raison. Je suis la seule *force majeure* *, assez forte pour sauver les Allemands, et finalement, pas seulement les Allemands... Il oubliait peut-être que si j'étais destinée à montrer la voie à la culture, je devais peut-être la montrer aussi à un Richard Wagner? La culture et *Parsifal* — cela ne va pas ensemble... »

La citation de Wagner vient de la « Lettre ouverte » que Wagner lui écrivit le 12 juin 1872 à l'occasion du pamphlet de Wilamowitz-Möllendorff contre *Naissance de la Tragédie*.

Dans le Dm d'*Ecce Homo*, on trouve également un état antérieur de la version définitive de ce paragraphe, que N. conserva par-devers lui à Turin, ainsi que le prouve le fait qu'il en utilisa le verso pour l'« Avant-propos » de *Nietzsche contre Wagner* et un brouillon de lettre. Voici cette version :

« Enfin intervient ici une question de race. Les Allemands n'ont pas assez d'affinités avec moi — je m'exprime ici avec prudence : ils ne sont pas libres de me lire... [Qui, aujourd'hui, me lit en Allemagne, s'est tout d'abord, tout comme moi, foncièrement *dégermanisé* : on connaît ma formule " pour bien être allemand, il faut se dégermaniser " ; ou bien alors il est — ? ce qui, parmi les Allemands n'est pas une mince distinction — d'origine juive. Parmi de simples Allemands, les Juifs seront toujours la race supérieure — plus fins, plus intellectuels, plus aimables... *L'adorable Heine* *, dit-on à Paris] Ma fierté, c'est que l'on m'aime et me distingue partout *sauf* dans ce plat pays de l'Europe, l'Allemagne. A Vienne, à Saint-Petersbourg, à Stockholm et Copenhague, à Londres, à Paris, à New York — partout j'ai des lecteurs, des intelligences *d'élite*, des caractères éprouvés, éduqués par de hautes positions et de hautes responsabilités. J'ai de vrais génies parmi mes lecteurs. Et, je dois l'avouer, je suis encore plus satisfait de mes non-lecteurs, de ceux qui ne connaissent ni mon nom, ni même le mot de philosophie. Mais, où que j'aille, ici, par exemple, à Turin, tous les visages s'éclairent [en me voyant. Ma vieille marchande des quatre-saisons n'a de cesse qu'elle n'ait choisi pour moi les plus douces de ses grappes de raisin]. Une charmante Russe ne se méprendra pas un instant sur ma véritable appartenance. Dans la liste des étrangers de Nice, on m'avait inscrit comme « *Polonais* » *. [On trouve ma tête sur presque chaque tableau de Matejko **

* En français dans le texte.

** Peintre polonais (1838-1893).

Bizarre!] Je n'ai jamais pensé [et encore moins senti] une phrase en allemand — peut-être cela est-il au-dessus de mes forces?... Mon vieux maître Ritschl allait jusqu'à affirmer que je composais même mes dissertations philologiques comme un *romancier* * parisien : on ne pouvait pas les lâcher avant la fin. A Paris même, on s'est étonné de *toutes mes audaces et finesse* * [une expression de M. Taine]; et, pour ce qui est de l'*esprit* *, notion si choquante pour les Allemands, jusque dans les plus hautes formes de mes dithyrambes, on trouve mêlée presque à chaque phrase une pincée de ce " sel ". Je ne peux faire autrement, Dieu me vienne en aide, amen. Nous savons tous ce qu'est un Aliboron : j'ose affirmer [avoir les plus petites oreilles] que j'ai les plus petites oreilles qui soient, [absurdement petites]. Voilà qui [n'] intéresse [particulièrement] pas peu les petites bonnes femmes — [il me semble qu'] elles se croient mieux comprises par moi? ... Je suis l'*anti-âne par excellence* [et en cela un monstre unique dans l'Histoire], en grec l'Antéchrist... En *aparté*, quelque chose à chanter, mais seulement pour les oreilles sérénissimes du Prince Bismarck :

La Pologne n'est pas perdue,
Car Nie[t]zky vit encore... »

Champromis tient à tort cette version pour la dernière. N. l'avait également assortie de cette note pour l'imprimeur : « Dans le chapitre " Pourquoi j'écris de si bons livres ", à la place de tout l'ancien § 2. » Mais, tout de suite après, il inséra quelques corrections et ajouts dans le texte, et le récrivit. La feuille qui contient la nouvelle version, définitive, de ce paragraphe, a un verso vierge et ne comprend pas de corrections et d'ajouts aussi importants que le texte reproduit ci-dessus.

N. utilisa dans *Nietzsche contre Wagner* le passage sur Heine — « l'adorable Heine », dit-on à Paris — dans le chapitre « Là où Wagner est à sa place ».

L'envoi du nouveau paragraphe à Leipzig eut lieu après le 16 décembre; c'est en effet à cette date que N. reçut la lettre de Taine qu'il y cite.

5. *Ce qui précède... l'Allemagne*] avant correction : « Enfin intervient ici une question de race. Les Allemands n'ont pas assez d'affinités avec moi; je m'exprime avec prudence : ils ne sont pas libres de me comprendre... Ma fierté, c'est que l'on m'aime et me distingue partout, *sauf* dans ce plat pays de l'Europe, l'Allemagne. A Vienne, à Saint-Pétersbourg, à Stockholm et Copenhague, à Londres, à Paris, à New York — partout j'ai des lecteurs, des intelligences *d'élite*, des caractères éprouvés, éduqués par de hautes positions et de hautes responsabilités. J'ai de vrais génies parmi mes lecteurs. » Cette nouvelle correction fut effectuée par N. en rapport avec le nou-

* En français dans le texte.

veau texte du § 3 de « Pourquoi je suis si sage », où il traite plus en détail de la « question de la race », en d'autres termes il est vrai (donc fin décembre 1888). Cf. CI « Ce qui manque aux Allemands », § 3. Cf. également la lettre de N. à sa mère du 21 décembre 1888 et l'« Avant-propos » de NW.

P. 133.

1. Cf. lettre à sa mère du 21 décembre 1888.

2. Dans sa lettre du 14 décembre 1888 (la lettre arriva à Turin le 16 décembre 1888).

3. En Mp XVI 5, on trouve une bande de papier déchirée où figurent les deux vers qui terminent la version antérieure : elle a sans aucun doute été détachée de la feuille qui contient la version définitive de ce paragraphe. Comme on ne peut dire avec certitude qui a arraché cette bande, et s'il s'agit de N., ou, plus vraisemblablement de Peter Gast (ou de la sœur de N.), il n'est pas possible de reprendre ce fragment dans le texte. Le fragment porte en outre, en note pour l'imprimeur : « italique ». Autrement, le texte est conforme à la version définitive.

Le « Chant polonais », « *Finis Poloniae* », fut composé par Ernst Ortlepp (1800-1864). Les premiers vers (paraphrasés par N.) étaient une adaptation allemande de la « Marche de Dombrowski ». Au sujet d'Ortlepp, cf. lettre de N. à Wilhelm Pinder, du 4 juillet 1864.

3

4. Ce paragraphe fut rédigé sous sa forme actuelle lors de la révision de début décembre : ci-dessous, la première version (dans le premier Dm — version de mi-novembre) :

« Je connais plus ou moins mes prérogatives d'écrivain : dans plusieurs cas, on m'a même témoigné à quel point l'étude de mes livres « gâte le goût ». On ne supporte tout simplement plus les livres, et surtout les livres de philosophie. — Je viens d'une autre *profondeur*, mais je viens en même temps d'une autre *hauteur* ; sans moi, on ne pourrait savoir ce qui est haut et ce qui est profond. [Enfin] Heureusement, je suis [aussi] dépourvu de toute bonhomie, je mets mon honneur à être maître dans tous les arts de la séduction, — [ce à quoi je songe le moins] ma dernière ambition serait bien de convertir des Souabes et autres bovidés. [Mais] Ce qui avant tout *gâte* les lecteurs habitués à mes écrits, c'est mon intrépidité : le danger est partout [on n'est pas pour rien l'ami de la belle Ariane] on est personnellement curieux du labyrinthe, — on n'est pas du tout hostile à l'idée de faire la connaissance de Monsieur le Minotaure... Platon — pour ne pas parler du philosophe des « portes dérobées », Kant —, est comparé à moi, un poltron. Mes écrits donnent du mal [je veux espérer que ce n'est pas une objection contre eux?] — Pour comprendre la langue la plus *abrégée* qu'un philo-

sophe ait jamais parlée — et en outre la plus pauvre en clichés, la plus vivante, la plus artistique — il faut recourir à la procédure *inverse* ce celle que la littérature philosophique exige d'habitude. Cette dernière, il faut la *condenser*, sous peine de se gâter l'estomac, — moi, il faut me diluer, me rendre plus fluide, me délayer : autrement on se gâterait également l'estomac. Chez moi, le silence est un instinct, tout comme le bavardage chez Messieurs les Philosophes. Je suis *concis* : mes lecteurs, eux, doivent [se faire prolixes,] s' " étendre " davantage pour pouvoir pêcher et rassembler tout ce que j'ai dans la pensée — et dans l'arrière-pensée. Il y a, d'un autre côté, des conditions nécessaires pour " comprendre " ici, et qui sont à la portée du plus petit nombre seulement : il faut savoir mettre un problème à sa vraie place, je veux dire dans le contexte des autres problèmes *qui s'y rapportent* — et pour cela il faut avoir présente à l'esprit la topographie des moindres recoins et des régions les plus inaccessibles de sciences entières, et surtout de la philosophie. — Enfin, je ne parle que de choses vécues, pas seulement de choses " pensées " : l'opposition entre pensée et vie n'existe pas chez moi. Ma " théorie " naît de ma " pratique " — oh, d'une " pratique " absolument pas anodine et inoffensive!... Écoutez ce que Zarathoustra nous donne à entendre sur ce sujet, ce même Zarathoustra qui soutient le principe que " les gens de bien ne disent jamais la vérité " :

« Folle témérité, longue défiance, cruelle négation, lame tranchant dans le vif — comme il est rare que *tout cela* soit rassemblé. Mais seules ces semences engendreront la vérité.

« Tout ce qui, aux gens de bien, paraît mal, doit s'assembler pour que naisse une vérité. »

(Les citations sont de Za III, « D'anciennes et de nouvelles tables », § 7, dans un ordre modifié.)

P. 134.

1. Cf. Peter Gast à N., 25 octobre 1888 : « Quelles " illuminations ", quelles "*exlases de l'étude*" je dois à votre esprit qui régit l'univers! »

2. Cf. N. à son éditeur, 27 novembre 1888.

P. 135.

1. Za III, « De la vision et de l'énigme », § 1.

5

P. 136.

1. *Aurai-je la présomption...*] (jusqu'à la fin du §). Première version : « Qu'il me soit permis de prétendre que je *connais* les petites bonnes femmes : c'est mon atavisme dionysien. Mais

le jugement qu'il porte sur l' " Éternel Féminin ", c'est l'aune et c'est la sonde qui permet de vérifier la profondeur d'un psychologue. Pour en juger " objectivement " ici, je trouve même le jugement de Nietzsche sur la femme plus profond, plus radical, plus *détaché*, qu'aucun autre jugement de psychologue, — il a, par exemple, osé ce mot : " Sous sa vanité personnelle, la femme a encore son mépris pour la femme en général. " Peut-être déplaisant : mais le déplaisant est *sigillum veri* *... Il ne faut pas juger sous le même angle que Messieurs les Parisiens, qui utilisent la femme, comme *maladie*, c'est-à-dire sa contingence dans le Paris du XIX^e siècle, pour résoudre le problème général de la femme. Que, par exemple, la femme soit, en soi, le sexe " faible ", voilà qu'il est aussi impossible de soutenir par l'Histoire que par l'ethnologie : il y a — ou il y a eu — presque partout des formes de civilisation où c'est *la femme* qui domine. C'est un événement marquant, c'est, si l'on veut, un *tournant déterminant* dans le destin de l'Humanité, que la femme ait définitivement eu le dessous — que tous les instincts de soumission l'aient emporté chez elle et aient *créé* le type féminin. N'en doutez pas, en effet, c'est seulement depuis ce moment que la femme est quelque chose d'enchanté, d'intéressant, de complexe, de rusé, — une subtile dentelle d'impossible psychologie : elle a, par là même, cessé d'être *ennuyeuse*... La puissance est ennuyeuse — il suffit de regarder le " Reich " !... La vie sur terre serait-elle tenable si la femme n'était pas devenue un génie de la conversation et de la grâce, si elle n'était pas devenue *femme*? — Mais pour cela, il faut être faible... et aussi un génie de la méchanceté!... Et même un peu Ménade!... Ne sous-estimons pas en effet la *méchancelé*, Messieurs les Philosophes : ma *première* objection contre le ciel chrétien, c'est que les anges n'y sont pas méchants... »

P. 137.

1. *La femme... cynisme*] « La femme ne songe nullement à se sentir apparentée, et encore moins " égale " à l'homme : seule la femme *manquée* " s'émancipe "... La femme est une femme manquée quand elle n'a pas d'enfants. Chez la femme, par exemple, la vertu, la prétendue " belle âme " [chez la femme] n'est qu'un *défaut* physiologique — et je ne dis pas tout, car cela me ferait [m'obligerait à] parler avec médi-cynisme. » (Variante en Mp XVI 5, ébauche de la version définitive.)

2. Cf. CW, par. 2, (p. 23).

3. *l'homme n'est jamais qu'un moyen*] Variante : « L'homme ne lui sert jamais que de moyen. » (Ébauche, v. d.)

4. « *Émancipation de la femme* »] (jusqu'à la fin). Première rédaction dans cette ébauche de la version définitive : « Afin de ne pas laisser le moindre doute sur mes opinions, en tous points

convenables, je révélerai ici encore un principe de mon code moral contre le *vice* ([Son principe suprême est : *Guerre à outrance contre le vice ! Est vice toute espèce de contre-nature*] [son leitmotiv est donc :] sous le nom de vice, je déclare la guerre à toute espèce de contre-nature —) : Prêcher la chasteté est une incitation publique à la contre-nature, [un outrage aux bonnes mœurs]. Mépriser la vie sexuelle, la souiller par la notion d'« impur etc. », voilà qui doit être puni comme un outrage aux mœurs. [— tel est le vrai péché contre l'esprit saint de la vie. Après le crime de *Parsifal*, Wagner n'aurait pas dû mourir à Venise, mais au bagne. (— [à recommander] comme inscription au fronton du Théâtre de Bayreuth — cela ne manquerait pas de sens)]. On peut se représenter ce que j'ai ressenti à *Parsifal*. — Pendant l'été 1882, alors que j'étais gros de *Zarathoustra*, que je [- -] ».

P. 138.

1. « *Prêcher... vie* »] N. cite ici l'article 4 de sa « Loi contre le christianisme », qui constitue la fin de *L'Antéchrist*. C'est l'une des preuves que la « Déclaration de guerre » d'EH ne pouvait pas être identifiée avec la « Loi contre le christianisme » (contrairement à ce que croit Champromis, cf. pp. 508 / 509 de cet appareil critique).

6

2. Dans ce paragraphe, N. cite PBM 295. En Dm, à la fin, note de N. à l'intention de l'imprimeur : « *Fin* du chapitre « Pourquoi j'écris de si bons livres ». »

3. Il s'agit de Dionysos (N.D.T.)

NAISSANCE DE LA TRAGÉDIE

1

P. 139.

1. *Pour... choses*] Avant correction : « Aujourd'hui, il ne m'est pas facile de rendre justice à la *Naissance de la Tragédie*. Je garde un souvenir trop vif de l'influence néfaste qu'elle a eue. » (Dm).

2. *à partir... Wagner*] avant correction : « ce n'est qu'à partir de là qu'il y a des adeptes *intelligents* de Wagner » (Dm).

3. Cf. une lettre inédite écrite à N. le 4 janvier 1877, de Berlin, par Heinrich Hart (1855-1906), un des premiers représentants du « naturalisme » : « Au cours des deux derniers jours (et nuits), j'ai — dois-je dire « dévoré » ou « été dévoré par la fièvre de » — votre opusculé « La renaissance de la tragédie à partir de l'esprit de la musique », et j'ai trouvé que nul n'a jamais pénétré plus

profondément que vous l'essence même de l'art et de la création artistique. »

3

P. 142.

1. CI « Ce que je dois aux Anciens », § 5, (p. 151).
2. *à tort*] CI, pass. cité : « ainsi que l'entendait Aristote ».

4

P. 143.

1. Cf. WB 7.
2. WB 1.
3. WB 4.

P. 144.

1. WB 4.
2. WB 9.
3. WB 6.

LES « INACTUELLES »

I

P. 145.

1. *David Strauss*. (N.D.T.)
2. Sur l' « Histoire ». (N.D.T.)
3. « Schopenhauer éducateur » (SE) et « Richard Wagner à Bayreuth » (WB). (N.D.T.)

P. 146.

1. *ou, en un mot, Nietzsche*] première version : « Mais vint le jour où Wagner s'abaissa, *s'encanaila*; où il tendit les mains à tous ceux qui voulaient se réconcilier avec lui [à condition de lire entre les lignes], où il se réconcilia même avec le "Reich", avec la "culture" des marguilliers de paroisse, et, finalement, même avec le Bon Dieu — le jour où il alla à la Sainte Table!... Wagner m'a compromis. » (Dm).

2

2. Dans un article signé B. F. : « M. F. Nietzsche et la culture allemande », n° 42 du 17 octobre 1873, pp. 104-110.

3. Orientaliste (1803-1875). (N.D.T.)

4. Théologien hégélianisant (1809-1882). (N.D.T.)

P. 147.

1. Cf. Franz Hoffmann, *Philosophische Schriften*, vol. 5, pp. 410-447, Erlangen, 1878.

2. Karl Hillebrand (1829-1884), historien, fut en relations épistolaires avec N. Cf. *Zeiten, Völker und Menschen*, Berlin, 1875-1882.

3. Cf. l'introduction de Prosper Mérimée à Stendhal *Correspondance inédite*, Paris, 1855, p. ix (BN).

3

P. 148.

1. *sauf... détail*] avant correction : « malgré la reconnaissance que m'ont exprimée justement pour cela quelques admirateurs intelligents [les admirateurs les plus intelligents] de ces deux grands hommes, — parmi lesquels A. Bilharz, le plus savant, [je dirais presque] même/ » (Dm).

A. Bilharz (1836-1925), médecin et philosophe, écrivit à N. en 1879 (Cf. « Chronologie » de cette année).

2. Cf. SE § 7.

P. 149.

1. Cf. SE § 8, citation d'Emerson.

2. *Comment je conçois le philosophe... savant.* —] Avant correction : « Ce que le philosophe doit être, ce que je n'étais absolument pas à cette époque, je l'ai écrit sur le mur avec une impatiente dureté contre moi-même. Veut-on un échantillon de la manière dont je me ressentais moi-même alors, presque dégénéré en savant, devenu un rat de bibliothèque de plus, qui creusait son chemin [tournant en retournant] à travers les métriciens de l'antiquité avec une minutie maniaque et une mauvaise vue, [prisonnier] enfoncé dans un métier qui, non seulement absorbait les trois quarts de mes forces, mais me privait du temps même de songer à [les] reconstituer ces forces? J'offre [le vertigineux] cet âpre morceau de psychologie du savant qui vous saute brusquement au visage dans cet écrit, comme surgi d'une indicible expérience. » (Dm). Cf. SE § 3; HTH 252; EH « Humain, trop humain », § 3.

Au dos de la feuille 20 de la copie destinée à l'imprimeur, on trouve, barrés par N., des fragments de la « version d'octobre » de ce chapitre :

« [19] *Fin du § 18/* Dans ma vie, cet écrit a eu des conséquences littéralement incalculables. J'avais, sans la connaître, mis en pratique une maxime de Stendhal : faire son entrée dans le monde par un *duel*. Et je m'étais choisi un adversaire qui pouvait me deviner pour celui que je suis, — j'avais provoqué le premier libre

penseur parmi les Allemands, et je m'étais *moqué de lui*. C'est une nouvelle forme de libre pensée qui s'exprimait ainsi, une forme plus seulement antithéologique, [pour laquelle] quelque chose d'étrange, pour quoi les Allemands [et finalement pas seulement eux] n'avaient encore ni oreille, ni concept, ni même nom. Maintenant, ils ont le nom; c'est moi qui le leur ai fourni : *immoraliste*... La probité, la conscience intellectuelle qui se déclare *contre* la morale...

« /19/ Je n'irai pas jusqu'à prétendre que les deux “ *Inactuelles* ” qui portent les noms de Schopenhauer et Wagner puissent particulièrement aider à comprendre ces deux cas, ni même à poser le problème psychologique qu'ils présentent : malgré la reconnaissance que m'ont exprimée justement pour cela quelques admirateurs intelligents de ces deux grands hommes — dont A. Bilharz, le plus savant de tous, même [+ + +]

« [+ + +] la témérité absolue souffle un vent de vérité sur toute souffrance, la blessure *n'agit* plus comme obstacle. Ce que le philosophe doit être, ce que je n'étais absolument pas à cette époque, je l'ai écrit sur le mur avec une impatiente dureté *contre* moi-même. Veut-on un échantillon de la manière dont je me ressentais moi-même — alors, presque dégénéré en savant, un rat de bibliothèque de plus, qui creusait son chemin [tournait et retournait] à travers [en tous sens] les métriciens de l'antiquité, avec une minutie maniaque et une mauvaise vue [attelé] enfoncé dans un métier qui non seulement absorbait les trois quarts de mes forces, mais encore me privait même du temps de songer à [les] reconstituer ces forces?... J'offre [ce vertigineux] cet âpre morceau de psychologie du savant qui vous saute brusquement au visage dans cet écrit comme [projeté par quelque chose d'indicible] surgi d'une indicible expérience. »

Puis, plus bas, à peine lisible, cette ébauche de la « version d'octobre » (§ 22, Cf. variante à §§ 6, 7, 8 de « Pourquoi je suis un destin ») :

« Moi [- -] Ce qui me distingue, c'est d'avoir le premier *découvert* la morale, et, par conséquent — [une impitoyable déclaration de guerre] *contre* elle [d'avoir choisi un mot] d'avoir besoin d'un mot qui ait le sens d'une impitoyable déclaration de guerre. La morale me semble la plus grande malpropreté que l'homme <ait> sur la conscience, l'insincérité faite instinct, l'escroquerie *in psychologicis* allant jusqu'au crime... »

HUMAIN, TROP HUMAIN

P. 150.

1. Le § 20 de la « version d'octobre » constitue une seule longue variante à tout ce chapitre. La voici :

« Humain, trop humain, que deux ans séparent des “ *Inactuelles* ” (1878), est un cas psychologiquement curieux. Il s'inti-

tule " Un livre pour esprits *libres* " : ce n'est donc, une fois de plus, pas un livre pour les Allemands. Qui ne fait que le feuilleter à la manière paresseuse des gens cultivés et des savants [sans même parler des philistins de la culture] le trouve intelligent, froid, spirituel à l'occasion, en tout cas, bourré de réalités. Tous les problèmes y apparaissent, aussi brièvement soit-il, y compris les politiques, qui y sont évoqués avec un antilibéralisme poussé jusqu'au cynisme. On ne comprend ce livre que lorsque l'on entend dans toute sa force ce qui est repoussé dans chaque phrase : car presque chaque phrase constitue une *victoire* [une victoire sur moi-même...] Ce livre est la pierre commémorative d'une catharsis. — Et l'attitude froide, intellectuelle, presque neutre, est aussi une victoire. C'est une contradiction qui ne contredit plus, qui a appris à dire oui [le bien-être après la catharsis]. L'origine de ce livre remonte à l'époque du premier festival de Bayreuth; l'une des conditions de sa naissance fut une violente crise contre tout ce qui m'entourait en ce lieu. Non seulement j'y ai senti — j'y ai touché du doigt —, tout ce qu'il y a d'inconsistant et d'illusoire dans l' " idéal " wagnérien, mais j'y ai vu avant tout à quel point, même pour les plus proches participants [la cause] l' " idéal " n'était pas l'essentiel, — que bien d'autres choses étaient prises plus au sérieux, avec plus de passion. Là-dessus, la pitoyable société des marguilliers et dames patronesses, le tout très épris, s'ennuyant beaucoup et " musicien " à vous donner mal aux cheveux. Typique, le vieil empereur qui applaudissait à tout rompre, et criait en même temps [très fort] à son aide de camp, le comte Lehndorf : " Atroce ! Atroce ! " — On avait rassemblé toute la [foule] canaille désœuvrée d'Europe et [le premier prince venu] le premier venu entraît chez Wagner comme chez lui, comme si, à Bayreuth, il ne s'était agi que d'un sport de plus. Et, au fond, ce n'était rien d'autre. Outre les anciens prétextes, on avait trouvé un prétexte artistique de plus à l'oisiveté, un « grand opéra » avec obstacles; on trouvait dans la musique de Wagner, insinuante par sa sexualité cachée, un " liant " pour une société dans laquelle chacun poursuivait ses *plaisirs* *. Le reste, ou, si l'on veut, les *innocents* de la " cause " étaient les idiots, les Nohl, Pohl, Kohl, — ce dernier, le *genus loci* à Bayreuth — les Wagnériens de race, une bande abandonnée des dieux et de l'esprit, à l'estomac vigoureux, qui dévorait tout ce que le Maître " laissait tomber ". La musique de Wagner, c'est bien connu, *consiste* en chutes et déchets... La représentation elle-même ne valait pas grand-chose : je m'ennuyai [à mourir] ferme à cette musique devenue complètement " mystique ", qui, l'orchestre étant placé absurdement bas, n'était plus perçue que comme un brouillard harmonique (— et par instants inharmonieux.) Ce qu'est ici le " retour à la nature ", je veux dire la transparence absolue du tissu contrapunctique,

* En français dans le texte.

l'utilisation de chaque instrument dans sa coloration spécifique, dans la langue qui lui est la plus naturelle et bienfaisante, l'utilisation la plus *économique* de l'instrument, la *délicatesse* au lieu de stimulations obscures et souterraines des instincts, — tout cela, je n'appris à le comprendre que plus tard, grâce à l'orchestration de Bizet. — Bref, je partis en voyage au beau milieu de tout cela pour quelques semaines, très brusquement, m'excusant auprès de Wagner par un simple télégramme de sens quelque peu fataliste. Dans un village perdu au fond de la forêt de Bohême, Klingenbrunn, j'allai traîner ma mélancolie comme une maladie, et *en outre*, sous le titre général " le soc de la charrue ", j'écrivis de temps à autre une phrase sur mon calepin, rien que de *rudes* notations psychologiques que l'on pourrait peut-être retrouver dans *Humain, trop humain*. Ce ne fut pas seulement une rupture avec la wagnéromanie qui s'accomplit alors en moi : [je ressentais un besoin impérieux de me débarrasser immédiatement de tout le dangereux " idéalisme " que j'avais absorbé à cause de mes mauvaises fréquentations, à l'aide d'une *cure de réalités*] je me rendais compte que j'avais radicalement dévié de mon instinct, dont [mon amitié avec Wagner], ma méprise avec Bayreuth et Wagner n'était qu'un signe, je compris qu'il était grand temps de revenir à *moi*. Cette conversion totale de ma nature jusqu'en ses fondements, le sentiment toujours plus profond de tout le temps qui s'était déjà enfui, de l'inutilité, de l'arbitraire, du gaspillage qui marquaient les trente-trois années de ma vie, mesurées aux tâches qu'il me fallait accomplir; le doute — quant à moi-même et mon droit à ma mission, la perspective du vide total et de l'isolement grandissant — tout cela provoqua également un ébranlement de ma santé. Je fus saisi d'*impatience* contre moi-même. On est en bonne santé dans la mesure où l'on est [en accord] patient avec soi-même. A cette époque, la force de résistance de l'instinct décru en moi, et, pas à pas, cette dégénérescence héritée de mon père se mit à l'emporter sur l'autre hérédité, plus saine et plus vivace, de ma nature. Ce qui resta *fort*, ce fut cette autodiscipline rigoureuse *contre* toute " escroquerie supérieure ", tout " idéalisme ", tous " beaux sentiments " et autres [fémininismes] traits féminins. Un hiver à Sorrente, où fut rédigée la plus grande partie de *Humain, trop humain*, malgré le [proche] voisinage, pendant un certain temps, de Wagner et de sa famille : pour résultat, la preuve que, tout physiologiquement abattu que je fusse, j'avais fait triompher en moi, au moins intellectuellement, la *volonté* de guérir, de vivre, de dire un *oui* fort et sans réserve à la réalité. — Le livre fut terminé à Bâle, dans des conditions qui, entre-temps, avaient considérablement empiré. C'est M. [Heinrich Köselitz] Peter Gast, qui, à cette époque, étudiait à l'Université de Bâle et m'était très dévoué, qui, au fond, a ce livre sur la conscience. La tête entourée de compresses, je dictais [à partir de rédactions antérieures], il copiait, il corrigeait aussi, — c'est lui qui était le véritable écrivain, alors que je n'étais que l' " auteur ". Lorsque

le livre enfin terminé me parvint de l'imprimerie, — quelle surprise pour le grand malade que j'étais! — j'en adressai, entre autres, deux exemplaires à Bayreuth. Par un de ces miracles qui donnent un sens au hasard, me parvint au même moment un bel exemplaire du livret de *Parsifal* avec cette dédicace de Wagner : "A son cher ami Friedrich Nietzsche, Richard Wagner, membre du consistoire évangélique." Ces deux livres qui se croisent — je crus y percevoir un bruit de mauvais augure — cela ne résonnait-il pas comme deux épées que l'on croise?... C'est du moins ainsi que nous l'entendîmes tous deux : car, tous deux, nous nous tûmes... Depuis lors, il n'y a plus eu de relations, ni directes, ni épistolaires, entre Wagner et moi. — Aujourd'hui encore, je songe avec gratitude à *cette* rupture avec Wagner. Elle s'accomplit sans qu'aucune parole blessante ait été prononcée, sans qu'intervint aucun mesquin bouillonnement passionnel, — comme une nécessité, sévère, dure, profonde : la séparation de deux navires qui se < sont > rencontrés, qui, pendant un certain temps avaient pu se méprendre l'un sur l'autre, et s'aimer — jusqu'au moment où leur *mission* les entraîne vers des mers opposées. Car Wagner est mon exact opposé. — Et comme je respirai alors : que mon bonheur fut grand! Tout ce que promettait la *troisième* "Inactuelle", ce livre "pour les esprits libres" le tenait déjà! On y atteint une hauteur où véritablement souffle un air de liberté : un air léger, vif, doux — et *si pur, si pur!* Comme [alors] toutes les choses baignent dans la lumière! — On songe avec pitié à l'air d'*en bas*, à l'air empesté de l' "idéal"... A partir de ce moment, je ne me défendis plus avec des arguments contre le monde illusoire et mensonger de l' "au-delà", [de la morale], du "salut", [de la vérité], du "renoncement à soi-même" : un instinct de propreté, une sensation épidermique suffisait déjà, — je me lavais les mains après tout contact avec le christianisme. Existe-t-il une formule plus forte *contre* tout "idéalisme" que la phrase dans laquelle la quintessence de tout le livre s'exprime en cette maxime : "*Les convictions sont des adversaires plus redoutables de la vérité que les mensonges*" ? [Guerre aux convictions!]... Connait-on ma définition de la conviction, de la foi? *Une insincérité faite instinct...* La philosophie, telle que je l'ai comprise et vécue depuis lors, consiste à rechercher volontairement tous les aspects étranges et problématiques de la vie, tout ce qui jusqu'alors avait été banni par la moraline, et repoussé par les moralistes comme *au-dessous* d'eux. Je dois à la longue expérience que j'ai acquise au cours d'une telle incursion dans les contrées *interdites*, d'avoir appris à envisager les raisons pour lesquelles on a "idéalisé" et "moralisé", tout autrement [que ne peuvent le souhaiter moralistes et idéalistes] qu'on ne le souhaiterait sans doute — l'histoire *cachée* de la philosophie, la psychologie de ses grands noms m'apparut sous son vrai jour. "Quelle dose de vérité un esprit sait-il supporter, sait-il risquer?" — voilà ce qui devint pour moi le critère des valeurs. L'erreur (l' "idéal") est une *lâcheté*...

Toute conquête de la connaissance *résulte* du courage, de la dureté, de la probité envers soi-même. *Nil inur in velitum* : c'est par ce signe que la vérité vaincra, car jusqu'à présent, on n'a, par principe, interdit que la vérité... » Cf. « Avant-propos », § 3, et les variantes qui s'y rapportent (de l'« état intermédiaire »).

2. Cf. HTH I (1878) page de titre : « Dédié à la mémoire de Voltaire à l'occasion du centenaire de sa mort, le 30 mai 1778. »

2

P. 151.

1. *Ci-dessous, la version de ce paragraphe remplacée lors de la révision de début décembre, et biffée par N. pp. 22-23 du Dm :*

« L'origine de ce livre remonte à l'époque du premier festival de Bayreuth ; l'une des conditions de sa naissance fut une violente crise contre tout ce qui m'entourait en ce lieu. Non seulement j'y ai senti — j'y ai touché du doigt — tout ce qu'il y a d'inconsistant et d'illusoire dans l'« idéal » wagnérien, mais j'y ai vu avant tout à quel point, même pour les plus proches participants, l'« idéal » n'était pas l'essentiel — que bien d'autres choses étaient prises plus au sérieux, avec plus de passion. Là-dessus, la pitoyable société de marguilliers et de dames patronesses, — je parle en connaissance de cause, car je fus moi-même [« marguillier »] marguillier —, le tout très épris, s'ennuyant beaucoup et « musicien » à vous donner mal aux cheveux. Typique, le vieil empereur qui applaudissait à tout rompre, et criait en même temps à son aide de camp, le comte Lehnendorf : « Atroce ! Atroce ! » — On avait rassemblé toute la canaille désœuvrée [d'Europe], et le premier prince venu entrait chez Wagner comme chez lui, comme s'il ne s'était agi que d'un sport de plus. Et, au fond, ce n'était rien d'autre. Outre les anciens prétextes, on avait trouvé un prétexte artistique en plus, un grand opéra *avec obstacles* : on trouvait dans la musique de Wagner, insinuante par sa sexualité cachée, un « liant » pour une société où chacun poursuivait ses *plaisirs* *. Le reste, ou, si l'on veut, les *innocents* de la « cause » étaient les idiots, les Nohl, Pohl, Kohl — ce dernier, c'est bien connu, étant le véritable *genius loci* à Bayreuth —, les Wagnériens de race, une bande abandonnée des dieux et de l'esprit, à l'estomac vigoureux, qui dévorait de bonne foi tout ce que le Maître « laissait tomber ». [La musique de Wagner, c'est bien connu, consiste en chutes et déchets. —] Et que ne laisse-t-il pas « tomber », ce Wagner !... La représentation elle-même ne valait pas grand-chose : je m'ennuyai ferme à cette musique devenue complètement « mystique », qui, l'orchestre étant placé absurdement bas, n'était plus perçue que comme un brouillard harmonique, et, par instants, inharmonieux. Ce qu'est ici le « retour à la nature », je veux dire la transparence, la « trans-

* En français dans le texte.

audibilité " du tissu contrapunctique, l'utilisation de chaque instrument dans sa [langue] coloration spécifique, dans la langue qui lui est la plus naturelle et bienfaisante (Wagner fait violence à tous les instruments), l'utilisation *la plus économique* de tous les instruments en général, la *délicatesse* au lieu d'une stimulation obscure et souterraine des instincts, — tout cela, je n'appris à le comprendre que plus tard, grâce à l'orchestration de Bizet. — Bref, je partis en voyage au beau milieu de tout cela pour quelques semaines, très brusquement, m'excusant auprès de Wagner par un simple télégramme fataliste. Dans un village perdu au fond de la forêt de Bohême, Klingenbrunn, j'allai traîner ma mélancolie comme une maladie — et, *en outre*, sous le titre général " le soc de la charrue ", j'écrivis de temps à autre une phrase sur mon calepin, rien que de *rudes* notations psychologiques que l'on pourrait peut-être retrouver dans *Humain, trop humain*. »

2. Karl Franz Brendel (1811-1868), cofondateur de l' « Allgemeiner deutscher Musikverein » (« ligue musicale allemande »).

3. Karl Friedrich Ludwig Nohl (1831-1885), dont N. avait lu la biographie de Wagner pendant l'été 1888; Richard Pohl (1826-1896), qui attaqua N. dans le *Musikalisches Wochenblatt* pour son *Cas Wagner*. (Cf. lettre à Overbeck du 22 décembre 1884.)

[Kohl est là pour l'assonance. Mais ce mot (qui signifie littéralement « chou ») a également, dans de nombreuses expressions le sens de « des blagues, du vent », d'où l'effet comique de l'énumération.] (N.D.T.)

P. 152.

1. Cf. Matthieu, 8, 32.

2. Louise Ott, née Einbrod, en relations épistolaires avec N. en 1876-1877 et 1882.

3

3. Cf. VIII 9 [42].

5

P. 154.

1. L'envoi par Wagner du *Parsifal* dédié à N. date du 30 janvier 1878. C'est en mai seulement que N. lui adressa *Humain, trop humain*, accompagné d'une lettre qui resta sans réponse. (N.D.T.)

* Cf. *supra*: les « têtes de chou », (note*, p. 282). (N.D.T.)

6

P. 155.

1. Il existe de ce § une version antérieure que N. voulait insérer dans le chapitre « Nous, les antipodes » de *Nietzsche contre Wagner* (Cf. la variante à ce chapitre). N. envoya le texte de ce chapitre à Leipzig à la fin de novembre 1888, avec cette note pour l'imprimeur : « Ajouter, en tant que paragraphe final du chapitre qui traite de *Humain, trop humain.* »

2. GM « Avant-propos » § 4. (N.D.T.)

3. HTH, § 37. (N.D.T.)

AURORE

1

P. 156.

1. *C'est par ce livre... canon*] « Dans certains cas, ce n'est pas la lâcheté qui suscite les grands épouvantails de la morale et autres saints, mais une *vengeance souterraine* de la part des laissés-pour-compte, qui, au moyen de la morale, veulent faire perdre l'équilibre à l'homme heureux et accompli, et égarer les instincts. Leur triomphe serait de dominer avec leurs valeurs et, devenus parasites, de *saigner à blanc* la vie, sous le pieux prétexte d' " amender " les hommes... La morale, un vampirisme. — J'ai mes raisons de m'arrêter un peu précisément à cette idée, au moment où, dans la succession de mes œuvres, j'en viens à ma première campagne contre la morale : *Aurore*; *Pensées sur la morale conçue comme préjugé* (1881). Non que ce livre ait la moindre odeur de poudre : cette fois-ci, le vieil artilleur que je suis ne fait donner ni ses grosses pièces ni son artillerie légère. Il faut, avec un minimum de finesse, distinguer entre l'effet de ce livre et les moyens qu'il utilise, — d'où résulte un effet comparable à une déduction psychologique, non à un coup de canon. » (« Version d'octobre ».)

P. 157.

1. *La morale... « ou bien ? »*] « On n'attaque pas la morale, tout simplement, on ne l'écoute plus... *Par-delà bien et mal* ! — *L'Aurore*, la *gaya scienza* (1882), mon *Zarathoustra* (1883) surtout, ne sont que *des actes d'acquiescement*, — l'immoraliste s'y exprime à chaque page. Mais la négation n'y est qu'une *conclusion*, elle suit, elle ne précède pas. » (« Version d'octobre ».)

LE GAI SAVOIR

P. 159.

1. « *Sanctus Januarius* » : « Saint Janvier », épigraphe du IV^e livre de GS.
2. Cf. GS 342.
3. Cf. GS 268-275.
4. Cf. « Idylles de Messine ».
5. Écrit à l'automne 1884, et envoyé de Menton à Peter Gast (22 novembre 1884).

AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA

P. 160.

1. Le § 4 de la « version d'octobre » correspond en partie à ce §; il suivait les §§ 22 et 23, que N. utilisa plus tard pour le chapitre « Pourquoi je suis un destin » (§§ 6, 7 et 8). Le voici : « A ce tournant où tout se décide, où tout est remis en question, en souvenir impérissable d'un événement sans pareil, j'ai composé mon *Zarathoustra*, le livre le plus *haut* qui soit — tout le phénomène "humain" se trouve à des distances infinies *au-dessous* de lui, — le livre, aussi, le plus *profond* qui soit : c'est un puits parfaitement intarissable, où nul seau ne descend qui ne remonte plein d'or et de [bienveillante sagesse] bonté. La [première] conception de base de Zarathoustra — c'est l'idée de retour *éternel*, cette formule ultime de l'acquiescement, la plus extrême que l'on puisse atteindre, date du mois d'août 1881. J'allais le long du lac de Silvaplana, à travers la forêt; je fis halte près d'un énorme bloc de rochers dressé comme une pyramide. C'est alors que me vint cette pensée. — Si, à compter de ce même jour, je remonte vers le futur, jusqu'à l'accouchement qui intervint brusquement et dans les conditions les plus défavorables en février 1883, cela donne dix-huit mois pour la gestation proprement dite (— dont, cela va de soi, je n'eus pas conscience en tant que telle : je n'ai jamais le moins du monde songé à rien d'approchant). Ce nombre de dix-huit mois pourrait finalement suggérer l'idée que je suis un éléphant femelle. — Et d'abord, que signifie ici le nom de ce Perse des temps obscurs? — On sait pourtant bien en quoi il a été le premier, ce dont il a marqué le début : il a vu dans la lutte du bien et du mal la vraie roue motrice du cours des choses, il a transposé la morale en métaphysique, en tant que cause, que force, que fin en soi. *Zarathoustra* a engendré cette énorme erreur : par conséquent, il doit être le premier qui la *reconnaisse*. Non seulement il a en cela une expérience plus vaste et plus longue [que personne] qu'aucun penseur — il dispose

aussi de la plus longue réfutation expérimentale de la thèse selon laquelle le monde est soumis à un "ordre moral", est moral dans ses [fins] intentions — et il parvient à la conclusion *la plus forte*: Zarathoustra est surtout plus sincère que [quiconque] qu'aucun penseur. Sa [religion] doctrine — et c'est la seule — est celle qui a fait de la sincérité la vertu *suprême*. *L'autodépassement de la morale à force de sincérité* — voilà ce que signifie [dans mon cas le choix du nom] dans ma bouche le nom de Zarathoustra. » Cf. la variante au § 4 de l'« Avant-propos » (p. 528).

2. Cf. la même image pour la gestation de HTH en IV 22 [80].

P. 161.

1. GS 342.

2. GS 341.

3. Cf. p. 513 (N.B.)

4. « Hautbois », lire « clarinette » (Peter Gast).

5. *Lapsus calami* dans le Dm : « Cagliari ».

6. L'« inoubliable » et « d'Allemagne » : mots *barrés* par Peter Gast sur le Dm, où l'on ne lit plus que « l'empereur ».

7. 1831-1888, prince libéral que son état de santé obligea à vivre à San Remo. Il mourut en 1888 après un règne de 99 jours. (N.D.T.)

2

P. 162.

1. GS 382.

3

P. 163.

1. Cf. WB 7.

P. 164.

1. Cf. Za III « Le retour au pays ».

4

2. Du 4 mai au 16 juin 1883.

P. 165.

1. *rentrer*. Suit, en Dm, cette phrase biffée ultérieurement : « A Rome, il m'est arrivé que l'on me vante au visage *Parsifal* — après, j'ai, à deux reprises, eu des accès de rire incontrôlables. » (Dm).

5

2. On trouve en Mp XVI 5 la version suivante (qui date d'avant la révision de début décembre) : « Me remettre des quatre ans pendant et après *Zarathoustra*, fut un problème effrayant. C'est, de loin, dans ma vie, la période la plus riche en miracles et la plus pauvre en consolations. Car, que l'on ne s'y trompe pas : toutes les plus grandes choses, œuvres ou actions, sont terribles dès qu'elles sont accomplies — elles se retournent immédiatement *contre* leur auteur. Et, du fait même qu'il les a accomplies, il est *plus faible* que jamais!... Porter partout le sentiment que l'on a fait une chose qui est au-delà de l'humainement possible, quelque chose que l'on n'avait pas le droit de vouloir, où, peut-être, le nœud du destin de l'Humanité se noue [peut-être] — et, en même temps, se sentir *faible*... On regarde autour de soi. Partout le vide, un silence de mort, pas d'oreilles <pour entendre>... Dans les cas les plus favorables, une sorte de révolte. — Une telle révolte, j'en ai fait l'épreuve, à des degrés divers, mais venant de presque tous ceux qui m'étaient proches. Les hommes ne haïssent rien de plus que l'apparition soudaine d'une distance rendue visible, là où ils s'imaginaient avoir des droits égaux. Des êtres plus éloignés [rencontrant] mis par hasard en présence de *Zarathoustra*, se mirent sur-le-champ à cracher sur moi leur rage et leur venin. — Et c'est les flatter que parler de *venin*, c'était autre chose, et cela sentait mauvais... Et comme pour me mettre à l'épreuve, avec mon *oui à la vie*, m'accablèrent juste alors les *petitesse*s, les mesquineries des hommes, jusqu'au mal de mer, au "mal de vie". Car, que l'on y songe bien : la *petitesse* de l'homme reste l'une des objections les plus graves contre l'homme en général, ce contre quoi il n'est pas de remède — on vient à bout de tout ce qui est terrible dans l'homme, car [il] le terrible a de la grandeur. C'est à cette époque que j'acquis mon expérience la plus riche quant aux prétendus "gens de bien". On ne saurait imaginer tout ce qui, sous couvert d'une lutte contre le mal, s'y dissimule d'instincts mauvais, rancuniers, totalement dénués de scrupules. Même de sales antisémites comme Eugen Dühring prétendent défendre la cause du Bien... Un deuxième aspect — non moins fatal —. Beaucoup de ces "gens de bien" inspirent [facilement] confiance, c'est un argument qu'avoir de doux yeux bleus — c'est une séduction. Si l'on y réfléchit après coup, cette inhumanité faite instinct chez les "vertueux", et que l'on nomme "idéalisme", cette *volonté de-ne-voir-à-aucun-prix* la réalité, cette manière de saisir hommes et bêtes avec les doigts de rose de la « belle âme », <tout cela> n'a suscité que catastrophe sur catastrophe. Ces "idéalistes" ont presque tous les *malheurs* sur la conscience. — C'est à cette époque, en plein milieu du devenir de *Zarathoustra*, que je commençai à m'effrayer de mes propres pensées. Comment! Le *retour éternel*, qui ramène éternellement aussi le mesquin, le pitoyable,

le vertueusement menteur, le vieil " idéal " !... On se rappelle la catastrophe qui survient dans le bonheur érémitique de Zarathoustra, sa maladie de sept jours, une fois qu'il a évoqué la " pensée abyssmale ". Sait-on au juste quelle pensée c'est ?

« — Éternellement il reviendra, l'homme dont tu es las, l'homme *petit*... »

« — Enfin, l'un dans l'autre, et vu à distance, ces expériences aussi furent inestimables. La souffrance en soi n'est pas une objection ; et, à supposer qu'elle ouvre la porte à mes expériences intimes, et permette donc des intuitions, elle me paraît presque sainte. Il y a des cas où il est besoin d'un fil d'Ariane pour *entrer* dans le labyrinthe... Pour qui a pris sur lui la tâche d'appeler à la *grande* guerre, à la guerre contre les Vertueux (— les Bons et les Justes, les nomme Zarathoustra, mais aussi " les derniers des hommes " et " le commencement de la fin "), il est quelques expériences qu'il faut acquérir à peu près à n'importe quel prix : ce prix pourrait même être le risque de se perdre *soi-même*. Si l'on est victorieux en cela, on est doublement victorieux. Ce qui ne m'a pas tué m'a toujours rendu plus fort. Depuis lors, je suis plus impitoyable dans ma lutte contre la vertu. — Un jour, j'en eus *fini* avec tout, j'avais appris à oublier, — et, signe suprême de guérison, j'en oubliai même alors mon *Zarathoustra*. Ce qui est " autre ", le " vouloir-autre-chose ", et même son " contraire ", prit chez moi le dessus. Un sentiment d'étrangeté, de ne-plus-du-tout-me-comprendre, surgi de l'instinct le plus profond et le plus salubre, s'étendit sur moi comme un voile. On aurait alors pu me prouver que j'étais le père de *Zarathoustra* : qui sait si je l'aurais cru ? — En tout cas, je ne voulais pas voir ce livre : pendant plusieurs années, je ne le possédai pas. Et, de fait, il y avait péril à me réveiller. Dans un cas bien précis, un jour qu'au milieu du calme de la Haute-Engadine, j'en retrouvai quelques feuilles d'épreuves, le sentiment qui me terrassa fut si fort que je m'effondrai, et, malade, dus garder le lit quelques jours. »

P. 166.

1. *En troisième lieu... chaleur*] texte envoyé fin décembre à Naumann avec cette indication : « Dans le 5^e § du chapitre " *Ainsi parlait Zarathoustra* ", mettre *ceci* à la fin, à la place du paragraphe qui commence par " Tous ceux avec qui j'ai le moins d'affinités... " »

Ci-dessous, le texte remplacé :

« Tous ceux avec qui j'ai le moins d'affinité se déclarèrent alors contre moi, pleins d'hostilité. Plus le moindre respect pour ma solitude. Au beau milieu des extases de *Zarathoustra*, des mains pleines de rage et de venin en plein visage, [c'est même être flatteur que parler ici de venin, — c'était autre chose et cela sentait mauvais...] J'aborde l'expérience la plus pénible de ma vie, [quelque chose] qui englobe ma seule *mauvaise* expérience, qui [a eu sur ma vie un effet incalculablement destruc-

teur] est intervenu dans ma vie de manière incalculablement destructrice [: dans] — Dans tous les instants où je souffrais de ce que mon destin a de monstrueux, j'étais encore assailli par le comble de l'indécence. Cette expérience dure maintenant depuis sept ans ; lorsque j'eus fini l'*Inversion des valeurs*, je savais qu'elle ne manquerait pas. — Le psychologue ajoute [encore] qu'en aucun autre moment on n'est plus vulnérable et sans défense. S'il y a des moyens de tuer des hommes *qui sont des destins*, l'instinct de mouches venimeuses devine ces moyens. Pour qui a de la grandeur, il n'est pas question de lutter contre ce qui est petit : par conséquent la petitesse l'emporte. »

Nouvelle indication sur le billet à Naumann : « *Nouveau paragraphe dans le texte* » (Cf. Podach : *Nietzsches Werke des Zusammenbruchs*, 291 sq.). Au dos de la feuille 32 du Dm, figure le fragment suivant, que N. barra lors de la révision de début décembre : « [+ + +] vous donne le dessus. On a [+ + +] <au point> qu'on *les oublie*. Et c'est ce qui se produisit. Un jour, j'en eus fini avec tout. J'étais sauvé. Un sentiment d'étrangeté — de « ne-plus-du-tout-me-comprendre », surgi de l'instinct le plus profond et le plus salutaire de la vie, s'étendit sur moi comme un voile. On aurait pu alors me prouver que j'étais le père de *Zarathoustra* : qui sait si je l'aurais cru ? En tout cas, je ne voulais pas voir ce livre : pendant quelques années, je ne le possédai pas. Et, de fait, il y avait péril à me réveiller. Lorsque, dans un instant d'inattention, au milieu du calme de la Haute-Engadine, j'en retrouvai quelques feuilles d'épreuves, la puissance du sentiment qui me terrassa fut si forte que je fondis en larmes, et, malade, dus garder le lit pendant deux jours. — »

Suit une indication pour le typographe, qui se rapporte apparemment à un passage de la partie supérieure de la feuille, coupée par N. :

« *Intercaler !* Il n'est pas difficile du tout de tuer un ermite par [une alimentation systématique] un habile dosage de lettres empoisonnées. »

(Cf. à ce propos la variante citée plus haut de Mp XVI 5, ainsi que les autres variantes.)

Sur le même verso de la feuille 32 a figure également une version antérieure du § 6 (numéroté 5), qui ne présente cependant pas de variantes).

On trouve en outre en W II 10 deux rédactions antérieures : (W II 10, 176) : « [C'est, et de loin] J'aborde ici l'expérience la plus absurde de ma vie, qui a causé un dommage incalculable à ma santé : dans tous les instants où je souffre de tout ce que mon destin a de monstrueux, me saute au visage quelque chose qui est le comble de l'indécence. Cette expérience dure maintenant depuis sept ans : lorsque j'eus fini l'Inv<ersion> des V<aleurs>, je savais qu'elle ne manquerait pas. — Que le psychologue songe donc qu'il n'y a pas d'état où la vie *grande* soit plus vulnérable et sans défense ; que, s'il existe un moyen de tuer des hommes qui sont des destins, [la malice] l'instinct

des mouches venimeuses [connait] devine [justement] ce moyen [-là]. Il n'est pas question de lutter contre ce qui est petit, quand on a de la grandeur... par conséquent, ce qui est petit l'emporte... »

(W II 10, 177) : « J'aborde ici [l'expérience la plus pénible de ma vie] ce qu'il y a de plus pénible dans ma vie, quelque chose qui a eu des conséquences incalculables pour ma santé. Dans tous les instants où je souffre de tout ce que mon destin a de monstrueux, quelque chose qui est le comble de l'indécence m'a <toujours> sauté au visage. Cette expérience dure maintenant depuis sept ans. Lorsque j'eus fini l'*Inversion des valeurs*, je savais que cela ne manquerait pas. »

Cf. lettre de N. à Meta von Salis : « ... pour mon anniversaire, ma sœur m'a déclaré avec le comble de la dérision que j'allais moi aussi me décider à "devenir célèbre", ajoutant que c'était une jolie canaille qui croyait en moi... Et cela dure depuis maintenant sept ans... »

Sur tout ce contexte, cf. Montinari : « *Ein neuer Abschnitt in Nietzsches Ecce Homo.* » (« Un nouveau paragraphe dans l'E.H. de N. », *Nietzsche Studien*, vol. 1, 1972, pp. 390-394.) (La correction par N. de ce paragraphe s'explique en fonction du nouveau texte du § 3 du chapitre « Pourquoi je suis si sage ».)

2. Dans un état semblable... chaleur] Cf. VIII 19 [7].

6

P. 167.

1. Cf. lettre de Peter Gast à N. du 26 octobre 1888.

2. Za III « D'anciennes et de nouvelles tables », § 19.

P. 168.

1. Za III « D'anciennes et de nouvelles tables », § 19.

2. Cf. Za III « Le convalescent ».

3. Cf. Za III « Avant que se lève le soleil ».

7

P. 171.

1. Za II « Chant nocturne ».

8

2. serait... Ariane] « serait [l'invention d']Ariane » (Dm).

3. Za II « De la rédemption ».

P. 172.

1. Cf. Za II « Aux îles fortunées ».

2. Cf. Za III « D'anciennes et de nouvelles tables », § 29.

PAR-DELÀ BIEN ET MAL

2

P. 174.

1. A la fin du §, suivent ces lignes, barrées : « Que dit donc, parmi d'autres aimables équivoques, mon grand maître *Dionysos* lui-même à la fin de ce livre dur et proprement primordial? » Cf. PBM 295. Puis, à nouveau barré : « Que dit donc, après une courte psychologie de mon grand maître *Dionysos*, qui constitue la fin du livre, ce <maître> en personne? Il parle presque comme le fameux serpent... » Cf. également PBM 295 et 129.

GÉNÉALOGIE DE LA MORALE

P. 176.

1. *Car... vouloir*] dernière phrase de GM.

CRÉPUSCULE DES IDOLES

I

P. 177.

1. *qui rit*] « qui rit, comme tout ce que j'écris » (première version).

2

2. *Les « idées modernes »... trop*] Première version : « Toutes les " idées modernes " en politique, y compris les idées sur le " Reich ", la question ouvrière, la criminalité, la mort volontaire, le mariage, toutes les superstitions littéraires d'avant-hier, les présupposés de l'éducation [les faux et les miens], les dernières valeurs esthétiques — tout <cela> s'exprime [et se renverse] en cinq mots. Un grand vent souffle dans les arbres, et partout tombent des fruits — des vérités. »

P. 178.

1. Cf. lettre de Peter Gast à N. (25 octobre 1888) : « Là, comme ivre, j'ai lu vos pensées. C'est vraiment comme si s'était développée en vous une *seconde conscience*, comme si, jusqu'ici tout

n'avait été qu'obscur instinct, comme si ce n'était que dans votre esprit que la "volonté" avait allumé la lumière destinée à refuser la *penée fatale* où elle glisse. »

2. Cf. *Goethe Faust*, 328-329 : « Un homme bon, dans son obscur instinct, a conscience du droit chemin. » Cf. également la phrase citée de la lettre de Peter Gast.

3. Cf. Peter Gast à N. (25 octobre 1888) : « Ce n'est qu'à partir de vous qu'il y a de nouveau des espérances, des tâches à accomplir, des itinéraires à prescrire à la culture. »

4. « [- - -] Quoi d'étonnant, si, par instants, il m'arrive d'avoir peur de moi-même et de contempler ma main avec méfiance?... Ne dirait-on pas que je tiens le sort de l'humanité entre mes mains? » (Première version. Cf. VIII 25 [5] et « Pourquoi je suis un destin », § 8, de même que N. à Peter Gast, 30 octobre 1888 : « Par votre lettre, vous m'avez donné une grande joie. Au fond, je n'ai rien entendu d'approchant, de la part de personne, sur la *force* de l'effet que produisent mes pensées. La nouveauté, le courage de l'innovation, est vraiment de premier ordre — en ce qui concerne les *conséquences*, il m'arrive maintenant de contempler ma *main* avec une certaine méfiance, car il me semble que je tiens le sort de l'humanité "dans ma main". »)

3

5. Cf. lettre de N. à Meta von Salis, 7 septembre 1888.

6. « achevé l'*Inversion des valeurs*] septième jour » (Dm). Cf. lettre de Peter Gast à Elisabeth Förster-Nietzsche, du 17 novembre 1893 : « La copie d'*Ecce Homo* [qu'il a faite en 1889 et qu'il vient alors d'envoyer à Naumburg] est d'une fidélité littéraire. Je me suis... seulement permis... d'insérer p. 104 les trois mots "*du premier livre*". » Comme Gast parle d'« insérer », il faut admettre que les mots « Achevé l'*Inversion des valeurs* » sont bien de N. Dans sa copie destinée à l'imprimeur on voit encore aujourd'hui les traces de *trois* mots rajoutés au crayon et plus tard effacés à la gomme au-dessus des mots « septième jour », qui eux-mêmes présentent des traces d'une biffure au crayon effacée à la gomme. La première lettre du premier des mots rajoutés par-dessus peut encore être identifiée comme un « B » de l'écriture de Gast (« B » étant la première lettre du mot « Beendigung » dans « *Beendigung der Umwerthung* » = « achevé l'*Inversion des valeurs* »). On peut reconstituer ainsi tout le processus :

1) « Achevé l'*Inversion des valeurs* » au lieu de « septième jour » était une correction de N., qu'il avait envoyée à Leipzig après coup, c'est-à-dire après la révision de début décembre.

2) Le feuillet ou le billet où N. avait indiqué cette correction a été perdu ou détruit, comme bien d'autres.

3) Comme cette correction figurait sur un papier séparé, Gast l'a vue tout de suite lorsqu'il est allé chercher chez l'imprimeur le manuscrit d'*Ecce Homo* ainsi que tous les documents s'y rap-

portant; d'où sa lettre exaltée à Overbeck, le 18 janvier 1889 : « Ah, si cette œuvre était terminée — comme je le crois —... N. a été rendu fou par le triomphe de la raison humaine *en lui*, par l'achèvement de l'œuvre... », et dans la lettre du 25 janvier (également à Overbeck), cette indication : « Dans *Ecce Homo* l'*Inversion de toutes les valeurs* est présentée comme achevée. »

4) Tout d'abord, Gast remplaça les mots « septième jour » par « Achevé l'*Inversion des valeurs* » (*donc, conformément aux indications de N.*).

5) Mais, plus tard, quand il fit sa propre copie, il écrivit ce qui lui semblait plus juste : « Achevé "le premier livre de" l'*Inversion des valeurs*. »

6) Le premier « éditeur » d'*Ecce Homo*, Raoul Richter, n'avait aucune raison (car il ignorait tout ce qui précède) de modifier la version de la copie destinée à l'imprimeur (Dm). Sur toute cette question, voir Mazzino Montinari « *Ein neuer Abschnitt in Nietzsches "Ecce Homo"* » in *Nietzsche Studien*, vol. 1, 1972, pp. 396-401.

LE CAS WAGNER

I

P. 180.

1. Epigraphe de CW (cf. VIII, p. 19, note 1).

2. Cf. Peter Gast à N. : « Le titre "Loisirs d'un psychologue" me semble... un peu trop anodin : vous avez pointé votre artillerie sur les plus hautes cimes, et vous possédez des canons tels qu'il n'y en a jamais eu... »

3. *j'ai aimé Wagner*] correction de « je peux attendre » (Dm).

4. Cf. CW 5.

5. *une attaque*] « une attaque contre cette nation allemande devenue à tous points de vue obtuse et sans instincts [qui ne sait plus compter jusqu'à trois] — qui [aujourd'hui] [avale] ingurgite avec bon appétit [bonne conscience] toutes les contradictions — l'antisémitisme et aussi la morale de la compassion, le christianisme [par exemple] et aussi la science, la volonté de puissance, le désir d'un "Reich" et aussi l'"évangile des humbles" », [Mozart et aussi Wagner], Goethe et aussi [Kant] Scheffel, Bismarck et Treitschke, Beethoven et Wagner [l'antisémitisme et l'amour du prochain.] Parmi les Allemands on ne peut devenir antisémite [ah, quelle bénédiction est pour moi un Juif!...] je le sais d'expérience. — Et, ici, rien ne me retiendra de dire un certain nombre de rudes vérités. Sinon, qui les dirait aux Allemands? — Je ne le cache pas, ils me barrent la voie, et j'ai plutôt trop

* En français dans le texte.

de raisons de ne pas confondre ma tâche avec je ne sais quelle "mission du Reich"; — Ah, ces Allemands! Que n'ont-ils pas déjà sur la conscience! Aujourd'hui Goethe *et aussi* Scheffel, Bismarck *et aussi* Treitschke, Beethoven *et aussi* Wagner... » Première version, cf. § 2.

P. 181.

1. « *Clairon de Säckingen* »] Il s'agit ici de l'opéra de Nessler, d'après l'épopée de Scheffel (cf. CI note 4, p. 108). « Très en vogue en Allemagne il y a une vingtaine d'années » (Henri Albert, 1908). (N.D.T.)

2

2. Au dos de la feuille 35 du Dm, on trouve cette version fragmentaire biffée par N. :

« [+ + +] ils sont la ruine de la musique, — eux-mêmes s'imaginent ainsi "servir l'idéal"... Mais c'est leur jeu de toujours. Depuis quatre siècles, ils ont sur la conscience toutes les grandes catastrophes culturelles, et toujours pour la même raison — à cause de leur intime *lâcheté* devant la réalité, qui est aussi une lâcheté devant la vérité, à cause de l'insincérité qui chez eux s'est faite instinct, à cause de leur "idéalisme". — Les Allemands ont frustré l'Europe de la moisson, de la *signification* de la dernière grande époque, la Renaissance, à un moment où un ordre supérieur de valeurs, où les valeurs aristocratiques, celles qui disaient oui à la vie, celles qui portaient la promesse d'un avenir, touchaient à la victoire au siège même des valeurs opposées, des valeurs de *décadence**, et ce *jusque dans les instincts de ceux qui occupaient ce siège*, — Luther, ce funeste moine, a restauré l'Église, et, ce qui est mille fois plus grave, le christianisme, cette négation du vouloir-vivre [diffamation du monde, cette profanation de l'homme] faite religion! — Et, en cette fin du XIX^e siècle, on célèbre en Allemagne des « Fêtes de Luther »! Alors que, justement, par une prodigieuse audace et un héroïque effort sur soi-même, on allait enfin toucher à un mode de penser sincère, non équivoque, parfaitement scientifique, les Allemands ont su à deux reprises retrouver des voies détournées pour revenir à l'ancien "idéal", à des compromis entre la vérité et l'"idéal" — au fond de simples recettes pour avoir le droit de rejeter la science [pour avoir droit au *mensonge*]. Leibniz et Kant [sont, sur la voie de la probité intellectuelle [de l'Europe] les deux plus grands freins qu'il y ait jamais eu — ils sont des faussaires et des séducteurs souterrains] — ces deux plus grands freins de la probité intellectuelle qu'il y ait jamais eu... [Enfin] [dans ce siècle encore] [finalement], [lorsqu'à la transition entre deux siècles de *déca-*

* En français dans le texte.

dence *], [par un don prodigieux [de la nature] [du hasard], [il y eut] apparut aux yeux de tous une *force majeure* * de génie et de volonté, assez forte pour faire de l'Europe une unité, une unité politique et *économique*, les Allemands, par leurs « guerres de libération », ont frustré l'Europe du sens, [du sens miraculeux] que recélait l'existence de Napoléon, — ils ont ainsi sur la conscience tout ce qui a suivi, tout ce qui existe actuellement, la maladie et la déraison [du nationalisme] qui a nom nationalisme, la plus *destructrice de culture* qui soit, cette *névrose nationale* **, qui perpétue la division de l'Europe en petits États, la *petite* politique [!] — ils ont frustré l'Europe [même] de son sens, de sa raison... »

P. 182.

1. Friedrich Theodor Vischer (1807-1887), auteur d'une *Esthétique* monumentale. (N.D.T.)

2. Cf. lettre de N. à Malwida von Meysenbug, 20 octobre 1888 (note sur « Pourquoi j'écris de si bons livres », § 1 (note 1, p. 278).

3

P. 183.

1. Cf. CI « Maximes et traits » 27.

2. Guillaume II. Cf. VIII 25 [13].

3. *à la cour de Prusse*] avant correction : « à Bayreuth » (Dm).

4. *Monsieur von Treitschke*] avant correction : « Wagner » (Dm).

5. *Ils n'ont même pas... son nom*]. Première version :

« mais je pourrais en énumérer trente français. L'Allemand ne sait même pas ce qu'est la profondeur : j'ai connu des savants qui tenaient *Kant* pour profond... A Bayreuth, on tient Wagner pour profond... Ce qu'en Allemagne on appelle profond, c'est précisément cette improbité malpropre envers soi-même, que je perçois au fond de chaque Allemand. "Malpropreté" est même une expression très modérée pour le définir... une politesse... Ils tiennent les Français pour plats — — — » (Mp XVI 3).

4

6. Ce paragraphe fut entièrement récrit par N. lors de la révision de début décembre. La version antérieure de la copie destinée à l'imprimeur, datant de la mi-novembre, nous a été conservée, de même que sa première ébauche. Cette dernière se trouve au dos de la feuille où figure la « loi contre le christianisme ». La voici :

« Et de quel côté sont jusqu'à présent venues toutes les *grandes*

* En français dans le texte.

** *Id.* Voir note**, p. 329.

entraves [tout ce qui indisposait mes forces [vitales]], toutes les calamités de ma vie? Toujours [exclusivement] du côté des Allemands. L'Allemand ne me réussit pas. [J'ai connu des témoignages de *délicatesse* * de la part de Juifs [mais pas], jamais de la part [d'un] d'Allemands!] L'absurde manque de respect qui [le] [les] caractérise les Allemands — [sauf à l'égard des faussaires et du "Reich"] [sauf à l'égard du "Reich", et peut-être des grands faussaires] — [son] [leur] son manque absolu de tact, de don pour distinguer la [hauteur] [hauteur] hauteur de l'âme, la distance en un mot, [son] [leur] son insistance du regard et de la bienveillance indiscreète, sa [leur] démarche sans — esprit — l'Allemand n'a pas de pieds — il n'a que des jambes [sa] [leur] sa [vulgarité] vulgarité psychologique, qui n'a de doigté pour aucune [sorte de] nuance, tout cela, dans ma vie, fait partie de ce que j'ai rencontré sur mon chemin de plus paralysant et de plus nocif. Fréquenter des Allemands, c'est s'abaisser : l'Allemand met tout *sur un pied d'égalité*... Cela me met déjà hors de moi, que quelqu'un s'approche de moi avec un regard "fidèle" [Au milieu d'une grande tension - - -]; dans les époques de grande tension, une lettre d'Allemagne suffit pour [produire sur moi] me produire l'effet du sirocco [: à Gênes, j'avais même pris l'habitude de prendre un bain chaud après. [[De chaque voyage en A<lle-magne> j'ai rapporté un profond dégoût], chaque fois comme atteint dans mon honneur]. Presque tous mes hivers à Nice ont été perdus pour moi, non à cause de la proximité de Monte-Carlo, [mais] [toujours seulement] à cause de la proximité [gênante] de bêtes à corne allemandes [fet d'autres antisémites] [: cela ralentit mon intestin, — maintenant je sais que c'est par la rhubarbe que l'on réfute les Allemands.] Maintenant je sais [comment je] comment on réfute des Allemands — [avec de la rhubarbe], *non pas* avec des arguments, mais avec de la rhubarbe — à Gênes, je prenais un bain tout de suite après... En est-il de même pour les autres? Mais il me semble que la fréquentation des Allemands gâte même le caractère? Je perds toute méfiance, je sens l'amour du prochain qui pousse en moi comme un champignon, — il est même arrivé, à ma grande humiliation, que je sois devenu *débonnaire*. Est-il *possible* de tomber plus bas?... Car, chez moi, la méchanceté fait partie du bonheur [— je ne vaudrais rien quand je ne suis pas méchant —], et je trouve une justification non négligeable du destin dans le fait de provoquer d'énormes bêtises contre moi, [[Houhouhouhou!] on devine qui sont mes victimes : les "belles âmes", les "idéalistes"] [Ah, si je voulais raconter!] On devine enfin qui, en particulier, seront mes victimes, les oies gavées [des deux sexes], les prétendues "belles âmes" [tous] les "idéalistes" en un mot, que j'exècre et abomine, pour qui je n'ai pas un sou de respect, [la seule espèce d'hommes] [toute cette espèce d'hommes qui se dit "idéaliste",

* En français dans le texte.

—] cette unique espèce d'hommes qui a besoin du *mensonge* comme condition de son existence [et qui en est même fière]... Je suis impitoyable avec les ["belles âmes"] idéalistes — ils sont mes "ours savants" —, je les "enthousiasme" à une demi-heure d'intervalle pour deux idées contradictoires, je leur suggère de découvrir en moi un "saint", un "martyr", un [monstre moral], un monstre de vertu. — Une autre malice [une autre justification du destin] un autre bonheur de mon existence : je connais l'art d'écrire [au bon moment] des lettres *grossières* à de prétendus ["amis"], avec effet purgatif garanti : la parfaite fausseté [de cette] d'une prétendue amitié — ou "parenté" [*Les mots « ou parenté » ont été d'abord gommés, puis barrés, très vraisemblablement par la sœur de N.*] apparaît [tout à coup] en un point tout à fait inattendu. Justement, je suis encore tout heureux d'un de ces tours [(tous les ans, il y en a trois)] : une prétendue amie m'a écrit que "malgré tout" elle me conservait son estime, en considération de la ["manière héroïque"] dont j'ai supporté mes maux... Donc, rien, rien, rien compris! Pendant dix-huit ans, rien compris à ce que je suis! [Mes "proches" ont toujours été mes "plus éloignés"] Est-ce dû à la *malédiction* qui pèse sur moi, s'il a fallu que mes "proches" soient toujours ceux qui m'étaient "le plus éloignés"?... Et ce en un moment où une indicible responsabilité repose sur moi où aucune parole ne saurait être assez tendre, aucun regard assez [bon] respectueux [à mon égard] pour moi... , ou ma peur [est grande] [n'est] pas mince [de], [car j'ai] le destin de l'humanité [entre mes mains] sur les épaules...

« [Du moins, souvent, je reste assis, — d'assez méchante humeur, et je ne peux, [pour cela], détacher mes regards de mes mains... [Les Allemands ont été jusqu'ici la coupe de ciguë de ma vie — et je ne me jurerais pas] qu'un jour ils n'iront pas jusqu'à m'assassiner...] »

Suivent, sur la même page, des notes fragmentaires plus tardives, se rapportant, entre autres, au § 5 de « Pourquoi j'écris de si bons livres » :

« De même, on trouvera difficilement réunis un problème impénétrable en soi, une main [légère] [leste] sûre, une clarté convaincante : [avant moi, il n'y avait [aucune] pas de psychologie du musicien.] je reçois de toute part de vraies lettres d'hommage [pour un tour de force psychologique dont personne —] à part moi n'aurait été capable] comme pour un excès de sagacité psychologique dont, à part moi, personne [n'aurait eu] n'a le secret, —

« — je connais le bonheur du jeune tigre [chez qui fraternisent la ruse et la violence]. [qui ne connaît la violence qu'associée à la ruse] qui ne sait séparer la violence de la ruse

« Il fait besoin, l'enfant : l'homme n'est jamais que le moyen. [Sans enfant, le mariage n'est qu'un concubinage] [La femme en dégénère] [une femme sans enfant [est un] devient un androgyne]

« Sans enfant [tout mariage [est un] devient concubinage!] il n'y a pas mariage — mais concubinage! — —

« Il fait besoin, l'enfant : l'amour n'est jamais que moyen. Sans enfant la femme devient un androgyne.

« Il fait besoin, l'enfant : l'homme n'est jamais que moyen.

« Ils m'aiment tous [:] [— une] histoire connue.

« Ce n'est pas l'amour qui rend la femme “sauvée”, mais un enfant : l'homme n'est jamais que moyen.

« Une femme sans — — — C'est un androgyne.

« La [- - -] les jeunes filles de bonne famille ont-elles — — —

La version du Dm de mi-novembre se trouve maintenant en Mp XVI, 5,17 :

« Et de quel côté sont venues toutes les *grandes* entraves, toutes les calamités de ma vie? Toujours du côté des Allemands seulement. L'exécrable antisémitisme allemand, cet ulcère de la *névrose nationale* *, en ce temps décisif, où non seulement mon destin, mais le destin de l'humanité était en jeu, est intervenu de manière presque dévastatrice dans ma vie; c'est à ce même élément que je dois le fait que mon *Zarathoustra* ait fait son entrée dans le monde comme un livre *indécent* — il avait pour éditeur un antisémite. C'est en vain que je cherche un signe de tact, de *délicatesse* * à mon égard : de la part de Juifs, oui, mais encore jamais de la part d'Allemands. C'est à la suite d'une longue expérience que je le dis : j'ai payé chaque voyage en Allemagne d'un profond découragement. L'absurde manque de respect de cette race — sauf devant la puissance *et aussi* devant [quelques] grands faussaires [“allemands”], [barré au crayon (par N.?)] leur vulgarité psychologique, qui n'a de doigté pour aucune sorte de nuances, leur manque absolu de don pour distinguer la *hauteur* d'âme, la distance, en un mot, leur démarche sans *esprit* * — l'Allemand n'a pas de pieds, il n'a que des jambes — leur lourdaude insistance du regard et de la bienveillance indiscrete, tout cela fait partie de ce que j'ai rencontré sur mon chemin de plus paralysant et de plus nocif. Fréquenter des Allemands, c'est s'abaisser : l'Allemand met tout *sur un pied d'égalité*. Les Allemands constituent de loin la plus mauvaise expérience de ma vie : on m'a maintenant laissé tomber pendant seize ans, non seulement dans ma philosophie, mais aussi dans mon honneur. Quelle estime puis-je avoir pour les Allemands, alors que même mes amis ne savent pas faire la distinction entre moi et un menteur tel que Richard Wagner? Dans les cas extrêmes, on danse même sur la corde raide entre moi et la *canaille* * antisémite... Et cela en un moment où une indicible responsabilité repose sur moi, — où aucune parole ne serait trop tendre, aucun regard assez respectueux à mon égard. Car je porte le destin de l'humanité sur mes épaules. »

* En français dans le texte.

Au-dessus, une notation plus tardive au crayon : « En présence d'un livre allemand, on se lave les mains [---]. »

7. Cf. SE 6.

P. 185.

1. C'est là que, selon les indications d'Elisabeth Förster-Nietzsche devait s'insérer le fameux « *billet du Paraguay* ». Il ne nous est connu que par une copie de la sœur de N. En voici le texte :

[*Note pour l'imprimeur de Leipzig* :] « à insérer dans le chapitre “ *Le cas Wagner* ”, paragraphe 4 après les mots : “ Si j'excepte mes relations avec quelques / artistes, et surtout avec Richard Wagner, je n'ai pas connu avec des Allemands une seule heure / qui je puisse dire bonne... ”

« Dois-je donc trahir mes expériences “ allemandes ” [si contradictoires]? — Förster : de longues jambes, les yeux bleus, blond (tête creuse *!), “ Allemand de pure race ”, qui se précipite en jetant sa bile et son venin contre tout ce qui est promesse d'esprit et d'avenir : judaïsme, vivisection, etc. — Mais ma sœur abandonne pour lui ses “ proches ” et se jette dans un monde plein de dangers et de mauvais hasards. — Köselitz (= Peter Gast) : obséquieux à la manière saxonne, souvent balourd, pas moyen de le faire partir, une incarnation de la loi de la pesanteur — mais sa musique est de premier ordre et avance sur des pattes de colombe. — Overbeck : desséché, aigri, soumis à sa femme, il me tend comme <le gnome> Mime la coupe empoisonnée du doute et de la méfiance envers moi-même — mais il se montre à mon égard bienveillant et préoccupé et il se dit mon “ ami plein d'indulgence ”. Regardez-les, ce sont trois types allemands! Canailles!... Et même à supposer que l'esprit le plus profond de tous les millénaires apparaisse parmi les Allemands. »

Dans son édition (PWZ 314), Podach reproduit ce passage en petits caractères. Champromis critique ce procédé, en se référant aux manipulations de la sœur de N. (*op. cit.*, 260 : « On ne peut pourtant pas publier comme prétendument écrit par Nietzsche un texte dont, hormis la sœur, personne n'a peut-être jamais vu l'original. » Mais Podach affirme à juste titre (PWZ 199) : « Ce qu'on lit sur ce billet pourrait parfaitement être le produit de l'irritation de Nietzsche — exacerbée dans certaines phases d'*Ecce Homo* — à l'égard de ses proches parents et amis. » Le « *billet du Paraguay* » est sans aucun doute rédigé dans le style de N. et sa sœur n'aurait jamais été capable d'écrire de telles phrases. Malgré tout, ce passage ne peut être intégré dans le texte d'*Ecce Homo* : 1° parce que son authenticité et son intégrité ne sont attestées par aucun manuscrit de N.; 2° parce que N. lui-même a finalement renoncé à cette insertion.

* « *Strohkopf* » : à la fois tête “ couleur paille ” (« blond comme les blés »), et « tête vide ». (N.D.T.)

1^o A la différence de ce qui se passe pour le § 3 de « Pourquoi je suis si sage », nous ne possédons pas d'état antérieur du texte de ce « billet du Paraguay », qui puisse nous fournir une preuve irréfutable de son authenticité. À supposer même qu'Élisabeth Förster-Nietzsche ait eu entre les mains un texte authentique de N., elle aurait très bien pu, selon ses méthodes de falsification (révélées par Schlechta), supprimer des mots ou des phrases, ou même en rajouter. La manière véritablement bizarre dont elle raconte elle-même tout ce processus (cf. lettre à Richter du 28 juin 1908) rend cette hypothèse presque certaine;

2^o Le fait même que N. n'ait pas envoyé ce « billet » à Leipzig, mais au Paraguay, avec plusieurs autres feuillets, suggère l'hypothèse qu'il aurait renoncé à l'insérer dans le texte d'EH. Élisabeth Förster-Nietzsche écrit le 22 juin 1908 à Raoul Richter, l'« éditeur » d'EH : « ... Après la mort de mon mari, j'ai trouvé dans ses papiers une lettre indiciblement triste et blessante de mon frère qui lui était adressée, et qui contenait en outre environ cinq feuillets... qui me firent d'autant plus de peine qu'ils étaient dirigés contre mon mari et les Wagner; je me rappelle encore plusieurs détails que je vous communiquerai de vive voix. Sur ces feuillets, deux portaient une indication montrant qu'ils devaient être insérés dans un chapitre, et ma conscience philologique ne m'a pas autorisée à les détruire, bien que la teneur de l'un de ces feuillets me fût extrêmement pénible... J'ai rapporté en Allemagne l'original des deux feuillets portant ces indications, et je les ai remis à ma mère, qui étant tutrice, était seule à pouvoir légalement disposer des papiers, et ces deux feuillets existaient encore, autant que je me souviens, lorsque je retournai au Paraguay... J'étais tout à fait d'accord avec ma mère pour penser qu'il fallait détruire ces pages, d'une teneur blessante, écrites par mon frère lorsque sa maladie se déclara... Par contre, les deux feuillets que j'avais rapportés du Paraguay étaient parfaitement clairs et c'est pourquoi je pris copie des deux avant de repartir pour le Paraguay : je recopiai l'un sur la deuxième moitié de la feuille où figurait l'original, et en imitant la disposition des lignes sur la moitié écrite par mon frère. » D'après Élisabeth Förster-Nietzsche, la mère de N. aurait plus tard brûlé les originaux, tant celui du « billet du Paraguay » que celui de la « feuille Naumann » (c'est-à-dire le § 3 de « Pourquoi je suis si sage »). L'autre feuille rapportée du Paraguay aurait été une variante rejetée de *Nietzsche contre Wagner* (cf. notes du chapitre « Nous, les antipodes ») et ne fut pas brûlée par la mère. Il se trouve en Mp XVI 5, et fut également utilisé par N. au verso, où l'on trouve des états antérieurs de « Pourquoi je suis si avisé », § 6, et le brouillon déjà évoqué de la lettre à Cosima Wagner. Comme N. n'a pas biffé ces copies au verso, on peut affirmer avec certitude que le texte du recto — malgré les indications à l'usage de l'imprimeur — n'étaient pas destiné à l'impression (comme dans d'autres cas similaires). Nous savons en effet aussi que N. a utilisé la variante rejetée du chapitre « Nous les antipodes » de

NW pour rédiger le § 6 du chapitre « *Humain trop humain* » d'EH envoyé finalement à Leipzig. Si donc il a envoyé cette feuille au Paraguay, ce n'était pas à la suite d'une confusion entre les destinataires. On peut au contraire admettre que, c'est lors des premiers jours de l'effondrement intellectuel, alors qu'il pratiquait une « scribouillerie qui ne laiss<ait> à vrai dire rien à désirer » (lettre à Burckhardt du 6 (5) janvier 1889 — il écrit plus loin : « la poste est à cinq minutes d'ici, je vais y porter les lettres moi-même ») qu'il a écrit la « lettre indiciblement triste et blessante » à son beau-frère antisémite, lui envoyant en « annexe » des échantillons de ses écrits, mais précisément ceux qu'il ne voulait pas utiliser pour les œuvres en cours d'impression à Leipzig, tels que la variante rejetée de NW. S'il en est bien ainsi, il en découle que le billet se rapportant au § 4 du « *Cas Wagner* » dans EH était un texte finalement rejeté par N.

2. Suit *Canailles !*, barré par N.

P. 186.

1. *Dix ans... valeur*] Écrit le 20 novembre 1888 (cf. lettre de N. à Brandes du même jour). Variante en ZII 1,26 : « Qui a eu le premier le courage, la finesse d'instinct, le discernement pour l'extraordinaire et l'inaccoutumé, de sentir en quoi il convenait de parler publiquement de moi? Le [ce] remarquable Danois Georg Brandes, qui, l'hiver dernier, a donné une série de conférences sur le “ ph<ilosophe>al<lemand> F<riedrich> N<ietzsche> ”. Qui, parmi mes amis, a eu ce courage? »

2. *À l'instant... humanité*] Barré par une main étrangère dans le Dm. C'est sans doute ici que devait s'intercaler le passage dont N. parle dans son brouillon de lettre à Cosima Wagner : « Malwida y apparaît aussi sous les traits de Kundry... » et dans sa lettre à Peter Gast (26 novembre 1888) : « Récemment, j'ai eu l'idée de présenter, dans un passage capital d'*Ecce Homo*, Malwida sous les traits d'une Kundry qui rit... »

À la fin du paragraphe, ces phrases barrées par N. : « Au revoir, Messieurs les Teutons! Car nous nous reverrons! ... Vive la Triple-Alliance *! ... Si ce n'est pas le cas — oh, je donnerais volontiers ma vie pour cet [autre] cas! — Un seul mot vrai — et [tout] le passé est expié... »

Un texte resté chez N. à Turin et qui portait le numéro de paragraphe 5 devait vraisemblablement constituer la fin du chapitre sur « *Le cas Wagner* »; il se trouve en Mp XVI 5,32 : cette feuille contient en outre sur la même page (de même qu'au verso) des ébauches et des notes de tout genre pour *Ecce Homo*, qui n'ont pas été biffées; cela prouve donc que la feuille n'a pas été envoyée à Leipzig, mais est toujours restée à Turin. Cela ne

* En français dans le texte.

permet toutefois pas d'exclure que N. en aurait envoyé une copie à Leipzig. Dans ce cas, elle aurait été ultérieurement détruite par Peter Gast ou plutôt par la famille de N. La feuille Mp XVI 5,32 présente en outre des traces de brûlure. Nous publions ce texte dans les Fragments posthumes (VIII 25 [7]).

POURQUOI JE SUIS UN DESTIN

P. 187.

1. Sur la genèse de ce chapitre, et en particulier sur la fin d'*Ecce Homo*, cf. plus haut, l'introduction générale de ces notes. Les fragments sur la « grande politique » ont une étroite affinité avec ce chapitre. Cf. VIII 25 [1], 25 [6], 25 [14], 25 [19].

État antérieur en Z II 1,17 :

Pourquoi je suis un destin

1

« A ma grande contrariété, il n'est pas en mon pouvoir de dire sur un ton plus philanthropique ce qui va suivre, — je crains même de devenir sévère. Le fruit reste amer. Non que manque une compensation pour son amertume, et peut-être même plus qu'une compensation. Mais, pour comprendre cela, il faudrait déjà avoir appris à voir *en courbe*, comme je le sais, afin d'anticiper du regard la vue de la Terre promise, où mène une voie *sinueuse*, un chemin à travers " la prairie du Malheur ", ainsi que me le souffle mon ami Empédocle *... Osons donc, un instant seulement, et à titre d'essai, être *sérieux*: cela ne reste en fin de compte qu'un péché contre le bon goût, *et non* contre la vertu...

2

« Par instants, je m'étonne que l'on ne me questionne pas. Il y a par exemple un peu trop de raisons de me demander ce qu'au fait signifie dans ma bouche le nom du premier *immoraliste*, le nom de Zarathoustra : car c'est justement le contraire qui fait le caractère monstrueusement unique de ce Perse dans l'Histoire... »

1

2. Cf. VIII 25 [6] § 1.

* Fragment 121. (N.D.T.)

P. 188.

1. Cf. lettre de Peter Gast à N. du 25 octobre 1888 : « Ce n'est qu'à partir de vous qu'il y a de nouveau des espérances... »

2

2. Cf. VIII 25 [6] § 2.

3. Cf. Za II « De la domination de soi ».

3

4. Cf. notes sur l' « Avant-propos » § 4 (pp. 527-528) et le chapitre « Ainsi parlait Zarathoustra », § 1 (pp. 557-558).

4

P. 190.

1. Cf. Za III « D'anciennes et de nouvelles tables », § 28.

P. 191.

1. Cf. Za III « D'anciennes et de nouvelles tables », § 26.

5

2. CF Za II « De la prudence avec les hommes ».

P. 192.

1. Cf. Za II « De la prudence avec les hommes ».

6 à 8

2. Les §§ 22-23 de la « version d'octobre » constituent une unique variante à ces trois paragraphes de « Pourquoi je suis un destin ». Nous en donnons ici le texte intégral, de préférence au texte du premier « Avant-propos » (où ils constituaient à l'origine les §§ 5, 6, 7, à l'époque de l' « état intermédiaire »), car il contient plus de variantes. Rappelons que le § 21 de la « version d'octobre » donne des variantes du chapitre sur « Aurore » (cf. notes sur ce chapitre).

« 22

« Cela ne doit pas m'empêcher de tirer *ici* cette conclusion. J'ai, pour me définir, inventé le terme d'*immoraliste*, je crois avoir fait la preuve jusqu'ici d'une *hauteur* et d'une ampleur de vues, d'une connaissance prodigieuse des gouffres de l'âme par le fait d'avoir senti la morale *au-dessous* de moi. Qui, avant moi, est descendu dans ces *antres* d'où s'exhalent les vapeurs délétères de l' " idéal " ? Qui, même a seulement osé suspecter *qu'il s'agissait* d'antres ténébreux ? Qui, avant moi, parmi les philosophes, fut *psychologue*, et non plutôt l'antithèse du psychologue, " escroc supérieur ", " idéaliste " ? ... Être en cela le premier peut être une malédiction, c'est en tout cas un lourd destin — car, *étant le premier, on est aussi le premier à mépriser*... Le *dégoût* est ce qui me menace... J'ai, pour me définir, inventé le terme d'*immoraliste*. Je n'ai souvenir que cela ait fait réfléchir qui que ce soit. De telles choses entrent dans la tête vide de pensées de mes contemporains par une oreille, et ressortent par l'autre. J'aurais bien envie de *clouer* un peu ces oreilles jusqu'à ce que la douleur leur fasse comprendre ce que je veux : — *être entendu*... Ce qui me distingue, c'est d'avoir pour la première fois *découvert et mis d nu* la morale, et, par conséquent, d'avoir besoin *contre* elle d'un mot qui ait le sens d'une déclaration de guerre. La morale me semble la pire improbité que l'Humanité ait sur la conscience, une bassesse faite instinct, une falsification *in psychologicis* poussée jusqu'au crime. La morale me semble *le crime en soi* contre la vie... Les millénaires, les peuples, les premiers comme les derniers des hommes, les philosophes et les vieilles femmes — tous se valent sur ce point. L'homme fut jusqu'ici, par définition, l' " être moral ", une curiosité sans pareille, et, — *en tant qu'être moral*, plus absurde, plus mensonger, plus vain, plus léger, *plus nuisible à lui-même* que le pire contempteur de l'Humanité ne saurait le rêver. La morale, — la forme la plus pernicieuse de la volonté de mensonge, la véritable Circé de l'Humanité, ce qui l'a *corrompue*. A ce spectacle, ce n'est *pas* l'erreur en tant qu'erreur qui me révolte, ce n'est *pas* davantage le manque millénaire de " bon vouloir ", de discipline, de correction, de probité intellectuelle : c'est le manque de naturel, c'est le fait parfaitement atroce que la *contre-nature* ait, en tant que morale, reçu les plus grands honneurs et soit restée suspendue au-dessus de l'Humanité en tant que *loi* ! ... S'égarer à ce point, et *non* en tant qu'individu, *non* en tant que peuple ou que race, mais qu'Humanité tout entière — qu'est-ce que cela indique ? — Que l'on enseigne à mépriser les instincts fondamentaux de la vie, que l'on enseigne à ressentir la condition première de la vie, la sexualité, comme quelque chose d'impur, que l'on voit le principe du mal dans ce qui est le plus indispensable pour *prosperer*, dans l'égoïsme — le terme même a quelque chose de péjoratif ! — ; que l'on voit par principe une valeur *suprême*, que

dis-je! *la valeur en soi*, dans le signe même du déclin, dans l'opposition à l'instinct, dans le " désintéressement ", dans la perte du centre de gravité, dans la " dépersonnalisation " et l'" amour du prochain " !... Eh quoi! L'Humanité même serait-elle en *décadence* * ? L'a-t-elle toujours été? Ce qui est sûr, c'est que seules des valeurs de *décadence* * lui ont été *inculquées* comme valeurs supérieures. La morale du renoncement est *par excellence* * la morale de la dégénérescence — elle trahit un « vouloir-mourir », elle *nie* la vie dans son principe le plus élémentaire. Reste la possibilité que ce ne soit pas l'Humanité qui soit en plein déclin, mais seulement cette engeance parasitaire qui, à coup de mensonges, a su s'imposer comme arbitre des valeurs — Et, de fait, c'est bien là *ma* conviction : les professeurs, les *guides* [les — — — des religions] de l'Humanité étaient tous sans exception des *décadents* * — *de là* l'inversion de toutes les valeurs en valeurs hostiles à la vie, *de là* la morale! *Écrasez l'infâme* !... Définition de la morale. La morale : l'idiosyncrasie des *décadents* *, avec l'arrière-pensée de se venger de la vie. Je tiens beaucoup à *cette* définition. *Qui chante son mal l'enchanté* *, a dit un Provençal. [Dixi.] *Id quod feci* **.

« 23

« M'a-t-on compris?... La *mise à nu* de la morale est un événement historique sans précédent, une véritable " catastrophe " : on vit *avant* ou *après*. L'éclair de la vérité a frappé précisément ce qui se trouvait jusqu'alors le plus haut placé : que celui qui comprend *ce qui* a été détruit, regarde s'il lui reste après cela quelque chose dans les mains. Qui met la morale à nu, a découvert du même coup la non-valeur de toutes les valeurs auxquelles on croit : dans les types les plus vénérés, les plus sanctifiés de l'Humanité, il ne voit plus rien d'estimable — il voit l'espèce la plus funeste de monstres, funestes parce qu'ils *fascinaient*... Il voit dans la notion de " Dieu " tout ce qui est nuisible, dénigrant, empoisonné, secrètement vampirique, la vraie *haine mortelle* contre la vie, ramené à une scandaleuse unité. La notion d'" *audela* " inventée pour déprécier l'" ici-bas ", pour ne reconnaître dans le monde réel aucune finalité, aucune raison dernière. La notion d'" âme ", d'" esprit ", et, pour finir, d'" *âme immortelle* " inventée pour frustrer le corps. La notion de " péché " inventée pour miner la confiance dans les instincts primordiaux de la vie... Dans la valeur de l'" *oubli de soi* ", c'est le signe même de la maladie qui est élevé au rang de signe de valeur, de " devoir ", de " vertu ", de type de divinité. *M'a-t-on compris*?... Celui qui fait la lumière sur tout cela est une *force majeure* *, comme le

* En français dans le texte.

** « [J'ai dit.] Voilà ce que j'ai fait. » (N.D.T.)

destin, il *est* le destin même, il brise [de ses mains] l'histoire de l'Humanité en deux tronçons — en un *Avant*, en un *Après...* »

Suivait, dans la « version d'octobre » le § 24 : cf. à ce sujet les notes du § 1 du chapitre sur Za. La fin du § 7 du premier « Avant-propos » contient quelques variantes :

« 7

« M'a-t-on compris? Celui qui fait la lumière sur la morale est une *force majeure* *, un destin — il brise l'histoire de l'Humanité en deux tronçons. — Cela ne doit pas m'empêcher d'être l'homme le plus gai, le plus Alcyonien, j'en ai même le droit : qui a jamais rendu plus grand service à l'Humanité? — *Je lui apporte la Bonne Nouvelle, la plus joyeuse de toutes...*

Friedrich Nietzsche. »

Suivait cette indication pour l'imprimeur : « Là-dessus une feuille où ne figurent que ces mots : “ *Comment on devient ce que l'on est* ”, Turin, le 15 octobre 1888. »

8

P. 195.

1. Cité, en français, d'après Voltaire.

* En français dans le texte.

L'ANTÉCHRIST	11
<i>Loi contre le christianisme</i>	89
ECCE HOMO	91
<i>Avant-propos</i>	93
<i>Table des matières</i>	97
<i>Pourquoi je suis si sage</i>	99
<i>Pourquoi je suis si avisé</i>	112
<i>Pourquoi j'écris de si bons livres</i>	130
<i>Naissance de la Tragédie</i>	139
<i>Les « Inactuelles »</i>	145
<i>Humain, trop humain</i>	150
<i>Aurore</i>	156
<i>Le Gai Savoir</i>	159
<i>Ainsi parlait Zarathoustra</i>	160
<i>Par-delà bien et mal</i>	173
<i>Généalogie de la morale</i>	175
<i>Crépuscule des Idoles</i>	177
<i>Le cas Wagner</i>	180
<i>Pourquoi je suis un destin</i>	187
Dates et événements de la vie de Nietzsche	197
Note et variantes	235
<i>Notes des éditeurs</i>	237
<i>L'Antéchrist</i>	241
<i>Ecce Homo</i>	270

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Le Manteau d'Arlequin

AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA, *adaptation scénique par Jean-Louis Barrault.*

ŒUVRES PHILOSOPHIQUES COMPLÈTES

- I. vol. 1 La Naissance de la tragédie et Fragments posthumes (1869-1872).
- I. vol. 2 Écrits posthumes (1870-1873).
- II. vol. 1 Considérations inactuelles I et II. Fragments posthumes (été 1872-hiver 1873-1874).
- II. vol. 2 Considérations inactuelles III et IV. *Schopenhauer éducateur – Richard Wagner à Bayreuth.* Fragments posthumes (début 1874-printemps 1876).
- III. vol. 1 Humain, trop humain. Un livre pour esprits libres. Fragments posthumes (1876-1878). *Édition revue en 1988.*
- III. vol. 2 Humain, trop humain. Un livre pour esprits libres. Fragments posthumes (1878-1879). *Édition revue en 1988.*
- IV. Aurore. Pensées sur les préjugés moraux. Fragments posthumes (1879-1881).
- V. Le Gai Savoir. Fragments posthumes (1881-1882).
Nouvelle édition revue et augmentée en 1982.
- VI. Ainsi parlait Zarathoustra.
- VII. Par-delà bien et mal. La Généalogie de la morale.
- VIII. vol. 1 Le Cas Wagner. Crépuscule des Idoles. L'Antéchrist. Ecce homo. Nietzsche contre Wagner.
- VIII. vol. 2 Dithyrambes de Dionysos. Poèmes et fragments poétiques posthumes (1882-1888).
- IX. Fragments posthumes (été 1882-printemps 1884).
- X. Fragments posthumes (printemps-automne 1884).
- XI. Fragments posthumes (automne 1884-automne 1885).
- XII. Fragments posthumes (automne 1885-automne 1887).
- XIII. vol. 2 Fragments posthumes (automne 1887-mars 1888).
- XIV. vol. 1 Fragments posthumes (début janvier 1888-début janvier 1889).

Série Correspondance

CORRESPONDANCE

Tome I : Juin 1850-Avril 1869.

Tome II : Avril 1869-Décembre 1874.

LA PHILOSOPHIE EN FOLIO ESSAIS

(*extrait du catalogue*)

ALAIN

Éléments de philosophie (n° 150)

Entretiens au bord de la mer. Recherche de l'entendement (n° 329)

Mars ou La guerre jugée (1921) suivi de *De quelques-unes des causes réelles de la guerre entre nations civilisées* (1916) (n° 262)

Propos sur la nature (n° 428)

Propos sur le bonheur (n° 21)

Propos sur les pouvoirs (n° 1)

ADORNO, Theodor W.

Sur Walter Benjamin (n° 395)

ANDLER, Daniel ; FAGOT-LARGEAULT, Anne et SAINT-SERNIN, Bernard

Philosophie des sciences, I et II (n°s 405 et 406)

ARISTOTE

Histoire des animaux (n° 241)

ARON, Raymond

Démocratie et totalitarisme (n° 69)

Marxismes imaginaires (n° 319)

BACHELARD, Gaston

La psychanalyse du feu (n° 25)

BEAUVOIR, Simone de

Pour une morale de l'ambiguïté (n° 415)

BENJAMIN, Walter

Œuvres I, II et III (n°s 372, 373 et 374)

CAMUS, Albert

Actuelles. Écrits politiques (n° 305)

Chroniques algériennes (n° 400)

L'envers et l'endroit (n° 41)

L'homme révolté (n° 15)

Le mythe de Sisyphe (n° 11)

CHÂTELET, François

Platon (n° 115)

Collectif

Quelle philosophie pour le XXI^e siècle ? (n° 380)

Collectif

Un siècle de philosophie 1900-2000 (n° 369)

Collectif sous la direction de Thanh-Huyen BALLMER-CAO,
Véronique MOTTIER et Lea SGIER

Genre et politique (n° 370)

Collectif sous la direction d'Yvon BELAVAL et Brice PARAIN

Histoire de la philosophie I, vol. 1, I vol. 2, II vol. 1, II vol.
2, III vol. 1, III vol. 2 (n°s 337, 338, 339, 340, 341, 342)

Collectif sous la direction de Jean-Paul DUMONT

Les écoles présocratiques (n° 152)

Collectif sous la direction de Denis KAMBOUCHNER

Notions de philosophie I, II et III (n°s 277, 278 et 279)

Collectif sous la direction de Raymond KLIBANSKY et David
PEARS

La philosophie en Europe (n° 218)

Collectif sous la direction de Pierre WAGNER

Les philosophes et la science (n° 408)

CONSTANT, Benjamin

Écrits politiques (n° 307)

CORBIN, Henry

Histoire de la philosophie islamique (n° 39)

DESANTI, Jean Toussaint

Introduction à la phénoménologie (n° 251)

DESCARTES, René

Discours de la méthode suivi de *La Dioptrique* (n° 158)

DESCOMBE, Vincent

L'inconscient malgré lui (n° 436)

ENGEL, Pascal

Philosophie et psychologie (n° 283)

Foucault, Michel

Philosophie. Anthologie (n° 443)

FREUD, Sigmund

Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen (n° 181)

L'homme Moïse et la religion monothéiste (n° 219)

L'inquiétante étrangeté et autres essais (n° 93)

Métapsychologie (n° 30)

Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (n° 201)

*Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse
(n° 126)*

La question de l'analyse profane (n° 318)
Sigmund Freud présenté par lui-même (n° 54)
Sur le rêve (n° 12)
Trois essais sur la théorie sexuelle (n° 6)

GORZ, André

Métamorphose du travail. Critique de la raison économique
(n° 441)

GUENANCIA, Pierre

Lire Descartes (n° 354)

HADOT, Pierre

Plotin ou la simplicité du regard (n° 302)
Qu'est-ce que la philosophie antique ? (n° 280)

HEGEL, G. W. F.

Leçons sur l'histoire de la philosophie I et II (nos 144 et 151)
Morceaux choisis (n° 264)
Phénoménologie de l'Esprit, 1 et 2 (nos 396 et 397)

HEISENBERG, Werner

La nature dans la physique contemporaine (n° 360)

HERSCH, Jeanne

L'étonnement philosophique. Une histoire de la philosophie
(n° 216)

HOBBS, Thomas

Léviathan (n° 375)

JIMENEZ, Marc

Qu'est-ce que l'esthétique ? (n° 303)

JUNG, Carl Gustav

Dialectique du Moi et de l'inconscient (n° 46)
Essai d'exploration de l'inconscient (n° 90)

KANT, Emmanuel

Critique de la faculté de juger suivi d'*Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique* et de *Réponse à la question : Qu'est-ce que les lumières ?* (n° 134)
Critique de la raison pratique (n° 133)
Critique de la raison pure (n° 145)

KIERKEGAARD, Sören

Le journal du séducteur (n° 124)
Traité du désespoir (n° 94)

LA METTRIE, Julien Offroy de

L'Homme-Machine (n° 344)

LEFORT, Claude,

Les formes de l'histoire (n° 357)

LEIBNIZ G.W.,

Discours de métaphysique suivi de *Monadologie* et autres textes (n° 391)

LÉVI-STRAUSS, Claude

Race et histoire (n° 58)

LUTHER, Martin

Du serf arbitre (n° 376)

Macpherson, C.B.

La théorie politique de l'individualisme possessif. De Hobbes à Locke (n° 446)

MAIRET, Gérard

Le principe de souveraineté. Histoires et fondements du pouvoir moderne (n° 299)

MALEBRANCHE, Nicolas

Conversations chrétiennes suivi de *Entretiens sur la métaphysique, sur la religion, et sur la mort* (n° 260)

MARCEL, Gabriel

Essai de philosophie concrète (n° 350)

MARX, Karl

Philosophie (n° 244)

MERLEAU-PONTY, Maurice

Les aventures de la dialectique (n° 364)

Éloge de la philosophie et autres essais (n° 118)

Signes (n° 381)

L'œil et l'esprit (n° 13)

MILL, John Stuart

De la liberté (n° 142)

MILNER, Jean-Claude

Constats (n° 401)

MONTESQUIEU

De l'Esprit des lois I et II (nos 275 et 276)

NEF, Frédéric

Qu'est-ce que la métaphysique ? (n° 447)

NIETZSCHE, Friedrich

Ainsi parlait Zarathoustra (n° 8)

L'Antéchrist suivi de *Ecce Homo* (n° 137)

Aurore (n° 119)

Le cas Wagner suivi de *Nietzsche contre Wagner* (n° 169)

Considérations inactuelles I et II (n° 191)

Considérations inactuelles III et IV (n° 206)

Crépuscule des idoles ou Comment philosopher à coups de marteau (n° 88)

Le Gai Savoir (n° 17)

La Généalogie de la morale (n° 16)

Humain, trop humain I et II (n°^{os} 77 et 78)

La Naissance de la tragédie suivi de *Fragments posthumes* (septembre 1870-début 1871) (n° 32)

Par-delà bien et mal (n° 70)

La Philosophie à l'époque tragique des Grecs suivi de *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, de *Cinq préfaces à cinq livres qui n'ont pas été écrits* et de *Vérité et mensonge au sens extra-moral* (n° 140)

OMNÈS, Roland

Philosophie de la science contemporaine (n° 256)

PHARO, Patrick

Morale et sociologie (n° 439)

PLATON

Apologie de Socrate. Criton. Phédon (n° 9)

Le Banquet ou De l'amour (n° 83)

Gorgias. Ménon (n° 347)

Les lois (n° 308)

La République (n° 228)

RANCIÈRE, Jacques

Aux bords du politique (n° 434)

RODIS-LEWIS, Geneviève

Épicure et son école (n° 227)

ROSSET, Clément

Le réel et son double (n° 220)

ROUSSEAU, Jean-Jacques

Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes (n° 18)

Discours sur les sciences et les arts (n° 304)

Du contrat social précédé de *Discours sur l'économie politique* et de *Du contrat social* (première version) et suivi de *Fragments politiques* (n° 233)

Émile ou De l'éducation (n° 281)

Essai sur l'origine des langues où il est parlé de la mélodie et de l'imitation musicale (n° 135)

SARTRE, Jean-Paul

L'existentialisme est un humanisme (n° 284)

L'imaginaire (n° 47)

Réflexions sur la question juive (n° 10)

SOHRAVARDI, Shihâboddîn Yahya

Le livre de la sagesse orientale (n° 416)

SPINOZA, Baruch

L'Éthique (n° 235)

Traité de l'autorité politique (n° 240)

Traité de la réforme de l'entendement suivi de *Les principes de la philosophie de Descartes* et de *Pensées métaphysiques* (n° 265)

Traité des autorités théologique et politique (n° 242)

UNAMUNO, Miguel de

Le sentiment tragique de la vie (n° 306)

VERGELY, Bertrand

La souffrance (n° 311)

WEIL, Simone

La condition ouvrière (n° 409)

L'enracinement (n° 141)

Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale (n° 316)

WITTGENSTEIN, Ludwig

Grammaire philosophique (n° 384)

Leçons et conversations sur l'esthétique, la psychologie et la croyance religieuse suivi de *Conférence sur l'Éthique* (n° 190)

*Reproduit et achevé d'imprimer
par Brodard et Taupin
à La Flèche (Sarthe), le 15 juin 2005.
Dépôt légal : juin 2005.
1^{er} dépôt légal dans la même collection : janvier 1990.
Numéro d'imprimeur : 30590.
ISBN 2-07-032557-1 / Imprimé en France.*

138343

Friedrich Nietzsche

L'Antéchrist

suivi de Ecce Homo

Traduit de l'allemand par Jean-Claude Hémery

Rien ne sert d'embellir et de farder le christianisme : il a livré une lutte à mort à ce type supérieur d'humanité, il a jeté l'anathème sur tous les instincts élémentaires de ce type. À partir de ces instincts, il a su distiller le mal, susciter le *méchant* : l'homme fort étant par définition celui que l'on réproouve, le « réprouvé ». Le christianisme a pris le parti de tout ce qui est bas, vil, manqué, il a fait un idéal de *l'opposition* à l'instinct de conservation de la vie forte. Même aux natures les mieux armées intellectuellement, il a perverti la raison, en leur enseignant à ressentir les valeurs suprêmes de l'esprit comme entachées de péché, induisant en erreur, comme des *tentations*. Exemple le plus lamentable : la perversion de Pascal, qui croyait à la perversion de sa raison par le péché originel, alors qu'elle n'était pervertie que par son christianisme !

F. N.

André Derain : copie d'après Biagio d'An
Kunstmuseum, Berne. Photo du musée ©



9 782070 325573

037 / 000209

ANTÉCHRIST-ECCE HOMO
Sciences sociales
Philosophie

000255673 2070325571

Réc: 08/12/05

\$15.95